

PENSÉES DU NORD



CONSERVATOIRE
BOTANIQUE NATIONAL
BAILLEUL

HISTOIRE DES BOTANISTES ET DE LA BOTANIQUE EN HAUTS-DE-FRANCE

*Tome 2 de l'Atlas de la flore sauvage
des Hauts-de-France*



Référence bibliographique à citer

FRANÇOIS, R., WATTEZ, J.-R. (collab.), 2023. – Histoire des botanistes et de la botanique en Hauts-de-France. Collection des Pensées du Nord, Tome 2 de l'Atlas de la flore sauvage des Hauts-de-France, Conservatoire botanique national de Bailleul, 132 p.

Auteurs

Rémi FRANÇOIS (Conservatoire botanique national de Bailleul)

Avec la collaboration de Jean-Roger WATTEZ (Société linnéenne Nord-Picardie, Société de botanique du Nord de la France)

Superviseur

Benoît DELANGUE

Relecteurs

Thierry CORNIER, Vianney FOUQUET, Jean-Christophe HAUGUEL, Clémence HENDERYCKX, Jean-Michel LECRON, Thibault PAUWELS, Valérie RAEVEL, Benoît TOUSSAINT, Marjorie VERHILLE, Geoffroy VILLEJOURBERT

Production graphique

Clémence HENDERYCKX

Impression

Technicom, Marquette-lez-Lille

Illustrations de couverture

En haut : Salsifis des prés (*Tragopogon pratensis*) In *Flora praemonstrensis*, 1789, Bibliothèque municipale de Laon, Ms 545/3 folio 1r

En bas, de gauche à droite : Le médecin enseigne la botanique à des élèves - Aphorismes d'Hippocrate - Bibliothèque municipale de Laon, Ms 413 folio 92v ; Carolus Clusius *atrebas scriptor* [...] - Portrait gravé - Archives départementales du Pas-de-Calais ; Portrait de Jean-Baptiste de Lamarck ; Jean-Jacques Rousseau herborisant devant le château d'Ermenonville - Georg Friedrich Meyer, 1778 - gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Quatrième de couverture : la Thiérache bocagère - R. François

Nous exprimons notre immense gratitude envers M. Jean-Roger Wattez qui a mis à disposition sa très vaste érudition et sa bibliographie abondante concernant l'histoire des botanistes de la région. Nous tenons également à remercier la DREAL Hauts-de-France, la Région Hauts-de-France et les Départements du Nord, du Pas-de-Calais, de la Somme, de l'Oise et de l'Aisne qui ont financé la rédaction de cet ouvrage. Nous sommes très reconnaissants envers tous les contributeurs au financement participatif, qui nous ont permis de coucher cet ouvrage sur le papier. Et nous remercions également les relecteurs extérieurs : Daniel Petit et Valérie Raevel, ainsi que les photographes et les structures qui ont mis à notre disposition bon nombre d'illustrations, notamment la Bibliothèque nationale de France et la Bibliothèque d'agglomération du Pays de Saint-Omer. Enfin, merci à toutes celles et ceux qui ont contribué de près ou de loin à cet ouvrage via leurs encouragements, leurs bonnes idées, anecdotes, vieux livres, publications récentes...

Conservatoire botanique national de Bailleul - 2023

Hameau de Haendries - F - 59270 Bailleul

03 28 49 00 83 - infos@cbnbl.org - www.cbnbl.org



À l'image des cartes postales que l'on envoie affectueusement à ses proches, les *Pensées du Nord* visent à diffuser régulièrement et largement une information sur la biodiversité végétale du Nord de la France. Clin d'œil à certaines violettes comme la *Pensée des dunes*, présente uniquement dans nos contrées septentrionales, cette collection a pour vocation de regrouper les travaux scientifiques et techniques réalisés par le Conservatoire botanique national de Bailleul, parfois avec ses partenaires. Différents thèmes y sont abordés : connaissance de la flore sauvage (y compris les mousses, les lichens, les algues), travaux

sur les végétations, référentiels divers, travaux sur la conservation, guides sur l'utilisation des plantes dans les aménagements urbains et ruraux, outils pédagogiques... De nouveaux chapitres fleuriront chaque année, la liste est donc loin d'être exhaustive.



SOMMAIRE

| | |
|--|--------|
| Préambule | p. 4 |
| Introduction | p. 5 |
| Chapitre 1 La connaissance de la flore dans l'Antiquité..... | p. 7 |
| Chapitre 2 La botanique au Moyen Âge..... | p. 14 |
| Chapitre 3 L'essor de la botanique à la Renaissance..... | p. 30 |
| Chapitre 4 Les XVII ^e et XVIII ^e siècles : les premières herborisations scientifiques..... | p. 44 |
| Chapitre 5 Floraison de jardins botaniques au XVIII ^e siècle..... | p. 58 |
| Chapitre 6 Les premières « flores » locales au XVIII ^e siècle..... | p. 61 |
| Chapitre 7 La botanique portée par les sociétés savantes..... | p. 67 |
| Chapitre 8 Quelques botanistes des Hauts-de-France du XVI ^e au XX ^e siècle..... | p. 79 |
| Chapitre 9 Les botanistes aux XX ^e et XXI ^e siècles..... | p. 118 |
| Conclusion | p. 121 |
| Bibliographie | p. 125 |





Préambule

Le Conservatoire botanique national de Bailleul (CBN) publie en 2022 le premier tome de la collection Pensées du Nord, qui constitue le premier chapitre de l'atlas de la flore des Hauts-de-France ; il a pour objet l'organisation et les principes méthodologiques de son programme d'inventaire. Le Conservatoire poursuit en 2023 la publication des ouvrages de la collection Pensées du Nord avec l'Histoire des botanistes et de la botanique en Hauts-de-France, **qui constitue le deuxième tome de l'atlas de la flore des Hauts-de-France.**

Ce nouveau chapitre s'adresse à un public plus large : toute personne intéressée par la botanique mais aussi par l'histoire de cette discipline, qui est liée à l'histoire générale de la région Hauts-de-France. Cette histoire régionale de la botanique est l'œuvre d'un botaniste passionné d'histoire et non d'un historien chevronné ; il est donc possible que des approximations d'ordre historique nous aient échappé !

Cet ouvrage retrace l'histoire des avancées des botanistes dans la connaissance de leur objet d'études, du grec Théophraste qui donna son nom à la discipline dans l'Antiquité, à Jean-Marie Géhu qui fonda le Centre régional de phytosociologie qui deviendra le Conservatoire botanique national de Bailleul. L'histoire de la botanique vous fera donc voyager de l'Antiquité à la période contemporaine, en passant par le Moyen Âge, où sont évoqués le rôle de la religion dans les avancées scientifiques et l'importance de l'imprimerie sur la diffusion des savoirs botaniques. Les apports des grands noms de la botanique qui sont nés ou ont vécu dans le Nord de la France au cours de la Renaissance sont également mis en évidence, comme Matthias de l'Obel, Charles de l'Écluse ou Jean du Ruel.

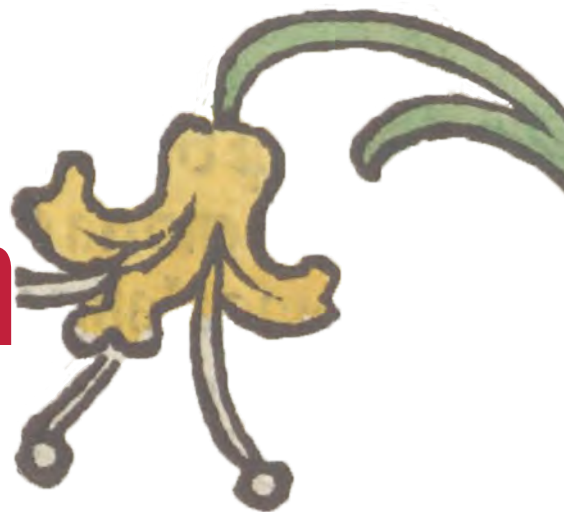
On retrouve également des « célébrités » de la biologie et de la botanique modernes, comme Carl von Linné, Jean-Baptiste de Lamarck mais aussi Jean-Jacques Rousseau, et leurs liens plus ou moins étroits avec les Hauts-de-France. **Cette histoire de la botanique nous apprend également qu'aux XVIII^e et XIX^e siècles surtout, les sciences naturalistes, et en particulier la botanique, pouvaient passionner les plus hautes élites de la société française !**

Par ailleurs, une partie importante de l'ouvrage présente les grands botanistes régionaux ayant vécu entre le XVI^e et le XX^e siècle : de l'Abbé Jean-Baptiste l'Écuy à Marcel Bournérias dans l'Aisne, de Charles Flahault à Renée Lericq dans le Nord, ou encore de Jules Armand Guillaume Boucher de Crèvecœur à Marcel Bon dans la Somme.

Cette publication peut être approchée de différentes manières, en lecture linéaire au fil des époques ou en parcourant certaines parties de manière indépendante. C'est pourquoi des informations peuvent être retrouvées dans plusieurs chapitres.

Le fil rouge de cet ouvrage est l'enseignement de la botanique à travers les siècles, qui a permis la transmission et la progression des savoirs. Le CBN de Bailleul, qui publie des atlas et des guides de détermination et propose de nombreuses sorties et formations, est, avec les autres associations régionales de botanique, l'héritier d'une très longue tradition de transmission des savoirs botaniques.

Introduction



L'histoire de la connaissance de la flore sauvage des Hauts-de-France est particulièrement riche et passionnante. **Depuis la Renaissance, de nombreux scientifiques de renom ont herborisé dans notre région, et d'illustres botanistes ou taxonomistes de renommée internationale y sont nés ou y ont vécu.**

Cependant, les divers éléments publiés sur l'histoire des botanistes et de la botanique en Hauts-de-France sont relativement éparpillés. On peut notamment citer :

- le Docteur Richer qui traite de *L'histoire générale de la botanique et de ses progrès ; son histoire à Amiens* (RICHER, 1866) ;
- l'Abbé Boulay qui rédige la première histoire de la botanique du Nord dans son introduction à sa révision de la flore de ce département (BOULAY, 1878) ;
- Amédée Masclef qui lui emboîte le pas dans son *Catalogue des plantes vasculaires du Pas-de-Calais* (MASCLEF, 1886) ;
- Octave Caussin qui décrit brièvement l'histoire de la botanique depuis l'Antiquité (CAUSSIN, 1907) ;
- Jean-Marie Géhu et Lucien Durin qui dressent l'état des lieux dans *Un siècle de floristique dans le Nord de la France* (GÉHU & DURIN, 1964) ;
- André Berton qui résume l'historique des publications botaniques dans le Nord et le Pas-de-Calais (BERTON, 1964) ;
- Jean-Roger Wattez qui fait paraître de nombreux travaux sur des botanistes régionaux dans les années 1990-2010 (Géneau de Lamarlière, Lamarck, Dovergne, Acloque...), des botanistes anglais ayant prospecté la région (WATTEZ, 2019), des éléments d'histoire de la Société linnéenne du Nord de la France (WATTEZ, 2017) et de la connaissance botanique du littoral (WATTEZ, 2018) ;
- Daniel Petit qui présente la vie de botanistes comme de Bousbecque (PETIT, 2009) et Jules Cussac (PETIT, 2017) ;
- Jean-Christophe Hauguel qui synthétise en 2012 l'histoire de la botanique dans la Somme au XIX^e s. (HAUGUEL, 2012)...

La synthèse la plus complète est celle de la seule « flore » moderne d'une partie de la région, les Flandres françaises : TOUSSAINT (coord., 2008) où l'évolution de la floristique est retracée depuis la fin du XVIII^e s. avec les monographies des principaux botanistes.

Mais il n'existe aucune synthèse sur plusieurs siècles ni de présentation de l'ensemble des botanistes majeurs à l'échelle de l'une ou l'autre des deux ex-régions Nord - Pas-de-Calais et Picardie.

Il y avait donc lieu de tenter d'esquisser une synthèse globale régionale suite à la fusion des deux anciennes régions. Et ce d'autant plus que les liens entre les sociétés botaniques du Nord - Pas-de-Calais et de Picardie ont toujours été amicaux, et les échanges fructueux depuis 250 ans.





Mais la botanique et la connaissance de la flore régionale n'ont pas débuté seulement au XVIII^e s. avec la publication des premières flores intra-régionales (LESTIBOUDOIS, 1781 ; BOUCHER DE CRÉVECOEUR, 1803), ou avec la création des premières sociétés savantes.

Alors jusqu'où remonter ? Quand faire débiter l'histoire des botanistes et de la connaissance de la flore sauvage des Hauts-de-France ?

- à la parution de la première flore régionale de Lestiboulois en 1781 ?
- à la naissance de la première société savante régionale en 1761 ?
- à l'apparition des premières flores des régions voisines au XVII^e s. (PITTON DE TOURNEFORT, 1698. *Histoire des plantes qui naissent aux environs de Paris avec leur usage dans la médecine*) ?
- à partir de la Renaissance quand sont diffusés les premiers livres européens de botanique au XV^e s., imprimés grâce à J. Gutenberg et ses associés ?
- à l'époque de saint Louis au XIII^e s. où Vincent de Beauvais effectue la synthèse de tous les savoirs « scientifiques » connus ?
- au haut Moyen Âge, quand les moines copistes carolingiens recopient les traités médico-botaniques de l'Antiquité grecque et latine transmis par des médecins arabes ou perses ?

Nous n'avons pas choisi de date d'origine *a priori*, mais tenté de remonter aussi loin que possible. **L'objectif est de retracer l'histoire des botanistes, et de comprendre l'évolution progressive de la connaissance des plantes sauvages dans notre région.** Victor Richer, dans son introduction au cours de botanique de la ville d'Amiens (RICHER, 1866), n'hésite pas à affirmer : « La botanique, il est vrai, n'est pas d'origine moderne. Et si l'on peut donner ce nom à la connaissance des plantes, elle est sans contredit la plus ancienne de toutes les sciences. Elle fut créée le jour où l'homme ayant découvert les propriétés alimentaires d'une plante, fut capable de la reconnaître le lendemain, le jour où l'homme, ayant trouvé dans le suc d'une herbe un soulagement à ses souffrances [...] désigna cette herbe à la reconnaissance de ses parents, de ses amis. [...] combien de siècles a-t-il fallu pour bâtir sur cette première pierre l'édifice immense que nous admirons aujourd'hui ! »

Bien entendu, plus on remonte dans le temps, moins la connaissance historique est rigoureuse sur le plan scientifique et précise, surtout avant la Renaissance. Pour autant, comme cette investigation est aussi un travail d'historien, tenter de reconstituer l'histoire de la connaissance de la flore en est d'autant plus passionnant.

Notamment, la corrélation entre les niveaux de connaissance scientifique des plantes et le niveau de finesse dans leur représentation artistique est captivante à étudier. **L'art éclaire la science pour traverser quelques milliers d'années d'histoire de la botanique en Hauts-de-France, depuis l'Antiquité.** L'art pictural sera ainsi un de nos fils conducteurs.

Face à la mer sur les falaises d'Ault dans la Somme, Victor Hugo écrit ainsi en 1837 :

« Partout où est la nature, sa fleur peut pousser, et la fleur de la nature, c'est l'art. »

Chapitre 1

La connaissance de la flore dans l'Antiquité

« À l'époque d'Homère, on attribuait souvent les maux de toutes sortes à la colère des dieux et on se contentait d'implorer leur secours pour la guérison des malades. La lecture des ouvrages de médecine d'alors est certainement beaucoup plus intéressante qu'instructive. » Octave Caussin, *Les plantes médicinales de la Somme* (CAUSSIN, 1907).

Mais au fait, d'où vient le mot FLORE ?

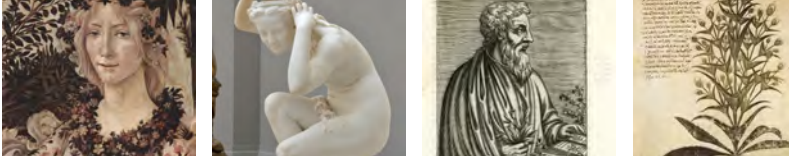
La botanique est née dans l'Antiquité méditerranéenne. Le mot « Flore » est issu de *flora*, d'origine latine. Mais Flora est beaucoup plus que la flore.

Flora, ou Flore, est une divinité romaine, déesse des fleurs et de la fertilité. Le peuple italien des Sabins a en effet repris la divinité grecque Chloris en la nommant Flora. Sa beauté est légendaire. Fleurs et fertilité sont associées au culte de Flora. On peut toujours la contempler au Musée archéologique de Naples : elle est représentée sur une fresque du 1^{er} siècle de la villa Ariana à Stabies près de Naples. La cité de Stabies, comme celles d'Herculanum et de Pompéi, a été ensevelie sous les cendres du Vésuve lors de son éruption en 79 ap. J.-C., conservant les fresques en très bon état.

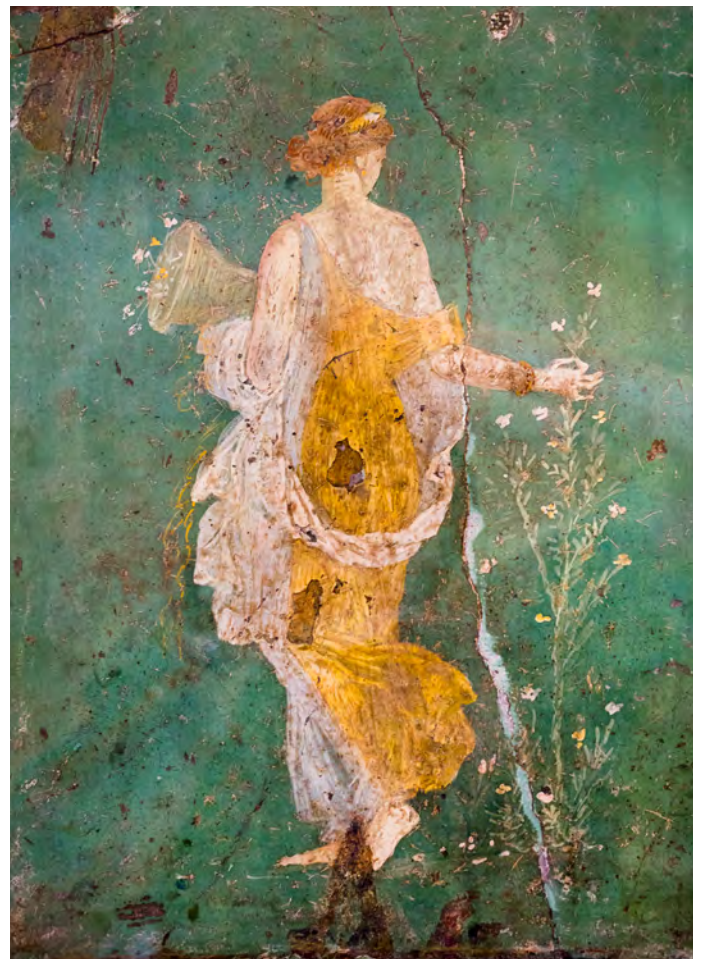
Sa divine figure est souvent reprise à la Renaissance. Le célèbre Sandro Botticelli, un des plus grands peintres de la Renaissance, la représente sur son fameux tableau *Primavera* (le Printemps, vers 1480). On la retrouve aussi, plus près de nous, dans de nombreuses œuvres classiques comme *Le triomphe de Flore* de Nicolas Poussin (peint en 1627-1628, au Musée du Louvre). Les plus grands rois des XVII^e et XVIII^e s. recherchent la beauté de Flora. Les sculptures la représentent, notamment dans le *Bassin de Flore*, sculpture de Jean-Baptiste Tuby dans le parc du Château de Versailles de Louis XIV. Frédéric II de Prusse la fait sculpter dans son château de Postdam ; il s'est même fait enterrer au pied de Flora. Jean-Baptiste Carpeaux, sculpteur du XIX^e s. originaire de Valenciennes, l'a créée sous forme de beauté espiègle.

Le genre *Chlora* lui a été dédié par le passé. Mais aujourd'hui, le genre *Chlora* n'est plus retenu : il est remplacé par le genre synonyme *Blackstonia* (famille des *Gentianaceae*).

L'amant de Flora est Zéphyr, dieu du vent d'ouest. Flora permet à Junon, femme de Jupiter, de concevoir Mars en la touchant



d'une herbe magique, sans l'intervention de Jupiter. Flora revêt une réelle importance dans l'antiquité romaine : les célébrations de plusieurs jours en l'honneur de cette déesse ont lieu fin avril : les Floralia. Elles culminent le 1^{er} mai, lorsqu'on amène des fleurs dans son sanctuaire du Quirinal à Rome. Elles ont eu aussi un caractère licencieux, en lien avec la symbolique de la fertilité...



Flora sur une fresque du 1^{er} s., de la villa Ariana à Stabies près de Naples - Musée archéologique de Naples



Le visage de Flora sur la toile du Printemps de Sandro Botticelli (XV^e s.) - Galerie des Offices de Florence

Ensemble du Printemps de Botticelli avec Flora, enceinte et couverte de fleurs, et Chloris à sa droite qui se fait enlever par Zéphyr, dieu du vent, qui, d'après la mythologie, va abuser d'elle.

Le 1^{er} mai, le Muguet et Flora

À Rome, les festivités en l'honneur de Flora culminent le 1^{er} mai : on y dépose des monceaux de fleurs dans son sanctuaire du Quirinal, une des sept collines sacrées de Rome.

Au même moment, les grands ennemis des Romains, les Celtes, célèbrent le printemps avec la grande fête de Beltaine, période du passage de la saison sombre à la saison claire. Le symbole de cette grande fête du printemps est le Muguet : il y a déjà plus de 2000 ans !

Vous pouvez revivre aujourd'hui les fêtes celtiques de Beltaine au Parc naturel et archéologique de Samara près d'Amiens.



Affiches de promotion des fêtes de Beltaine - Samara - Barry's photography

Des représentations de Flora dans l'art antique en France ?

Les vestiges archéologiques gallo-romains sont nombreux en Hauts-de-France, avec parmi les plus importants, ceux des villes de Bavay (Nord) et de Senlis (Oise), la ville des Gaules près de Pierrefonds, les sites de Champlieu (Oise), de Ribemont-sur-Ancre (Somme) ou de Vendeuil-Caply (Oise)... Les fouilles de nombreuses maisons de maîtres ou villas ont révélé des peintures, mosaïques ou sculptures à Amiens, Soissons... Nous avons demandé à plusieurs archéologues spécialistes si la déesse Flora a été retrouvée dans des vestiges archéologiques des Hauts-de-France, ou des régions voisines. Sabine Groetembril est une spécialiste de l'art gallo-romain au Centre d'étude des peintures murales romaines de Soissons. Selon elle, les fresques de mosaïques de l'époque gallo-romaine ne semblent pas offrir d'image de la belle Flora en Hauts-de-France ni en France, pour l'instant. Une découverte archéologique peut surgir à tout moment, et nous étonner. Par exemple à Marseille, plus ancienne ville de France, fondée par les Massaliotes d'origine grecque, un temple dédié à Chloris aurait été présent.

1.1 La botanique née de la médecine

« L'histoire de la botanique [...] est tellement liée à celle de la médecine qu'il est presque impossible de les séparer. » Pierre Richer, *Histoire de la botanique*, 1866



Depuis l'Antiquité et jusqu'au XIX^e s., la botanique est avant tout intimement liée à la médecine. Le Docteur Richer dans son introduction à l'histoire de la botanique (RICHER, 1866) écrit : « L'histoire de la botanique [...] est tellement liée à celle de la médecine qu'il est presque impossible de les séparer. »

C'est une évidence pour tous les médecins, pharmaciens et historiens, la botanique est née de la médecine. Le soin des corps passe avant tout par la connaissance des plantes. Sauvages puis cultivées. Et, comme pour toutes les sciences, la science botanico-médicale européenne se développe dans l'Antiquité

gréco-latine, avant tout à partir de la médecine grecque. Les Romains excellent dans de nombreux domaines techniques, mais pas en médecine : « les médecins romains sont grecs » écrit Jean-Marie Pelt (PELT, 1999).

Les premiers ouvrages européens contenant des descriptions de plantes sont des traités de médecine. Il s'agit de recueils décrivant plusieurs sciences et techniques, rédigés par les savants grecs, qui, pour les tous premiers, sont aussi des philosophes.

Science et conscience...

Le premier écrivain connu ayant traité de la botanique est l'immense Aristote au IV^e s. av. J.-C. Le « prince de la philosophie » est un des premiers botanistes européens ! Mais il n'est pas le plus connu pour cela.

C'est surtout son plus grand disciple et ami Théophraste, né vers 371 av. J.-C. et mort vers 288 av. J.-C., qui développe la science botanique. Il crée le terme « botanique », du grec *botanikon*. Et il définit surtout la botanique comme une discipline à part entière, avec ses propres méthodes et son vocabulaire. Élève le plus brillant d'Aristote (de 14 ans son aîné) et son ami le plus fidèle, il est né sur l'île célèbre de Lesbos en mer Égée.

Théophraste est autant philosophe que naturaliste. Aristote lui confie la direction du Lycée d'Athènes, l'école péripatéticienne, quand il doit partir en exil à Chalcis en 322 av. J.-C.

Théophraste « Le divin parleur »

Tyrtamos est son véritable nom ; Aristote le surnomme *Theophrastos*, « divin (*theo*) parleur (*phrastos*) », tant son esprit et son éloquence sont remarquables.

Une école péripatéticienne

Cette école de philosophie, que Théophraste a fondée, est nommée « péripatéticienne » et leurs membres « péripatéticiens », car les philosophes discutent tout en marchant. *Peripatetikós* signifie « qui aime se promener en discutant. »



Statue de Théophraste - Jardin botanique de Palerme en Sicile



Traduction latine de 1539 du *Historia plantarum* de Théophraste - Bibliothèque Requien, Avignon

Plantes et philosophie font bon ménage depuis 2 300 ans...

La botanique est née en Grèce dans un jardin philosophique où enseignent en marchant les grands Aristote et Théophraste ! La pensée philosophique naît ainsi dans un jardin où poussaient peut-être... des pensées !

On retrouve 2 300 ans après, ce lien très étroit au siècle des Lumières avec un autre grand nom de la philosophie, Jean-Jacques Rousseau, le « philosophe botaniste », qui à la fin de sa vie herborise et philosophe en marchant dans la nature, notamment dans l'Oise à Trie-Château et Ermenonville.

En 317 av. J.-C., Théophraste achète un jardin à Athènes où il organise l'école aristotélicienne, sur le modèle de celle de Platon. Cette école a pour but la concrétisation de la vie contemplative et « spéculative ». Ce jardin-école philosophique comprend notamment un grand portique avec des cartes géographiques en pierre et plusieurs salles de cours.

Théophraste rédigea plusieurs ouvrages majeurs, considérés comme le berceau de la botanique en tant que science : *Histoire des plantes (Historia plantarum)* et *Causes des plantes*. Il est le premier européen à avoir :

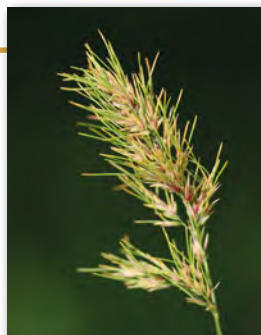
- distingué le règne végétal du règne animal, probablement aussi les Angiospermes des Gymnospermes ;
- créé un vocabulaire descriptif spécifique des parties constitutives des plantes. Si de nombreuses assertions ont été souvent réfutées, il est à l'origine du développement de la botanique.

Nous n'avons pas encore trouvé de traces de présence d'ouvrages de Théophraste dans les bibliothèques des Hauts-de-France. Les traductions latines d'*Histoire des plantes* et de *Causes des plantes* sont pourtant souvent étudiées dans les monastères et écoles de médecine depuis le Moyen Âge. On trouve toutefois, dans la bibliothèque de l'agglomération du Pays de Saint-Omer, un recueil de textes d'Aristote, qui comprend quelques éléments de botanique rédigés à quatre mains par Aristote et Théophraste (ARISTOTE et al., 2022).

Théophraste, les Poa et le Limodore il y a 2 400 ans

On doit à Théophraste :

- les noms des graminées : il les nomme *poa* (« herbe » en grec), qui a donné la famille des Poacées ;
- les noms des arbres qu'il nomme *dendron* (la dendrologie est toujours la science qui étudie les arbres) ;
- le mot *Limodore* qui vient d'une plante qu'il a décrite...



Pâturin bulbeux (*Poa bulbosa* var. *vivipara*) - J.-C. Hauguel



Limodore à feuilles avortées (*Limodorum abortivum*) - Q. Dumont

Le Grec Dioscoride (1^{er} s. ap. J.-C.)



Celui qui marque le plus l'Antiquité romaine est le Grec Dioscoride au 1^{er} s. ap. J.-C. Son grand ouvrage *De materia medica*, est publié vers 60. Comme son titre le mentionne, il s'agit bien d'un traité de médecine : il décrit les produits médicinaux et environ un millier de plantes, uniquement celles qui présentent un usage médical. Soit bien plus que les 500 plantes environ décrites par Théophraste. C'est la première « bible botanique » latine européenne, largement utilisée par tous les enseignants en médecine. Environ 500 espèces y sont illustrées. Il est maintes fois copié et recopié à travers tout le Moyen Âge. Il reste en usage pendant 1 500 ans, jusqu'au XVI^e s. !

Dioscoride est souvent considéré comme le Père de la pharmacie, et donc comme un des pères de la botanique. Il est né en Anazarba (actuelle Turquie) dans l'empire grec. Il voyage beaucoup comme médecin de l'empereur romain Néron. Il est un des acteurs de l'acculturation grecque de l'empire latin. En effet, la région où il vit, la Cilicie, est colonisée par les Romains sous Pompée au 1^{er} s. ap. J.-C. Une dynamique « osmotique » s'établit entre les sciences latines et grecques, avec incorporation progressive des savoirs médicaux et botaniques grecs dans la culture latine.

"Dioscoride Arboriste" - Pedanius Dioscorides (c.40-90) Greek physician pharmacologist botanist Portrait Thevet - André (1516-1590), The Trustees of the British Museum



Quel lien entre Dioscoride et la botanique en Hauts-de-France ?

Les botanistes-médecins ou pharmaciens utilisent pendant la Renaissance les ouvrages de Dioscoride dans plusieurs contrées des Hauts-de-France, notamment au sein des abbayes enseignant la médecine :

- le *De Materia medica*, « best-seller » des médecins et pharmaciens de la Renaissance, à Lille (Bibliothèque municipale de Lille) dans une traduction latine de Jean Duruel de 1543, issue de l'Abbaye de Phalempin (Nord) ; nous reviendrons sur Jean Duruel, célèbre botaniste et traducteur natif de Soissons, et médecin de François I^{er} ;
- trois ouvrages de Dioscoride sont utilisés à Laon et alentours (Bibliothèque municipale de Laon), notamment le *De Materia Medica*. La version qui est autrefois possédée par l'Abbaye Saint-Jean à Laon s'intitule *Les Six livres de Pedacion Dioscoride d'Anazarbe de la matière médicinale, translatez de latin en francois* et date de 1559 ;

- cinq ouvrages de Dioscoride sont utilisés à Saint-Omer et environs. Il s'agit notamment des :



- *De Medicinali Materia libri sex*, traduit du grec en latin par Jean Duruel. Cet ouvrage datant de 1550 et les quatre autres sont toujours visibles à la Bibliothèque d'agglomération du Pays de Saint-Omer (BAPSO) ;
- *De Materia medica* : un ouvrage mixte grec et latin de 1529 provient du Collège des Jésuites de Saint-Omer.

1^{re} page du *De Materia medica* de Dioscoride (en grec et latin de 1529) - Bibliothèque d'agglomération du Pays de Saint-Omer

Un manuscrit vieux de 1 500 ans et Auger Ghiselain de Bousbecque

La plus ancienne copie du *De Materia medica* de Dioscoride date de 512. Conservé à la Bibliothèque d'État de Vienne (Autriche), cet ouvrage est appelé « *Dioscoride de Vienne* ». Probablement écrit à Constantinople, il comprend 383 illustrations.

C'est un des plus anciens livres de botanique connu d'Europe. Il appartient aux Turcs depuis la prise de Constantinople en 1453, et au médecin juif de Soliman le Magnifique au XVI^e s. Il y est racheté par l'ambassadeur de l'Empereur Ferdinand I^{er} auprès de Soliman : Auger Ghiselain de Bousbecque. Celui-ci l'offre ensuite à l'Empereur Maximilien II de Habsbourg, d'où sa présence dans la Bibliothèque impériale de Vienne.

Or, de Bousbecque est un médecin botaniste né dans le Nord à Comines non loin de Bailleul. Son nom l'indique, il vient d'une famille originaire de l'actuel Bousbecque, commune située au nord de Lille (PETIT, 2009).

De Bousbecque, ambassadeur flamand des grands empereurs du Saint-Empire romain germanique (Charles Quint, Ferdinand I^{er} puis Maximilien II), est aussi à l'origine de l'importation en Europe de la tulipe, du lilas et du Marronnier d'Inde. Il échange fréquemment sur la botanique et les plantes exotiques nouvellement découvertes avec Charles de l'Écluse, éminent botaniste né aussi en Hauts-de-France, que nous présenterons plus loin.



Portrait d'Auger Ghiselain de Bousbecque de 1557 par Melchior Lorck



Cardère sauvage ou Cabaret des oiseaux (*Dipsacus fullonum*), illustration du *Dioscoride de Vienne*, manuscrit âgé de plus de 1 500 ans

Se soigner avec les plantes et les dieux dans l'Antiquité

À côté de ces pratiques, loin d'être scientifiques, se développent dès le VI^e s. av. J.-C. des centres médicaux. La médecine repose sur l'observation et une analyse plus rationnelle. C'est le cas à Croton, en Italie du Sud, ou dans l'île grecque de Cos, célèbre du fait de l'enseignement d'Hippocrate de Cos, père de la médecine européenne.

La tradition médicale européenne prend en effet sa source dans le corpus hippocratique. Aujourd'hui encore, tous les médecins de France se réfèrent à son nom via le serment d'Hippocrate. Hippocrate rejette toute intervention divine dans les maladies et prône l'observation des symptômes afin d'établir un pronostic. La médecine est ainsi érigée en science chez les Grecs, alors que les Romains s'en méfient davantage. Le *Corpus hippocratique* recense au moins 300 plantes différentes pour traiter les pathologies.

Théophraste, inspiré par la démarche d'Aristote qui préfère l'observation directe du monde à la réflexion philosophique *a priori*, offre avec son ouvrage *Recherches sur les plantes*, une description méthodique des végétaux en se basant sur leur morphologie et leur habitat. Il fonde ainsi une science botanique autonome de la médecine. Ce travail pionnier restera

sans équivalent dans le monde pendant 1400 ans. La botanique est pendant cette très longue période synonyme d'étude des plantes médicinales. Ce n'est qu'en Italie, au XVI^e s., que ces travaux de botanique théorique seront repris par Luca Ghini et Ulisse Aldrovandi (AMIGUES, 2010).

Le livre IX de *Recherches sur les plantes*, conçu indépendamment du corps de l'ouvrage et intitulé *Les vertus des simples*, traite des substances aromatiques et des plantes médicinales. C'est le premier ouvrage européen sur les plantes médicinales intégralement conservé. Théophraste y rapporte les croyances des *rhizotomos*, les « coupeurs de racines », qui combinent des observations précises avec des pratiques magiques. Dans une autre section, il donne le nom et la description de nombreuses espèces de plantes médicinales, associés avec la méthode de récolte et de préparation, les

indications médicales et le mode d'administration. Dioscoride cite trois fois cet ouvrage.

Durant les quatre siècles qui séparent Théophraste de Dioscoride, de nombreux auteurs écrivent sur la médecine par les plantes. Dioscoride en mentionne plusieurs dans la préface de son ouvrage. Certains sont aussi connus de Pline l'Ancien.

Asclepios, dieu grec de la médecine

Il est invoqué dans le serment d'Hippocrate que prêtent tous les médecins encore aujourd'hui. La Gentiane à feuilles d'Asclépiade (*Gentiana asclepiadea*), qui croît dans les Alpes, lui est dédiée.



Médaille en marbre découverte sur le site de la villa romaine de Chiragan (Haute-Garonne) conservé au musée Saint-Raymond - Daniel Martin



Gentiane asclépiade (*Gentiana asclepiadea*) - André Karwath

1.2 Les Romains et la culture scientifique gréco-romaine

Comme pour d'autres sciences, les Romains ont copié littéralement, et parfois amélioré, la connaissance botanique et médicale des Grecs.

Le Romain Pline l'Ancien (23-79 ap. J.-C.)

Pline l'Ancien est né en 23 ap. J.-C. à Côme, dans le nord de l'Italie, et mort en 79 près de Pompéi. C'est un des plus grands naturalistes romains, auteur en particulier d'une encyclopédie intitulée *Histoire naturelle*. Monumentale, elle synthétise en 37 volumes le savoir romain de l'époque sur les sciences et techniques : sciences naturelles, astronomie, anthropologie, psychologie, métallurgie... Les volumes XII à XIX traitent de la botanique, et les volumes XX à XXXVII décrivent les remèdes par les plantes et les animaux. Il s'est très largement inspiré du *De Materia Medica* de Dioscoride dans lequel il puise tout le savoir médical : JOUANDOUDET (2010) écrit ainsi : « Son travail est pure compilation. »



Pline l'Ancien - National Institutes of Health (United States)

Pline donne un bel exemple de « recette » médicale, tirée du livre XXIV :

Le « Chiendent » contre les morsures de « Pythons » et les écrouelles

Exemple de médication, qui nous apparaît loin d'être scientifique, tirée de l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien : « Le Chiendent, la plus commune de toutes les herbes, traîne sur le sol des tiges articulées pleines de nœuds [...]. Elle guérit tout particulièrement les morsures des pythons. Quelques-uns prescrivent d'envelopper neuf nœuds [...] dans de la laine grasse noire comme remède des écrouelles et des abcès cutanés. Celui qui cueille doit être à jeun [...]. L'espèce de chiendent à sept entre-nœuds est une amulette très efficace contre les maux de tête. »

Il évoque ici le Chiendent pied-de-poule (*Cynodon dactylon*), espèce subméditerranéenne en limite nord d'aire de répartition et rare en Hauts-de-France.

Nous ne recommandons pas cette médication...



Chiendent pied-de-poule (*Cynodon dactylon*) - B. Asset

Pline l'Ancien concilie recherches scientifiques et carrière militaire : il participe notamment à la conquête romaine de la Bretagne et de la Germanie occidentale. Il n'est donc pas impossible qu'il ait traversé les Hauts-de-France pour se rendre, par exemple, en Frise, combattre la tribu germanique des Chauques.

La mort de Pline l'Ancien et le Vésuve à Pompéi

Il meurt en 79 un peu « sottement » : préfet d'une flotte navale à Misène près de Naples, il veut assister de tout près à l'exceptionnelle éruption du Vésuve près de Pompéi, malgré le désaccord de son équipage naval. Comme des milliers d'habitants, il succombe à cause des vapeurs toxiques lors de l'éruption (BIGELOW, 1859).

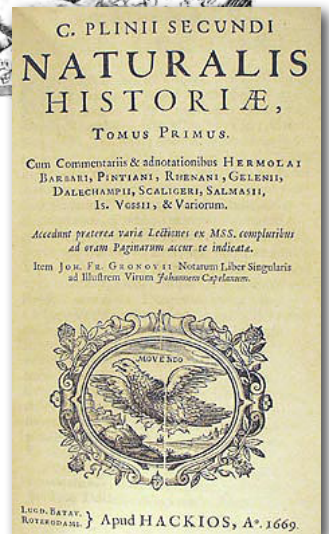
L'éruption du Vésuve a fait disparaître le grand Pline l'Ancien, mais a conservé intacte la fresque de Flora...

Seulement 450 à 500 espèces de plantes connues en Europe dans l'Antiquité !

Globalement, pour toute l'Europe, la totalité des plantes issues des connaissances de Théophraste, de Dioscoride et de Galien ne dépasse pas 450 à 500 espèces (PELT, 1999). Comme les indications thérapeutiques des plantes sont données par les Grecs, une bonne partie des plantes médicinales méditerranéennes ne se trouvent pas dans le nord de l'Europe, notamment dans les Hauts-de-France. Les traités de botanique médicale antique décrivant fort approximativement les espèces, on peut supposer que de nombreuses erreurs doivent survenir dans le choix des plantes-remèdes... et donc dans les traitements ; ce qu'indique PELT (1999). Cette situation ne s'améliore guère durant le Moyen Âge.



Gravure extraite de Thevet (André), *Les Vrais portraits et vies des hommes illustres grecz, latins et payens, recueillez de leurs tableaux, livres, médailles antiques et modernes*, 1584 - Bibliothèque nationale de France



Naturalis Historia, édition de 1669.



Chapitre 2

La botanique au Moyen Âge

« De tout temps, l'homme s'est servi des plantes, des simples comme on disait autrefois, pour le traitement de ses maladies et de ses blessures ; et lorsqu'il a éprouvé la première souffrance c'est probablement au règne végétal qu'il s'est adressé pour la calmer. La botanique est donc la plus ancienne de toutes les sciences. Elle est issue du besoin de pénétrer le secret des choses pour en tirer parti. » Octave Caussin, *Les plantes médicinales de la Somme* (CAUSSIN, 1907).

Comme pour toutes les sciences, très peu d'éléments nous sont parvenus sur les activités botanico-médicales haut-françaises au cours de la fin de l'empire romain et la période mérovingienne. La fin de l'empire romain, sous les vagues successives de peuples de l'Est, a créé une instabilité défavorable à l'activité scientifique et culturelle. L'installation des Francs n'a guère permis de développer une culture mérovingienne écrite rayonnante.

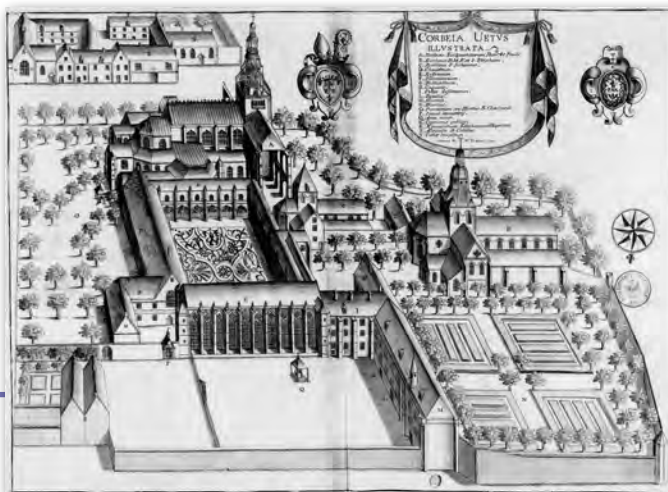
C'est à partir de l'époque carolingienne que divers ouvrages et archives permettent de déceler des activités botaniques. L'essor des grandes abbayes bénédictines qui essaient à partir des VII^e et VIII^e siècles avec le développement de la christianisation génère des productions écrites majeures pour la connaissance des sciences de l'époque. Durant tout

le Moyen Âge, la botanique n'a pas d'individualité en tant que science. Les plantes sont utiles à l'homme, ou symboles du divin. Ariane Rabatel écrit dans sa thèse sur l'histoire de la botanique au Moyen Âge (RABATEL, 2016) : « Au Moyen Âge, la botanique n'a pas d'autonomie. L'étude des plantes suit deux tendances héritées de l'Antiquité. Elle peut s'intégrer dans un ensemble de connaissances sur le monde naturel ou répondre à un besoin utilitaire, en rapport avec la médecine ou l'agriculture par exemple. La plante n'est donc pas étudiée pour elle-même. [...] Cette façon d'envisager la plante est déjà visible dans les sources antiques, essentiellement Aristote et Pline l'Ancien. »

2.1 Moyen Âge : les Grecs et Romains recopiés par les moines

Depuis la fin progressive de l'Empire romain au V^e s. jusqu'à l'invention de l'imprimerie en Allemagne en 1484, les ouvrages scientifiques de botanique et de médecine sont recopiés et diffusés à travers l'Europe par les moines. Parmi les plus célèbres *scriptoria* (« celui qui écrit » en latin), se trouvent notamment ceux des abbayes bénédictines de Saint-Bertin à Saint-Omer (depuis 986), de Centula à Saint-Riquier, de Saint-Pierre à Corbie, de Saint-Vincent à Laon...

L'Abbaye bénédictine de Corbie, fondée au VII^e s., est l'un des plus importants centres culturels du haut Moyen Âge. Son *scriptorium* rayonne sur l'Europe ; la lettre minuscule dite « caroline » en hommage à Charlemagne, protecteur de l'abbaye, y est née (WEBBER-JONES, 1947 ; JUBAULT, 2007-2008). La caroline devient l'écriture officielle du royaume de France au VIII^e s.



L'Abbaye bénédictine Saint-Pierre de Corbie, fondée au VII^e s. par la Reine Bathilde, est un important *scriptorium* carolingien. Gravure de 1677 montrant les vastes jardins et vergers ordonnés initialement suivant le capitulaire de Villis, Bibliothèque nationale de France. Dans ce *scriptorium* fut inventé la lettre Caroline en hommage à *Carolus magnus*, nom latin de Charlemagne.



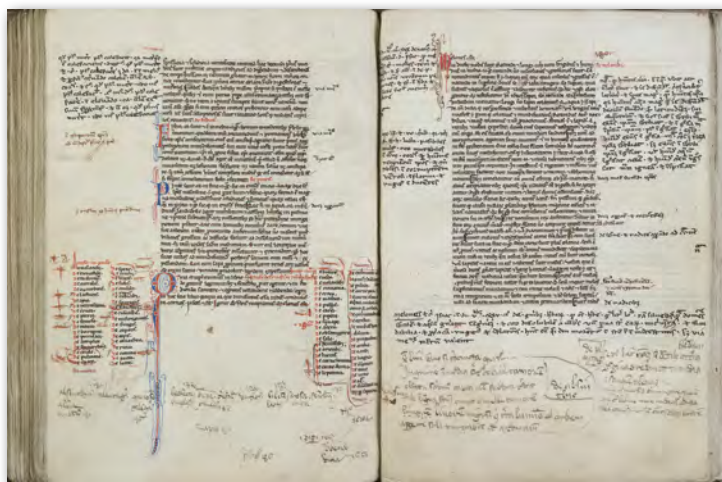
Les bibliothèques des Hauts-de-France abritent encore de nombreux ouvrages du haut Moyen Âge. En particulier, la Bibliothèque municipale de Laon (qui compte 800 manuscrits anciens) et la Bibliothèque d'agglomération du Pays de Saint-Omer abritent des richesses exceptionnelles d'importance internationale. Elles proviennent des bibliothèques anciennes du chapitre de la cathédrale de Laon ainsi que de l'Abbaye de Vauclair pour la première, et en partie de l'Abbaye de Saint-Bertin pour la seconde.

On trouve ainsi à Laon des copies du Traité d'histoire naturelle et des étymologies d'Isidore de Séville rédigés au VII^e s. (copie du IX^e s.). Isidore de Séville, évêque du sud espagnol du VII^e s., est un pont, une arche (de Noé disent certains) entre le monde antique méditerranéen et le Moyen Âge.

Grâce à lui, de nombreux éléments scientifiques et culturels ont été transmis entre la culture gréco-latine et la culture mérovingienne.

Cet évêque d'une grande culture est le premier à avoir rédigé une encyclopédie médiévale visant à rassembler tout le savoir en un seul ouvrage. Il sera copié pendant tout le Moyen Âge, en particulier par les encyclopédistes des XII^e et XIII^e s. (BEYER DE RYKE, 2003).

On trouve à la BAPSO des traités médicaux issus notamment des fonds de l'Abbaye bénédictine de Saint-Bertin. C'est par exemple le cas d'un ouvrage dénommé *Articella* (« petit art » en latin) qui reprend les textes médicaux de Galien, d'Hippocrate et d'Isaac Israeli (env. 855-955).



Recueil dénommé *Articella* vers 1200-1230 - Bibliothèque d'agglomération du Pays de Saint-Omer, manuscrit 617. Ce traité médical reprend neuf textes médicaux antiques et médiévaux ; il est largement utilisé au Moyen Âge en Hauts-de-France.

Isaac Israeli est un philosophe et médecin juif connu pour ses traités de médecine. *Articella* reprend deux traités sur les propriétés médicales des plantes, transmis à l'Occident par des traductions en latin.

L'ouvrage de la BAPSO est une copie du XIII^e s.



Initiale d'un manuscrit latin de *De febribus* par Isaac ben Salomon, censé représenter l'auteur, Harvard, Medical School, Countway Library of Medicine, Ballard 31, Sud de la France, Montpellier

La culture carolingienne va permettre un premier renouveau scientifique avec une remise à l'honneur de textes médicaux méditerranéens, grecs, romains, juifs et arabes, traduits en latin.

2.2 La renaissance carolingienne

Charlemagne va favoriser dès la fin du VIII^e s. le développement des sciences et techniques dans son empire. Ce renouveau culturel, scientifique et technique, largement lié au renforcement de l'enseignement, est souvent appelé la renaissance carolingienne. Charlemagne oblige tous les évêques à créer ou développer une école à proximité de leur cathédrale, pour fournir aux clercs séculiers un enseignement aussi correct que celui des moines. Et cet enseignement rend obligatoire les « arts libéraux ».

Ce renouveau de l'enseignement est aussi marqué par la recherche d'ouvrages antiques traduits en arabe autour de la Méditerranée, notamment de traités de médecine contenant les remèdes à base de plantes. Des savants d'Occident se rendent en Espagne pour obtenir ces ouvrages grecs ou latins traduits en arabe et les rapporter pour les transcrire en latin. La culture arabe a permis de faire le relais entre les écrits grecs et latins de l'Antiquité et les écrits latins carolingiens.



Dioscoride arabe, Espagne XII^e s. et XIII^e s. - Musée de Cluny

La médecine à partir des plantes stimulée par le capitulaire de Villis

Ce célèbre capitulaire signé de Charlemagne vers 810-813 est un des piliers du renouveau carolingien. Comme pour tous les textes carolingiens, l'auteur n'est pas mentionné. Il s'agit potentiellement d'Alcuin, proche conseiller de Charlemagne. Il identifie plusieurs axes de développement dans des domaines variés comme l'agriculture, l'arboriculture, le maraîchage, la chasse, la médecine, l'alimentation, la création des écoles et l'enseignement...

Il donne des lignes directrices pour le développement dans tous les monastères des jardins des simples à visées pharmacologiques. Il contient 94 noms de 73 herbes, 16 arbres fruitiers et 5 plantes textiles qui doivent être installées dans les jardins de ses domaines, en particulier dans les abbayes. Il s'agit d'une première tentative d'homogénéisation et de rationalisation des jardins en Europe occidentale entre l'Allemagne et l'Espagne, avec une distinction, entre autres, de :

- l'*herbularius* ou jardin des simples (plantes médicinales utilisées seules, à la différence des potions complexes qui combinent plusieurs espèces) : agencement des plantes médicinales, aromatiques et condimentaires servant pour la médecine et l'alimentation ; on y trouve notamment une *camomilla* appelée *febrifugiam*, ce qui signifie « qui fait partir la fièvre », le *papaver* (Coquelicot [*Papaver sp.*]), l'*altea* (Guimauve officinale [*Althaea officinalis*]), le *gith* (Nielle des blés [*Agrostemma githago*]), le *vulgigina* (Asaret d'Europe [*Asarum europaeum*]), la *mis-malva* (Mauve musquée [*Malva moschata*]) et la *malva* (Mauve sauvage [*Malva sylvestris*]), la *carvitas* (Carotte sauvage [*Daucus carota*]), la *pastenaca* (Panais cultivé [*Pastinaca sativa*]), le *caulos* (Chou [*Brassica oleracea*]) et le *ravacaulos* (Chou rave [*Brassica oleracea var. gongyloides*]), le *porros* (Poireau [*Allium porrum*]), le *radices* (Radis cultivé [*Raphanus sativus*]), la *lacterida* (Euphorbe épurge [*Euphorbia lathyris*]) ;

- l'*hortus* ou potager : *hortus* signifie « enclos » = production légumière ;
- le *viridarium* ou verger (appelé *vergier* en vieux français).

On connaît ainsi le niveau de distinction botanique pour des plantes cultivées et sauvages qui sont les plus largement utilisées en pharmacologie traditionnelle. Cela étant, il n'y a pas grande chose de très nouveau dans ces listes d'espèces à cultiver pour se nourrir ou se soigner :

- Pline l'Ancien au 1^{er} s. mentionne déjà dans son *Histoire naturelle* les 73 herbes et les 16 arbres du Capitulaire ;
- Dioscoride liste 88 espèces des 89 cités du capitulaire dans son *De Materia medica* (BARBAUD, 1989).

Le capitulaire de Villis, représentatif de cette première renaissance carolingienne, emprunte beaucoup aux sciences antiques.



Chapitre I.XX du Capitulaire de Villis avec la liste des plantes à développer dans les jardins carolingiens

Panneau illustrant la reconstitution d'un jardin carolingien issu du capitulaire de Villis à Boulogne-sur-Mer (ville haute) - R. François

Un moine irlandais soigne Charlemagne par les plantes à Ourscamps (Noyonnais-Oise)

Hippolyte Rodin dans son *Esquisse de la végétation de l'Oise* (1864), indique que sous Charlemagne :

« On ne connaissait à cette époque, ni écoles de médecine, ni médecins proprement dits. Les moines conservaient seuls le privilège de connaître quelques plantes et différents remèdes, qu'ils consentaient à communiquer quand on les consultait. L'empereur lui-même, en cas d'indisposition, consultait un moine irlandais en grande réputation autour de la ferme impériale d'Ourscamps. »



Charlemagne est à moitié picard !

Peu d'habitants des Hauts-de-France ont conscience que Charles le Grand - *Carolus magnus* devenu Charlemagne - a des origines picardes. Sa mère, Bertrade de Laon (aussi appelée « Berthe aux grands pieds »), fille du Comte Caribert de Laon, est en effet native de Samoussy près de Laon. Il reste un flou sur le lieu de naissance de ce « premier père de l'Europe ». Il aurait pu naître dans le palais de Quierzy (Aisne) au bord de la rivière Oise, près de Chauny et non loin d'Ourscamps... Mais aucune trace écrite ou archéologique n'atteste du lieu de sa naissance, à Quierzy ou ailleurs.

2.3 Les écoles de botanique médicale liées aux abbayes

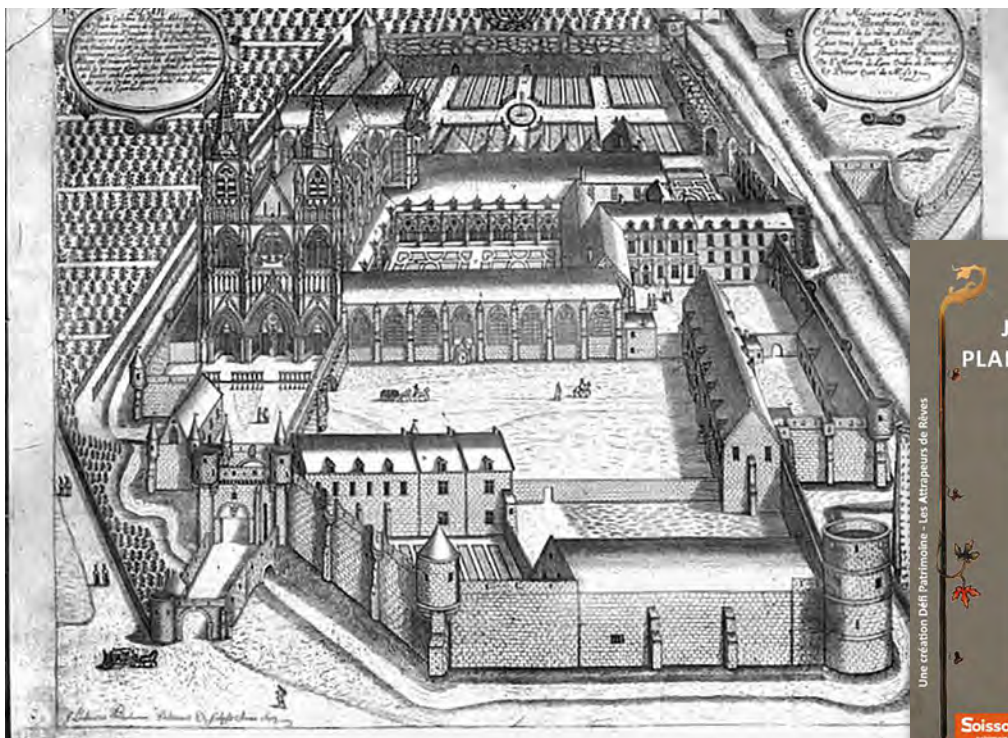
Plusieurs grandes abbayes des Hauts-de-France comptent parmi les plus importantes du monde occidental comme Saint-Bertin à Saint-Omer, Corbie ou Saint-Riquier dans la Somme. Ces deux dernières ont subi de très nombreuses destructions de leurs bibliothèques, dont une partie seulement des manuscrits anciens a pu être conservée, notamment à la Bibliothèque municipale d'Amiens. Celle de Saint-Bertin, confiée à la Bibliothèque d'agglomération du Pays de Saint-Omer, a pu conserver une grande partie de ses riches collections. La Bibliothèque municipale de Laon abrite par exemple une copie manuscrite de 1476 du Canon d'Avicenne, un des médecins

perses musulmans les plus connus au Moyen Âge. Cet exemplaire a été traduit de l'arabe au latin par Gérard de Crémone, un des acteurs du renouveau scientifique européen. Il représente un pont entre sciences gréco-latines et arabes grâce à ses traductions.

Certaines abbayes médiévales sont réputées pour leurs pratiques phytothérapeutiques, telle Saint-Jean-des-Vignes à Soissons. Hélas, cette abbaye a perdu une grande partie de sa bibliothèque à la suite de nombreux conflits.

L'Abbaye Saint-Jean-des-Vignes de Soissons et la médecine par les plantes

Saint-Jean-des-Vignes est une des grandes abbayes du Nord de la France. La fière silhouette de la façade occidentale de l'abbatiale est remarquable dans le paysage du Soissonnais. Autres éléments architecturaux remarquables : les chapiteaux sculptés du cloître qui représentent de nombreuses plantes médicinales. L'Abbaye Saint-Jean-des-Vignes est spécialisée dans la médecine : les habitants du Soissonnais viennent s'y faire soigner par les plantes (BLANCHARD, 1907). Une exposition y a lieu en automne 2020 sur les *Jardins d'abbaye et plantes d'apothicaires*.



Vue cavalière de l'abbaye de Saint-Jean-des-Vignes, Soissons, 1673. Crédit: Photo (C) Ministère de la Culture - Médiathèque du Patrimoine, Dist. RMN-Grand Palais / Jean-Eugène Durand

Affiche réalisée par l'abbaye de Saint-Jean-des-Vignes



En parallèle des bibliothèques des abbayes se développent aussi les enseignements de botanique-médecine dans les écoles des chapitres des cathédrales.

2.4 Les écoles de botanique médicale liées aux cathédrales

Les Hauts-de-France représentent un bon exemple de cette situation générale en Europe : le savoir botanico-médical est détenu par l'Église (comme tous les savoirs « scientifiques » au Moyen Âge), essentiellement dans les monastères et dans les chapitres de chanoines des cathédrales ou des collégiales, tout au moins avant l'apparition des premières universités.

Des écoles de botanique ecclésiastiques existent au sein des chapitres des cathédrales haut-françaises, notamment à :

- Laon (chapitre de la Cathédrale Notre-Dame) ;
- Saint-Omer : à l'époque, la Cathédrale Notre-Dame (seule

cathédrale authentiquement médiévale encore en place du Nord et du Pas-de-Calais) est le siège de l'évêché de l'ancien diocèse de Saint-Omer.

La Bibliothèque municipale de Laon abrite plusieurs recueils de médecine : ces manuscrits contiennent des textes de divers auteurs antiques ou plus récents. On y trouve par exemple une copie manuscrite (en latin évidemment) de 1476 de textes d'Hippocrate, de Galien, du grand médecin perse musulman Ail Ibn Abbas-Al-Majusi (IX^e s.). De superbes enluminures y représentent l'enseignement de la médecine au Moyen Âge.



En haut à gauche : première page enluminée des Aphorismes d'Hippocrate - Bibliothèque municipale de Laon

En haut à droite : l'image de ces « écoles des plantes médicinales » représentée dans des enluminures de cet ouvrage - Bibliothèque municipale de Laon

En bas : détails des enluminures : le médecin enseigne la botanique à des élèves - Bibliothèque municipale de Laon

Les esprits du Moyen Âge sont totalement façonnés par le religieux ; sciences et religions sont intimement liées. Les plantes, en particulier les fleurs, présentent, outre leur valeur d'utilité, une valeur symbolique non scientifique, religieuse, très profonde et très importante. On retrouve la trace de ces symboles dans de nombreuses œuvres picturales médiévales au sein des tableaux, fresques et livres médiévaux.

2.5 La symbolique spirituelle des fleurs au Moyen Âge

Au Moyen Âge en Europe, tout est sacré et tout est religion. La dimension spirituelle touche toute connaissance. Bon nombre de plantes sont représentées dans la peinture ou la sculpture avec une signification spirituelle très forte, oubliée aujourd'hui. Si l'époque mérovingienne représente surtout des motifs animaux dans les enluminures, d'inspiration très germanique (cf. les manuscrits de Corbie par exemple), les enluminures carolingiennes sont plus végétales, avec des représentations stylisées de palmettes, pampres et feuilles d'acanthes.

Mais c'est à partir du XIII^e s. et surtout du XIV^e s. qu'apparaissent des motifs floraux de plus en plus sophistiqués. Ils atteignent progressivement vers le XV^e s. des niveaux de finesse et de fidélité au réel des plantes sauvages remarquables. Cette amélioration de la finesse picturale botanique est d'ailleurs concomitante avec l'amélioration de la connaissance naturaliste de la flore. À cette époque, surtout après l'essor démographique, technique (révolution agricole avec la mise en place de l'assolement triennal), culturel et religieux du XIII^e s., le caractère symbolique et divin des fleurs conserve une place très importante dans la culture et les arts médiévaux.

Il existe apparemment, dans les milieux de la médecine et des artistes, une connaissance correcte, au moins vernaculaire, de diverses espèces botaniques fréquentes : « Il y a des jardins mystiques peints dans des miniatures, avec beaucoup de plantes, pour des personnages importants (livres d'heures). Les peintres connaissent souvent bien les plantes » ; [...] « Chaque plante a un rôle symbolique » écrivent FISCHER et al. (2011) dans *Les plantes médicinales et symboliques dans les jardins mystiques des retables médiévaux*.

Pour des spécialistes comme Olivia SPEER (1980–81), les fleurs sont représentées au Moyen Âge pour leur portée symbolique et le pouvoir de leurs usages, et non pour leur esthétique : « C'est en raison de leurs propriétés médicinales que les plantes apparaissent dans les tableaux (des jardins mystiques) et augmentent les mérites des personnages... Et ce n'est que très rarement qu'une fleur est représentée pour elle-même sans aucune signification. »

De nombreux tableaux et retables des Hauts-de-France renferment des images de plantes, essentiellement fleuries, qui expriment ces portées symboliques. On trouve parmi les symboles floraux du Moyen Âge, selon TAPIE (2000) et FISCHER et al. (2011) :

- le Fraisier (*Fragaria vesca*) : la fraise est le régal des saints et des martyrs. Les fleurs blanches symbolisent la pureté et l'innocence, ses fleurs symbolisent la vierge Marie. Les trois divisions des feuilles sont une allusion à la Sainte Trinité ; son rôle médicinal contre les états de nervosité et pour « chasser les démons » explique peut-être sa présence près de l'Enfant Jésus dans certains tableaux ;
- le Muguet (*Convallaria majalis*) est également une plante mariale ; c'est une plante médicinale employée comme fortifiant et contre les maladies des yeux, car ses fleurs ressemblent à des larmes ;
- le Pissenlit (*Taraxacum* sp.) guérit les maladies des yeux, ce qui peut être compris comme une incitation à mieux voir, c'est-à-dire à tendre vers une vie plus chrétienne, plus consciente.



Photo du haut : Fraisier - T. Cornier ; photo du bas : Muguet - B. Toussaint ; photo de droite : Pissenlit - B. Toussaint

Le Lis blanc, l'Ancolie et l'Iris sont les fleurs qui apparaissent le plus souvent dans l'art religieux des XV^e et XVI^e siècles. Elles incarnent les différentes manifestations de la pensée symbolique :

- le Lis blanc (*Lilium candidum*) : comme les autres fleurs blanches, est par sa couleur un symbole de pureté. Dans une Annonciation, il devient le parfait symbole de l'Immaculée Conception. Sa corolle en forme de trompette symbolise l'idée de la proclamation : les proclamations sont annoncées par des trompettes ;

- l'Ancolie commune (*Aquilegia vulgaris*) : symbole du Saint-Esprit. Ses cinq pétales sont comme cinq colombes, qui lui donnent son nom anglais columbine : la colombe représente l'Esprit Saint dans une Annonciation ; ses feuilles trilobées rappellent aussi la Trinité, tout comme la fleur d'iris ;
- l'Iris (*Iris* sp.) : symbole de majesté, il a donné naissance à l'héraldique fleur de lys, signe de royauté.

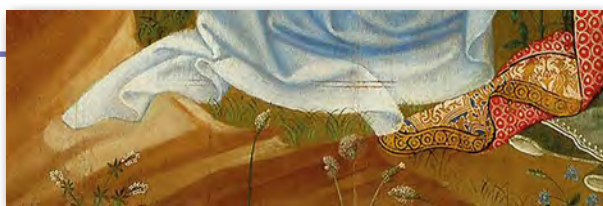
Sans rentrer dans une exhaustivité des peintures présentes en Hauts-de-France ou peintes par des artistes de la région, ce qui serait potentiellement fastidieux, nous pouvons prendre quelques exemples qui nous semblent représentatifs.

L'ange de l'Annonciation est une portion d'un très beau retable du XV^e s. conservé au Musée d'arts et d'histoire de Laon. Il représente notamment un chanoine de Laon, qui a pu être identifié comme étant Pierre de Wissant.

On aperçoit au pied de l'ange diverses espèces végétales fleuries remarquablement bien peintes, et identifiables cinq siècles après : Aspérule odorante (*Galium odoratum*), Trèfle des prés (*pratense*), plantain (*Plantago major* ou *P. media*), pissenlit (*Taraxacum* sp.), véronique (*Veronica* sp.).

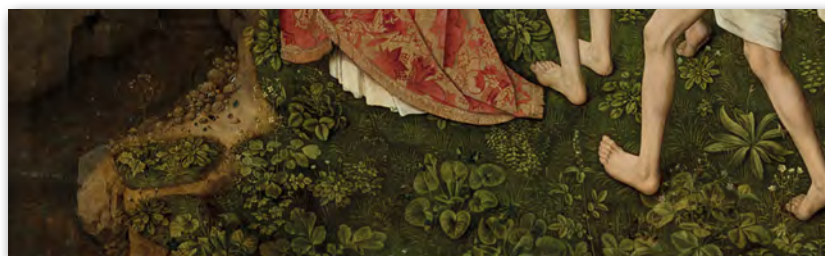


Volet de droite d'un retable de l'Annonciation (XV^e s.) - Musée d'arts et d'histoire de Laon



Détail d'un retable de l'Annonciation du XV^e s. : l'ange annonciateur avec l'Aspérule odorante, un plantain, un pissenlit, une véronique et le Trèfle des prés - Musée d'arts et d'histoire de Laon

Le célèbre tableau du Chemin du Ciel ou l'ascension des élus de Dirk Bouts (1475) conservé au Musée des beaux-arts de Lille montre clairement des espèces à portée religieuse et symbolique forte. Au pied des personnages, dessinés très finement, on reconnaît les plantains, trèfles, Muguet, violette, Pâquerette, fraisier, Chélideoine... Ces fleurs représentent « le paradis terrestre émaillé de fleurs ».



Chemin du Ciel ou l'ascension des élus de Dirk Bouts (1475) - Musée des beaux-arts de Lille, R. François



Même au sein d'un ouvrage plutôt militaire d'Enguerrand de Monstrelet, relatant la bataille d'Azincourt (Pas-de-Calais) de 1415 (entre les armées d'Henri V d'Angleterre et les troupes françaises sous Charles VI), sont représentées des espèces végétales avec une portée symbolique importante : on retrouve le Lis blanc, le Fraisier sauvage, ainsi qu'une pervenche, une pivoine, un bleuet, une véronique, un œillet, la Grande marguerite... Ces espèces sont rajoutées pour apporter de la couleur dans le document, car très peu d'entre elles devaient être fleuries à la date tardive de la bataille : le 25 octobre 1415 !



Chronique de la bataille d'Azincourt d'Enguerrand de MONSTRELET, fin XV^e s. - Bibliothèque nationale de France

On retrouve ces éléments médicaux et cette symbolique florale divine dans les illustrations des encyclopédies médiévales écrites par des grands noms de la culture du Moyen Âge.

Parmi les auteurs les plus célèbres se trouvent plusieurs encyclopédistes nés ou ayant séjourné dans le Nord de la France.

2.6 Les extraordinaires encyclopédies médiévales des Hauts-de-France

Avant que les écoles d'enluminures et les peintres de grands tableaux ne fassent rayonner la beauté des plantes dans les palais princiers et ducaux au XV^e s., plusieurs très grands auteurs d'encyclopédies médiévales parmi les plus célèbres en Europe sont nés ou ont travaillé dans les Hauts-de-France aux XII^e et XIII^e siècles. Le Nord de l'actuelle France a en effet enfanté ou accueilli des érudits aux savoirs encyclopédiques

qui ont participé au développement de la science et des arts pendant une grande partie du bas Moyen Âge. Ces encyclopédistes se succèdent, se recopient les uns les autres pro parte, s'enrichissent mutuellement entre contemporains, et s'améliorent progressivement. Le savoir scientifique et naturaliste progresse doucement, à partir de quelques érudits.

Lambert de Saint-Omer : le Livre fleuri (*Liber floridus*) de 1120

Le Livre fleuri (*Liber floridus* en latin) est une des premières encyclopédies médiévales, largement enluminée. Il est composé par Lambert de Saint-Omer (*Lambertus de Sancto Audomaro*, mort en 1120), chanoine de la cathédrale Notre-Dame de Saint-Omer. Très peu de choses sont connues de sa biographie.

Mais l'importance de son œuvre est telle que des copies en sont effectuées pendant quatre siècles. Neuf copies sont connues, dont une, de 1460, est conservée au Musée Condé de Chantilly. Rédigé par Lambert lui-même, le manuscrit initial de 1120 est transféré à Gand, probablement vers 1136, où il est maintenant conservé à la bibliothèque de l'université. On y trouve des représentations très intéressantes de plantes sauvages ou cultivées. Et surtout, des listes de plantes sauvages nous donnent un aperçu de l'étendue des savoirs botaniques à cette époque. Même si les noms vernaculaires de cette période, dépourvue d'une classification rigoureuse du vivant, sont souvent complexes à déchiffrer et identifier.



Liber floridus de Saint-Lambert de Saint-Omer : liste de plantes ligneuses (*arbores*) connues au XII^e s., Google books

On peut y lire notamment (dans les deux colonnes de gauche) : *Cypressus, Palma, Rosa, Olea, Platan, Terebint, Vinis, Laurus, Ficus, Pinus, Abies, Sicomor, Amigdala, Castanea, Malus, Mespila, Pyrus, Cerasius, Nux, Ylex, Fagus, Pistacia, Juniperus, Fraxinus, Alnus, Quercus, Taxus, Larex, Populus, Buxus, Rodadar, Arundo, Cicuta, Sambuc, Ramnus...*



Liber floridus : le « Palmier des vices et des vertus » (*Arbor palmarum*) - Google books



Planches des huit arbres symbolisant les huit Béatitudes (*Arbores significantes beatitudinuco ordines*) - Google books



Thomas de Cantimpré : encyclopédie *Liber de Natura Rerum*

Thomas de Cantimpré est né vers 1201 près de Bruxelles. Il est chanoine de l'ordre de Saint-Augustin à l'Abbaye de Cantimpré près de Cambrai pendant quinze ans. Il étudie la théologie à Louvain où il est l'élève d'Albert le Grand.

Il est l'auteur de l'encyclopédie *Liber de Natura Rerum*. Il s'agit essentiellement d'une compilation d'auteurs anciens, dont la première rédaction date de 1237-1240 ; elle a connu plusieurs remaniements par la suite. La deuxième édition date de 1244 et comprend 20 livres, dont les suivants :

1. l'anatomie du corps humain, 2. l'âme, 3. les hommes monstrueux d'Orient, 4. les animaux quadrupèdes, 5. les oiseaux, 6. les monstres marins, 7. les poissons, 8. les serpents, 9. les vers, 10. les arbres communs, 11. les arbres aromatiques et médicinaux, 12. les propriétés des plantes aromatiques et médicinales...

Cette première encyclopédie naturaliste médiévale présente moins de finesse et d'esprit critique (vis-à-vis des auteurs anciens notamment) que l'encyclopédie à venir de Vincent de Beauvais. Elle est donc nettement moins célèbre. Cependant, elle a largement inspiré l'œuvre encyclopédique d'Albert le Grand.



Liber de Natura Rerum, Thomas de Cantimpré, 1290, Bibliothèque municipale de Valenciennes

Le *Liber de Natura Rerum* de Thomas de Cantimpré est « pillé » jusqu'au XVI^e s. pour ses catalogues et images de pierres et d'animaux plus ou moins monstrueux. Cet ouvrage inspire un peu plus tard Konrad von Megenberg dans son *Buch des Natur* (le « livre de la nature ») imprimé en 1481.

Albert le Grand : le *De vegetabilibus*

En Allemagne et en France, Albert le Grand est une figure savante majeure du XIII^e s.

Saint Albert le Grand (dont le nom initial est Albrecht von Bollstädt) est également connu sous le nom d'Albert de Cologne ou *Albertus Magnus* en latin. Il naît autour de l'an 1200 en Bavière et meurt en 1280 à Cologne (Allemagne). Frère dominicain d'une très grande culture, il est à la fois théologien, philosophe, botaniste, zoologue et chimiste. Il est évêque de Ratisbonne durant trois ans (1260-1263), mais préfère retourner à l'enseignement. C'est un professeur de renom en Europe au XIII^e s. ; le plus célèbre de ses disciples est saint Thomas d'Aquin.

Ce très grand homme d'Église et naturaliste vit quelque temps dans les Hauts-de-France à Valenciennes en 1259. Il enseigne en effet au chapitre général de l'ordre des dominicains de Valenciennes. Il organise, avec Thomas d'Aquin et d'autres frères, les études des Frères prêcheurs.

Philosophe, il répand notamment des textes d'Aristote en Occident et livre une somme de théologie qui sert de modèle à la *Somme théologique* de Thomas d'Aquin. Homme de grande culture et ouvert à tous les savoirs, il laisse une œuvre naturaliste particulièrement brillante. En effet, ne se contentant pas d'analyser et commenter les travaux d'Aristote (qui est comme lui à la fois philosophe et naturaliste), il rédige plusieurs

encyclopédies. *De animalibus* est une vaste synthèse sur la faune achevée vers 1270, qui comprend le classement de toute la faune d'Europe du Nord connue. Dans ce traité de 26 livres, les 19 premiers sont des commentaires de publications d'Aristote. Dans les derniers livres, il reprend de nombreux éléments du *Liber de natura rerum* de Thomas de Cantimpré. Durant tout le Moyen Âge en effet, les sciences naturelles restent inféodées à la doctrine religieuse chrétienne. Elle marque toute la pensée et tous les savoirs médiévaux jusqu'à l'essor de l'Humanisme à la Renaissance.

Albert le Grand écrit de semblables encyclopédies pour les minéraux, le *De mineralibus*, et le *De vegetabilibus* pour les végétaux. Ce dernier ouvrage comprend une étude sur les effets de la lumière et de la température sur la croissance des végétaux, ainsi que sur les greffes. Cette œuvre est riche en enseignements historiques ; elle nous apprend par exemple que l'ortie est toujours utilisée en tant que fibre textile à cette époque, comme elle l'est déjà à l'âge du Fer par les Celtes.



Morceau de fresque présentant Albert le Grand, Tommaso da Modena 1352 - Web Gallery of Art

En effet, Rabatel écrit dans sa thèse *Du végétatif au végétal, l'essor de l'intérêt pour la plante à la fin du Moyen Âge* (RABATEL, 2016) : « Le *De Vegetabilibus* d'Albert le Grand, achevé au plus tard en 1260, est original, car ce traité de botanique théorique, complété d'un herbier et d'un livre d'agronomie, constitue un ensemble indépendant, à l'image des livres d'Albert le Grand sur les animaux et sur les minéraux. **On peut ainsi se demander si le *De Vegetabilibus* marque un premier jalon dans l'émancipation de la botanique.** Que ce soit dans ce traité ou

dans les encyclopédies, les connaissances sont largement puisées chez les auteurs antiques, Pline, Dioscoride ou les Pseudo-Aristote, ainsi que dans les *Étymologies* d'Isidore de Séville. L'influence des sources détermine donc le type de regard porté sur les plantes. Les auteurs du XIII^e s. croisent différents points de vue dans leurs ouvrages. Cela se perçoit notamment dans le fait que les considérations générales sur les plantes sont généralement suivies d'herbiers, voire de traités d'agronomie. »

Monocotylédones ou Dicotylédones?

Albert le Grand différencie pour la première fois les Monocotylédones des Dicotylédones en fonction de la structure de la tige. Il émet la théorie que la fonction de l'organe contrôle sa forme ; il en fait donc un élément majeur de la classification. **Cette encyclopédie constitue donc une première étape dans l'individualisation de la botanique en tant que science à part entière, avec des prémices d'émancipation de cette discipline par rapport à la médecine.**



A gauche : illustration d'une plante monocotylédone (jeune pousse d'iris jaune) - K. Ziarnek

A droite : illustration d'une plante dicotylédone (plantules de hêtres) - R. François

Un contemporain d'Albert le Grand a constitué une autre encyclopédie encore plus célèbre, le *Speculum maius*.

Vincent de Beauvais (env. 1190-1264) et le *Miroir de la nature*

Vincent de Beauvais est considéré comme le plus grand encyclopédiste du Moyen Âge occidental (BEYER de RYKE, 2003 ; VAN der ABEELE, 2008). Il est parfois surnommé « le Pline du Moyen Âge ».

Son œuvre majeure est son encyclopédie *Speculum maius*, qui comprend trois parties dont le *Speculum naturale* ou « Miroir de la nature ». Le « Grand Miroir » vise à présenter en un seul ouvrage tous les savoirs scientifiques et techniques du siècle de Saint Louis. Protégé de ce dernier, Vincent de Beauvais jouit d'une grande considération de la part du Roi.

Ce serait Saint Louis qui lui aurait demandé de rassembler tout le savoir médiéval en un seul et même ouvrage encyclopédique (BEYER DE RYKE, 2003 ; PAULMIER-FOUCART & DUCHENNE, 2004 ; VAN DEN ABEELE, 2008).

Un manuscrit du *Miroir de la nature* du XV^e s., avec de magnifiques enluminures représentant les travaux des champs, est conservé à la Bibliothèque municipale de Laon.

Son nom « de Beauvais » provient de son appartenance au couvent de dominicains de Beauvais (encore un dominicain, comme saint Thomas d'Aquin). Des incertitudes subsistent sur ses date et lieu de naissance : il serait né dans le Beauvaisis méridional, ou en limite de l'Oise à Boran-sur-Oise, entre 1184 et 1194 (PAULMIER-FOUCART & LUSIGNAN, 1990 ; PAULMIER-FOUCART & DUCHENNE, 2004).



Le Roi Saint Louis rend visite à son ami Vincent de Beauvais qui travaille sur le *Miroir de la nature* - Bibliothèque municipale de Beauvais



Miroir de la nature de Vincent de Beauvais : lettrines enluminées du manuscrit du XV^e s. de la Bibliothèque municipale de Laon, représentant des travaux ruraux, ici le tri des graines (à gauche) et la conservation des fruits au fruitier (à droite)

Plusieurs points méritent d'être soulignés au sujet de ces encyclopédistes médiévaux :

- ces quatre encyclopédistes parmi les plus fameux de l'Occident médiéval du XIII^e s., Lambert de Saint-Omer, Thomas de Cantimpré, Albert le Grand et Vincent de Beauvais, vivent ou séjournent dans les Hauts-de-France : Thomas de Cantimpré près de Cambrai pendant quinze ans ; Vincent de Beauvais à Beauvais, ou enseignent comme Albert le Grand à Valenciennes en 1259) ; le plus renommé, Vincent de Beauvais, y vit longuement et y est peut-être né, ou à proximité à Boran-sur-Oise ;
- tous sont des clercs, ce qui souligne à quel point le savoir scientifique est encore très lié à l'Église ;
- le lien entre religion et botanique est, évidemment, toujours très fort : on le voit dans le *Liber Floridus* de Lambert de Saint-omer, avec *Les huit arbres symbolisant les huit Béatitudes*, et avec *Le Palmier des vertus et des vices* ; au Moyen Âge le savoir reste religieux ;
- parmi eux, Albert le Grand et Vincent de Beauvais s'inspirent très largement des écrits antérieurs de Thomas de Cantimpré.

La thèse de RABATEL (2016) précise les liens qui unissent aux plantes les hommes et femmes du XIII^e s. :

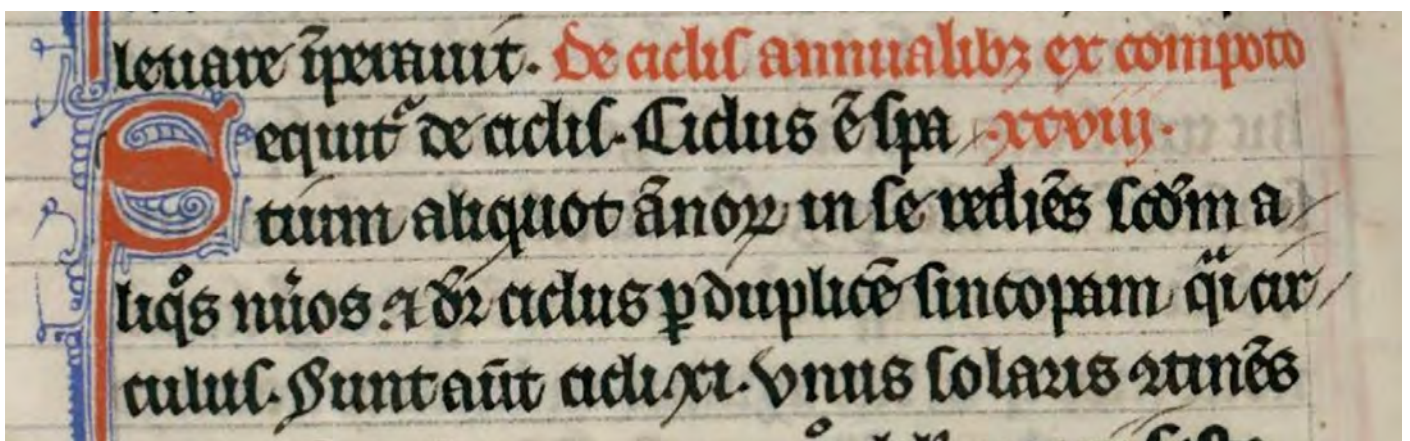
« À la fin du Moyen Âge, l'intérêt pour les plantes est surtout porté sur l'utilisation que l'homme peut en faire pour se nourrir,

se soigner, ou pour d'autres usages pratiques. Dans l'héritage des sources antiques et arabes, les traités qui évoquent les plantes sont généralement liés à la médecine, à l'agronomie ou à la diététique. Cette démarche empirique laisse entendre que l'objectif de ce type d'ouvrage n'est pas de connaître les plantes pour ce qu'elles sont, mais pour les bienfaits ou les risques qu'elles représentent pour l'homme. En effet, à l'époque médiévale, l'étude des plantes particulières a essentiellement pour but d'en maîtriser les propriétés. [...] Les herbiers de la fin du Moyen Âge, notamment le livre VI du *De Vegetabilibus*, les herbiers qui figurent dans les encyclopédies de Barthélémy l'Anglais et de Vincent de Beauvais [...] sont largement tributaires de sources antérieures. »

« Le végétal, qui n'est plus envisagé dans son ensemble mais dans ses spécificités, y trouve de plus en plus sa place. Par exemple, les traités d'agronomie, comme le livre VII du *De Vegetabilibus* d'Albert le Grand [...], s'intéressent aux plantes dans le but de les cultiver ».

On le voit, les Hauts-de-France sont, à la fin du Moyen Âge, une terre favorable à l'activité et à l'essor de très grands hommes aux savoirs encyclopédiques.

Progressivement, l'art s'affine à la fin du Moyen Âge pour évoluer vers la révolution artistique de la Renaissance. À la charnière entre le Moyen Âge et la Renaissance se développent en Hauts-de-France d'exceptionnels ateliers d'enluminures, dont les miniatures florales tiennent parmi les plus réputées d'Europe.



Extrait du *Miroir de la nature* de Vincent de Beauvais - de la Bibliothèque municipale de Laon, XV^e s.

2.7 Les enluminures floristiques des Hauts-de-France célèbres dans toute l'Europe

Outre l'ex-Nord – Pas-de-Calais, la moitié de la Picardie (Somme et une partie de l'Aisne) est incorporée au duché de Bourgogne entre 1435 (Traité d'Arras avec cession des villes de la Somme) et 1463 quand Louis XI rachète les villes de la Somme. Puis elles repassent en 1465 dans le Duché de Bourgogne de Charles le Téméraire au Traité de Conflans, jusqu'à la mort du Téméraire en 1477.

Quels rapports avec la botanique ? Il est scientifico-culturel et indirect : **on assiste, notamment à cette période, à un développement très important des livres enluminés, avec des miniatures remarquables qui représentent de magnifiques fleurs sauvages.** La finesse et la beauté de ces représentations florales sont parfois exceptionnelles ; elles sont notamment liées aux commandes généreuses des ducs

Valois de Bourgogne et de leurs proches. Ils ne sont pas les seuls : les ouvrages enluminés de Rouen, Paris ou du nord des Flandres (Bruges, Gand...) sont également fort prisés, mais les enlumineurs des Flandres, incluant l'Amiénois actuel, sont célèbres et recherchés en Europe de l'Ouest (GIL, 1999 ; MCKENDRICK & KREN, 2003).

Favorisés par les commandes des riches dirigeants de la cour de Bourgogne, les enlumineurs y exercent une profession à part entière, suffisamment importante pour se structurer en corporations. On trouve en effet les traces écrites des corporations d'enlumineurs (enlumineurs seuls ou associés aux artistes peintres, sculpteurs, tapissiers, verriers...) à Lille, Valenciennes (ou Tournai à proximité immédiate), Hesdin, Amiens, Abbeville... aux XV^e et XVI^e siècles (FIERENS-GEVAERT, 1905 ; GIL, 1999 ; CHARRON, 2000 ; MCKENDRICK & KREN, 2003). Ce qui traduit bien l'essor et l'importance de ces nouveaux métiers d'art au début de la Renaissance.

Des « maîtres enlumineurs » des Hauts-de-France sont célèbres aux XIV^e et XV^e siècles, comme André Beauneveu né à Valenciennes vers 1330-35 et enlumineur pour la duchesse Yolande de Bar, le comte de Flandre Louis Mâle, le roi Charles V ou le duc de Berry. Il est aussi sculpteur, notamment des tombeaux de Charles V et de sa famille (FIERENS-GEVAERT, 1905). Le « Maître de Rambures », Jean Beugier, est né à Amiens vers 1454. Il a probablement exercé à Amiens, Hesdin et Bruges (GIL, 1999). Il est nommé « Maître de Rambures » car il a illustré un livre d'heures pour Jacques de Rambures, noble samarien et chambellan du roi Louis XI, conservé à la Bibliothèque municipale d'Amiens. Les plantes y sont plus stylisées que chez d'autres enlumineurs, plus exacts dans leurs représentations. D'autres manuscrits enluminés de ce maître sont visibles en

Hauts-de-France comme le *Faits des Romains* pour Antoine de Chourse (Bibliothèque municipale de Lille et Musée Condé de Chantilly), les *Chroniques de Hainaut* pour Jean de Créqui (Bibliothèque municipale de Boulogne-sur-Mer ; GIL, 1999). Certains enlumineurs passent d'une cour à l'autre au service des ducs de Bourgogne ou des rois et ducs de France.



Miniatures florales stylisées du XV^e s. dessinées par le Maître de Rambures - Bibliothèque municipale d'Amiens



Ils sont parfois enlumineurs et peintres, comme Simon Marmion à Amiens (où il est né vers 1425) et Valenciennes (où il décède en 1489). Maître enlumineur (CHATELET & VANWIJNSBERGHE, 1996), il est aussi peintre, notamment du célèbre retable de Saint-Bertin de Saint-Omer. Simon Marmion travaille et vit dans le duché de Bourgogne, en particulier pour les ducs Philippe le Bon, Charles le Téméraire et la duchesse Marguerite d'York. Il est l'un des, voire LE plus célèbre enlumineur d'Europe, jusqu'à être qualifié de « prince d'enluminure ».

Marc Gil, auteur d'une thèse en 1999 intitulée *Du Maître du Mansel au Maître de Rambures*. Le milieu des peintres et des enlumineurs de Picardie vers 1440-1480 », écrit au sujet du « Maître de Mansel » : « Sa connaissance des manuscrits amiénois antérieurs ou son influence sur le jeune Simon Marmion qui achève le deuxième volume de la *Fleur des Histoires*, parlent en faveur d'un atelier à Amiens, alors principal centre artistique des États du Nord ».

On le voit, au XV^e s., la place des enlumineurs des Hauts-de-France apparaît centrale en Europe de l'Ouest.



Enluminures florales du *Trésor de Sapience*, XV^e s. - Bibliothèque municipale de Valenciennes

Plusieurs manuscrits enluminés par le Maître de Mansel, parfois avec l'aide du Maître Simon Marion, sont conservés dans les bibliothèques des Hauts-de-France (comme celle de l'agglomération de Saint-Omer) ou à Bruxelles. Ce même type d'espèces symboliques se retrouve dans un très beau manuscrit conservé à la Bibliothèque municipale d'Amiens : le *Livre d'heures à usage de Rome*, enluminé par Maître Antoine Clabault vers 1495.



Le Livre d'heures à usage de Rome - Bibliothèque municipale d'Amiens

La Société des antiquaires de Picardie conserve dans sa bibliothèque amiénoise un ouvrage des années 1490, *l'Escritel des maîtres de la confrérie du Puy Notre-Dame*, qui contient une pleine page enluminée par le même Maître Clabault (ANDRÉ, 2015).

On y retrouve les mêmes décors floraux avec les symboles classiques de Fraisier sauvage (*Fragaria vesca*), Bourrache (*Borago officinalis*), cirse (probablement des champs ; *Cirsium cf. arvense*), véronique (probablement de Perse ; *Veronica cf. persica*), campanule (*Campanula sp.*), le même Paon et un Centaure archer. Un Registre de la même confrérie à la Bibliothèque municipale d'Amiens offre aussi de minutieuses enluminures florales (cf. figure infra).



A gauche : escritel des maîtres de la confrérie du Puy Notre-Dame d'Amiens vers 1490 - Société des Antiquaires de Picardie, manuscrit 23, ANDRÉ, 2015 ; En haut : registre de la confrérie du Puy Notre-Dame d'Amiens (XV^e ou XVI^e s.) : enluminure avec une ancolie et une pervenche (en bas à droite) - Bibliothèque municipale d'Amiens

D'autres ouvrages enluminés sont aujourd'hui visibles à la Bibliothèque municipale de Douai. C'est notamment le cas d'un manuscrit liturgique plus tardif, du XVI^e s., issu de l'ancienne Abbaye d'Anchin à Pécquencourt (Nord), détruite en 1792. Il comprend des petites merveilles de plantes minutieusement dessinées et bien reconnaissables aujourd'hui encore :



Iris (probablement d'Allemagne ; *Iris cf. germanica*), rosier (*Rosa sp.*), Fraisier sauvage (*Fragaria vesca*), cirse (probablement des champs ; *Cirsium cf. arvense*), véronique (*Veronica sp.*)... dans le tronaire-prosaire (manuscrit de chant liturgique) du XVI^e s. issu de l'Abbaye d'Anchin - Institut de recherche et d'histoire des textes - CNRS - Bibliothèque municipale de Douai, ms 124, f. 19

Les mêmes types de représentations picturales sont visibles dans un Livre de sainte méditation du XVI^e s. à la Bibliothèque municipale de Lille, avec le Bleuet (*Cyanus segetum*) et un rosier (*Rosa sp.*) ou une pivoine (*Paeonia sp.*).



Mêmes motifs dans le Livre des échecs amoureux d'Evrart de Conty, par un enlumineur de Valenciennes - Bibliothèque nationale de France, manuscrit 9197



Livre de sainte-méditation du XVI^e s. avec le Bleuet, et un rosier ou une pivoine (haut) et fraisier et pensées (bas) - Bibliothèque municipale de Lille

L'œuvre de ces enlumineurs et peintres du XV^e s. et du début du XVI^e s. se situe très clairement dans la trajectoire artistique de la Renaissance, avec toute l'évolution vers la finesse et l'exactitude naturaliste, dans la mouvance des célèbres primitifs flamands.

On constate sur les enluminures de divers ouvrages une très bonne connaissance des espèces qui croissent dans ces régions : leur représentation est très précise, même si les espèces ne sont pas nommées dans les livres enluminés. Bon nombre de plantes illustrées sont des fleurs banales des

champs et des bois, comme le Bleuet (banale dans les cultures à l'époque), les véroniques...

D'autres ouvrages que des livres d'heures comprennent de belles illustrations de plantes certainement locales, comme le célèbre *Livre des échecs amoureux* d'Évrart de Conty. Ce botaniste médecin du futur roi Charles V au XV^e s. est né à Conty dans le Sud-Amiénois. L'enlumineur est un maître anonyme de Valenciennes, le « Maître Antoine Rolin », élève de Simon Marmion.



Le Livre des échecs amoureux

Livre des échecs amoureux d'Évrart de Conty avec une Diane chasserresse et, au bord de la mare, de belles massettes (probablement *Typha latifolia*) bien représentées, comme ci-dessus avec des Scirpes des lacs (*Schoenoplectus lacustris*) probables pour Antoine de Rolin à Valenciennes, Bailli du Hainaut et sa femme Marie d'Ailly - Bibliothèque nationale de France, manuscrit 9197 de 1490

On retrouve les mêmes Massettes à larges feuilles (*Typha latifolia*) bien représentées dans le manuscrit du XV^e s. (env. 1412-1416) des *Très Riches Heures du duc de Berry*, ouvrage illustré par les frères Limbourg, conservé au Musée de Chantilly.



Massette à larges feuilles : détail du tableau des *Très Riches Heures du duc de Berry* représentant le mois de juin - Musée Condé de Chantilly



Massette à larges feuilles (*Typha latifolia*) - C. Blondel

La finesse des traits et la fidélité de représentation des plantes varient largement d'un atelier de maître enlumineur à l'autre. Si nous ne savons pas où ces espèces ont pu être observées pour être dessinées, cet art de l'enluminure nous renseigne sur l'amélioration potentielle de la perception de la botanique à la fin du Moyen Âge. Mais, dans une certaine mesure, l'art ici progresse plus vite que la science.

2.8 L'art en avance sur la science

Les images de plantes du XIV^e s. sont plus grossières et moins diversifiées que celles du XV^e s., et sans commune mesure avec celles du XVI^e s.

La qualité croissante des représentations florales dans les enluminures de la fin du Moyen Âge est parallèle et vraisemblablement corrélée à l'amélioration progressive de la qualité scientifique de la connaissance de la flore, surtout à partir du XVI^e s. Les progrès de l'art miniature de l'enluminure et des tableaux sur toiles sont représentatifs des progrès de la science de la fin du Moyen Âge et de la Renaissance.

En effet, stimulés par la diffusion des livres de botanique avec l'imprimerie fin XV^e s. et par le renouveau scientifique italien des XIV^e et XV^e siècles, les botanistes commencent à prendre leur essor à cette période. S'ils s'appuient tout d'abord sur la redécouverte des écrits anciens grecs et latins de médecine, ils s'affranchissent progressivement du passé antique pour créer une science neuve plus moderne et autonome. L'invention de l'imprimerie a démultiplié la diffusion du savoir par le livre. Toutefois, pour certains auteurs dont nous partageons l'avis (MAGNIN-GONZE, 2009), « l'art précède la science » : la qualité

des illustrations des enluminures et des tableaux du XV^e s. apparaît tout à fait remarquable, digne des élans artistiques de la Renaissance, bien supérieure à celle des livres de botanique médicale, qui restent encore illustrés de façon très médiocre. C'est en particulier le cas des premiers livres imprimés fin XV^e s. et aussi des livres recopiés manuellement dans les abbayes. Les différences de qualité graphique sautent aux yeux quand on compare l'extrême finesse et le grand réalisme d'un tableau du tout début du XVI^e s. de Dürer comme *Das große Rasenstück* (« La grande touffe d'herbe ») de 1503 et les ouvrages botaniques de la même époque. **Ce tableau exceptionnel par son réalisme – on peut identifier toutes les espèces représentées 500 ans après – est considéré comme le premier dessin écologique (BRION, 1960 ; KORENY, 1985).** Il inspirera d'autres auteurs par la suite. Albrecht Dürer est un génie et précurseur de son époque, comme l'était Léonard de Vinci.

Ces génies humanistes ont tiré l'art vers le haut, accélérant les évolutions technologiques et artistiques.

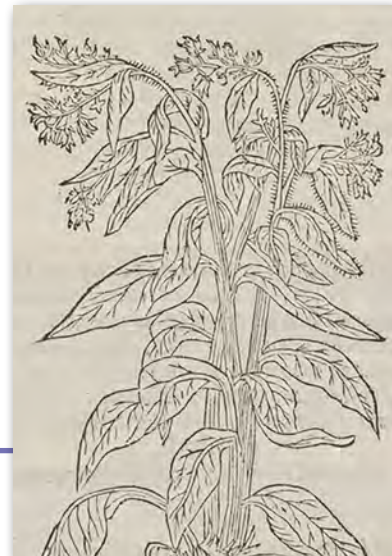
La Primevère - Dürer (1503), National Gallery of Art, Washington D.C.



La grande touffe d'herbe - Dürer (1503), Graphische Sammlung Albertina, Vienne (Autriche)



La Consoude (Symphytum magnum ici) - Dodoens (1554), KBR, VH 6189 C



On voit sur ces images la supériorité de peintres manuels comme Dürer, certes hors norme, sur la gravure d'imprimerie, même 50 ans plus tard. Le dessin d'imprimerie, ici de Dodoens (1557), reste encore très loin de la qualité du dessin manuel.

Si la science botanique progresse à la Renaissance, elle progresse moins vite que l'art pictural.

De grands botanistes-médecins originaires de l'actuel Nord de la France ont pris une part importante aux progrès scientifiques européens de la botanique à la Renaissance.

Chapitre 3

L'essor de la botanique à la Renaissance

« Nos provinces peuvent se glorifier d'avoir fourni en cette partie des illustres fondateurs, tels que les Lobel, natif de Lille, Charles de l'Écluse, d'Arras, et Rembert Dodoenaeus, de Malines, tous trois du XVI^e s. »
Jean-Baptiste Lestiboudois, Discours d'ouverture du cours de botanique de Lille (LESTIBOUDOIS, 1783).

Avec la Renaissance, la connaissance botanique européenne passe d'environ 500 espèces différentes dans le *Dioscoride* antique recopié au XV^e s., à environ 1 500 espèces au XVI^e s. dans le *Stirpium* de de l'Obel (EGERTON, 2003). Cette multiplication par trois de la connaissance est facilitée, entre autres, par l'apparition de l'imprimerie. Malgré la piètre qualité graphique des gravures, elle permet de diffuser beaucoup plus rapidement de nombreux ouvrages.

3.1 L'essor de la botanique grâce à l'imprimerie à la fin du XV^e s. : merci Gutenberg !

L'ensemble des sciences se développe à partir du milieu du XV^e s. grâce notamment à l'invention de l'imprimerie par Gutenberg et ses associés. Johannes Gensfleisch zur Laden zum Gutenberg dit Johannes Gutenberg, associé au banquier Fust (ou Fus) et à Schoeffer (ou Schöffer), choisit la Bible comme premier livre d'imprimerie. Ils mirent trois ans, de 1450 à 1453, pour imprimer 180 incunables (un incunable est, par convention, un livre imprimé avant 1501) de la vulgate à destination d'ecclésiastiques ; la vulgate étant la traduction latine de la Bible réalisée par saint Jérôme. Ce temps de trois ans pour éditer 180 bibles était le même temps que mettait un moine copiste pour copier un seul exemplaire de la Bible. L'imprimerie permet donc de développer 180 fois plus rapidement le savoir que la copie manuelle qui règne depuis l'invention de l'écriture.

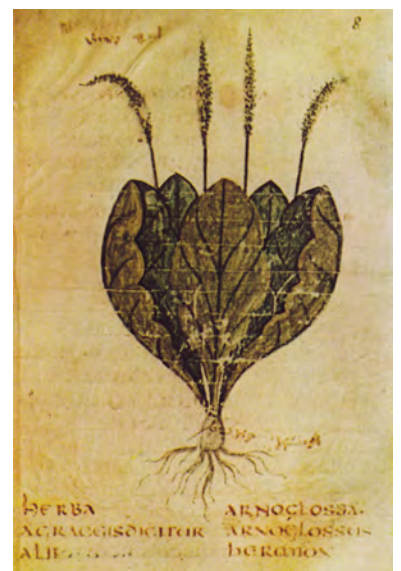
Outre la Bible, les premiers livres imprimés par les imprimeurs de Mayenz Johann Fust et Peter Schoeffer, séparés de Gutenberg suite à un procès à cause de différends financiers entre ce dernier et Fust, sont d'autres ouvrages religieux.

Ce que l'on sait moins, c'est que les premiers ouvrages diffusés largement par l'imprimerie peu après les ouvrages religieux sont surtout des ouvrages de botanique ou des encyclopédies naturalistes. Par exemple, un des premiers ouvrages imprimés sur le sol de ce qui deviendra plus tard la France est le *Speculum majus* de Vincent de Beauvais en 1473 à Strasbourg, par Jean Mentelin en dix volumes. Seuls les livres 10 et 15 présentent un intérêt botanique.

Un autre incunable important date de 1481 : il s'agit de l'*Herbarius du Pseudo-Apulée*, ouvrage d'origine grecque. Compilé au IV^e ou V^e s., cet « herbier » est attribué à Sextus Apuleius Barbarus, dit Pseudo-Apulée, auteur grec ou arabe mal connu. Il décrit 131 plantes avec leur usage médical et les préparations associées. L'*Herbarius du Pseudo-Apulée* a connu au Moyen Âge une importante diffusion en Europe, où il a été traduit en latin puis copié et recopié par des générations de moines copistes. Le manuscrit le plus ancien du VI^e s. est conservé à Leyde (Pays-Bas). La Bibliothèque nationale de France en abrite également une copie du IX^e s. En 1481, dans les presses de Johannes Philippus de Lignamine, sort sa première version imprimée. Le tout premier « herbier » totalement illustré est imprimé (PRADEL-BAQUERRE, 2013).



A gauche : image du *Pseudo-Apulée* imprimé en 1481 : le plantain qui « soigne les piqûres de scorpion et les morsures de serpent ». La finesse de représentation de l'incunable reste très médiévale, et même plus simpliste que sur le manuscrit du VI^e s. conservé à Leyde (à droite)



L'Herbarius latinus

Un autre ouvrage imprimé en grand est l'*Herbarius latinus*, recueil botanique sur les « simples ». Il est imprimé et diffusé en latin à Mayence en 1484 par Peter Schoeffer, puis en néerlandais à Louvain par l'imprimeur Johan Veldener. L'auteur n'est pas cité ni identifié de façon certaine. Il s'agit peut-être de Johann Wonnecke von Caub, médecin de Francfort et

collaborateur de Peter Schoeffer (BAPSO, 2017). Il s'agit essentiellement d'un « herbier » décrivant 150 plantes médicinales. Les plantes y sont décrites avec leurs usages thérapeutiques. Il est largement dérivé du *Speculum majus* de Vincent de Beauvais.



Iris faux-acore (*Iris pseudacorus*), Bétoine officinale (*Stachys betonica*) et Nénuphar blanc (*Nymphaea alba*) dans un exemplaire de l'incunable *Herbarius latinus* de 1485 imprimé à Passau, avec les noms vernaculaires allemands - National Library of Medicine, Bethesda, États-Unis

Hortus sanitatis ou "Jardin de santé"

Un ouvrage très proche est l'*Hortus sanitatis*, encyclopédie médicale qui comprend un *Traité des herbes* de 530 chapitres. Le *Hortus sanitatis* ou « Jardin de Santé » de Johann Prüb, est issu des presses de Mayence en 1491 puis en 1497. Comme son nom l'indique, il s'agit d'une encyclopédie médicale, reliant connaissance et usages médicaux des plantes. Quel est le lien avec les Hauts-de-France ? Un des exemplaires du *Hortus sanitatis*, de l'édition de 1497, a pu traverser les siècles et est visible à la Bibliothèque d'agglomération du Pays de Saint-Omer (BAPSO, 2017).



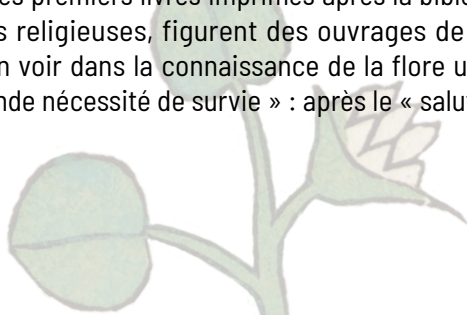
Exemplaire de l'*Hortus sanitatis* de 1497 conservé à la Bibliothèque d'agglomération du Pays de Saint-Omer

Ces ouvrages représentent concrètement des « ancêtres » des flores illustrées et imprimées actuelles, avec des dessins et des descriptions des plantes.

Ainsi, dans l'histoire du savoir en Europe à la Renaissance, parmi les premiers livres imprimés après la bible et d'autres œuvres religieuses, figurent des ouvrages de botanique. Peut-on voir dans la connaissance de la flore une sorte de « seconde nécessité de survie » : après le « salut de l'âme »,

la botanique qui soigne permet le « salut des corps » ? La question reste posée.

Il y a ainsi au début de la Renaissance, grâce à l'essor de l'imprimerie permettant une diffusion plus large des ouvrages botanico-médicaux, un développement de la connaissance de la flore, qui dépasse les seuls cercles ecclésiastiques.



À partir du XV^e s. (le *Quattrocento* italien) renaissent les sciences et les arts en Europe. Le mouvement, parti de l'Italie, gagne rapidement le reste de l'Europe. La botanique associée à la médecine suit cette renaissance. Les auteurs antiques grecs et romains, on l'a vu, ont été la seule source scientifique pendant tout le Moyen Âge ; leurs œuvres ont servi de base à l'essentiel de la botanique médiévale. Ce n'est qu'à partir de la Renaissance que de grands botanistes vont accroître l'étendue des savoirs dans ce domaine. Ils vont s'appuyer sur leur expérience de terrain et identifier et décrire de nouvelles espèces, inconnues ou inédites depuis l'Antiquité (MUGNIER, 2012). Certains sont originaires de ce qui est devenu les Hauts-de-France.

3.2 Les ouvrages des grands botanistes de la Renaissance issus du Nord de la France

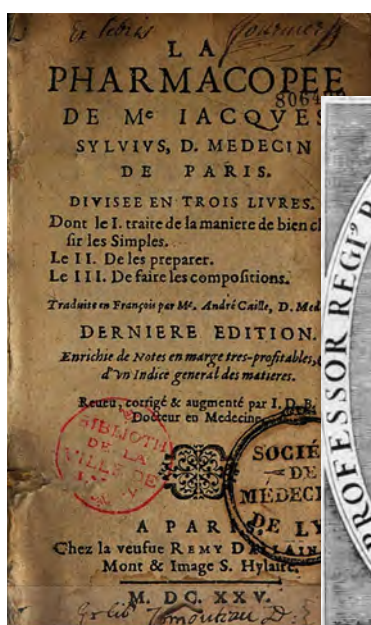
À l'image de certains des plus célèbres encyclopédistes du XIII^e s. ayant vécu dans les Hauts-de-France, plusieurs des plus grands botanistes européens de la Renaissance sont nés dans le Nord de la France ou sont issus de familles originaires des contrées entre Paris et les Flandres.

C'est notamment le cas de Jacques Dubois, dit Sylvius.

Jacques Dubois, dit Sylvius

Jacques Dubois naît à Loeuilly, près d'Amiens, trois ans après le traité de Picquigny de 1475 qui met « officiellement » fin à l'interminable « Guerre de Cent ans ». Professeur de médecine au Collège royal de France en 1550 et jusqu'à sa mort en 1555, ses enseignements connaissent un franc succès. Il publie un grand nombre d'ouvrages de médecine en présentant les maladies, avec en face les remèdes à base de « simples » (plantes médicinales sauvages ou cultivées).

Une des six traductions françaises connues de sa Pharmacopée dans le monde, se trouve toujours à la Bibliothèque d'agglomération du pays de Saint-Omer. Elle a appartenu à Corneille Borcout, chanoine de Cambrai, puis à Christophe Morcelet de 1590 à 1633, évêque de Saint-Omer (BAPSO, 2017).



La Pharmacopée du picard Jacques Dubois dit Sylvius, ouvrage présent depuis le XVI^e s. à Saint-Omer - BAPSO, 2017

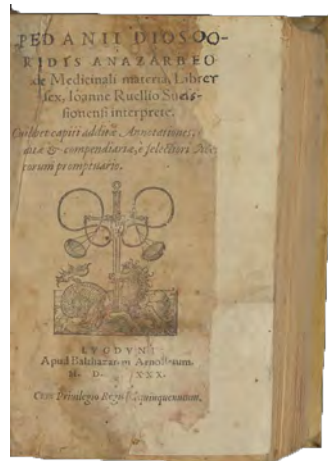


Portrait de Sylvius médecin botaniste, né près d'Amiens en 1478

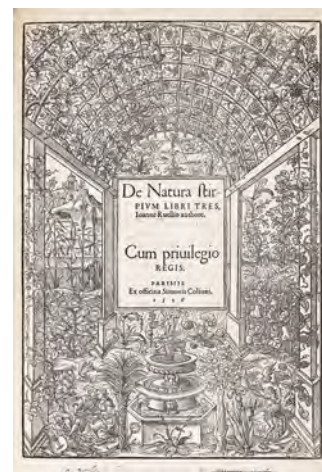
Jean Duruel *Ioanne Ruellio Suessionensi* (1474-1537)

Jean Duruel (ou de la Ruelle, Ruel ou Ruelle) est un médecin botaniste axonais célèbre au XVI^e s. : il est médecin de François I^{er}, régent de la faculté de médecine de Paris, puis chanoine de Notre-Dame de Paris. Né à Soissons, il choisit comme nom d'auteur latin *Ioanne Ruellio Suessionensi* (Jean Duruel de Soissons), repris en première page de ses ouvrages. Il est célèbre pour avoir traduit en latin des auteurs anciens comme le Grec Dioscoride, au point d'être surnommé « L'Aigle des traducteurs » par son contemporain humaniste et grand helléniste Guillaume Budé. Ce dernier est maître de la Librairie du Roi sous François I^{er} et fondateur du futur Collège de France.

Une de ses traductions latines du *De medicinali materia* de Dioscoride, publiée en 1550, est conservée à la Bibliothèque de l'agglomération du Pays de Saint-Omer (inventaire 28430).



1^{re} page du *De medicinali materia* de Dioscoride publié en 1550 - Bibliothèque d'agglomération du Pays de Saint-Omer



1^{re} page du *De Natura Stirpium* de Duruel de 1536 - Milestones of Science Books

L'exceptionnelle Bibliothèque d'agglomération du Pays de Saint-Omer recèle de nombreux ouvrages botanico-médicaux majeurs de la Renaissance, rédigés par certains des meilleurs botanistes européens du XVI^e s. Ils permettent de se faire une idée précise du nombre d'espèces qui sont connues dans le Nord de la France à cette époque, des usages médicaux associés, et du niveau de finesse des illustrations floristiques.

Si certains ouvrages médicaux antiques ne comportent parfois aucune illustration, l'ouvrage de l'Italien Pierandrea Mattioli (1501-1577) *Commentari in libros sex Pedacii Dioscoridis* qui reprend et complète largement le *De Materia Medica* de Dioscoride, est illustré avec des gravures de qualité. Ce chef d'œuvre botanique fait la célébrité de Mattioli (ou Mathioli, Matioli... plusieurs orthographes existent) dans toute l'Europe. Non seulement, il réutilise l'ouvrage majeur de Dioscoride, mais il le complète avec ses propres observations de plantes, en

les illustrant. La première publication parue en 1544 ne comprend que 500 espèces gravées. La dernière version recèle jusqu'à 1 200 espèces illustrées. Il est estimé que 32 000 exemplaires furent vendus, ce qui est énorme pour le XVI^e s. D'après les ouvrages toujours présents dans les bibliothèques de ces localités, cet ouvrage essentiel de Mattioli est utilisé dans le Nord de la France à :

- Saint-Omer (édition de 1627 en français qui appartient au Couvent franciscain des Récollets) ;
- Amiens (éditions en latin de 1554 et en français de 1578) ;
- Laon (versions en français de 1559).

Mais ce n'est que le début des illustrations botaniques imprimées. Relativement grossières au début, elles s'affinent progressivement avec d'autres auteurs européens comme Brunfels ou Bock.

Otto Brunfels (1488-1534) : *Herbarum vivae eicones ad naturae imitationem* de 1532



Otto Brunfels n'est pas originaire des Hauts-de-France, mais son ouvrage *L'Image des plantes d'après nature*, considéré comme l'ouvrage fondateur de la botanique moderne est utilisé dans la région à la Renaissance.

Brunfels est le premier à proposer des illustrations proches de véritables représentations scientifiques (BAPSO, 2017). 238 planches réalisées par Hans Weiditz,

sont issues de gravures. Le Strasbourgeois Weiditz est l'élève du célèbre maître artiste-naturaliste allemand Albrecht Dürer, et considéré comme un des meilleurs illustrateurs de son temps. Dürer (1471-1528), qui a vécu notamment à Strasbourg, est considéré comme le premier véritable artiste naturaliste européen, bien que la représentation de la flore et de la faune ne soit chez lui qu'un passe-temps ponctuel. Ses tableaux représentent surtout des scènes religieuses. La qualité de ces représentations de la flore et de la faune est exceptionnelle pour le tout début du XVI^e s.

Par contre, le texte reste hélas, comme au Moyen Âge, une compilation des sources gréco-latines antiques et arabes ou juives habituelles, du type de celles de l'encyclopédie d'Albert-le-Grand.

On peut souligner le décalage qui existe entre les excellentes miniatures colorées à la main du XV^e s. et le début des dessins botaniques imprimés qui ont mis du temps à acquérir une réelle qualité. D'ailleurs, Otto Brunfels ne souhaite pas d'illustrations dans son *Herbarum* car il trouve les représentations trop imprécises ou inexactes : c'est son imprimeur qui a choisi de faire appel à l'illustrateur strasbourgeois Weiditz (BAPSO, 2017).

On sait que l'œuvre de Brunfels est utilisée en Hauts-de-France car un exemplaire de l'*Herbarum vivae eicones ad naturae imitationem* de 1532 est conservé à la Bibliothèque d'agglomération du Pays de Saint-Omer (BAPSO, 2020) :



Otto Brunfels (portrait en haut à gauche) et son *Herbarum vivae eicones ad naturae imitationem* de 1532 - Bibliothèque d'agglomération du Pays de Saint-Omer

Hieronymus Bock, surnommé Tragus (1498-1554) : De stirpium differentis de 1552

Hieronymus (Jérôme) Bock, médecin-botaniste allemand est également l'un des principaux artisans du renouveau de la botanique européenne à la Renaissance, grâce à un ouvrage paru en allemand en 1539 : le *Neu Kreüter-Buch* (« nouvel herbier »). Cet ouvrage est utilisé en Hauts-de-France. Il révolutionne l'approche botanique en proposant une nouvelle compilation sur les usages des plantes médicinales, issue des propres observations de Bock, et non plus une compilation des auteurs antiques. Grâce à Bock, la botanique sort du Moyen Âge où tout le monde copie et recopie sans apporter sa vision de praticien. Il a parcouru l'Allemagne pour rassembler les traditions populaires germaniques d'usages des simples. Le *Neu Kreüter-Buch* comprend ainsi 800 espèces décrites.

Et surtout, c'est le premier à avoir abandonné la classique liste alphabétique en esquissant une classification des plantes en les regroupant physionomiquement par arbres, arbustes, herbacées sauvages et cultivées... C'est donc une nouvelle tentative de classification de la flore après celle de Théophraste. Les tentatives seront nombreuses du XVI^e au XVIII^e s. : il faudra trois siècles avant que soit stabilisée la classification des plantes à l'échelle internationale.



Une anecdote à propos de l'ortie

Première espèce présentée dans son *Stirpium*, Bock l'aurait ainsi mise en avant pour se moquer des apothicaires de son époque qui méprisent les plantes vulgaires et parce que les armoiries de sa propre famille comprend des orties. Avec des armoiries familiales présentant une plante, était-il « pré-déterminé » à être un des grands pré-curseurs de la botanique européenne ?



Ortie dioïque (*Urtica dioica*)
- C. Blondel



Le *Stirpium* de Bock connut un grand succès et de nombreuses éditions. Celle de 1552 est visible à la Bibliothèque d'agglomération du Pays de Saint-Omer, où l'on voit des annotations de traductions en français des noms latins au XVI^e ou XVII^e s. (BAPSO, 2017).

Le *De stirpium differentis* de Bock (1552) -
Couvent des Franciscains de Saint-Omer

Progressivement au XVI^e s., avec l'essor de la pensée humaniste, la botanique sort de la tradition parfois simpliste de l'Antiquité pour devenir une science à part entière, plus précise et structurée. La place des observations de terrain s'accroît rapidement, permettant une qualité croissante des illustrations naturalistes dans les livres imprimés.

La diffusion généralisée en Europe des gravures naturalistes grâce à l'imprimerie augmente considérablement la qualité des déterminations et des classifications. Une grande partie de cet essor va concerner les pays et les auteurs germaniques.

Ainsi, la première édition du *Cruydeboek* (littéralement Herbier) de Rembert Dodoens, en 1554 à Anvers, reprend les gravures de l'*Historia stirpium* de Fuchs de 1542, mais avec 200 nouvelles figures. Et cette édition a été traduite en français par le médecin et célèbre botaniste Charles de l'Écluse que nous présenterons plus loin.

Cette traduction a été le fer de lance des progrès de la botanique dans le Nord de la France comme ailleurs au XVI^e s.

3.3 Le renouveau de la botanique au XVI^e siècle



Progressivement, la connaissance botanique devient de plus en plus scientifique, dans les descriptions des espèces comme dans les illustrations. Les plus grands botanistes sont souvent en relation les uns avec les autres à travers l'Europe.

Plusieurs des plus célèbres botanistes européens de la Renaissance sont nés dans le Nord de la France, ou sont issus de familles originaires

des contrées entre Paris et les Flandres. Point commun fort regrettable : aucun n'est resté et n'a rayonné dans l'actuel Nord de la France. Les plus savants ont en effet vécu dans les grandes cours ou les grandes universités et écoles de médecine à Paris, Anvers, Bâle, Genève... Surtout, plusieurs d'entre eux qui se sont convertis à la religion protestante doivent fuir le Nord de la France pendant les guerres de religion du XVI^e s. Ils exportent leur savoir. Cette fuite des cerveaux, liée à une triste guerre de religion, freine probablement la possibilité de rayonnement scientifique du Nord de la France, alors qu'à la même époque, une université avec une faculté de médecine est créée à Douai au XVI^e s.

L'amélioration de la connaissance botanique est progressive au cours du XVI^e s. Elle est le fruit de collaborations (et parfois de

concurrences) entre les botanistes. Les publications se suivent souvent avec un rythme de quelques années. Ainsi, Rembert Dodoens (1517-1585), né à Malines entre Anvers et Bruxelles, est l'auteur d'une œuvre célèbre en flamand, le *Cruyde boeck* ou *Cruydeboek* d'après la 1^{re} page (« Livre des herbes »), qui est la traduction de l'*Historia plantarum* de Leonhard Fuchs, nettement amélioré. Notamment, 133 nouvelles illustrations et un index avec les noms de plantes en plusieurs langues facilitent sensiblement la diffusion de l'ouvrage. De surcroît, la disposition alphabétique de Fuchs est abandonnée au profit d'une ébauche de classification, avec six grands groupes : Dodoens est un précurseur de la classification botanique. Son premier ouvrage en flamand date de 1554 ; Charles de l'Écluse le traduit en français dès 1557. Une nouvelle édition paraît en 1560, enrichie des collaborations avec les meilleurs botanistes « flamands » (de l'époque) que sont Matthias de l'Obel et Charles de l'Écluse. D'autres rééditions ont lieu en 1563, 1608, 1618 ; celle de 1644 comprend 1 450 gravures (BAPSO, 2017).



Une édition princeps de 1554 du fameux *Cruyde boeck* existe toujours à la Bibliothèque d'agglomération du Pays de Saint-Omer. Ce livre issu du séminaire épiscopal de Saint-Omer serait passé en de nombreuses mains : à voir son état usagé, il aurait énormément servi ; divers dessins de plantes y ont été effectués, et des plantes séchées y ont été retrouvées.

En haut à gauche : portrait de Rembert Dodoens dans son *Cruyde boeck* de 1554

Plus tard au XVII^e s., le Père Charles Plumier, voyageant aux Amériques et aux Antilles, dédicacera à Dodoens le nouveau genre *Dodonaea*. De nombreuses autres éditions du *Cruyde boeck* sont également présentes à la Bibliothèque d'agglomération du Pays de Saint-Omer.

Matthias de l'Obel ou Delobel (1538-1616)

Un des plus grands botanistes de la Renaissance est Matthias de l'Obel, né à Lille. Matthias de l'Obel est parfois appelé Delobel. Nous l'appellerons de l'Obel car son nom apparaît ainsi sur un de ses ouvrages conservés à la Bibliothèque du CBN de Bailleul. C'est un ami de Charles de l'Écluse. Tous deux sont originaires du sud des « Flandres » de l'époque : M. de l'Obel est né à Lille en 1538, huit ans après Charles de l'Écluse. Il propose le premier, à l'échelle mondiale, une esquisse de classification des plantes anglaises selon les familles naturelles. Il fait partie du « grand trio botanique flamand » du XVI^e s. avec Charles de l'Écluse et Dodoens. Comme Charles de l'Écluse, il est médecin particulier d'un des plus grands souverains du XVI^e s., Guillaume d'Orange-Nassau (1577-1584).



Portrait de Matthias de l'Obel en 1604

L'œuvre la plus célèbre de de l'Obel est le *Stirpium adversaria nova*, publiée en 1571 avec Pierre Pena, botaniste français de l'école montpelliéraine avec qui il « ratisse » les garrigues provençales. En 1576 paraît *Plantarum seu stirpium historia*, traduit ensuite en flamand sous le titre de *Kruydtboeck* en 1581. Dans le *Stirpium*, de l'Obel décrit environ 1 500 espèces, avec indication des localités où les espèces ont été récoltées, ce qui est nouveau pour l'époque.

Plantarum seu stirpium historia

On y trouve notamment une tentative de classification des graminées. Malheureusement, Matthias de l'Obel est sur une fausse piste car il les classe en suivant le seul critère de la forme des feuilles... Cet ouvrage contient également un index des noms de plantes avec, pour certains, leurs traductions en français, néerlandais, anglais et allemand. À cette époque où médecine et botanique sont encore intimement liées, l'ouvrage présente de façon classique les propriétés thérapeutiques des plantes.

Voici quelques planches de cet ouvrage : ici des Chardons nommés *Carduus*.



Exemple de planche du *Stirpium adversaria nova* de de l'Obel sur les chardons nommés *Carduus* - Biodiversity heritage library

D'après LECLAIR (op. cit.), le Docteur de Cyssau écrit que de l'Obel est à cette époque annoncé comme « médecin et démonstrateur de botanique ». LECLAIR pense que de l'Obel donne possiblement des cours privés de botanique à Lille au XVI^e s. Il en déduit qu'un jardin botanique existe peut-être à Lille, et sert de support à ses cours de botanique.

Matthias de l'Obel publie aussi un ouvrage en 1605, dont un exemplaire nous est parvenu en très bon état à la Bibliothèque du CBN de Bailleul. Il est réjouissant de voir que, plus de 400 ans après sa parution, un ouvrage de de l'Obel est préservé à quelques dizaines de mètres du Jardin des plantes médicinales.

Il se compose en réalité de deux ouvrages (*Lobelli animadversiones in Rondeletii* suivi de *Dilucidae simplicium medicamentorum*) publiés sous le nom de de l'Obel (WARD, 2017).



Plantarum seu stirpium historia de 1576 (à gauche) et le même, en flamand (à droite) : *Kruydtboeck* de 1581 - Biodiversity heritage library

De l'Obel offre son *Plantarum seu stirpium historia* en cadeau au Maire (nommé le « mayeur » à l'époque) de Lille : les archives municipales de Lille ont conservé la trace de ce cadeau de 1590 relaté par LECLAIR (1900).

Touchant l'herbier de Matheoli de Lobel. Le xiii^e jour de décembre xv^e m^{cs} et dix. Jehan Dubosquel, escuier, seigneur des Planques, rewart pour ceste année, a mis et rapporté en plaine halle et conclave ung livre en papier couvert de parchemin où y avoit une fleur de lys, iceluy livre intitulé: *Plantarum*. en haut, et un peu plus bas: *seu stirpium historia*. *Matthie de Lobel, Insulanii*, cui annexum est *Adversariorum volumen*. *Reliqua sequens pagina indicabit*, et un peu plus bas: *Antwerpiae, ex officina Christophori Plantini Architypographi Regii. M. D. LXXXVI* ; et lequel livre iceluy rewart a mis et délivré ès mains de Michiel Gommer, escuier, seigneur de Schonvelde, pour ceste année mayeur de ceste dicte ville ?.



L'ouvrage de Matthias de l'Obel de 1605 conservé dans la Bibliothèque du CBN de Bailleul - C. Henderyckx

La devise française du Royaume d'Angleterre « *Honi soit qui mal y pense* »

Sur la couverture de cet ouvrage, comme Matthias de l'Obel est réfugié à Londres et que son éditeur est londonien, on y trouve la devise britannique d'origine française « *Honi soit qui mal y pense* » : elle date d'avant la guerre de Cent Ans, quand la cour d'Angleterre est encore francophone suite à la conquête par le Normand Guillaume le Conquérant.



Comme cela se fait fréquemment à cette époque, le botaniste Plumier dédie à Matthias de l'Obel le genre *Lobelia*. On recense actuellement cinq espèces du genre *Lobelia* en France métropolitaine, dont la Lobélie brûlante (*Lobelia urens*), qui est très rare, et la Lobélie de Dortmann (*L. dortmannia*) qui est exceptionnelle sur le territoire français (SIFlore, 2020). Seuls deux représentants de ce genre *Lobelia* sont observés sur le territoire d'agrément du CBN de Bailleul : la Lobélie brûlante et la Lobélie érine (*L. erinus*).

La Lobélie brûlante, espèce atlantique plutôt thermophile, est en limite d'aire septentrionale en Hauts-de-France. C'est une espèce rarissime des landes des sols acides oligotrophes : une seule station est connue récemment en région près de Chantilly. Quant à la Lobélie érine, elle est originaire d'Afrique de l'Est et du Sud mais elle est fréquemment plantée dans les jardins du Nord de la France !

Les représentants de la famille de l'Obel, aujourd'hui le plus souvent orthographié Delobel, sont toujours nombreux dans le Nord et le Pas-de-Calais : des centaines d'habitants portant ce patronyme, en particulier dans les Flandres. Exemple parmi d'autres, Jean Delobel (1933-2013) a été député du Nord, maire de Bailleul et Conseiller général du Nord. Et certains Delobel sont aujourd'hui médecins comme l'était Matthias de l'Obel au XVI^e s. !



Lobélie brûlante (*Lobelia urens*) - B. Toussaint



Delobel : un phytopatronyme

L'origine du patronyme Delobel est botanique : il s'agit d'un phytopatronyme, un nom de famille issu d'un nom de plante : dans le Nord, Delobel et Delaubel (avec les variantes d'Aubel, Delabel, Dobel...) viennent de l'Aubel ou l'Obel, nom de lieu où poussent les Peupliers. Le bois des peupliers étant blanc, leur nom local Aubel ou Obel vient de *alba* signifiant blanc en latin.

Delobel signifie en quelque sorte « de la peupleraie » ou « du peuplier » comme Duquesne ou Duquesnoy pour le chêne, Dufrêne ou Dufresnoy pour le frêne, Dutilloy ou Dutilleux pour le tilleul...

Peupleraie à Fouencamps (Somme) - B. Toussaint

Jean Bauhin (1541-1612)



Portrait de Jean BAUHIN au XVI^e s. - National library of medicine

Parmi les botanistes les plus célèbres d'Europe au XVI^e s. figurent les frères Bauhin. Né à Amiens en 1511, leur père Jean Bauhin est médecin de Marguerite de Valois, qui sera la reine Margot quand son mari deviendra le roi Henri IV. Bien avant l'accession de ce dernier au royaume de France, elle conseille vers 1535 à Bauhin Père, de religion protestante, de fuir la France sous peine d'être exécuté. Il a en effet été emprisonné un temps pour hérésie à Paris, puis relâché... Il fuit donc la Picardie et l'intolérance religieuse du royaume de France au XVI^e s. pour se réfugier à Anvers, puis en Allemagne et enfin en Suisse. Son fils, appelé Jean comme lui, naît à Bâle en 1541 (HAAG, 1847).

Jean Bauhin Fils se forme à la médecine et à la botanique à Tübingen avec L. Fuchs, à Zürich avec C. Gessner, à Bologne avec U. Aldrovandi, et à Montpellier avec G. Rondelet. C'est dans cette dernière ville qu'il rencontre Charles de l'Écluse. Jean Bauhin a rédigé une vaste encyclopédie botanique. Il étudie la flore des environs de Lyon avec Jacques Dalechamps, mais il doit fuir la France et son intolérance religieuse : il se réfugie de nouveau en Suisse. Il y accompagne C. Gessner, qui le tient en haute estime, avant de s'installer comme médecin à Bâle. Il passe 42 ans comme médecin du duc de Wurtemberg à Montbéliard.

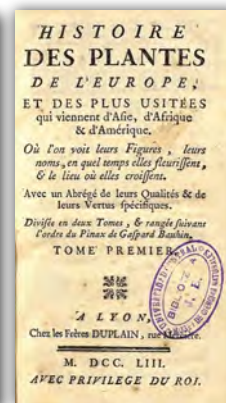
Son œuvre majeure est l'*Historia plantarum universalis*, publiée de façon incomplète en 1650-1651. Elle présente les 5 000 plantes connues de l'époque.

Gaspard Bauhin (1560-1624)

Gaspard Bauhin, de presque 20 ans le cadet de Jean Bauhin, est considéré comme un des auteurs qui a le plus fait avancer la botanique au XVII^e s. Critique, il démontre que l'ouvrage de Dalechamps (*Historia generalis plantarum in libros octodecim per certas classes artificiose digesta* à Lyon, 1586, avec 2 731 plantes figurées), très utilisé à la fin du XVI^e s., comprend près de 400 plantes signalées ou décrites deux, voire trois fois.

Son œuvre majeure est le *Pinax theatri botanici* de 1623, où il décrit 6 000 espèces. Elles sont rangées selon un ordre qui préfigure les grandes familles botaniques. « De tous les écrits botaniques de Gaspard Bauhin, celui qui l'a rendu immortel est : *Pinax theatri botanici sive index in Theophrasti, Dioscoridis, Plinii et botanicorum qui a seculo scripserunt, opera, etc.* (Bâle, 1623) » écrit GERBER (1927). Les noms sont souvent empruntés à Théophraste et Dioscoride. Les nombreuses synonymies y sont rappelées.

Ce recueil détrône les ouvrages de Dalechamps et Tabernaemontanus, et devient la bible des botanistes du XVII^e s. Devenu la référence, il est maintes fois copié.



A gauche : portrait de Gaspard Bauhin
A droite : *Pinax theatri botanici* de 1623



Gaspard Bauhin et la première nomenclature binomiale

G. Bauhin est aussi célèbre pour avoir le premier tenté de mettre de l'ordre dans la nomenclature des taxons, en mettant au point la nomenclature binomiale avec le nom de genre suivi par une épithète spécifique.

Bauhin publie le *Pinax theatri botanici*, et surtout l'*Enumeratio plantarum ad herboriis nostris secula descriptarum cum eorum differentis*. Le nombre croissant d'espèces qui y sont décrites rend urgent une classification pour se repérer ! Il accélère donc la modernisation de la botanique européenne car il ne se contente pas de reprendre d'anciens textes mais propose un embryon de classification.

Sa première classification avec un nom court, souvent binomial, préfigure donc le système binomial de Carl von Linné (1707-1778). Tournefort (1656-1708) reprend ensuite cette proposition en 1694 dans ses *Éléments de botanique ou méthode pour reconnaître les plantes*, où il insiste sur l'importance du genre (GERBER, 1927). Mais seul Linné réussira à généraliser cette nomenclature binomiale, au milieu du XVIII^e s.

Gaspard Bauhin et la Pomme de terre

Bauhin décrit la Pomme de terre et participe à sa diffusion en Franche-Comté. Elle s'y répand beaucoup plus tôt que dans le Nord de la France, où sa culture n'est généralisée que plus d'un siècle plus tard, à la fin du XVIII^e s. après que Parmentier, agronome-botaniste natif de Montdidier (Somme), en ait fait la publicité.



La Pomme de terre dans le *Pinax Theatri Botanici* - BAUHIN, 1623



Culture de la Pomme de terre à Looberghe (Nord) - D. Mercier

Charles de l'Écluse (1526-1609)

La famille de Charles de l'Écluse, ou de l'Escluse, *Carolus Clusius atrebatensis* en latin car il était né en Artois, tient son nom du village de l'Écluse (aujourd'hui Lécluse, à l'époque L'Escluse), en vallée tourbeuse de la Sensée. Il est né à Arras en 1526. Il est revenu exercer la médecine six ans à Arras après 1555.

Nous n'avons pas retrouvé traces d'éventuelles herborisations qu'il aurait pu y mener. Auquel cas, ses éventuelles observations pourraient être les premières données botaniques connues des Hauts-de-France...

Ce médecin-botaniste haut-français est paradoxalement beaucoup plus célèbre en dehors des Hauts-de-France où il est très peu connu, pour plusieurs raisons :

- Arras qui l'a vu naître est à cette époque dans le duché de Bourgogne, en conflit militaire et politique avec la France. Il a fait l'essentiel de sa carrière au service des ducs et princes de la maison de Valois-Bourgogne, et du royaume d'Angleterre ;
- c'est à Anvers qu'il a publié de nombreux ouvrages, dont l'un des plus célèbres est le *Rariorum plantarum historia*, imprimé en 1601 par Moretus-Plantin, éditeur de livres botaniques parmi les plus célèbres de la Renaissance. Un exemplaire est conservé à la Bibliothèque d'agglomération du Pays de Saint-Omer (cote BA, 1386).

On y voit la référence à l'empereur autrichien Maximilien II de Habsbourg, qui règne en 1601 sur le duché des Flandres, dont font partie Saint-Omer et l'ensemble de l'Artois. Cet empereur a pris Charles de l'Écluse comme médecin à partir de 1573. Ce fait est tout à fait remarquable pour l'époque, en pleines guerres de religion au XVI^e s. : Charles de l'Écluse s'est converti au protestantisme, mais cela n'a pas empêché un empereur Habsbourg, très catholique mais tout à fait tolérant, de le prendre à son service. Ce qui le démarque profondément de son père Ferdinand I^{er} de Habsbourg, partisan d'un « catholicisme de combat ». Maximilien II est en effet beaucoup plus tolérant avec les protestants, à qui il accorde une liberté de culte. Il permet ainsi à de l'Écluse de créer le premier jardin botanique d'Autriche à Vienne, et le nomme intendant des jardins.



En haut : *Carolus Clusius atrebas scriptor* [...]. Portrait gravé - Archives départementales du Pas-de-Calais



En bas : portrait de Charles de l'Écluse attribué à Jacob de Monte - Vienne, 1585, Hoogleraren Universiteit Leiden



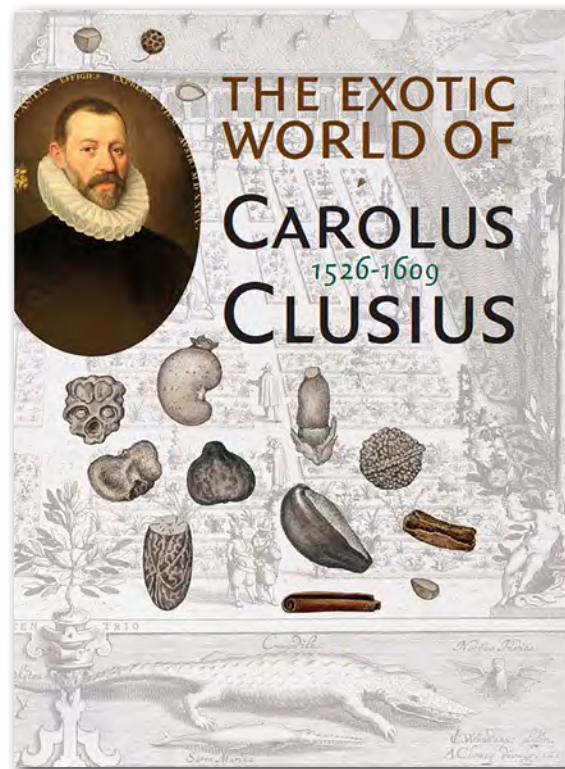
1^{ère} page du *Rariorum plantarum historia* - Bibliothèque d'agglomération du Pays de Saint-Omer

De retour aux Pays-Bas à Leyde, de l'Écluse y installa aussi le premier jardin botanique. Ces jardins botaniques impériaux ou royaux font suite à la création du Jardin botanique du roi Henri IV à Montpellier, considéré comme le plus ancien de France (tout au moins le plus ancien qui soit resté au même emplacement depuis le XVI^e s.).

Charles de l'Écluse est aujourd'hui beaucoup plus célèbre aux Pays-Bas qu'en France. Lors du quadricentenaire de sa mort, en 2009, il n'y a apparemment pas eu de manifestation particulière organisée en France. Tandis qu'aux Pays-Bas, s'est tenue une grande exposition à Leyde « *The exotic world of Carolus Clusius* » pour célébrer la vie et l'œuvre du grand botaniste « père de la tulipe et de la pomme de terre. »

MANZEC (2017-2018) évoque Charles de l'Écluse comme « le vrai monarque des fleurs » et « un initiateur de la botanique moderne au XVI^e s. »

Avec de l'Obel, Rondelet et Bauhin, de l'Écluse fait en effet partie des quatre plus grands botanistes francophones du XVI^e s. Tous font rayonner en Europe la botanique de l'école botanico-médicale de Montpellier, où enseigne le Maître Rondelet (RIOUX, 2015). De l'Écluse est ami et secrétaire de Rondelet quand il étudie la médecine et la botanique à Montpellier.



Affiche de l'exposition sur Charles de l'Écluse qui s'est tenue à Leyde en 2009 - Leiden, Leiden University Library, 2009

Botanique, protestantisme et humanisme

Montpellier, et notamment l'école de médecine, est un foyer de diffusion du protestantisme au XVI^e s. De l'Obel, Rondelet, les Bauhin et de l'Écluse sont tous protestants, tolérants et humanistes (AUDURIER CROS, 2020). Certains historiens des sciences comme MAGNIN-GONZE (2009) y voient une marque de l'évolution des esprits scientifiques à la lumière d'une nouvelle vision de l'homme : le courant humaniste de la Renaissance, très lié au protestantisme, prend en considération les « petites choses humbles », insignifiantes et *a priori* inutiles pour l'homme. Avant le XVI^e s., seules les espèces directement utiles à l'alimentation, la santé et les techniques sont décrites et référencées. À partir de ce courant humaniste de la Renaissance se développe une prise en compte de tous les êtres vivants même « inutiles » et peu visibles. Au XVI^e s., quand les guerres de religion transforment l'Europe en poudrière, des contrées plus tolérantes attirent les esprits scientifiques protestants parmi les plus grands d'Europe, comme Montpellier avec son école de médecine. De l'Obel, autre exemple, fuit la guerre civile des Pays-Bas en 1584 et se réfugie en Angleterre, où il reste pendant 32 ans jusqu'à sa mort. C'est en Angleterre et non dans le Nord de la France qu'il fait rayonner son savoir scientifique botanico-médical.

3.4 Renaissance : la re-naissance de la botanique

Simultanément à l'essor des ouvrages imprimés partir de la fin du XV^e s., la Renaissance européenne génère le développement de la botanique et de la médecine. À l'instar des autres sciences, cette période permet de redécouvrir les auteurs grecs et latins, puis de s'affranchir de cet héritage en améliorant considérablement les connaissances. La véritable botanique moderne est née, progressivement, pendant le *Quinquecento* de la Renaissance italienne du XVI^e s. En botanique aussi, l'Italie est pionnière de la révolution scientifique, culturelle et artistique de l'Europe (DAVRY DE VIVILLE, 1954 ; EGERTON, 2003) :

- les premiers herbiers sont « inventés » par Luca Ghini, médecin botaniste italien ;

- les premiers jardins botaniques au monde voient le jour à Pise en 1543-1544 et Padoue en 1545.

Pour comparaison, le premier jardin botanique de France est créé en 1596 seulement, à Montpellier, par Pierre Richer de Belleval, suite à un édit royal d'Henri IV de 1593. Il faut donc attendre une cinquantaine d'années après Pise et Padoue pour que la France se dote d'un jardin botanique royal officiel. Celui de Strasbourg est fondé en 1619, l'actuel de Paris en 1635 (bien qu'il en ait existé plusieurs auparavant) et le premier de Lille vers 1640.



Portrait de Pierre Richer de Belleval

Cependant, il faut préciser que d'autres jardins botaniques à usage de formation des médecins et herboristes existent auparavant en France, mais ils n'ont pas subsisté à travers les siècles, à la différence de celui de Montpellier qui est effectivement le plus ancien au même emplacement. Ce « premier » grand jardin des plantes français de Montpellier est initialement destiné à la culture des simples, mais Richer de Belleval le développe afin d'en faire un véritable outil de botanique générale, dépassant le simple enseignement des seules espèces à usage médical. Cette extension de la fonction du jardin botanique à un usage plus vaste que les plantes médicinales est apparemment une première en Europe, signe de l'évolution progressive du savoir botanique.

Pierre-Joseph Amoreux écrit dans sa monographie élogieuse de 1786 : « La botanique était dans son aurore en France, Richer de Belleval en accéléra la lumière. »

Une origine picarde

La famille de Pierre Richer de Belleval est originaire de la Somme. S'il est né à Châlons-en-Champagne, sa famille, anoblie en 1514, est originaire du Vimeu dans la Somme. Son père Jacques de Belleval est seigneur de Morival, hameau de l'actuelle commune de Vismes près d'Oisemont (AMOREUX, 1786).

La comparaison entre les œuvres de de l'Écluse et de Richer de Belleval est intéressante. Tous deux proviennent de familles enracinées dans les Hauts-de-France. Leur religion protestante les amène à émigrer vers des régions plus tolérantes. Dans ces régions lointaines, ils créent tous deux des jardins botaniques grâce à l'intelligence de souverains tolérants. Ceux-ci ont bien compris que développer la botanique et toutes les sciences est essentiel pour le rayonnement de leur région, et que tolérer les différences religieuses l'est tout autant.

Au XVI^e s., le rayonnement scientifico-culturel de l'Italie génère une circulation importante des hommes, des idées et des livres. Les plus grands noms de la botanique circulent à travers l'Europe pour se former auprès des enseignants en médecine les plus célèbres, essentiellement en France et en Italie. Les médecins de l'école de Montpellier vont fréquemment se former dans la péninsule italienne.

Exemple parmi d'autres d'un très célèbre médecin formé à la

botanique, François Rabelais décrit au XVI^e s. cette soif de connaissance scientifique, géographique, médicale et humaniste via son personnage Gargantua : « Gargantua désire aussi qu'il n'y ait mer, rivière ny fontaine, dont tu ne cognoisse les poissons, tous les oiseaulx de l'air, tous les arbres, arbustes et fructices des forestz, toutes les herbes de la terre, tous les métaulx ; cachez au ventre des abysmes, les pierreries de tout Orient et midy, rien ne te soit incongneu. Puis songneusement revisite les livres des médecins grecz, arabes et latins [...] et par fréquentes anatomies acquiers-toy parfaite congnoissance de l'autre monde, qui est l'homme. »

Le développement des sciences au XVI^e s. est à l'image de ce vaste programme. Rabelais est l'archétype étrange du médecin savant et humaniste de cette époque (ASTRUC, 1953), formé par le Maître Rondelet de Montpellier, comme de l'Obel, de l'Écluse, Richer de Belleval...

3.5 Premières écoles de botanique

Les écoles de botanique sont directement liées aux écoles de médecine tout au long du Moyen Âge. Les enseignements botanico-médicaux sont majoritairement dispensés par des organismes religieux : chapitres des cathédrales et abbayes. Il est en effet considéré que le soin des corps relève, comme le soin des âmes, de la compétence de l'Église. Et que guérir les corps nécessite de guérir les âmes avec l'aide de la religion. L'un ne va pas sans l'autre. Du reste, au Moyen Âge,

les sciences relèvent essentiellement de la compétence de l'Église. On est alors loin des conceptions de la médecine grecque d'Hippocrate qui, on l'a vu, avait séparé la médecine du recours au divin.

Dans le Nord de la France, diverses écoles dispensent des formations en botanique médicale. Une école réputée est celle de Laon.

Les écoles et cours de botanique de Laon du Moyen Âge au XVIII^e s.

L'école de Laon compte parmi les plus prestigieuses d'Occident pendant le Moyen Âge central pour les enseignements théologiques. Cette école forme aussi des médecins, dont certains comptent parmi les plus réputés d'Europe. On peut citer, parmi d'autres, Guillaume de Harcigny (1310-1393), médecin du roi de France Charles VI le Fol (PENANT, 1876) et dont le

père est originaire d'Harcigny-en-Thiérache, qui est formé par un chanoine de l'école capitulaire de Laon. Son diplôme de médecin en poche, il part en Méditerranée pour l'Italie et l'Orient où la science semble plus avancée. Ses voyages en Syrie, Palestine et en Égypte lui apprennent beaucoup sur la médecine de son temps.

De retour en France, il s'installe dans sa ville natale de Laon où il devient l'ami d'Enguerrand VII de Coucy. Celui-ci le présente au roi après la première crise de démence de Charles VI (d'où son surnom « le Fol ») en la forêt du Mans, en août 1392 : il fallait bien, pour ce cas extrême, les meilleures connaissances médicales du royaume...

Ce type de voyage de Guillaume de Harcigny vers la Méditerranée et l'Italie est une formation apparemment assez commune pour les médecins à cette époque. Un peu plus tard au XVI^e s., le célèbre Rabelais, plus connu pour sa truculence d'écrivain humaniste que pour sa profession initiale de médecin et botaniste, indique en effet que « les jeunes gens studieux, amateurs de pérégrinités [sont] convoiteux de visiter les gens doctes, antiquités et singularités d'Italie ».



Cette tradition de formation en botanique des médecins à Laon dure peut-être plus de 1 000 ans. Nous présumons que l'enseignement de la botanique médicale débute dans les abbayes bénédictines, *a minima* à l'époque carolingienne après le capitulaire de Villis. Cet enseignement est encore très actif au XVIII^e s. On trouve par exemple dans JOUANNE (Géographie botanique des forêts de l'Aisne, 1925) une référence tirée des archives départementales de l'Aisne, qui mentionne l'ouverture d'un cours de botanique : « 1786 : ouverture d'un cours gratuit de botanique à Laon, par le chanoine Cotte. »

À la Renaissance, les médecins ne sont pas forcément des clercs, mais la formation des médecins est obligatoirement issue des facultés de médecine.

La Butte de Laon au début du XVII^e s. - E. Fleury

Histoire succincte des facultés de médecine et de pharmacie des Hauts-de-France

Comme de nombreuses universités européennes, les facultés de médecine et de pharmacie de Lille sont les héritières d'une histoire de plusieurs siècles. Les universités françaises ou européennes les plus proches sont plus anciennes et datent du Moyen Âge comme la Sorbonne à Paris (fondée au XII^e s. par Robert de Sorbon) ou l'université de Louvain (fondée en 1427). Avant le XVI^e s., Louvain est le seul établissement universitaire des Pays-Bas espagnols (MOCQ, 1996). Au XV^e s., on y trouve une université et une école de médecine. Louvain devient aussi un important centre d'imprimerie. Un *Herbarius latinus* est imprimé en néerlandais en 1484 par Johann Veldener. Celui-ci reprend celui de Schoeffer (ex-associé de Gutenberg : cf. *supra*) publié à Mayence la même année.

En Picardie, il n'existe aucune université avant la création de celle d'Amiens dans les années 1960.

Dans le nord de l'actuel Hexagone, les premières universités n'apparaissent qu'à la Renaissance, et uniquement dans le sud de ce qui est le duché des Flandres à l'époque. Les plus proches universités médiévales sont celles de Paris et Leyde. Celle de Reims est fondée aussi au XVI^e s. (1548, sous le roi Henri II). Celle de Rouen n'est fondée qu'en 1966, dans la même vague des années 1960 que celle d'Amiens.

L'Université de Louvain, catholique, est flamande. De ce fait, les étudiants wallons se rendent à Dôle (dans le comté de Bourgogne, université de langue française fondée en 1423, puis transférée à Besançon en 1679 par Louis XIV), à Bologne en Allemagne, et en France là où les universités sont plus ou moins acquises à la Réforme comme à Montpellier.

L'histoire universitaire de notre région débute avec la création de l'université de Douai en 1559. Dès 1530, les élus de Douai sollicitent Charles-Quint pour y fonder une université. Louvain tente de s'y opposer, en vain. Elle est autorisée par les papes Paul IV et Pie IV en 1559, et définitivement établie par Philippe II d'Espagne en 1562.

Philippe II est convaincu de la nécessité d'une université catholique en pays de langue française à Douai, car le protestantisme a gagné Valenciennes et Tournai. La bulle papale de fondation de Pie IV de janvier 1560 reconnaît à l'Université de Douai les mêmes privilèges que ceux des grandes universités de Louvain, Paris, Bologne... Elle intègre assez rapidement une faculté de médecine, à partir de 1570. Cet ensemble est conservé après le rattachement de la Flandre à la France en 1668 (MOCQ, 1996). Mais, apparemment, à la différence de Louvain, Douai n'est pas pour autant un centre d'édition ni de diffusion d'ouvrages scientifiques à la Renaissance.

Les étudiants viennent de toute l'Europe vers Douai, surtout de Grande-Bretagne. En 1570, Philippe II interdit aux étudiants de Flandre wallonne de se rendre ailleurs qu'à Douai, Louvain ou Rome. Henri IV, par contre, par arrêt du Parlement de Paris de 1603, défend aux étudiants français de fréquenter l'Université de Douai. Malgré la guerre contre la France, la période espagnole de 1562-1667 est la plus brillante pour l'université. Et malgré la conquête de Douai par Louis XIV en 1667 puis son rattachement définitif en 1713 par le Traité d'Utrecht (après une réoccupation temporaire par les Hollandais de 1702 à 1713), son fonctionnement ne semble pas avoir été perturbé.

Louis XIV considère que l'éducation est un devoir de l'État et que l'université doit plutôt dépendre de lui que du pape. C'est au début de cette période française qu'en 1707, un édit royal de Louis-le-Grand rend obligatoire la création d'un jardin botanique et d'un cours de botanique dans les facultés de médecine. On a donc peut-être un premier jardin botanique officiel dans la première université des Hauts-de-France au début du XVIII^e s. Cela reste à vérifier. Elle ne jouit cependant pas toujours d'une réputation glorieuse : l'intendant Le Peletier signale en 1683 le triste état de cette faculté « tombée dans un plus grand relâchement qu'aucune autre de cette Université, par le manque de bons sujets ». Son aura s'améliore au XVIII^e s. (MOCQ, 1996). Un règlement de 1749 rend obligatoire la présence aux démonstrations pratiques d'anatomie et de botanique : nul ne peut être admis à subir les examens sans présenter des certificats de présence attestés. L'édit de 1707 de Louis XIV précise aussi que le diplôme de Douai ne permet d'exercer la médecine que dans les Flandres, l'Artois, le Hainaut, le Tournaisis et le Cambrésis. Une grande partie des botanistes-médecins du nord des Hauts-de-France actuel a dû être formée par la faculté de Douai.

Nous n'avons pas retrouvé trace des enseignements de botanique ni des listes d'espèces de plantes présentes au jardin botanique de Douai au XVIII^e s.

À Lille, un collège de médecine n'est créé qu'en 1681 par le Magistrat de la ville. Il est transformé en école royale de chirurgie en 1705, puis en école préparatoire de médecine en 1805. Enfin, une école préparatoire de médecine et de pharmacie est établie en 1854.

L'étape majeure du développement lillois est la création d'une faculté mixte de médecine et de pharmacie, inaugurée par Jules Ferry le 24 avril 1874 et instituée par le décret du 12 novembre 1875.

Ces facultés sont des vecteurs du développement de la botanique régionale. Exemple éloquent, l'un des plus grands botanistes du Nord de la France du XVIII^e s., Jean-Baptiste Lestiboudois, est formé à la botanique médicale pendant plusieurs années à

l'hôpital de Douai et à l'Université de Douai. Il y obtient en 1739 le grade de licencié en médecine avant d'ouvrir son cabinet de médecin à Lille. Il a été nommé apothicaire à l'hôpital militaire de Lille puis pharmacien en chef de l'armée française et de l'armée du Bas-Rhin. Il rentre à Lille en 1761. Nommé professeur de botanique par le Magistrat de Lille en 1770 il enseigne déjà la botanique et peut rouvrir son jardin botanique de la rue sainte Catherine, lequel sera ensuite transféré au couvent des Récollets. Grâce à l'impulsion initiale de l'Université de Douai où il enseignera, Jean-Baptiste, et après lui son fils François-Joseph qu'il formera, puis son petit-fils Gaspard Thémistocle Lestiboudois, sont des « locomotives » de la botanique dans le Nord de la France aux XVIII^e et XIX^e siècles.

La botanique médicale est aussi enseignée dans les « écoles centrales » créées après la Révolution.



Les trois collèges de l'Université de Douai dans l'Album du duc de Croÿ (vers 1600)

Les écoles centrales départementales de la fin XVIII^e s.

On trouve également la trace d'enseignements de botanique dans les nouvelles « écoles centrales » créées après la Révolution à partir de 1796.

Ainsi, dès 1796, Jean-Baptiste Lestiboudois devient « professeur national d'histoire naturelle » à l'École centrale du département du Nord à Lille, établie dans les locaux de l'ancien Couvent des Récollets.

Dans l'Aisne, on trouve une mention indirecte d'enseignement de la botanique à l'école centrale de l'Aisne par l'ex-Abbé Poirat. Né à Saint-Quentin, défroqué après la Révolution puis marié, il

est devenu après 1795 « professeur d'histoire naturelle à l'École centrale de l'Aisne ». Il est aussi correspondant en botanique de Lamarck après 1789.

Malgré cette structuration progressive des enseignements, la botanique reste toutefois surtout conçue par et pour les sciences médicales et pharmaceutiques. Entre le XVII^e et le XIX^e s., ce n'est que progressivement que les plantes sont étudiées pour elles-mêmes et non plus pour leurs seuls usages.

Chapitre 4

LES XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES : LES PREMIÈRES HERBORISATIONS SCIENTIFIQUES

« Je raffole de la botanique : cela ne fait qu'empirer tous les jours, je n'ai plus que du foin dans la tête, je vais devenir plante moi-même un de ces matins, et je prends déjà racine à Môtiers. »

Jean-Jacques Rousseau, lettre à son ami F.H. Duvernois, août 1765

Avec la Renaissance et l'essor des ouvrages imprimés, la botanique évolue, lentement, vers une science plus indépendante de la médecine d'une part, et de l'Église d'autre part. Elle s'affirme progressivement comme une science à part entière, avec son vocabulaire, sa classification, ses ouvrages spécifiques, au cours du XVI^e s. et surtout du XVII^e s. Cette évolution vers l'indépendance mettra plusieurs siècles, comme pour toutes les sciences.

Si la botanique reste avant tout affaire de médecins, on voit tout de même apparaître au XVII^e s. les premières données scientifiques indépendantes des récoltes médicinales. De cette époque datent les premières listes scientifiques de plantes avec dates, lieux, auteurs et noms scientifiques pré-linnéens.

Nous ne savons pas encore avec certitude de quand datent les toutes premières données botaniques datées et géolocalisées dans les Hauts-de-France. Il est possible que de grands botanistes originaires des Hauts-de-France et émigrés hors de la région, comme Matthias de l'Obel et Charles de l'Écluse (ou

les frères Bauhin), aient pu prospecter au XVI^e s. ou au début du XVII^e s. dans le Nord de la France à l'occasion de retours vers le berceau familial ou de trajets entre les grandes villes européennes.

Il est aussi très probable que des herborisations de terrain aient été réalisées par les médecins de cette époque, en particulier autour de l'Université de médecine de Douai, ou autour des écoles de botanique des abbayes et chapitres de la région. Il faut bien en effet montrer aux étudiants les plantes dans leur milieu pour qu'ils puissent les y retrouver. À moins que les herborisations aient été effectuées essentiellement dans les jardins botaniques ou dans les jardins des simples des universités et abbayes.

Dans l'état actuel de nos connaissances, les premières données avérées en Hauts-de-France remonteraient à la fin du XVII^e s., sous l'impulsion de Gaston, duc d'Orléans.

4.1 Les premières données floristiques des Hauts-de-France grâce à Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII



Portrait de Gaston d'Orléans conservé au Musée Condé de Chantilly - Antoine van Dyck, env. 1632-1634, Domaine de Chantilly

Les ducs d'Orléans sont les frères du roi de France. En 1344, le comté de Valois est érigé en comté-pairie, puis en duché-pairie en faveur de Louis I^{er}, duc d'Orléans (1372-1407), frère du roi Charles VI le Fol (CARLIER, 1764). Louis d'Orléans y fait bâtir les grandes forteresses de La Ferté-Milon (Aisne) et Pierrefonds (Oise) pendant la guerre de Cent ans (MESQUI, 1977). Gaston d'Orléans (1608-1660), troisième fils d'Henri IV et de Marie de Médicis, frère benjamin du roi Louis XIII, hérite de ces terres du Valois. Il y séjourne plusieurs fois.

C'est à l'initiative de ce prince de France, Gaston d'Orléans, que sont générées les premières données botaniques connues des Hauts-de-France. Paul Jovet signale en effet dans sa thèse, *Le Valois : phytosociologie et phytogéographie* (JOVET, 1949), cette origine des données les plus anciennes du Valois. Il reprend une publication de Bonnet de 1889 (en la citant de 1890 par erreur) : « C'est à Gaston de France, duc d'Orléans, que nous sommes très probablement redevables des premières indications botaniques exactes relatives au Valois. "Par son ordre et à ses frais" écrit BONNET (1890), plusieurs botanistes recueillirent, de 1648 à 1657, des plantes dont il fit dresser un inventaire très complet, écrit en entier de la main d'Abel Brunyer fils (ndbp : C'est, d'après BONNET (1890), le manuscrit n^o 6824 du fonds latin de la Bibliothèque nationale). »

De cet *Index plantarum*... où les lieux de récolte sont mentionnés, Bonnet n'a publié que des extraits, mais il a fait suivre les désignations botaniques alors en usage de leur « synonymie linnéenne ». Dans le travail de Bonnet figurent plusieurs plantes provenant de la forêt de Compiègne (*in sylva Compendiana*) : la Balsamine n'y-touchez-pas (*Impatiens noli-tangere*), le Peucedan de France (*Peucedanum gallicum*), le Gymnocarpium dryopteride (*Polypodium dryopteris*, aujourd'hui *Gymnocarpium dryopteris*), le Maïanthème à deux feuilles (*Maianthemum bifolium*), la Dorine à feuilles alternes (*Chrysosplenium alternifolium*) et, de la forêt de Senlis (*in sylva Sylvanectensis*), deux seulement : l'Herbe aux chats (*Nepeta cataria*) et l'Origan vert (*Origanum vulgare* subsp. *viridulum*). C'est bien peu pour la dition proprement dite... et encore, que faut-il entendre par « Forêt de Senlis » ?

Les premières données des Hauts-de-France sont donc issues d'une activité scientifique



demandée par un prince, frère du roi Louis XIII, et de son médecin-botaniste personnel.

Gaston d'Orléans est plus connu pour avoir comploté contre Richelieu quand son frère n'a pas encore de descendance (le futur Louis XIV est né fort tardivement). Mais il est aussi un mécène renommé des sciences et des arts. Notamment, ayant reçu en autre apanage le duché d'Orléans et de Blois après son mariage en 1626 avec Marie de Bourbon, il s'installe au château de Blois en 1634. **Il y développe un vaste jardin botanique, l'un des plus prestigieux de France, grâce à son médecin-botaniste personnel, Abel Brunier.**

Pour le remercier de la création du jardin botanique de Blois et de la protection qu'il accorde à Robert Morison à qui il en confie la direction, Commerson lui dédie le genre botanique *Gastonia* (LAMARCK, 1778).

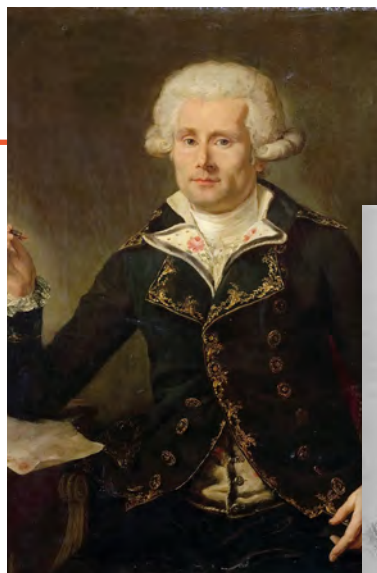
Portrait de son médecin botaniste Abel Brunier (ou Brunyer) par Pierre Landry - Photo (C) Château de Versailles, Dist. RMN-Grand Palais / image château de Versailles

***Gastonia cutispongia* ou Bois d'éponge, plante rarissime de la Réunion**

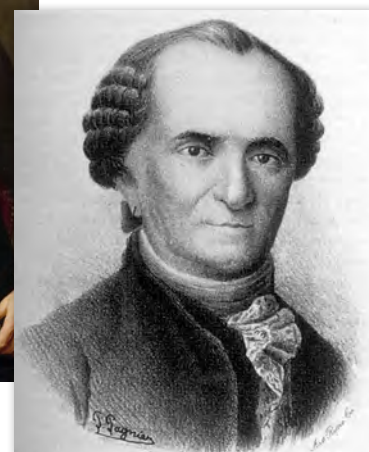
Gastonia cutispongia (aujourd'hui *Polyscias cutispongia*) ou Bois d'éponge est une plante de la famille des Araliacées endémique de la Réunion. Rarissime et gravement menacée d'extinction comme les forêts sèches qui l'abritent, elle fait l'objet de mesures de conservation ciblées.

Commerson le botaniste et Bougainville le navigateur picard

Pour mémoire, Philibert Commerson (1707-1773) est ce grand naturaliste voyageur qui accompagne le comte Louis-Antoine de Bougainville, capitaine de vaisseau originaire du village de Bougainville au sud-ouest d'Amiens. À la demande de Louis XV, ils effectuent un tour du monde au XVII^e s. Accompagné de Jeanne Barret qu'il fait passer, travestie, pour son domestique, Commerson effectue de nombreuses découvertes botaniques. Plus de 1 000 espèces ; 42 genres décrits par Commerson restent valides (comme *Hydrangea* -ex *Hortensia*), tandis qu'une centaine d'espèces végétales portent son nom (DABONNEVILLE, 2011) comme *Acetosella commersoni*, *Apium commersoni*, *Cerastium commersoni*...



A gauche : Louis Antoine de Bougainville - Ducreux, 1790
A droite : Philibert Commerson - P. Pagnier



Ainsi, Gaston d'Orléans, qui aurait pu être roi si Louis XIV n'était pas arrivé, très tardivement, est un protecteur et mécène des arts et des sciences, notamment de la botanique. Les botanistes de l'époque lui en ont été très reconnaissants.

Le second jeu des premières données botaniques des Hauts-de-France provient aussi de l'Oise au XVII^e s., et de l'activité d'une cour princière, celle du Grand Condé à Chantilly.

4.2 Paolo Boccone à Chantilly

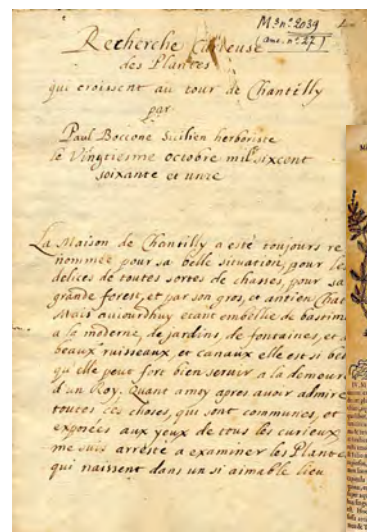


Le deuxième jeu de données le plus ancien parvenu à notre connaissance provient aussi du XVII^e s. et du Sud de l'Oise, via l'illustre botaniste italien Paolo Boccone en 1671. Paolo Boccone, un des plus grands botanistes italiens du XVII^e siècle, est en effet accueilli dans l'Oise par le Grand Condé en son château de Chantilly. Il y donne des cours d'italien à la belle-fille du duc. Il est connu comme botaniste dans toute l'Europe, et loué par Tournefort et Jussieu (BOUTROUÉ *et al.*, 2002). Entre deux cours, il herborise à Chantilly à proximité du château.

Boccone reste autour du château de Chantilly. Il herborise dans la rivière Nonette et les prairies humides de la vallée, ainsi que sur les pentes sablo-calcaires de la vallée. Boccone prospecte probablement avec son ami l'Abbé Bourdelot, botaniste et médecin particulier du Grand Condé qui habite à Chantilly. Il laisse les résultats de ses inventaires dans un écrit très bien conservé au Muséum national d'histoire naturelle de Paris (BOUTROUÉ *et al.*, 2002).

Des noms à rallonge avant Linné

Avant l'institution de la nomenclature binomiale de Linné, les espèces sont encore décrites avec des noms « à rallonge » qui comprennent les noms d'auteurs précédents. Ainsi, Boccone écrit : « Autour de l'estang de Silvye jusques à la rampe et dans l'eau même on rencontre *Millefolium pennatum aquaticum Caspari Bauhini...* *Angelica sylvestris magna vulgaris Johan. Bauh.* » Le second taxon désigne l'Angélique des bois (*Angelica sylvestris*), décrite par Johannes (Jean) Bauhin.



Extrait des inventaires de Boccone - Muséum national d'histoire naturelle de Paris in BOUTROUÉ *et al.*, 2002



De gauche à droite : l'Angélique des bois (*Angelica sylvestris*) - B. Toussaint : elle s'appelle *Angelica sylvestris magna vulgaris Johan. Bauh.* ; le Château de Chantilly au XVII^e s. ; à l'époque de Paolo Boccone ; le parc du château où herborisa P. Boccone - P.-A. Bandinelli

D'autres données du XVII^e s. ?

Il est fort possible que d'autres données aient été produites dans les Hauts-de-France dès le XVII^e siècle, voire à la fin du XVI^e s. Notamment, nous nous demandons si les herboristes de l'Abbaye de Saint-Bertin à Saint-Omer ou du Chapitre de Laon, grands centres de formation botanico-médicale des Hauts-de-France, n'ont pas laissé des traces de leurs herborisations dans les livres qu'ils utilisaient pour identifier les plantes. Diverses annotations sont en effet signalées sur des ouvrages conservés à Saint-Omer, ainsi que des plantes retrouvées séchées entre deux pages... (BAPSO, 2017).

4.3 Les premiers « Guides » de la flore du Nord de la France

À partir de la fin du XVII^e s., la botanique européenne rentre progressivement « dans le dur » de son cœur de science. La diffusion des nombreux livres imprimés, la création des sociétés savantes et d'agriculture, le développement de la chimie, la rationalisation des sciences incitent à l'essor d'une discipline plus solide et plus structurée. Les « savants » botanistes se multiplient, tout comme leurs écrits.

Les botanistes des Flandres peuvent utiliser l'ouvrage majeur de Rembert Dodoens *Histoire des Plantes*, composé initialement en flamand en 1554 sous le titre de *Cruydt-boeck*. Charles de l'Écluse le traduit en français et le publie à Anvers en 1557. Dans une autre œuvre *Stirpium historia temptades sex* de 1583, les trois grands botanistes européens de l'époque, tous issus des Flandres : Dodoens, de l'Écluse et de l'Obel, ont rassemblé leurs observations. **Mais ces ouvrages, s'ils permettent de reconnaître les plantes, ne relatent pas la localisation des observations. La botanique demeure un outil au service de la médecine.**

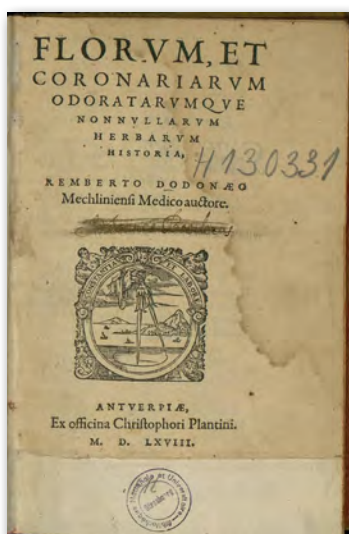
Le *Cruydt-boeck* est présent dans la Bibliothèque d'agglomération du Pays de Saint-Omer dans sa version flamande, corédigée par Dodoens et de l'Écluse (versions de 1608 et 1618). Un des exemplaires provient du séminaire épiscopal de Saint-Omer, un autre (1608) du chapitre de la cathédrale (BAPSO, 2020). Des versions en

français de 1557 se trouvent également dans les médiathèques de Lille sous le titre *Histoire des plantes, en laquelle est conteneue la description entière des herbes... non seulement de celles qui croissent en ce pais, mais aussi des autres estrangères qui viennent en usage de médecine, par Rembert Dodoens... traduite de bas aleman en françois par Charles de L'Escluse.*

Mais la « flore » du XVI^e s. qui nous paraît la plus précieuse sur le plan graphique est l'ouvrage de Dodoens de 1568 intitulé *Florum, et coronariarum odoratarumque nonnullarum herbarum historia*. La justesse iconographique et la qualité des couleurs de cet ouvrage, imprimé moins d'un siècle après Gutenberg, nous apparaissent tout à fait remarquables. L'Université de Strasbourg a eu l'heureuse initiative de le numériser. Nous en avons sélectionné quelques planches (voir en bas de page).



De gauche à droite : le *Cruydt-boeck* de Rembert DODOENS (1554), avec le nom et le portrait de Carolus Clusius (Charles de l'Écluse) co-rédacteur ; le *Stirpium historia temptades sex* de Rembert Dodoens de 1583, agglomérant les connaissances des trois plus grands botanistes européens de l'époque : Dodoens, de l'Écluse et de l'Obel ; Planche de *Teucrium botrys* dans le *Stirpium historia temptades sex*



Quelques planches de *Florum, et coronariarum odoratarumque nonnullarum herbarum* - Université de Strasbourg

Pour autant, les localisations des observations ne sont jamais indiquées dans ces types d'ouvrage, et ce de façon générale avant le XVII^e s., car la localisation des espèces ne présente probablement pas un enjeu de connaissance scientifique.

La plus ancienne flore en français utilisable en Hauts-de-France et comprenant un catalogue de plantes dûment localisées provient de la région parisienne voisine. Mais elle est plus tardive d'un siècle. **Il semble en effet que, curieusement, aucune flore majeure n'ait été publiée entre la fin du XVI^e s. et la fin du XVII^e s.**

Ce n'est qu'en 1698 que Joseph Pitton de Tournefort, professeur de botanique au Jardin royal des plantes de Paris et membre de l'Académie des sciences, publie *Histoire des plantes qui naissent aux environs de Paris et leur usage en médecine*.

On le voit, à cette époque la botanique reste encore une science médicale, structurée pour mieux répondre aux enjeux de la guérison des corps. Tournefort signe ainsi « Docteur en médecine » et précise dans le titre : « et leur usage en médecine ». Cette « flore » est structurée par genres. Un index donne les pages de tous les genres, et de toutes les maladies que l'on peut soigner avec les plantes. Il s'agit donc encore d'un guide médical à destination des médecins : « On s'est proposé trois choses dans cet ouvrage : 1- le dénombrement des plantes qui naissent aux environs de Paris ; 2- la critique des auteurs qui ont parlé de ces plantes, et dont les descriptions ne sont pas conformes au naturel ; 3- le choix des vertus et des usages que les plus habiles médecins ont proposés. »

Les plus grands botanistes-médecins de la Renaissance sont cités et loués dans la préface, mais ils sont aussi critiqués pour les limites de leurs identifications et de leurs descriptions : « Il est donc nécessaire d'estre avertis de leurs fautes : on a tasché de le faire sans manquer à ce qu'on doit à leur mérite ; et si on ne les a pas louez dans ce qu'ils ont fait de meilleur, c'est qu'il auroit fallu les louer trop souvent. Columna, Gessner, Cesalpin, Clusius, Dodoens, Lobel, les Bauhin, Morison doivent estre regardez comme les grands maistres de la Botanique ; mais comme ils n'ont pas connu parfaitement toutes les plantes dont ils ont parlé, il n'est pas surprenant qu'ils se soient quelquefois trompez. »

Les espèces citées sont rencontrées autour de Paris dans un périmètre restreint de quelques dizaines de kilomètres.

L'agglomération parisienne est bien moins développée qu'aujourd'hui, et la ville de Saint-Denis est à la campagne, de même que les bois de Vincennes et de Boulogne sont en dehors des murailles de la capitale. Les plantes géolocalisées le sont à l'échelle de groupes de communes proches de Paris. Il s'agit en quelque sorte des premiers « compte rendus de sorties » d'herborisations publiés.

Pitton de Tournefort a auparavant publié en 1696 *Éléments de botanique ou méthode pour connoître les plantes*. Particulièrement pédagogique pour l'époque, avec notamment 451 belles planches dessinées par Claude Aubriet (à qui le genre *Aubrietia* a été dédié par Michel Adanson), cet ouvrage obtient immédiatement un franc succès. Afin qu'il puisse être lu dans toute l'Europe, il le traduit lui-même en latin, sous le titre *Institutiones rei herbariae*. Pitton de Tournefort signale les raisons de la classification qu'il a adoptée. En effet, à cette époque, les problèmes de

classification du vivant sont légion. **Avec les découvertes de milliers de nouvelles espèces et de familles grâce aux missions d'explorations naturalistes à travers le monde, la structuration de la classification du vivant est urgente. Sa méthode de classification est basée sur les fleurs, mais en conservant la distinction traditionnelle arbres/plantes.** Pour lui : « il est absolument nécessaire [...] de rassembler comme par bouquets les plantes qui se ressemblent et de les séparer de celles qui ne se ressemblent pas ». Ayant lui-même ramené plus de 1 300 espèces de plantes nouvelles classées dans 25 genres inconnus lors d'une exploration en Grèce, en Turquie et dans le Caucase, il a la volonté de rationaliser et structurer les noms des plantes : « Il faut appliquer une méthode précise au baptême des plantes de peur que les noms des plantes n'atteignent le nombre même des plantes ».

Il a introduit le concept de genre.

Chaque ouvrage précise quelle classification il adopte, avant que la classification binomiale du grand Linné ne soit adoptée partout. Celle-ci ne s'est imposée, lentement, progressivement, qu'à la fin du XVII^e s., et non sans réticences de la part des botanistes du Jardin royal des plantes médicinales.



A gauche : *Histoire des plantes qui naissent aux environs de Paris, avec leur usage dans la médecine* - Pitton de Tournefort
A droite : *Institutiones rei herbariae* - Pitton de Tournefort, Biodiversity heritage library



4.4 La classification linnéenne du vivant à partir du XVIII^e siècle

Carl Linné : brève histoire



Carl Linné - A. Roslin, 1775

Carl Linné est surnommé après sa mort « le Plin du Nord », et aussi le « prince des botanistes » par le roi de Suède. Ses années de naissance et de décès en Suède sont, fortuitement, corrélées avec celles de plusieurs grands noms du siècle des Lumières : Carl Linné (Linnaeus) est né en 1707, la même année que Jean-Jacques Rousseau et que Buffon. Et il est décédé en 1778, la même année que Rousseau et Voltaire...

Il révolutionne la nomenclature scientifique du vivant au niveau mondial. Il est amusant de souligner que tout petit, à sept ans, il n'apprécie guère l'école et les études, et qu'il préfère largement cultiver et soigner les fleurs du jardin familial, déjà célèbre à l'époque. Quand il a neuf ans, ses camarades de classe le surnomment « le petit botaniste ». Ils ne se doutent pas qu'il sera anobli par le roi de Suède (sa famille n'est pas aisée), et qu'il va devenir un des plus grands scientifiques du siècle des Lumières, de renommée universelle.

Nous n'avons pas trouvé d'informations sur d'éventuelles herborisations que Linné aurait pu effectuer dans notre région. Mais il est fort possible qu'il y ait consigné des observations car il a traversé les Hauts-de-France lors de son voyage vers Paris en 1738. Sa bibliographie nous apprend seulement qu'il visite les horloges de Cambrai, et étudie le pavage en grès des routes du Nord (CHERMETTE-MOURATILLE, 1984). Pour la petite anecdote célèbre (BANGE, 2009), après avoir traversé le Nord de la France,

il arrive au Jardin des Plantes de Paris, but de son voyage. Il s'approche d'un groupe dissertant dans le jardin botanique, et il répond très justement à une question-piège que Bernard de Jussieu pose à ses étudiants sur une plante, espèce que Linné ne connaît pas. Bernard de Jussieu qui ne le connaît pas non plus, déclare admiratif en latin : « Tu es LINNAEUS ! ». La rencontre entre les deux sommités de la botanique se serait faite ainsi.

Linné signifie tilleul !

Il est intéressant de souligner que *Linne* signifie en suédois « tilleul » (*Linne* est proche de l'allemand *Linden*). Le père de Linné s'était en effet appelé ainsi car il habitait dans un lieu où les tilleuls étaient abondants. S'appeler « tilleul » et être l'un des plus grands maîtres de la botanique... ne s'invente pas. Autre bel exemple de phytopatryme, comme celui de de l'Obel.



Tilleul à petites feuilles (*Tilia cordata*) - J.-C. Hauguel

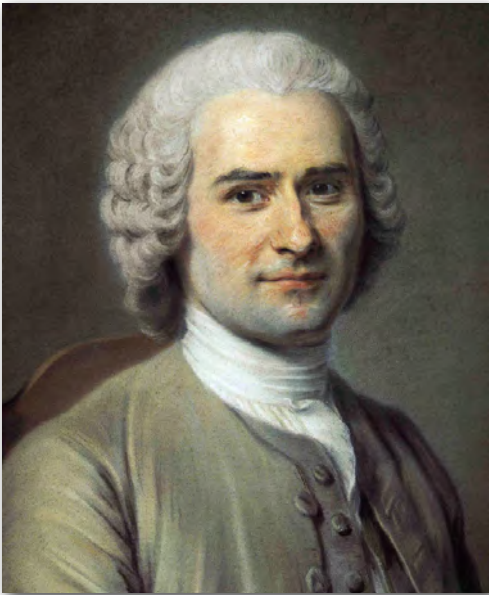
Linné influencé par Tournefort, lui-même influencé par Gaspard Bauhin

Comme dans toutes les sciences, les avancées se font par touches successives, progressives, où chaque grand homme améliore la science à partir des écrits des autres. C'est bien le cas en botanique : le système de classification binomiale de Linné a été fortement influencé par Pitton de Tournefort, lui-même fortement influencé par Gaspard Bauhin et son *Pinax theatri botanica*. Et Gaspard Bauhin a été notamment formé par son frère Jean et par Charles de l'Écluse. Comme quoi, les botanistes des Hauts-de-France ont, quelque part, indirectement influencé la botanique et la classification mondiale du vivant !

Rousseau passionné de botanique grâce à Linné

Outre le fait que Rousseau et Linné soient tous deux nés en 1707 et morts en 1778, c'est grâce aux ouvrages de Linné que Jean-Jacques Rousseau devient botaniste. Fuyant Paris (où il est menacé d'arrestation) vers la Suisse en 1765, il se prend d'une passion enflammée pour la botanique en lisant les œuvres de Linné (BANGE, 2009), notamment sa *Philosophie botanique* de 1788 !

4.5 Jean-Jacques Rousseau, le « philosophe botaniste »



Portrait de Rousseau en 1753 par Maurice-Quentin de La Tour (1704-1788), célèbre portraitiste picard né à Saint-Quentin

Renouant avec une tradition datant de l'école péripatéticienne de Théophraste et Aristote il y a plus de 2 300 ans, Jean-Jacques Rousseau est philosophe et botaniste. Il nous lègue une vision de l'homme et de la société qui a largement influencé les mentalités, et préparé le « Liberté Égalité Fraternité » de la Révolution française (survenue onze ans après sa mort en 1778). Il se passionne pour la botanique pendant les treize dernières années de sa vie, de 1765 à 1778 : « Je raffole de la botanique » dit-il.

Il effectue plusieurs séjours en Hauts-de-France, dont un à Amiens du 25 mai au 3 juin 1767, où se trouve le jardin botanique de Dom Robbe prieur des Feuillants. Ce jardin botanique est géré par le chef jardinier Jourdain, reconnu pour son habileté de jardinier dit CAUSSIN (1907) : « Jourdain, habile jardinier était un botaniste fort instruit. Pendant son séjour à Amiens, J.-J. Rousseau allait souvent lui rendre visite et était devenu son ami. »

Il est donc possible que Rousseau ait herborisé à Amiens avec son ami Jourdain en 1767, surtout à la belle période de la floraison de fin mai-début juin ; mais nous n'en avons pas encore trouvé de traces.

Rousseau à Amiens : des romans modernes

Le séjour de Jean-Jacques Rousseau à Amiens est relaté par la romancière amiénoise Isabelle Marsay dans *L'apprenti des lumières ou l'ombre de Voltaire*, son roman paru en 2018 aux éditions Ginkgo. Il fait suite à *Le fils de Jean-Jacques Rousseau ou la faute à Rousseau* aux mêmes éditions. Isabelle Marsay est professeure de lettres à Amiens.

Le « Promeneur solitaire » est un itinérant, pourchassé par de nombreux détracteurs, et sous le coup de condamnations tant il remet en cause les injustices de son temps.

Il s'exile en Angleterre en 1766 pour fuir les interdits prononcés à son encontre. C'est à son retour d'exil qu'il séjourne à Amiens fin mai-début juin 1767. Puis, après un court séjour à Meudon chez le marquis de Mirabeau, il s'installe en juin 1767 dans le château de Trye (commune devenue Trie-Château depuis) à l'invitation de Louis-François de Bourbon-Conti. Ce sixième prince de Conti est en effet un grand collectionneur et un protecteur des philosophes des Lumières. Grâce aux largesses de ce prince, Rousseau passe presque une année à Trie-Château, sous le nom de Jean-Jacques Renou. Il herborise ainsi à son aise autour de Trie-Château dans le Vexin isarien.

Les lettres de Jean-Jacques Rousseau (sa correspondance, particulièrement abondante, a été majoritairement conservée) nous apprennent qu'il a effectué de belles découvertes floristiques, la Radiole faux-lin (*Radiola linoides*) par exemple, dans le Vexin picard.



Radiole faux-lin (*Radiola linoides*) - J.-C. Hauguel

Le prince de Conti, cousin du roi mais principal opposant au roi

Bien qu'issu d'une des grandes familles nobiliaires de France, il est plutôt opposé à la royauté, et critique largement son cousin Louis XV. L'origine du nom des Conti est la petite ville de Conty (autrefois Conti) au sud d'Amiens.

Rousseau herborise en 1776 avec Jean-Baptiste de Lamarck autour de Paris, mais probablement en dehors des Hauts-de-France (AYMONIN, 1981).

C'est surtout au crépuscule de sa vie qu'il herborise dans l'Oise, autour d'Ermenonville, notamment sur les pelouses et landes à Ericacées du « désert » d'Ermenonville. Il passe en effet les six dernières semaines printanières de sa vie jusqu'à son décès, le 2 juillet 1778, à Ermenonville, aux côtés de sa femme Thérèse. Il est l'hôte du marquis René-Louis de Girardin, un de ses grands admirateurs. Passionné de jardins paysagers et fin connaisseur de l'Angleterre, Girardin est le premier châtelain à aménager un parc irrégulier, « à l'anglaise », en Europe. Le marquis leur réserve une maison dans son château d'Ermenonville qui jouxte les tourbières, les forêts et les landes sur sables et grès.



Jean-Jacques Rousseau herborisant devant le château d'Ermenonville - Georg Friedrich Meyer, 1778 - Bibliothèque nationale de France

Couverture des Rêveries du promeneur solitaire, un de ses ouvrages les plus célèbres, ode à la nature favorisant la prise de hauteur et la réflexion sur la nature humaine - Bibliothèque nationale de France

Si les herbiers de Jean-Jacques Rousseau contiennent majoritairement des planches achetées à un ami ou offertes par des amis, des dizaines de planches de sa main ont pu être conservées, ou sont relatées par THIÉBAUT DE BERNEAUD (1826). Elles contiennent diverses données intéressantes, provenant de Trie-Château en 1767, et surtout d'Ermenonville où il termina sa vie de mai à juillet 1778.

L'écrivain et savant controversé (PHILIPPE, 2020) Arsène Thiébaud de Berneaud a rédigé des textes en hommage à Rousseau dans « Voyage à Ermenonville » (éditions de 1819 & 1826). Il relate le goût du philosophe pour l'isolement au milieu de la nature et des plantes sauvages : « Rousseau chérissait la solitude ; il le déclare lui-même dans les phrases suivantes placées en forme d'inscriptions sur un rocher voisin de la cabane. C'est, dit-il, sur la cime des montagnes solitaires que l'homme sensible aime à contempler la nature ; c'est là que, tête à tête avec elle, il en reçoit des inspirations toutes-puissantes, qui élèvent l'âme au-dessus de la région des erreurs et des préjugés. »



Carte postale ancienne : gravure du parc et château du marquis de Girardin à Ermenonville

Le Parc Jean-Jacques Rousseau aujourd'hui (2022), avec l'île comprenant le premier tombeau du philosophe aujourd'hui - E. Florent-Giard

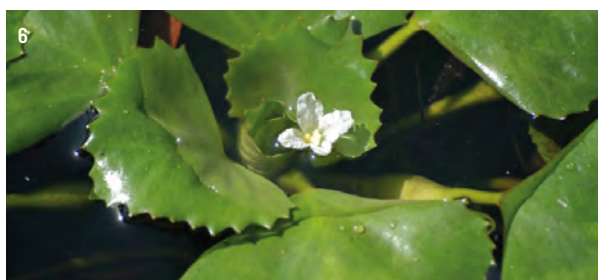


Rousseau passe des journées entières à herboriser, ou à méditer au milieu des landes à Callune du « Désert » au nord d'Ermenonville. Une cabane de pierres sèches et de chaume l'abrite dans un chaos de grès. Au-dessous de lui s'étendent à perte de vue les sables nus, grès, callunaies, avec l'Étang du Désert en contrebas et les marais tourbeux attenants.

Thiébaut de Berneaud liste les plantes que Rousseau a récoltées et mises en herbier à Ermenonville : parmi les plus remarquables, liées aux pelouses sur sables d'une part, et aux tourbières acides d'autre part, se trouvent notamment le Buplèvre menu (*Bupleurum tenuissimum*), la Laïche dioïque (*Carex dioica*), la Gratiolle officinale (*Gratiola officinalis*), le Silène visqueux (*Viscaria vulgaris*), le Piment royal (*Myrica gale*), la Mâcre d'eau (*Trapa natans*), la Canneberge (*Vaccinium oxycoccos*), toutes disparues du site ou de la région.



Le « Désert » des landes d'Ermenonville de J.-J. Rousseau : gravure du XVIII^e s.



1. Buplèvre menu (*Bupleurum tenuissimum*) - K. Peters ; 2. Laïche dioïque (*Carex dioica*) - J. Kops, 1832 ; 3. Gratiolle officinale (*Gratiola officinalis*) - G. Villejoubert ; 4. Silène visqueux (*Viscaria vulgaris*) - T. Cornier ; 5. Piment royal (*Myrica gale*) - A. Dardillac ; 6. Mâcre d'eau (*Trapa natans*) - G. Schramayr ; 7. Canneberge (*Vaccinium oxycoccos*) - J.-C. Hauguel

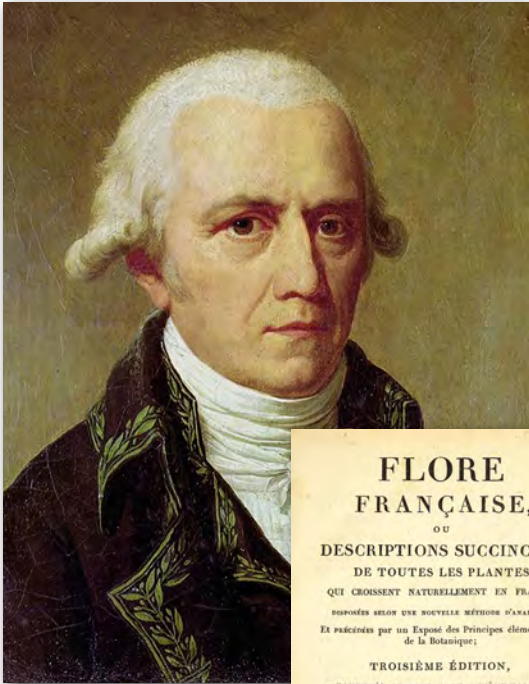
Rousseau influencé par l'humaniste Jean Bodin de Laon

Jean-Jacques Rousseau est influencé par l'humanisme de Jean Bodin. Cet homme de loi et de lettres né à Angers en 1510 vit à Laon où il s'est marié avec une Laonnoise. Il y meurt en 1595. En pleine guerre de religion entre les protestants et les catholiques, Bodin prône la tolérance entre les confessions.

Rousseau, initialement protestant, puis converti au catholicisme, dit avoir été éclairé par la tolérance humaniste qu'il a trouvée dans les écrits de Jean Bodin.

Le siècle des Lumières, des grands Rousseau et Linné (morts la même année en 1778), est aussi en partie celui de Lamarck, picard né à la frontière du Pas-de-Calais et de la Somme.

4.6 L'œuvre botanique de Lamarck au XVIII^e s.



Portrait de J.-B. de Lamarck

Flore française de Lamarck (édition de 1815 avec A. Pyrame de Candolle) - Bibliothèque d'agglomération du Pays de Saint-Omer



Jean-Baptiste de Lamarck (1744-1829) s'appelle Jean-Baptiste Pierre Antoine de Monet, et il est chevalier de Lamarck. Il est né le premier août 1744 à Bazentin près d'Albert (Somme), tout près du Pas-de-Calais. Cette commune, bien que regroupant Bazentin-le-Grand et Bazentin-le-Petit, est aujourd'hui bien menue : à peine 80 habitants. Le village initial de Bazentin-le-Grand a été totalement rasé pendant la Grande Guerre, en particulier pendant la bataille de la Somme d'avril à novembre 1916.

Cette humble localité voit naître l'un des grands noms des sciences naturalistes françaises. Il est d'abord botaniste, et l'auteur d'une des plus importantes flores de France de l'époque.

Destiné initialement au sacerdoce, la mort de son père l'amène à s'engager à 22 ans dans l'armée, où il prend part à la guerre de Sept Ans en Allemagne. Une blessure l'empêche de continuer le métier des armes, il se tourne alors vers la médecine. **Il a une activité botanique intense, correspondant avec les plus grands botanistes de la planète. Au bout de dix ans d'activité botanique, il publie en 1779 la Flore française, qui connaît un grand succès. C'est le début de la célébrité.**

Cette connaissance lui ouvre les portes de l'Académie des sciences dès 1779. Il devient précepteur du fils de Buffon. En 1788, il entre au Service de botanique du Jardin du Roy (futur Muséum d'histoire naturelle de Paris à partir de 1793) où il devient botaniste du roi. À partir de 1793, il y prendra la chaire des « Animaux à sang blanc » (les vers et les insectes), dont personne ne veut et va les nommer « Invertébrés ». **Il crée aussi le terme de « biologie ».**

Des orchidées décrites par Lamarck pour la première fois

Exemple parmi d'autres, Lamarck décrit deux nouvelles orchidées françaises, auxquelles son nom est attaché : l'Orchis singe (*Orchis simia* Lamarck 1779) et l'Orchis à fleurs lâches (*Orchis laxiflora* Lamarck 1779 jusque récemment, aujourd'hui *Anacamptis laxiflora* (Lam.) R.M. Bateman, Pridgeon & M.W. Chase, 1997). Il a rencontré ces deux taxons lors de ses herborisations autour de Paris. Déjà mentionnés au début du XVIII^e s. par Vaillant dans son célèbre *Botanicon parisiense*, paru en 1726, ils sont le plus souvent confondus, l'un avec l'Orchis militaire (*Orchis militaris* L.), l'autre avec l'Orchis mâle (*Orchis mascula*). Lamarck en décrit avec précision les caractères spécifiques (JACQUET, 1992).



Orchis à fleurs lâches (*Anacamptis laxiflora*) - A. Dardillac



Orchis singe (*Orchis simia*) - J.-C. Hauguel

En mai 1800 (le 23 floréal an VIII du calendrier révolutionnaire), son discours révolutionne la science : il expose les fameux principes du « Transformisme » ou « Lamarckisme ». Ils inspireront des générations de chercheurs jusqu'à nos jours, en passant par Darwin, Mendel, Huxley et les grands généticiens contemporains. Lamarck est ainsi l'auteur de termes et de concepts majeurs (transmission des caractères acquis) pour l'évolution des sciences naturelles au XVIII^e s. et au début du XIX^e s. Lamarck est largement réhabilité de nos jours car la recherche au XXI^e s. met en lumière « l'acquis », en plus de « l'inné », via les transmissions par voie dite « épigénétique », c'est-à-dire les changements dans l'activité des gènes et donc leur expression, en fonction des facteurs environnementaux au sens large.

La fin de sa carrière est beaucoup moins auréolée de gloire. Critiqué par ses pairs, notamment par Cuvier et son école, méprisé par Napoléon I^{er}, Lamarck termine sa vie de façon douloureuse : il perd ses biens dans des spéculations désastreuses. Il doit vendre son précieux herbier et il devient complètement aveugle. Oublié, en difficulté financière ou ruiné, ne survivant que par le dévouement affectueux de ses deux filles, il meurt à Paris en décembre 1829, à 85 ans. Comble de l'anonymisation, sa dépouille est perdue au cimetière Montparnasse dans un ossuaire de fosse commune... Triste fin pour un grand scientifique.

Révolution et guerre : le château natal de Lamarck rayé de la carte

Son château natal de Bazentin-le-Grand a été détruit à la Révolution et ses propriétés morcelées et vendues. De plus, la Guerre de 1914-18 a détruit la totalité de cette commune, l'une des plus touchées pendant la bataille de la Somme de 1916. Il ne reste rien aujourd'hui des traces du château natal de Lamarck. Seuls le monument Lamarck et le bois du parc du château familial restent visibles dans le paysage.

Le monument Lamarck



Monument Lamarck à Bazentin - C. Savary

L'apport scientifique de Lamarck est souvent apprécié comme étant considérable. Il a parfois été surnommé « le Linné français » (QUÉTU & WATTEZ, 1994). *A contrario*, le peu de reconnaissance de sa nation à la fin de sa vie a été une profonde injustice. AYMONIN (1981) écrit : « [...] l'entrée officielle de l'herbier de Lamarck dans les collections nationales françaises eut lieu le 29 novembre 1886. [...] Ainsi était revenue en France une collection botanique

d'un intérêt scientifique considérable, collection qui était restée « privée » et dont Lamarck, face à des difficultés financières, dut se défaire très probablement en 1824, cinq années avant sa mort, dans la pauvreté ; il n'y a plus de tombe de Lamarck, mais Darwin repose à Westminster ! [...] Les rares botanistes ayant publié directement sur l'herbier de Lamarck ont souligné l'étendue mondiale de la collection, attestée par les nombreux écrits sur l'œuvre scientifique imprimée de Lamarck, confirmée chaque année par les consultations fréquentes auxquelles procèdent les taxonomistes de tous pays. »

Cette injustice se devait d'être réparée. Au début du XX^e s., une quinzaine de professeurs du Muséum national d'histoire naturelle, emmenés par le directeur E. Perrier, lèvent une souscription publique pour élever un monument digne du grand homme dans le jardin des plantes de Paris. L'inauguration a lieu en juin 1909 sous la présidence d'Armand Fallières, président de la République.

Mais il importe de rendre aussi hommage en Picardie à cet

illustre picard. La Société linnéenne du Nord de la France lance à son tour une souscription pour faire ériger un monument à la mémoire du Chevalier de Lamarck à Bazentin même (QUÉTU & WATTEZ, 1994). L'inauguration a lieu en mai 1913 en présence du préfet, du député de la circonscription, et d'E. Perrier, directeur du Muséum national d'histoire naturelle et représentant le président du Conseil des ministres. Le buste de Lamarck est dû au talent d'Albert Roze, célèbre sculpteur amiénois.

Pendant l'occupation du village par les troupes, les Allemands ont respecté ce château renommé, notamment en apposant un panneau rappelant le lieu de naissance de l'illustre naturaliste. Hélas, le monument ne reste debout que trois ans : l'offensive de 1916 le détruit, comme le château. A. Roze refait le buste vers 1925-1928, qui est réimplanté au centre du village progressivement reconstruit.

Lamarck rédige un autre monument scientifique botanique : le chapitre botanique de *L'Encyclopédie méthodique*. Au siècle des Lumières se développent en effet les encyclopédistes, qui cherchent, comme Thomas de Cantimpré ou Vincent de Beauvais au XIII^e s., à rassembler tout le savoir technique et scientifique dans un seul ouvrage. La plus fameuse est celle de Diderot et d'Alembert. *L'Encyclopédie méthodique*, corédigée par un collectif de savants souvent célèbres, est le prolongement et l'amélioration de l'ouvrage de Diderot et d'Alembert. D'autres botanistes haut-français sollicités par Lamarck ont contribué à cette encyclopédie, comme du Maisnial de Belleval et surtout l'Abbé Poiret. C'est en effet à l'Abbé Poiret, autre picard, que Lamarck a confié le soin de terminer le chapitre consacré à la botanique de cette encyclopédie.

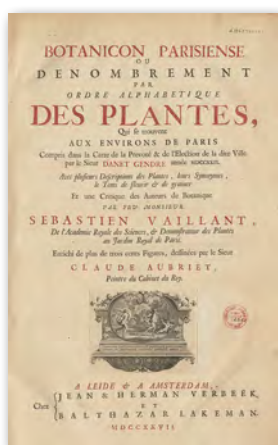
Au XVIII^e s. comme au XVII^e s., une partie des données floristiques dans le sud des Hauts-de-France sont issues d'herborisations de botanistes habitant Paris. La plupart sont liés au Jardin du Roi, devenu en 1793 le Muséum national d'histoire naturelle, qui rayonne sur la botanique mondiale pendant le siècle des Lumières.

4.7 La botanique parisienne déborde sur la Picardie

Divers botanistes parisiens montent vers les contrées situées au nord de Paris pour herboriser à la fin du XVII^e et au XVIII^e s. Au XVIII^e s., le Jardin du Roy est considéré comme le pôle mondial des sciences naturelles. Ses nombreux naturalistes prennent la diligence pour se rendre spécifiquement dans des contrées un peu éloignées de Paris, ou passent quelques jours dans le Nord de la France à l'occasion d'un périple vers les îles britanniques ou l'Europe du nord.

La flore des Hauts-de-France est en effet reconnue au XVIII^e s. pour abriter des espèces introuvables autour de Paris, en particulier sur les littoraux et dans les vallées tourbeuses froides. Parmi les plantes les plus rares de France, se trouve la célèbre Gesse maritime (*Lathyrus japonicus* subsp. *maritimus*, à l'époque *Pisum maritimum*), qui a attiré de nombreux botanistes et collectionneurs.

Pitton de Tournefort



Pitton de Tournefort herborise en plusieurs points du sud des Hauts-de-France. Vaillant relate ainsi dans son *Botanicon Parisiense* que Tournefort trouve la Belladone (*Atropa belladonna*) à Chantilly autour de la Fontaine Sylvie. Il est intéressant de souligner que Paolo Boccone, quelques décennies auparavant, dans les années 1630, avait aussi trouvé la Belladonne à Chantilly.

C'est Tournefort qui forme Sébastien Vaillant à la botanique : il devient son « maître ». Sébastien Vaillant vient notamment herboriser sur le littoral picard, où il récolte par exemple la Gesse maritime (*Lathyrus japonicus* subsp. *maritimus*). Des exemplaires sont présents dans son herbier conservé au Muséum national d'histoire naturelle et qui date des environs de 1710 (WATTEZ, 2018).

Vaillant passe 36 ans à prospecter tous les environs de Paris pour établir sa *Flore des environs de Paris*. Les limites qu'il s'est fixées sont celles de l'archevêché de Paris (cf. carte ci-dessous). Elles englobent quelques communes du sud de l'actuel département de l'Oise.

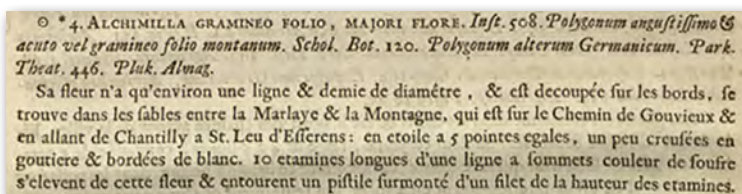
Botanicon Parisiense - P. de Tournefort -
Bibliothèque nationale de France

Dans son *Botanicon Parisiense*, paru en plusieurs fois après son décès en 1722, figurent dans l'édition de 1727, des indications de présence d'espèces pour le sud de l'Oise : *Alchemilla gramineo folio, majori flore* « qui est sur le chemin de Gouvieux et en allant de Chantilly à Saint-Leu d'Esserent » :



Carte de l'archevêché de Paris extraite du *Botanicon Parisiense*

Il en va de même pour Pyrame de Candolle, spécialiste des Légumineuses (DE CANDOLLE, 1825-27) qui a aussi prélevé la Gesse maritime au XVIII^e s. sur les levées de galets de Cayeux-sur-Mer au sud de la Baie de Somme (WATTEZ & AYMONIN, 1986). On peut d'ailleurs souligner que l'engouement pour la botanique et les collections de plantes séchées est tel aux XVIII^e et XIX^e s. que certaines espèces ont été tellement collectées, pillées même, qu'elles ont totalement disparu de France. L'exemple de la Gesse maritime est caractéristique. Il faut aller sur les côtes anglaises pour retrouver cette espèce, exagérément récoltée par les botanistes collectionneurs.



Extrait du *Botanicon Parisiense* - Bibliothèque nationale de France



A gauche : *Pisum maritimum* dans l'herbier de Vaillant (env. 1710) du Muséum national d'histoire naturelle issu de récoltes à Cayeux-sur-mer.

A droite : *Pisum maritimum* dans l'herbier de de Candolle 1793 du Muséum national d'histoire naturelle. Clichés aimablement transmis par G. Aymonin (Muséum national d'histoire naturelle) à J.-R. Wattez - WATTEZ, 2018

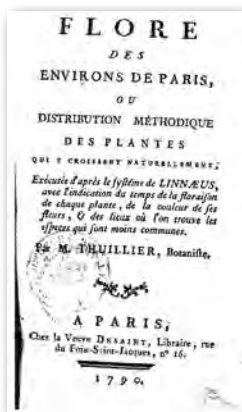
Les Jussieu

Les botanistes de la lignée Jussieu herborisent tout autour de Paris, atteignant parfois le sud de l'Oise. Antoine-Laurent de Jussieu, le quatrième de la lignée des cinq Jussieu botanistes, vient ainsi herboriser en 1780 dans le Vexin sur les buttes sableuses acides de la Molière de Sérans. Il y récolte des plantes aujourd'hui très rares ou disparues des Hauts-de-France, comme Le Lycopode sélagine (*Huperzia selago*) à Montjavoult en 1780 (ALLORGE, 1922 ; DIGITALE, 2020).



Lycopode sélagine (*Huperzia selago*) - P. Housset

Jean-Louis Thuillier



Flore des environs de Paris - J.-L. Thuillier, BNF

Botaniste parisien né à Creil, Jean-Louis Thuillier publie en 1790 la *Flore des environs de Paris*. Il herborise avec A.-L. de Jussieu. Les données qui y sont présentées s'étendent jusqu'à Fontainebleau au sud, et Compiègne ou Beauvais au nord. Mais le nombre de données dans le sud de la Picardie y est limité, quoique des espèces de grande valeur y soient mentionnées, comme le Nard raide (*Nardus stricta*) à Senlis et Compiègne, la Canneberge (*Vaccinium oxycoccos*) à Coye-la-Forêt, la Céphalanthère rouge (*Cephalanthera rubra*) à Chantilly...

Louis Graves (1857) nous apprend que Thuillier a apparemment repris une partie des données anciennes de Vaillant (*Botanicon parisiense*, 1727) et de Pitton de Tournefort (*Flore des environs de Paris*, 1698) sans les distinguer de ses propres observations ; ce qui se ressent à la lecture de l'ouvrage. Il n'en demeure pas moins que des observations inédites y sont consignées.

Le même Louis Graves précise l'histoire de la botanique dans l'Oise dans son *Catalogue des plantes observées dans l'étendue du département de l'Oise* (1857) : « Les environs de Paris, étudiés dès le temps de Tournefort (*Histoire des plantes qui naissent aux environs de Paris*, 1698), de Vaillant (*Botanicon Parisiense*, 1723), de Dalibard (*Florae Parisiensis Prodomus*, 1749), ont vu se succéder, depuis la fin

du XVIII^e s., les travaux de Bulliard, Thuillier, Francoeur, Chevallier, les quatre éditions de la nouvelle Flore de M. Mérat, enfin la Flore analytique de MM. Cosson et Germain [...]. Quoiqu'une grande partie du département puisse être considérée comme située dans le rayon de la flore parisienne, les auteurs ont signalé peu de plantes recueillies sur son territoire. Les indications anciennes se réduisent à un très petit nombre d'espèces des environs de Chantilly et de Compiègne, mentionnées par Tournefort et par le *Botanicon Parisiense*, reproduites sans vérification dans la Flore de Thuillier et dans quelques autres ouvrages. »



Nard raide (*Nardus stricta*) - C. Blondel



Céphalanthère rouge (*Cephalanthera rubra*) - V. Cohez

On l'a vu, le Chevalier de Lamarck herborise en vallée du Thérain entre 1795 et son décès en 1824, sans que l'on ait d'autres informations de ses découvertes que ses parts d'herbier.

Antoine-Laurent de Jussieu, héritier de la grande lignée des Jussieu, scientifiques de haut-niveau, est directeur du Muséum national d'histoire naturelle en 1794 puis professeur de botanique à la Faculté de médecine de Paris entre 1804 et 1826.

Il vient herboriser dans le sud de la région : selon ALLORGE (1922), on trouve le Lycopode sélagine (*Huperzia selago*) dans son herbier (*Lycopodium selago* à l'époque), en provenance de la Molière de Sérans (Oise, en limite du Val d'Oise). En l'état actuel de nos connaissances, il semblerait qu'il s'agisse de la seule donnée de *H. selago* pour l'Oise.

Manon Roland : première femme botaniste de Picardie ?

Manon Roland de la Platière est une révolutionnaire française renommée pour sa libre-pensée. Ses célèbres lettres et mémoires relatent la Révolution française vue de l'intérieur par une femme libre. Ses compétences en floristique sont beaucoup moins connues (FRANÇOIS, 2021).

Admiratrice de Jean-Jacques Rousseau, elle se forme à la botanique et échange avec plusieurs floristiciens de France comme Antoine-Laurent de Jussieu. Son mari, Jean-Marie Roland de la Platière, publie en 1783 un *Art du tourbier ou traité des différentes manières d'extraire la tourbe et de l'employer* qui concerne notamment les vallées tourbeuses de la Somme et ses affluents. Cet ouvrage qu'elle a co-écrit contient des observations botaniques précises autour d'Amiens qu'elle a réalisées en majeure partie. Mais ce traité ne mentionne ni son nom ni sa contribution ! Le XVIII^e s. est en effet un siècle de lumières pour les hommes, mais reste un siècle d'obscurité pour les femmes. Or, ces données floristiques de Manon Roland sur les tourbières amiénoises constitueraient, en l'état actuel de nos recherches, les premières données botaniques publiées dans la Somme, et les premières observations féminines de Picardie (FRANÇOIS, 2021).

Avant la Révolution, les hommes empêchent les femmes d'exercer une activité scientifique (PHILIPPE & ANDRÉ, 2020). Les femmes botanistes ont dû attendre encore le XX^e s. avant de pouvoir être reconnues pour leurs compétences scientifiques, en Hauts-de-France comme dans le reste de la France.



Portrait de Manon Roland, estampe de François Bonneville - Bibliothèque nationale de France



Art du tourbier ou traité des différentes manières d'extraire la tourbe et de l'employer - Jean-Marie Roland, Google books

Depuis le XVIII^e s., voire avant, les jardins botaniques des Hauts-de-France ont été des vecteurs importants de diffusion de la connaissance de la flore.



Chapitre 5

Floraison de jardins botaniques au XVIII^e siècle

« On convient assez que la Providence fait naître dans chaque pays les plantes nécessaires pour guérir les maladies de ses habitans ; il faut donc connoître ces plantes : quel meilleur moyen que de les rassembler dans un jardin où on les démontre et où on enseigne leurs vertus ? » in LECLAIR (1900)

Au XVII^e s., les sciences naturelles commencent à rayonner. Le développement des sciences et de la botanique amène à créer des supports d'apprentissage des plantes médicinales. Le premier jardin botanique de France est créé à Montpellier au XVI^e s. Le premier jardin botanique au nord de Paris semble être celui de Lille.

Le premier jardin botanique des Hauts-de-France : Lille vers 1640

Le premier jardin botanique des Hauts-de-France est créé à Lille vers 1640 (HOCQUETTE, s. d. ; LECLAIR, 1900 ; DECROIX, 1958). Les documents l'attestant sont aux archives municipales de Lille. C'est le Docteur Ricart, pharmacien, qui crée ce jardin botanique ; le Docteur Wion en dresse le catalogue des plantes en 1644 (BOULAY, 1878 ; LECLAIR, 1900).

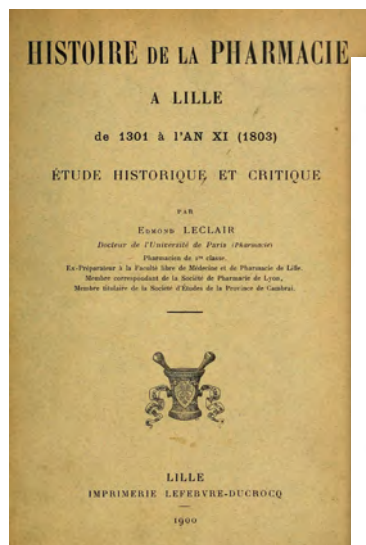
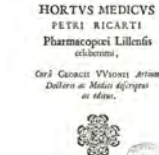
Un autre jardin est implanté sur un emplacement différent vers 1750 par le médecin Pierre Cointrel (HOCQUETTE, s. d.). Il le façonne pour son « cours public de botanique » ouvert en 1753, rue Dauphine à Lille. Ce cours dure jusqu'à son décès en 1760. Il est fréquenté notamment par des élèves de l'école de chirurgie et de pharmacie de Lille. Jean-Baptiste Lestiboudois prend ensuite la charge de ce jardin botanique à partir de 1770 (DECROIX, 1958).

Le jardin botanique d'Amiens, en 1751

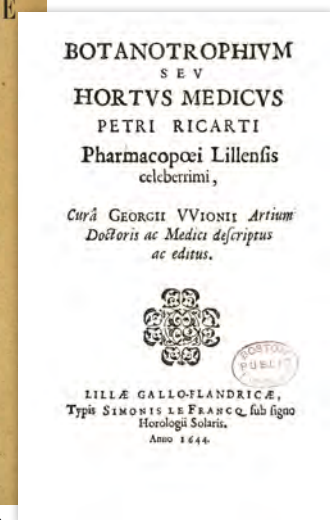
C'est le duc de Chaulnes, gouverneur de Picardie, qui propose à Louis XV de donner au maire de la ville l'emplacement appelé « Jardin du Roi » en mai 1751. La ville en abandonne alors la jouissance à l'Académie d'Amiens, qui ne soit « user et jouir du terrain que pour la perfection de la botanique ». L'académie confie à trois de ses membres l'administration du jardin : MM. de Toulle, d'Esmerly, médecins et Dom Robbe, prieur des Feuillants. Ce dernier en est le premier professeur de juin 1754 à juin 1758.

En 1758, son collègue d'Esmerly lui succède. En 1778, son confrère et ancien élève, Denamps, est chargé du cours jusqu'en 1793.

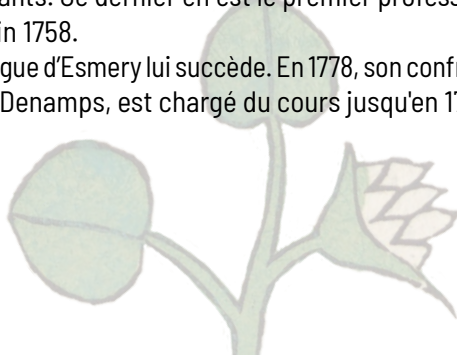
À cette date, l'académie étant dissoute, l'existence du jardin est menacée. La ville d'Amiens assume l'entretien du jardin et l'organisation du cours qui est offerte à Lendormy, médecin chef de l'hôpital militaire. Puis un de ses collègues, le Docteur Sourdiaux, enseigne non seulement la botanique, mais aussi la zoologie et la minéralogie. À sa mort, un concours est ouvert pour lui succéder. Le Docteur Trannoy, chirurgien de bataillon, poursuivant ses études à Paris, est nommé, probablement sur la recommandation de Duméril, son ancien condisciple à Amiens, alors professeur au Muséum national d'histoire naturelle.



Le précieux ouvrage de LECLAIR (1900) sur l'histoire de la pharmacie à Lille de 1301 à 1803 - Open Knowledge Commons and Harvard Medical School



Le catalogue en latin de la flore du Jardin botanique de Lille en 1644, qui serait le premier jardin botanique connu des Hauts-de-France. George Wion (*Georgii Wionii*) est l'auteur de ce catalogue, Pierre Ricart (*Petri Ricarti*) le créateur du jardin.



La future Impératrice Joséphine Bonaparte au Jardin botanique d'Amiens

Trannoy accueille en 1803 le premier consul Napoléon Bonaparte à Amiens. Il organise la visite de la future impératrice Joséphine au jardin botanique. Passionnée d'horticulture, elle y assiste au cours de botanique. Suite à cette visite, le jardin botanique obtient des plantes rares reçues de Paris, la création de serres et la construction d'habitations.

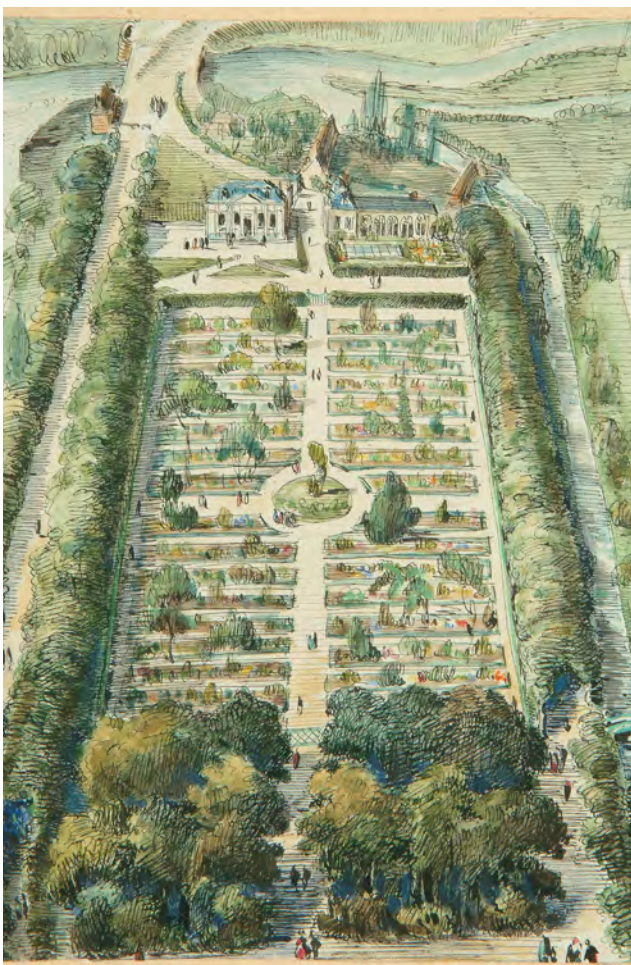
En 1807, Trannoy est chargé d'enseigner la botanique aux étudiants des cours nouvellement créés de médecine et de pharmacie pour lesquels l'enseignement devient commun. En 1808, Barbier remplace Trannoy, puis Pauquy lui succède. Le Docteur Richer occupe la chaire de botanique de 1866 jusqu'en 1879. Ses leçons d'ouverture du cours de botanique municipale sont toujours suivies par l'élite de la population amiénoise.

Trannoy : un phytopatronyme pour un professeur de botanique

Selon plusieurs toponymistes, Trannoy vient de tremblay qui signifie « la tremblaie », comme *Quesnoy* la chênaie, *Carnoy* la charmaie, *Corroy* la coudraie, *Tilloy* la tillaie, etc. Ce professeur de botanique porte donc un phytopatronyme, comme Linné ou De Lobel...



Peuplier tremble (*Populus tremula*) - J.-C. Hauguel



Après cette période municipale, l'école de Médecine a la charge de l'enseignement : la transformation des études nécessite des travaux pratiques que l'enseignement municipal ne peut organiser. En 1879, le Docteur Bernard est le dernier médecin qui occupe la chaire, à laquelle Moynier de Villepoix va donner tout son développement.

Ce jardin existe toujours après trois siècles de tribulations, et peut-être beaucoup plus. Un premier jardin botanique aurait en effet été créé bien avant le XVIII^e s. ; il aurait pris le nom de « Jardin du roi » en 1604 (AMIENS MÉTROPOLÉ, 2020).

Les cours de botanique y débutent en 1754 par DOM ROBBE (1754). Un catalogue des plantes qui sont visibles au Jardin des plantes est édité en 1754.

À la fin des années 1870, le jardin botanique est riche d'environ 2 000 espèces différentes proposées au public et aux étudiants de médecine. Le Docteur Richer, enseignant à l'école de médecine et responsable du jardin botanique, demande à cette époque une subvention pour compléter la collection, dont environ 300 espèces avaient disparu (RICHER, 1866).

Aimé et/ou Louis Duthoit (1803 - 1869) (1807 - 1874) : Amiens : vue cavalière du Jardin des plantes, vers 1850, encre et aquarelle sur papier blanc - collection du Musée de Picardie, Amiens, photo Com des images/Musée de Picardie. No inv. : M.P.Duthoit VIII-215

Le jardin botanique de Laon vers 1780-90

À Laon au XVIII^e s., la botanique est impulsée par la Société d'agriculture de la généralité de Soissons via son bureau de Laon. Cette société d'agriculture est particulièrement active, avec une concurrence entre ses deux bureaux de Soissons et Laon, bien que censés être soudés et parler d'une seule voix (ROUIT & MATTON, 1856). En 1786, le bureau de Laon décide la création d'un cours public de botanique dans la haute ville de Laon. Approuvée par l'Intendant, le projet reçoit de sa part 150 livres, et l'Hôtel de ville offre son jardin à la culture des plantes qui seront étudiées. Les cours sont dispensés par l'Abbé Chalenton deux fois par semaine du 1^{er} mai au 1^{er}

septembre. « De nombreuses affiches en annoncent l'ouverture, qui se célèbre avec solennité le 1^{er} juillet, en présence du Bureau réuni extraordinairement, et d'une brillante compagnie » relatent ROUIT & MATTON (1856). Ce bureau de Laon de la Société d'agriculture de Soissons est actif pendant 30 ans, en particulier grâce au père Cotte, botaniste et passionné de toutes sciences et techniques. C'est avec le père Cotte et d'autres scientifiques que, dans les années 1780, apparaît dans le Laonnois le projet de constituer une Flore illustrée, la première des Hauts-de-France à notre connaissance, dont nous parlerons dans le chapitre suivant.

Un jardin botanique à Soissons fin XVIII^e s.

Un jardin botanique est mentionné à Soissons à partir de 1796. Il sert de support aux cours de botanique donnés par Poiret à l'école centrale de l'Aisne (MARTIN & JACOB, 1837).

Un jardin botanique à Douai au XIX^e s.

Un jardin botanique est créé rue d'Arras en l'an VII de la République au moment de la création de la société d'horticulture de Douai. Il est implanté sur d'anciens jardins du couvent des Capucins. Il est toujours mentionné au début des années 1830, mais lié à « la Société d'agriculture, sciences et arts de Douai, où elle fait des essais agronomiques » et « une belle collection de plantes classées comme celle du Jardin des plantes de Paris, une vaste orangerie et une serre chaude, où sont 5 000 plantes indigènes et exotiques » (GUYOT & FERE, 1834-35).

Souignons que ce chiffre de « 5 000 plantes » ne signifie pas 5 000 espèces différentes, mais qu'il paraît tout de même singulièrement élevé.

Jardin Botanique , à Douai. La Société d'Agriculture, Sciences et Arts a un autre jardin botanique, où elle fait des essais agronomiques. Il renferme des pépinières de toutes sortes, une belle collection de plantes classées comme celle du Jardin des Plantes de Paris ; une vaste orangerie et une serre chaude, où sont 5,000 plantes indigènes et exotiques.

Un projet de jardin botanique à Abbeville au XIX^e s.

La Société d'émulation d'Abbeville a voté à plusieurs reprises le projet de créer un jardin botanique à Abbeville afin de développer cette science, en 1837 et dans les années 1850.

Le jardin botanique de Saint-Quentin au XIX^e s.

Les mémoires de la Société académique de Saint-Quentin comprennent des articles sur la composition du jardin botanique de cette société (MAGNIER, 1874-1878). Ce jardin est créé par Léon Magnier au début des années 1870. Son fils Charles Magnier, botaniste et bibliothécaire de la ville, en est ensuite directeur. Nous n'avons pas plus d'informations sur les activités qui y sont liées.

Alors que les premières Sociétés savantes apparaissent et que des jardins botaniques sont implantés dans les centres de formation en médecine et pharmacie, naissent aussi les premiers ouvrages sur la flore du Nord de la France.



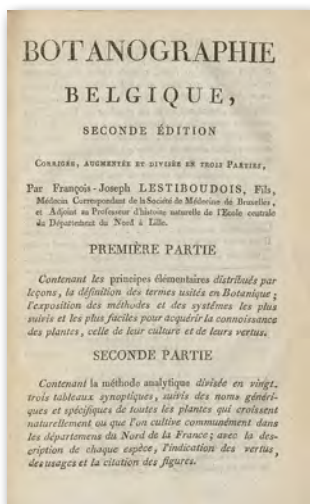
Chapitre 6

Les premières « flores » locales au XVIII^e siècle

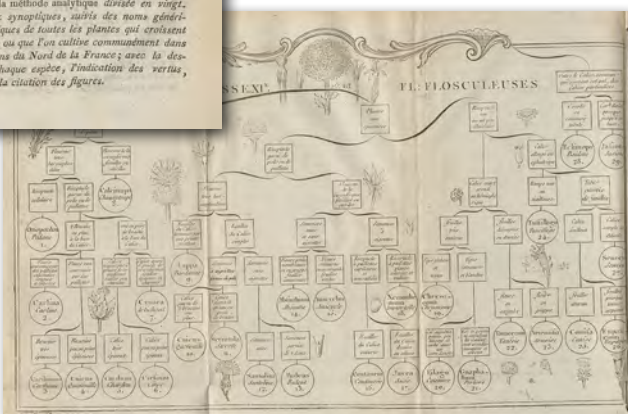
« Depuis longtemps déjà la nécessité d'une flore nouvelle de la Picardie avait été reconnue [...]. Que de fois avons-nous entendu de jeunes adeptes de la science [botanique] exprimer leurs regrets de ne pas avoir à leur disposition, pour diriger leurs premiers pas, un ouvrage sur notre intéressante végétation. » ÉLOY DE VICQ, 1883

Si les botanistes parisiens ont déjà publié fin XVII^e ou début XVIII^e s. des flores locales (PITTON de TOURNEFORT, 1698 ; VAILLANT, 1727), ce n'est qu'à partir de la fin du XVIII^e s. que paraît le premier ouvrage de botanique locale séparé des usages médicaux, avec des données géolocalisées au moins à l'échelle de la commune. Une dynamique de publications débute au même moment.

La première flore des Hauts-de-France : Botanographie Belgique de J.-B. LESTIBOUDOIS (1781)



La toute première flore publiée pour les Hauts-de-France paraît en effet en 1781 par François-Joseph LESTIBOUDOIS : *Botanographie Belgique ou Méthode pour connaître facilement toutes les plantes qui croissent naturellement ou que l'on cultive communément dans les provinces septentrionales de la France*. Cette œuvre est surtout une compilation de la Flore de Jean-Baptiste de Lamarck qui venait de paraître en 1778. GÉHU & DURIN (1964) ont écrit au sujet de cet ouvrage : « C'est une compilation, arrangée pour le Nord de la France, de la Flore française de Lamarck [...] ; les stations locales d'espèces semblent assez fantaisistes. La seconde édition de cet ouvrage, réalisée par le fils du premier auteur en l'an VI de la République, n'apporte guère de vues plus originales. » Cette flore contient des clefs dichotomiques issues de la Flore de Lamarck ; ce dernier est apparemment l'un des premiers au monde à en proposer.



En haut à gauche : *Botanographie Belgique, ou Flore du nord de la France et de la Belgique proprement dite* - Bibliothèque nationale de France. En bas à gauche : première page de la 2^e partie de la *Botanographie Belgique* de LESTIBOUDOIS (1781) ; A droite : tableaux lamarckien de classification dichotomique des fleurs dites « flosculeuses »

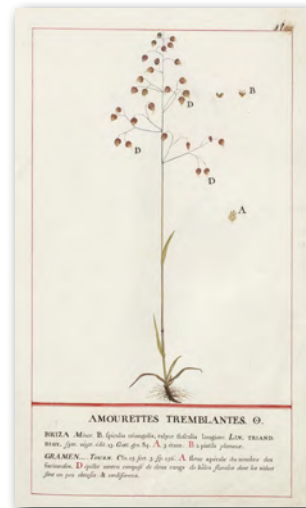
La Flore des Prémontrés dans l'Aisne vers 1785-1789

Il y a eu plusieurs projets de « Flore de l'Aisne ». La première date des années 1780 et concerne une flore au sens de guide illustré des plantes du département. Elle est appelée *Flora praemonstrensis* (« Flore des Prémontrés ») par ses auteurs car il s'agit d'une flore élaborée par le dernier abbé de l'ordre des Prémontrés, l'Abbé l'Écuy. Passionné par les sciences, il souhaite disposer d'un « guide » de la flore locale pour ses jeunes novices.



Gauche : au milieu de la forêt, l'Abbaye de Prémontré au XVIII^e s., avant la Révolution ; droite : vue générale de la butte de Laon par Tavernier de Jonquières vers 1780 - Bibliothèque nationale de France

Cette flore n'est pas menée à son terme : la Révolution de 1789 stoppe toute l'activité monastique à Prémontré comme ailleurs. Seules 670 planches ont pu être dessinées. Il en reste 556 aujourd'hui, conservées à la Bibliothèque municipale de Laon (MARTINET, 1987). Cette collection constitue un chef-d'œuvre de dessins botaniques du XVIII^e s. comme il n'en existe à notre connaissance aucun autre pour le Nord de la France. Le réalisme et la qualité graphique remarquables vont de pair. Le plus remarquable est probablement le fait que l'on dispose encore, 250 ans après, des notes de terrain initiales. Claude-Antoine Lemarchants de Cambronne, botaniste du Laonnois, a en effet localisé de façon assez précise les espèces rencontrées dans le Laonnois qui ont servi à dessiner les aquarelles de cette « flore » (MARTINET, 1987).



De gauche à droite : taxons disparus des Hauts-de-France : Gratiola officinale (*Gratiola officinalis*), Petite Brize (*Briza minor*) ; espèces disparues ou exceptionnelles dans l'Aisne : Rossolis à feuilles longues (*Drosera longifolia* ou *D. intermedia*) - In *Flora praemonstrensis*, 1789 - Bibliothèque municipale de Laon

La flore du Nord de la France de François Antoine ROUCÉL (1803)



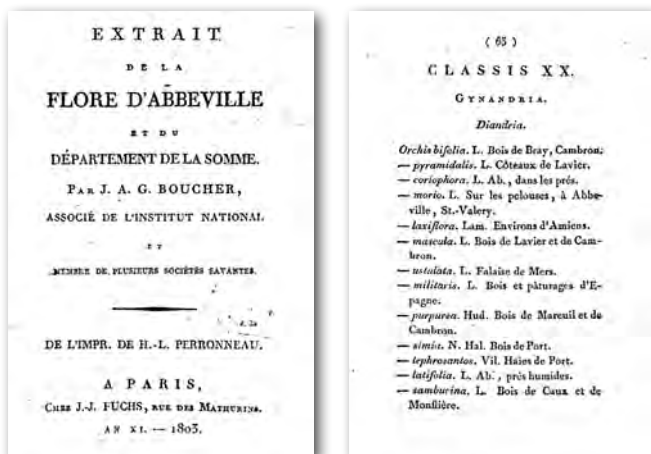
En 1803 paraît la *Flore du Nord de la France* par ROUCÉL, botaniste de la Société d'Histoire naturelle de Bruxelles et officier de santé de la ville d'Alost. Elle est éditée à Paris. F. Roucel a déjà édité une flore du Brabant intitulée *Traité des plantes les moins fréquentes qui croissent naturellement dans les environs des villes de Gand, d'Alost, de Termonde et Bruxelles...* Il réitère en parcourant pendant 28 ans les Flandres françaises et belges. Cet ouvrage concerne la flore sauvage autant que la flore cultivée ou ornementale.

Il s'agit encore d'une « flore à l'ancienne », où sont indiquées les propriétés et vertus médicinales des espèces. On y apprend par exemple que les fruits de *Ligustrum vulgare* sont « employés pour rougir le vin ». Elle est ordonnée selon le système de Linné. Flore descriptive, elle ne possède cependant aucune illustration.

Mais cette Flore du Nord de la France concerne uniquement l'actuelle Belgique, qui a été incorporée à la République française suite aux conquêtes des armées de la Révolution !

L'Extrait de la flore d'Abbeville et du Département de la Somme de BOUCHER DE CRÈVECŒUR (1803)

Une première tentative antérieure de flore locale côté Picardie est envisagée à la même époque par Charles-François du Maisniel de Belleval, botaniste abbevillois du XVIII^e s. Mais ce projet ne peut être mené à bien du fait de son décès en 1790. Son ami botaniste abbevillois Armand Boucher de Crèvecœur reprend le flambeau. Dans son *Extrait de la Flore d'Abbeville et du Département de la Somme* (1803), il valorise ainsi les données de Maisniel de Belleval antérieures à 1790, mais ne les distingue hélas pas dans le texte.



Extrait de la flore d'Abbeville par Boucher de Crèvecœur, Google books

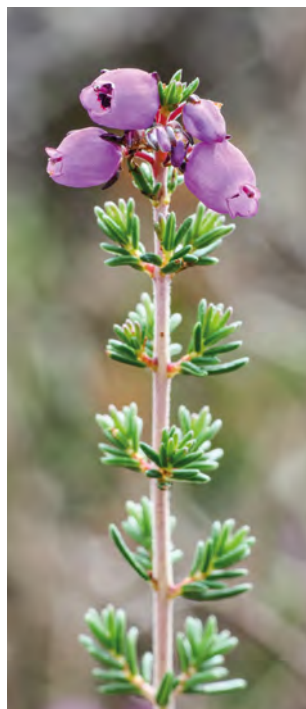
Cette flore rassemble 1 500 espèces de plantes. Ce chiffre apparaît très élevé pour l'époque et pour un département, car la grande majorité des observations sont concentrées sur l'Abbevillois. Les données à l'est d'Amiens y sont très rares et il n'y a aucune donnée concernant le Santerre ou la haute vallée de la Somme, éloignés d'Abbeville.

Ce chiffre traduit une forte pression de prospection, mais uniquement dans la moitié ouest du département, surtout dans l'Abbevillois, lieu de sa résidence, ainsi qu'un niveau de connaissance taxonomique semble-t-il pointu. Les plantes y sont classées suivant le système sexuel de Linné.

Étonnamment, les espèces ne sont jamais citées dans plus d'une ou deux localités. Aucune indication ne concerne la fréquence. On devine que les espèces qui sont indiquées uniquement par milieux sont abondantes, comme la Pâquerette « *Bellis perennis* : prés », l'Orchis punaise « *Orchis coriophora* : prés ». Il cite notamment les premières données départementales (ou régionales) écrites pour de nombreux taxons aujourd'hui disparus dans la Somme (*), ou très rares et menacés :

- la Mélisque penchée (*Melica nutans**) Bois de Mareuil ; Cambron ;
- la Petite brize (*Briza minor**) Bois Brûlé ;
- la Cynoglosse d'Allemagne (*Cynoglossum montanum* (= *C. germanicum*)* Forêts ;
- la Lysimaque à fleurs en thyrses (*Lysimachia thyrsoflora**) Fossés d'Abbeville ;
- l'Oenanthe faux-boucage (*Oenanthe pimpinelloides**) Petit Laviers, Le Crotoy ;
- le Cumin des prés (*Carum carvi**) Péronne ;

- la Canneberge (*Vaccinium oxycoccos**) Villers-sur-Authie ;
- la Bruyère cendrée (*Erica cinerea**) près de Péronne ;
- l'Anémone fausse-renoncule (*Anemone ranunculoides**) Ab. Marais St Gilles ;
- la Brunelle laciniée (*Prunella laciniata**) Villers-sur-Mareuil...



Bruyère cendrée (*Erica cinerea*) - C. Blondel

Certaines données débordent du département et concernent la Seine-Maritime (forêt d'Eu), le littoral du Boulonnais ou la forêt de Compiègne. On y trouve par exemple le Sabot de Vénus (*Cypripedium calceolus*) cité de la Forêt d'Eu.

Les données concernant le Pas-de-Calais n'apparaissent apparemment pas dans la synthèse de DURIN & GÉHU (1964) sur l'histoire de la botanique dans le Nord - Pas-de-Calais, bien qu'il puisse s'agir d'espèces à forts enjeux comme la Prêle d'hiver (*Equisetum hyemale*), la Bruyère à quatre angles (*Erica tetralix*) à Saint-Josse...

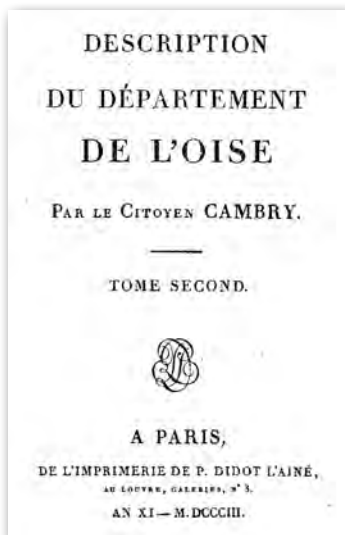
Boucher de Crèvecœur a été inspiré et motivé par son ami Dumont de Courset (1746-1824), châtelain botaniste-cultivateur

du Boulonnais. Il avait fait paraître de 1798 à 1805 (chez le même éditeur) les trois volumes de l'ouvrage *Botaniste cultivateur, ou description, culture et usage de la plus grande partie des plantes étrangères, naturalisées et indigènes, cultivées en France et en Angleterre, rangées suivant la méthode de Jussieu*. Cet ouvrage concerne très peu la flore sauvage, mais 8 700 espèces et variétés cultivées.



Anémone fausse-renoncule (*Anemone ranunculoides*) - C. Blondel

Catalogue de la flore de l'Oise de Jacques CAMBRY (1803)



Description du département de l'Oise de J. Cambry, Bibliothèque nationale de France

C'est également en 1803 que paraît la première liste de la flore du département de l'Oise, établie par CAMBRY. Il s'agit plutôt d'un ouvrage décrivant l'ensemble du département de l'Oise. Cette synthèse comprend simplement une liste de toutes les plantes recensées dans ce département, sans indication de lieu ni de date, simplement de grands types de milieux. GRAVES dit à son sujet en 1857 : « Cambry a joint à sa Description du département de l'Oise, publiée en 1803 (tom. 2, pages 370-422), une liste d'environ huit cents plantes qui croissent autour de Beauvais, Songeons, Grandvilliers, Chaumont, La Villettertre, Méru, Compiègne, Chantilly, Senlis, Ermenonville, Crépy, Nanteuil-le-Haudouin. Ce catalogue énumère les espèces les plus vulgaires qui constituent, dans tous les pays, le fond de la végétation ; dépourvu de noms d'auteurs et d'indications de localités précises, il n'est d'aucune utilité au botaniste pratique, et l'on reconnaît aisément que l'écrivain dont Cambry s'est servi ne connaissait pas la matière... ». En effet, dans tous les cas, Jacques de Cambry (1749-1807) ne connaît pas l'Oise avant d'y être nommé premier préfet en l'an VIII (1799-1800) (CHARPIN & AYMONIN, 2003). Il n'a pu acquérir la connaissance botanique de tout un département en deux ou trois ans avant de publier en 1803, et avoir un regard critique sur la liste produite par un (ou plusieurs) botaniste(s), qu'il ne cite pas dans son œuvre.

L'Agrostographie du Département du Nord de la France de 1812 de DESMAZIÈRES

La première synthèse thématique recensée est celle de Desmazières en 1812 avec l'Agrostographie (c'est-à-dire une flore des Poacées) du Département du Nord de la France publiée chez Vanakum à Lille.



Botanographie Belgique - Gaspard Thémistocle Lestiboudois, 1827 - Bibliothèque nationale de France

Botanographie Belgique ou Flore du Nord de la France et de la Belgique proprement dite de 1827 par Gaspard Thémistocle LESTIBOUDOIS

Petit-fils de Jean-Baptiste Lestiboudois auteur de la première flore régionale, Gaspard Thémistocle Lestiboudois fait paraître en 1827 la *Botanographie Belgique ou Flore du Nord de la France et de la Belgique proprement dite*, en deux volumes. DURIN & GÉHU (1964) indiquent : « C'est un ouvrage remarquable pour l'époque et certainement le plus complet que nous possédions sur la Flore du Nord de la France ; toutefois, il semble bien que l'auteur n'ait pas personnellement bien exploré la région. Néanmoins, il signale les résultats des explorations faites par d'autres et les localités qu'il donne sont souvent nombreuses pour une même espèce. C'est une flore qui aujourd'hui encore est susceptible de fournir des renseignements intéressants. »

Oise : Catalogue et Prodrome des plantes d'Alexandre de LA FONS de MÉLICOQ de 1829 et 1839

En 1829, Alexandre de La Fons de Mélicocq édite un *Calendrier de flore ou Catalogue des plantes des environs de Noyon : classées d'après l'époque de leur floraison : ouvrage précédé de notices historiques sur Beauvais, Senlis, Compiègne et Noyon*. Né à Noyon et ayant habité l'Oise, l'Aisne, le Pas-de-Calais puis Lille et le Valenciennois, passionné d'histoire et de botanique, il développe ces deux activités en parallèle sur l'ensemble des Hauts-de-France et de ses abords (Ardennes). Sa fortune personnelle lui laisse le temps de s'adonner à ses passions et de publier de nombreux ouvrages et articles.

Puis en 1839 paraît le *Prodrome de la flore des arrondissements de Laon, Vervins, Rocroy et des environs de Noyon* par A. DE LA FONS, baron de MELICOQ. Il concerne trois départements. Les localités et l'écologie indiquées sont très précieuses.

Numérisation par Google books



La Flore du Hainaut de Gabriel HÉCART (1836)



Gabriel Hécart (1755-1838) – Bibliothèque municipale de Valenciennes

Gabriel Hécart n'est pas botaniste professionnel mais travaille comme secrétaire chez un particulier ou en mairie. Il est animé d'une grande curiosité intellectuelle, qui l'amène à avoir des centres d'intérêt diversifiés (flore, faune, géologie, littérature, journalisme, histoire...). Il rédige des articles pour le bulletin de la Société d'agriculture de Valenciennes et donne des leçons de botanique ouvertes à tous les publics. Il publie *Flora hannoniensis*, la *Flore du Hainaut*, en 1836 (deux ans avant son décès) dans les Mémoires de la société d'agriculture de Valenciennes. Elle concerne 1 441 plantes et champignons. GÉHU & DURIN (1964) indiquent : « Ce botaniste cite un grand nombre de localités intéressantes prouvant que lui, au moins, contrairement à la plupart de ses prédécesseurs, avait bien exploré la région dont il décrivait les végétaux. »

La retraite à 77 ans !

Gabriel Hécart est, professionnellement, surtout secrétaire de la Mairie de Valenciennes, jusqu'en 1832 : il ne prend sa retraite qu'à 77 ans...

Au XIX^e s. se multiplient les flores des environs de Paris, qui incluent le plus souvent la bordure méridionale de l'Oise. On peut citer par exemple un *Supplément au Catalogue raisonné des plantes vasculaires des environs de Paris* de Cosson et Germain de Saint-Pierre, qui paraît en 1842.

La Flore des environs de Paris de COSSON et GERMAIN de SAINT-PIERRE de 1845

Puis c'est la *Flore des environs de Paris* de Cosson et Germain de Saint-Pierre qui sort en 1845 ; elle comprend de nombreuses indications de plantes rares pour le sud de l'Oise, provenant notamment de Graves, de Rodin et de Léré.

Elle sera suivie d'une seconde édition en 1861.



Flore des environs de Paris - Cosson et Germain de Saint-Pierre, 1861 - Bibliothèque nationale de France



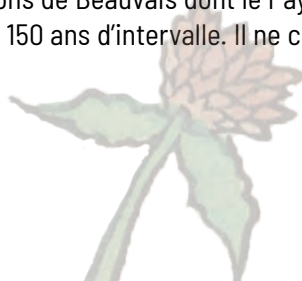
Catalogue des plantes de l'Oise - Louis GRAVES, 1857, Google books

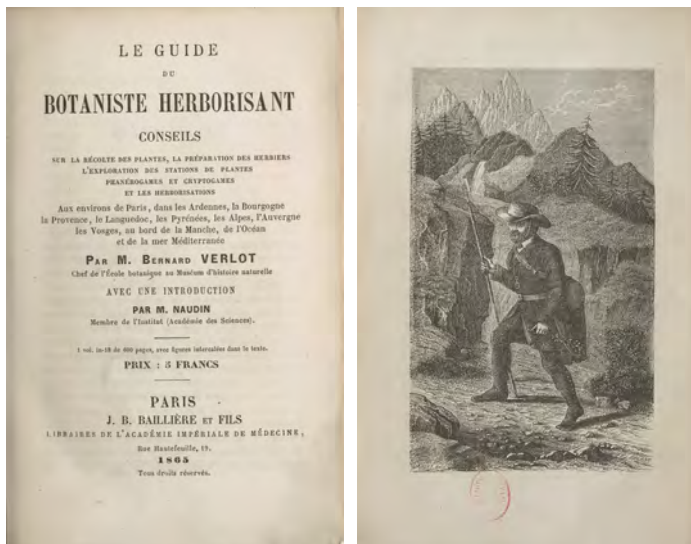
Louis GRAVES et son *Catalogue de la Flore du département de l'Oise* de 1857

C'est surtout le *Catalogue de la Flore du département de l'Oise* de 1857 de Louis GRAVES qui effectue la première synthèse floristique générale de ce département, basée sur des prospections de l'ensemble du département. Ce catalogue est issu d'un travail titanesque de 40 ans de terrain : Louis Graves parcourt en effet toutes les communes du département entre 1817 et 1857 pour y lister les plantes supérieures, les bryophytes, lichens et champignons (et les monuments car il est aussi féru d'histoire et d'archéologie !). Elle sera suivie d'une seconde édition en 1861.

Bernard VERLOT : le Guide du botaniste herborisant de 1865

Bernard Verlot emboîte le pas en éditant en 1865 à Paris le *Guide du botaniste herborisant. Conseils*. Cet ouvrage élaboré avec l'aide de botanistes isariens (E. de Marcilly pour Compiègne et H. Rodin pour le Beauvaisis) contient surtout, pour les Hauts-de-France, des descriptions d'itinéraires botaniques pour la forêt de Villers-Cotterêts, le massif de Compiègne et les environs de Beauvais dont le Pays de Bray. Ces descriptions sont particulièrement précises et utiles pour l'analyse historique à 150 ans d'intervalle. Il ne cite étonnamment pas l'ouvrage de référence de Louis Graves paru peu avant, en 1857.





1^{er} page du *Guide du botaniste herborisant* de VERLOT (1865), avec une planche romantique illustrant l'herborisation en montagne. Ci-dessous, un extrait de l'ouvrage - Bibliothèque nationale de France

hutea, DC. Les marais des bords de l'Oureq, près Silly-la-Poterie, offrent un grand nombre de plantes intéressantes ou comparativement rares, rappelons-les : *Swertia perennis*, L., plantes des hautes prairies et des montagnes; *Drosera longifolia*, L., et *D. rotundifolia*, L., *Anagallis tenella*, L., *Cladium Mariscus*, R. Br., *Schœnus nigricans*, L., etc.

Des plantes boréo-montagnardes dans les tourbières du Valois

L'itinéraire à Silly-la-Poterie dans les tourbières alcalines de la Vallée de l'Oureq indique les localités d'une flore exceptionnelle aujourd'hui disparue (VERLOT, 1865), comprenant notamment la Swertie vivace (*Swertia perennis*), plante boréo-montagnarde, le Rossolis à feuilles longues (*Drosera longifolia*) et le Rossolis à feuilles rondes (*D. rotundifolia*)...

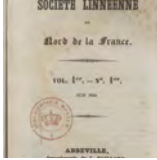


A gauche : Swertie vivace (*Swertia perennis*) ;
à droite : Rossolis à feuilles longues (*Drosera longifolia*) - B. Toussaint

Après les écoles ecclésiastiques puis l'Université de médecine de Douai qui détenaient le savoir et le droit de formation en botanique médicale, apparaissent au XVIII^e s. les premières sociétés savantes.

Progressivement, la botanique devient de plus en plus scientifique et profane, surtout après la Révolution de 1789.





Chapitre 7

La botanique portée par les sociétés savantes

« Mais le goût de la botanique ne fut pas seulement un caprice, elle en fit un objet d'étude, et d'études sérieuses. »
Mademoiselle Avrillion à propos de l'impératrice Joséphine, dans ses Mémoires, 1833.

À partir de la fin du XVIII^e s. se développent les sociétés savantes dans les Hauts-de-France, comme ailleurs en France et en Europe. Leur nombre a « explosé » en France entre 1850 et 1914. Elles jouent un rôle considérable dans l'essor des sciences naturalistes dans notre région, notamment de la botanique de terrain.

Elles se démocratisent progressivement au XIX^e s. DAYRAT (2003) indique : « Ce ne sont plus seulement des médecins ou des pharmaciens qui s'intéressent à l'étude des plantes. La démocratisation [...] provoque l'accès au savoir pour de nombreuses professions : les récolteurs de plantes et amateurs sont désormais ecclésiastiques, instituteurs, négociants, ingénieurs, exploitants agricoles, juges ou encore fonctionnaires des postes, des chemins de fer ou des contributions (impôts). Toutes ces personnes, qui apportent une incontestable richesse au panorama de la communauté botanique française, se retrouvent au sein des nombreuses sociétés savantes qui apparaissent dans la deuxième moitié du XIX^e s. »

Ce phénomène est d'autant plus marqué qu'à partir de 1850, la médecine n'est plus le seul accès aux sciences naturelles. L'agronomie amène aussi, parfois, un essor local de la botanique de terrain.

7.1 La botanique et les sociétés d'agriculture

Les premières sociétés à développer des activités naturalistes seraient apparemment (nous n'avons pas étudié les activités de toutes les sociétés savantes pluridisciplinaires de la région) la Société d'agriculture de Soissons, l'Académie royale des sciences, arts et lettres d'Amiens et la Société des sciences, de l'agriculture et des arts de Lille.

Les sociétés d'agriculture locales sont fondées en France à partir de 1761, dans le sillage de la Société d'agriculture de France établie en 1760 (PASSY, 1912). Elles ont, la plupart du

temps, une activité tournée vers l'agronomie et très peu vers la botanique. Cela étant, certains membres, agriculteurs ou agronomes, ont parfois des compétences avérées en botanique et cherchent à les partager. Nous avons ainsi trouvé au moins une société d'agriculture qui a une réelle activité botanique : la Société d'agriculture de Soissons (Aisne). Elle publie des articles de botanique de terrain dans ses bulletins, dispense des cours de botanique et a même un projet d'édition d'une flore locale.

La Société d'agriculture de Soissons

À Soissons et surtout à Laon

La Société d'agriculture de Soissons est fondée en 1761, comme une vingtaine d'autres sociétés de ce type en France. Elle est structurée en deux bureaux : celui de Soissons et celui de Laon. Le premier est exclusivement tourné vers l'activité agricole pure, tandis que le second s'occupe également de promouvoir la botanique.

Le bureau de Laon présente dans les années 1780 une activité botanique assez intense :

- cours de botanique (cf. chapitre sur les écoles de botanique) ;
- élaboration d'une flore locale, *Flora praemonstrensis* (cf. chapitre sur les premières flores locales).

Cette activité est largement liée au dynamisme de quelques

membres de la société : l'Abbé Cotte, le Marchants de Cambronne, et le porteur et financeur du projet *Flora praemonstrensis*, nous l'avons vu, l'Abbé des Prémontrés l'Écuy. Il semble que ces activités botaniques n'aient pas perduré après la Révolution de 1789. Celle-ci met fin à l'achèvement de la *Flora praemonstrensis*, mais aussi, semble-t-il, à toute l'activité botanique de la Société d'agriculture de Soissons.

Il est intéressant de souligner qu'à cette époque qui peut paraître lointaine, des sociétés pouvaient être à la fois « agricoles » et « naturalistes ».

À Valenciennes, Douai, Amiens comme à Lille, les activités de recherche sur la botanique sont à la fois concentrées au sein de sociétés à la fois d'agriculture, des sciences et des arts.

7.2 La botanique et les sociétés des sciences

Les sociétés ou académies des sciences

La plus ancienne société savante des Hauts-de-France est l'Académie de Soissons. Elle est fondée en 1674 dans le sillage de l'Académie française. La Révolution met fin à son existence en 1793. Elle ne s'est apparemment jamais tournée vers les sciences et n'a eu d'activités que littéraires : il s'agissait d'une académie de lettres, comme l'Académie française.

Par contre, quelques autres académies ou sociétés académiques des Hauts-de-France ont eu des activités scientifiques.

À Amiens

La première société scientifique samarienne est l'Académie royale des sciences, arts et lettres, reconnue officiellement en 1750 à Amiens. C'est une Société littéraire à sa naissance en 1746. Elle développe une activité botanique avec la création en 1755 du jardin botanique d'Amiens et les cours qui y sont donnés (TIERNY, 1987).

D'autres sociétés savantes se sont plutôt appelées « sociétés » qu'« académies » après la Révolution.



Logo de la Société des sciences, de l'agriculture et des arts de Lille, 1819

À Lille

La Société des sciences, de l'agriculture et des arts de Lille est créée en 1785, puis confirmée définitivement en 1802. Elle connaît de nombreuses évolutions de son intitulé entre 1785 et le Second Empire :

- en 1785 sous la dénomination de *Collège des Philalèthes* (« fondé à Lille en 1785 sous la protection du prince de Soubise, gouverneur des Flandres ») ;
- en 1802 sous le nom de *Société des amateurs des sciences et des arts de Lille* (mais parfois nommée *Société des amateurs de sciences et arts*) ;
- rebaptisée *Société des sciences, de l'agriculture et des arts de Lille* en 1819 ;
- renommée temporairement *Société royale des sciences, de l'agriculture et des arts de Lille* lors de la Restauration (ordonnance royale du 11 juillet 1829) ;
- puis appelée *Société impériale des sciences, de l'agriculture et des arts de Lille* sous le Second Empire.

Louis Pasteur et le Musée d'histoire naturelle de Lille

Cette société est notamment à l'origine de la création du Musée d'histoire naturelle de Lille en 1816, dont elle assure longtemps la gestion. Gaspard Thémistocle Lestiboudois en a été président en 1832, 1836 et 1848, ainsi que d'autres grands noms de la Science comme Louis Pasteur en 1857.

Les trois botanistes de la famille Lestiboudois animent la dynamique de la botanique dans les Flandres via cette société. Leurs travaux sur la flore du Nord conduisent à la création d'un patrimoine botanique important, qui a constitué le fonds de dotation initial du Musée d'histoire naturelle de Lille. En effet, la Société des sciences, des arts et des lettres de Lille est à l'origine du musée aménagé de façon à présenter au public ses collections de spécimens zoologiques.

En 1855, lors de la création de la Faculté des sciences de Lille, ce fonds est offert à la municipalité pour servir à l'enseignement des élèves. Cette nouvelle faculté est installée rue des Arts dans l'actuel Vieux-Lille.

C'est là que le botaniste Jean-Baptiste Lestiboudois transfère en 1794 son « jardin des plantes » dans le jardin de l'ancien couvent des Récollets. Ce jardin a encore été utilisé par son petit-fils (Gaspard Thémistocle Lestiboudois) pour son cours public de botanique de 1850 à 1857. Le professeur titulaire de la chaire d'histoire naturelle à la faculté devient le conservateur du musée.

Ainsi réunis en une société savante, les naturalistes lillois dont les botanistes emmenés par les Lestiboudois sont à l'origine d'un des plus grands des 22 musées d'histoire naturelle de province, qui est associé au Jardin des plantes.

Cette dynamique est unique en Hauts-de-France où aucun autre musée d'histoire naturelle n'a pu voir le jour. À Amiens, la Société linnéenne du Nord de la France a caressé cette ambition, mais sans obtenir de résultats. Après la dynamique liée aux Lestiboudois, l'activité botanique de la Société des sciences de Lille décroît.

Il n'y a plus aujourd'hui de collections botaniques dans le musée. On constate en effet que le plus souvent, les dynamiques de telle ou telle activité naturaliste sont liées à des « locomotives » scientifiques, qui tirent leurs collègues et amis. Souvent hélas, quand ces « motrices » disparaissent, les activités naturalistes des sociétés savantes cessent.

À Douai : la Société d'agriculture, des sciences et des arts née en 1799

La Société d'agriculture, des sciences et des arts de Douai naît en 1799. Les activités naturalistes y sont réduites et ponctuelles. L'abbé Bourlet y fait paraître un *Catalogue des plantes qui croissent naturellement dans les fortifications de la ville de Douai* en 1847. Puis Edmond GOSSELIN y publie en 1893-94, 1896 et 1909-1910 des *Contributions à la flore des environs de Douai*.



Logo de la Société académique de Saint-Quentin

À Saint-Quentin : la Société académique des sciences, arts, belles-lettres, agriculture et industrie de 1825

La Société académique des sciences, arts, belles-lettres, agriculture et industrie de Saint-Quentin existe depuis octobre 1825. Elle est reconnue officiellement par ordonnance royale en août 1831.

Si le cœur de son activité est très loin d'être naturaliste, elle publie ponctuellement quelques éléments naturalistes, en botanique (et entomologie). C'est notamment le cas :

- avec des articles de Melleville sur l'influence du sol sur la végétation dans l'Aisne (1837 à 1839) ;
- avec Augé de Lassus qui présente la conservation des plantes dans un herbier (1855 & 1857) ;
- avec les sieurs Blin-Paillet et Blin qui publient une liste des plantes de l'arrondissement de Saint-Quentin (1862 & 1863) ;
- avec Léon puis Charles Magnier qui éditent un catalogue des plantes du jardin botanique de Saint-Quentin (respectivement en 1873-74, puis 1875-78). Mais aucune information n'est apportée sur la vie de ce jardin.

Cette société existe toujours mais n'a plus d'activité botanique depuis longtemps.

À Valenciennes : Société d'agriculture, des sciences et des arts créée en 1831

La Société d'agriculture, des sciences et des arts de l'arrondissement de Valenciennes voit le jour en 1831. Elle devient Société impériale d'agriculture, des sciences et des arts de l'arrondissement de Valenciennes en 1855. Ses publications concernent surtout l'histoire, l'agriculture et l'industrie :

- mémoires historiques sur l'arrondissement de Valenciennes (1831-1855, 1865, 1879) ;
- revue agricole industrielle, artistique et littéraire (de 1849 à 1855).

Elle n'existe plus suite à sa dissolution.

Comme sa grande sœur la Société des sciences, de l'agriculture et des arts de Lille, elle a une activité botanique importante, en particulier dans les années 1830. La flore du Hainaut de Hécart paraît en 1836 dans ses mémoires (HÉCART, 1836).



Florula hannoniensis - G. Hécart, Bibliothèque nationale de France



Hécart a eu dès 1797 le projet de faire paraître une flore locale, comme du Maisniel de Belleval puis Boucher de Crèvecœur à la même période dans la Somme.

À Beauvais : la Société académique d'archéologie, sciences et arts de l'Oise de 1847

Créée en 1847 à Beauvais, elle développe quelques activités naturalistes, en botanique et en zoologie dans la deuxième moitié du XIX^e s. C'est surtout Hyppolite Rodin qui y fait paraître ses différents opus sur la flore de l'Oise, complétant le catalogue de la flore de Louis Graves de 1857. L'Abbé Questier y fait paraître plusieurs articles sur la flore du Valois. Les botanistes Henri Caron de Bulles ou Arthur de Marsy de Compiègne en sont également membres, mais n'y ont apparemment pas effectué de publications.

7.3 La botanique et les sociétés d'émulation

La Société d'émulation d'Abbeville, créée le 11 octobre 1797

Cette société a une intense activité botanique au XIX^e s. Du Maisniel de Belleval puis Boucher de Crèvecœur y ont développé la botanique : la *Flore des environs d'Abbeville* de 1803 y a été éditée.



Faubourg de Thuison. Maison de M. Macqueron. Dépendance de l'ancien couvent des chartreux, 1856

La Société d'émulation de Cambrai, fondée en 1804

Les bulletins de la Société d'émulation de Cambrai comportent plusieurs publications botaniques sur le Cambrésis rédigées par le chanoine Joseph Godon entre 1888 et 1897 (GODON, 1889). Il est apparemment le seul botaniste actif de cette société.

La Société d'émulation de Roubaix est créée en 1868. Cette société d'émulation n'a apparemment pas eu ou très peu d'activités botaniques. Cette société est beaucoup plus tournée vers l'histoire locale ou la littérature. Elle est largement orientée vers l'industrie, ce qu'on peut aisément comprendre.

La naissance de la Société linnéenne du Nord de la France permet ensuite de resserrer les liens entre les floristiciens de l'espace régional allant de Paris aux Flandres.

7.4 La botanique et les sociétés linnéennes

La Société linnéenne du Nord de la France : une activité à l'échelle de ce qui deviendra les Hauts-de-France

L'histoire de la Société linnéenne du Nord de la France a été fort bien écrite par WATTEZ (2017), auquel on pourra se référer pour de plus amples informations. La première Société linnéenne du Nord de la France est née le 10 juin 1838 à Abbeville, à l'initiative de Casimir Picard notamment, un jeune médecin qui en est le premier président. En 1839, il est secrétaire général, et Tillette de Clermont est directeur-président.

Il est intéressant de souligner que, dès le départ, ces naturalistes ont envie de développer les sciences naturelles à l'échelle de l'espace qui est devenu les Hauts-de-France. Si le premier siège est à Abbeville, les administrateurs décident que les sessions doivent se tenir de façon tournante dans l'un ou l'autre des « centres scientifiques » du Nord de la France.



Cette société, dont le siège demeura à Abbeville sous la présidence de Tillette de Clermont, doit selon ses statuts de 1838, se déplacer chaque année pour tenir session de façon tournante dans les « centres scientifiques » de la région du Nord (TILLETTE DE CLERMONT-TONNERRE & PICARD, 1838). La première session s'ouvre ainsi à Abbeville, la deuxième à Amiens et la troisième à Arras. Une quatrième session a lieu à Lille ; puis la Société ne fait plus parler d'elle qu'en 1847, pour annoncer sa dissolution.

En effet, en 1841, le décès prématuré à 35 ans du jeune Casimir Picard ralentit son expansion : les activités s'arrêtent progressivement, puis la société est dissoute en 1847. Seul un volume a pu être publié en juin 1840 peu après la première fondation de 1838.

Elle renaît toutefois à partir d'un noyau de naturalistes abbevillois et amiénois en 1865. À Amiens, le « père de la pré-histoire » Jacques Boucher de Perthes, fils du premier grand botaniste samarien Jules Armand Guillaume (J.A.G.) Boucher de Crèvecœur, et le botaniste Léon Éloy de Vicq s'engagent pour réaliser sa refondation.

Sur le détail des motivations qui ont amené la première société à être dissoute puis recréée, nous savons peu de choses.

En effet, la Société d'émulation d'Abbeville, dont Jacques Boucher de Perthes est président, continue ses activités depuis le XVIII^e s., mais plus historiques que naturalistes. Peut-être que les naturalistes « purs » souhaitent-ils se retrouver au sein d'une structure plus spécialisée dans les sciences de la vie et de la terre, ou intervenant sur un territoire plus vaste que l'Abbevillois ? WATTEZ (2017) écrit : « Il n'est pas interdit de penser que la parution du Catalogue ait incité les naturalistes locaux à se rassembler. » En effet, Éloy de Vicq vient de publier avec Blondin de Brutelette le *Catalogue raisonné des plantes vasculaires du département de la Somme* en 1865, dans les Mémoires de la Société impériale d'émulation d'Abbeville.

La nouvelle Société linnéenne du Nord de la France (SLNF) est refondée le 12 novembre 1865 à Amiens. La reconnaissance officielle est signée par le préfet le 30 décembre 1865. Certains des fondateurs ont déjà fait partie de la première société, comme E. le Correur et M. Vion. E. le Correur devient président en 1866. La botanique n'est pas leur seul centre d'intérêt et trois sections sont créées : botanique, zoologie, géologie. La section de botanique est présidée par Richer, botaniste et médecin à l'école de médecine d'Amiens. Le secrétariat est assuré par Charles Copineau.

La SLNF fait paraître de nombreux bulletins : les bulletins

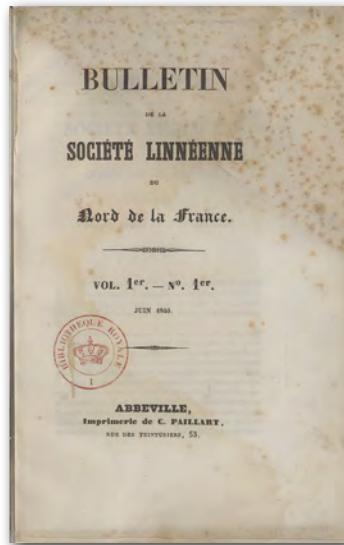
mensuels sont rassemblés dans un bulletin annuel. Les mémoires, regroupant souvent les activités de plusieurs années, proposent différents textes de bon niveau scientifique. La Société linnéenne du Nord de la France forme également le projet de créer un Muséum d'histoire naturelle à Amiens, comme celui de Lille. C'est d'ailleurs indiqué dans ses statuts de 1865 (WATTEZ, 2017). Mais c'est finalement un musée des beaux-arts, le Musée de Picardie, premier musée des beaux-arts provincial de France, qui retient l'attention des pouvoirs publics du Second Empire.

Comme pour la majorité des sociétés savantes, la Grande guerre met un coup d'arrêt aux activités. Le dernier mémoire date de 1912-1913. Le bulletin ne reparait qu'en 1927. Une note de la rédaction y indique : « La mort de plusieurs membres parmi les plus actifs, quelques départs loin de Picardie ont rendu longue et d'abord incertaine la reconstitution de la société dont la Guerre a totalement supprimé la vie pendant cinq années. La reprise de la publication du Bulletin (dont la collection comprend à ce jour 22 tomes) coïncide avec la reprise des réunions mensuelles, des excursions,

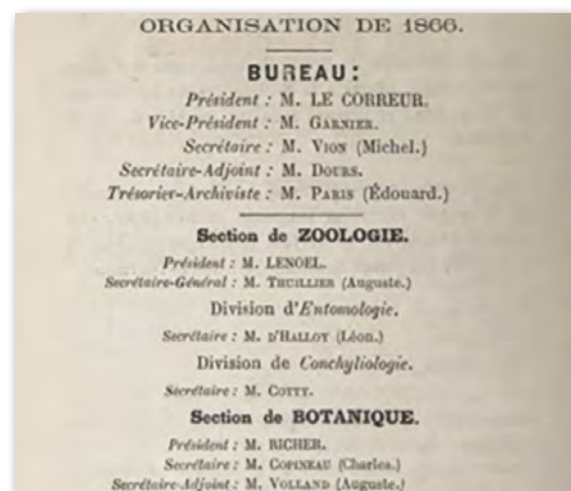
avec la réouverture de la riche bibliothèque sociale, avec la création d'un service de propagande. » Parmi les départs « loin de Picardie » figure celui de Herménegilde Duchaussoy vers Versailles (WATTEZ & BODIN, 2019).

Le bulletin annuel reprend une certaine vigueur de 1927 à 1933. Puis il cesse de paraître à partir de 1936, jusqu'en 1968 avec un numéro spécial pour le centenaire de la refondation de la Société (WATTEZ, 2009).

La Société Linnéenne du Nord de la France devient Société Linnéenne Nord-Picardie en 1988. Elle est aujourd'hui la plus ancienne société savante des Hauts-de-France qui ait conservé une activité botanique importante depuis le milieu du XIX^e s., malgré des hauts et des bas.



1^{ère} page du 1^{er} Bulletin de la Société linnéenne du Nord de la France, reçu par la Société académique de l'Oise à Beauvais en 1840 - Bibliothèque nationale de France



Organisation du bureau et des sections de zoologie et de botanique en 1865 - 1^{er} Mémoire de la SLNF, 1867

Fait peu connu, deux autres sociétés linnéennes existent en Hauts-de-France au XIX^e s.

L'énigme de la Société linnéenne de l'Aisne

La Société linnéenne de l'Aisne (SLNA) est restée longtemps, et reste encore, une véritable énigme ! Bien des Linnéens de l'actuelle Société linnéenne Nord-Picardie, dont leurs présidents les plus récents (J.-R. WATTEZ, G. DECOCQ et J.-C. HAUGUEL, comm. pers.) ainsi que des administrateurs actuels ignoraient l'existence de cette « petite sœur Linnéenne axonaise. » Elle publie plusieurs bulletins annuels en 1946, 1947 et 1948 sous l'appellation Société linnéenne de l'Aisne, avec des observations de Serge Boutinot, Marcel Bournérias, Pierre Froment et d'autres.

--- *Contribution à l'étude de la flore du département de l'Aisne. La flore de la friche silico-calcaire en bordure des gisements tourbeux de la Marlière (Chivres-en-Laonnois). Bull. Soc. linn. de l'Aisne, n° 1, p. 3-6.*

Article de Pierre Froment publié en 1946 dans le Bulletin de la Société linnéenne de l'Aisne - in MOREAU, 1955

Elle échange à cette époque ses bulletins avec les autres sociétés de botanique comme la Société linnéenne de Lyon, la Société botanique des Deux-Sèvres ou la Société d'histoire naturelle des Ardennes. On retrouve en effet la trace de bulletins échangés en 1950 (Société linnéenne de Lyon, bulletin de 1950 ; Société d'histoire naturelle des Ardennes, bulletin de 1950) jusqu'en 1955. En 1955 en effet, les *Annales de la Société linnéenne de l'Aisne* de Saint-Quentin sont répertoriées dans le bulletin de la Société linnéenne de Lyon.

Nous perdons sa trace après cette année 1955.

La Société linnéenne de l'Aisne se serait apparemment appelée ensuite Société d'histoire naturelle de l'Aisne dans les années 1950. C'est en tout cas sous cette appellation que Marcel Bournérias fait paraître entre 1952 et 1961 la *Flore de l'Aisne* à partir des éléments inédits de Louis-Bienaimé Riomet et de

ses propres observations. Nous n'avons pas encore trouvé d'écrits ou de témoignages relatant cette évolution et ses raisons. Il y a manifestement une période de transition où la SLNA continue de faire paraître un bulletin jusqu'en 1955, lorsqu'apparaît la Société d'histoire naturelle de l'Aisne.

La SLNA aurait été dissoute vers 1968 selon VILLAIN (2015), conservatrice du Musée des papillons de Saint-Quentin. C'est dans ce musée que sont entreposés ses archives, son fonds documentaire et les deux bulletins de 1947 et 1948. L'existence de la SLNA semble donc avoir été assez brève, mais nous ne connaissons pas sa date de création ni ses statuts.

La troisième société linnéenne haut-française a eu une vie bien plus courte encore.

La Société linnéenne de l'Oise

La Société linnéenne de l'Oise est fondée le 15 janvier 1847. Nous ignorons par qui et pourquoi, mais nous savons qu'elle est très rapidement absorbée ou fusionnée avec la Société agricole et industrielle de l'Oise fondée en 1833 et le Comité archéologique de Beauvais fondé en 1841. C'est ainsi qu'est créée la Société académique d'archéologie, sciences et arts de l'Oise en 1847. On trouve cet historique dans les statuts de cette nouvelle société académique isarienne, votés en première séance le 24 avril 1847.

La Société linnéenne de l'Oise aurait donc vécu moins de quatre mois !

STATUTS
DE
**LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE D'ARCHÉOLOGIE,
SCIENCES ET ARTS**
DU DÉPARTEMENT DE L'OISE.

ARTICLE 1^{er}.

Le Comité local d'Archéologie fondé à Beauvais en 1841, en vertu des statuts de la Société des Antiquaires de Picardie, voulant étendre le cercle de ses travaux, et notamment comprendre dans ses études toutes les branches des connaissances humaines d'où relèvent les objets recueillis dans le Musée de Beauvais ou destinés à cet établissement, se constitue en Société académique d'Archéologie, Sciences et Arts du département de l'Oise.

ARTICLE 2.

La Société se compose :

- 1^o Des membres actuels du Comité archéologique ;
- 2^o Des membres de la Société linnéenne fondée à Beauvais le 15 janvier 1847 ;
- 3^o Des membres de la Société agricole et industrielle du département de l'Oise, fondée en 1833, qui déclareront, dans le courant de la présente année, être dans l'intention d'en faire partie ;
- 4^o Des membres nouveaux qui seront admis dans les formes ci-après déterminées.

Statuts de la Société linnéenne de l'Oise - Bibliothèque nationale de France

Les sociétés historiques de botanique

À l'échelle nationale, la création de la Société botanique de France a permis de fédérer les initiatives locales ou régionales.

La Société botanique de France fondée en 1854

La création de la Société botanique de France (SBF) en 1854, reconnue d'utilité publique en 1875, permet de combler un réel manque dans la dynamique botanique du Nord de la France. En effet, il n'existe plus de société savante naturaliste d'envergure régionale entre la dissolution de la Société linnéenne du Nord de la France en 1847 et sa refondation en 1865. Sa création en 1854 inaugure la grande période 1850-1914 de création des sociétés savantes naturalistes.

On trouve parmi les fondateurs de la SBF des botanistes issus des Hauts-de-France comme Louis Graves ou Henry Baillon (né à Paris mais d'une famille de naturalistes haut-français). Joseph Decaisne est un des fondateurs de la Société botanique de France. Il en est le deuxième président. Né à Bruxelles

quand la Belgique est sous domination française, il est en partie d'origine picarde puisque son père est Abbevilleois (PELLEGRIN, 1954). Certains botanistes régionaux en sont membres toute leur vie sans être membres d'autres sociétés de botanique ; c'est par exemple le cas d'Henri Caron, adhérent isarien depuis 1854 (année de la fondation de la SBF) jusqu'à son décès en 1899 (ZEILLER, 1899), ou de Louis de Marcilly.

De nombreuses publications sur la flore du Nord de la France paraissent dans le bulletin de la SBF entre 1854 et 1865. C'est par exemple le cas d'articles du Baron de La Fons de Mélicocq.

Une complémentarité a toujours existé entre les publications nationales de la Société botanique de France, de plus grande envergure, et les publications des sociétés régionales ou locales.

La Revue générale de botanique

La Revue générale de botanique paraît de 1889 à 1939, sous la direction de Gaston Bonnier, directeur du laboratoire de botanique de l'Université des sciences de Paris (La Sorbonne). Parmi ses chercheurs figure Amédée Masclef, auteur de la *Flore du département du Pas-de-Calais* et de l'*Atlas des plantes de France utiles, nuisibles et ornementales* de 1889.

Revue de la Fédération française des sociétés de sciences naturelles

Dans les années 1960-70, la Revue de la Fédération française des sociétés de sciences naturelles permet la parution de plusieurs articles sur la flore picarde par M. Bon, G. Dupontreué... À cette époque, le Bulletin de la Société linnéenne du Nord de la France ne paraît pas, ou exceptionnellement (seul paraît un petit bulletin de liaison interne). Cette revue nationale permet de publier des données et synthèses régionales.

Le Monde des plantes

Cette revue bimensuelle internationale est fondée en 1891 et animée par Hector Leveillé, botaniste et prélat du Mans, jusqu'à sa mort en 1918. Il fonde aussi en 1892 l'Académie internationale de géographie botanique. Cette revue nationale publie des articles, des brèves, une synthèse des parutions, des informations locales ou nationales... Elle comprend notamment un système de petites annonces sur la vente d'herbiers et sur les recherches de planches de telle ou telle espèce. Elle paraît toujours aujourd'hui.

NOUVELLES

M. Ch. Magnier, bibliothécaire de la ville de Saint-Quentin (Aisne), nous prie d'annoncer qu'il vient de distribuer le deuxième fascicule de son *Flora selecta exsiccata*. Ce fascicule contient 298 plantes, et il est livré aux souscripteurs au prix de 45 fr. On y remarque de nombreuses plantes litigieuses, principalement dans les genres *Rubus*, *Rosa*, *Mentha*; des formes très-intéressantes de *Pirus*, récoltées et étudiées par notre confrère, le D^r X. Gillot, d'Autun; les *Isoetes* de France et d'Algérie, recueillis par Durieu de Maisonneuve et donnés par M. Motelay, etc.

Annnonce de la parution du 2^e fascicule de *Flora selecta exsiccata* de Ch. Magnier dans le bulletin de la Société Linnéenne de Lyon en 1883

fascicules de son *Flora selecta exsiccata* (1882-1895) contenant des herbiers d'espèces ou de formes rares sont échangés ou vendus à des centaines de collectionneurs de plantes à travers le monde (MAGNIER, 1895). Le commerce des planches d'herbiers se développe fortement au XIX^e s. COUEFFÉ (2020) écrit ainsi : « Principalement destinés à la commercialisation, soit par souscription avant la réalisation des fascicules, soit par la publication d'annonces dans les bulletins de sociétés savantes une fois que la collection est publiée, les exsiccatas (du latin *exsiccatus* : séché) s'inscrivent dans une monétarisation et une marchandisation accrues des circuits d'échanges de spécimens en sciences naturelles. Leur production augmente fortement dans les années 1830, en écho aux évolutions de la botanique au cours du siècle. »

Les sociétés d'échanges d'herbiers

Entre 1870 et 1895 apparaît également un nouveau type de société : les sociétés d'échanges d'herbiers. Les échanges régionaux, nationaux et internationaux de planches d'herbiers sont très denses. Ils témoignent de l'engouement que suscitent les collections de plantes séchées et de l'appétit des collectionneurs. Ces échanges permettent aussi une amélioration de la formation et de la connaissance taxonomique (BANGE, 2012).

À Saint-Quentin, le botaniste Charles Magnier développe intensément cette activité de collection et d'échanges. Des centaines de

Un pillage de stations de plantes rares ?

Il est très probable que ces collections, en particulier les exsiccatas de Magnier spécialisés dans les plantes les plus rares, aient contribué à faire régresser ou disparaître des populations de plantes rares en Hauts-de-France. En effet, plusieurs centaines de pieds en fleurs ou en fruits d'espèces rares peuvent être récoltés en une année pour réaliser les planches à vendre du *Flora selecta exsiccata* (MAGNIER, 1895 ; COUEFFÉ, 2020). Cela resterait à évaluer, notamment pour les taxons rares à l'époque dans le Nord de l'Aisne (Saint-Quentinois, Laonnois, Thiérache...).

La revue *Le Monde des Plantes* permet une importante dynamique nationale et internationale d'échanges de collections de plantes séchées.

Dans le cas des planches vendues par Magnier, les acheteurs sont en général assez fortunés. COUEFFÉ (2020) indique : « Les fascicules publiés par Charles Magnier pour le *Flora selecta exsiccata* varient entre 27 et 62 francs le fascicule, suivant le nombre de plantes vendues. Il s'adresse ainsi à un public de botanistes avertis et disposant de moyens financiers conséquents. »

En effet, parmi les plus grandes fortunes et parmi les plus grands noms de la haute société, des collectionneurs se passionnent pour la botanique et les herbiers, notamment des membres de la famille Bonaparte.

7.5 Les botanistes de la bonne société

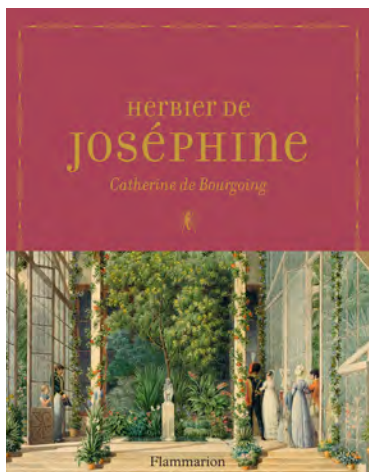
Il peut paraître surprenant pour le botaniste du XXI^e s. de constater, en analysant les listes des membres actifs, à quel point les sciences naturalistes pouvaient passionner les plus hautes élites de la société française et européenne. En effet, les grands de ce monde des XVIII^e et XIX^e siècles qui s'intéressent à la botanique (et souvent à d'autres sciences naturalistes ou à la géologie) sont notamment des ducs, princes, comtes, chevaliers, préfets et sous-préfets, présidents de Conseil général ou de Chambres de commerce et d'industrie, maires de grandes villes, grands propriétaires fonciers, grands patrons de l'industrie, banquiers...

« La botanique est une occupation à la mode dans l'élite cultivée », écrit la conservatrice des bibliothèques au Muséum national d'histoire naturelle Florence TESSIER (2018).

Nous pourrions remplir plusieurs pages à lister les noms prestigieux des membres permanents ou correspondants de ces sociétés dans les Hauts-de-France, ou des têtes couronnées qui s'intéressent aux sciences naturelles à cette époque. Nous ne prendrons que quelques exemples qui nous paraissent représentatifs de l'intérêt que peuvent porter à la botanique certains membres des plus grandes familles de la société française.

La botanique à la cour de Louis XVI

Avant la Révolution, sous Louis XVI, les « belles dames de la cour [...] raffolaient de botanique » écrit-on à la Société d'agriculture de Soissons. ROUIT & MATTON (1856) indiquent en effet à propos des ouvrages de botanique de l'Abbé Cotte, secrétaire du bureau de Laon de cette Société d'agriculture : « Si les mémoires de la société n'avaient pas, comme c'est assez l'ordinaire, une célébrité qui dépassât de beaucoup son enceinte, il n'en était pas de même des ouvrages de son secrétaire ; on en parlait à la cour, où les belles dames raffolaient de botanique. »



« La mode veut que les dames apprennent la nomenclature de Linné, herborisent et confectionnent des herbiers » écrit Catherine de BOURGOING (2019) dans *Herbier de Joséphine* au sujet de la haute société après la Révolution.

Or la place des femmes dans le monde des sciences, notamment de la botanique, est très limitée avant la Révolution française (PHILIPPE & ANDRÉ, 2020). Elles « raffolent de botanique », mais en restant à un stade assez superficiel : les hommes ne leur accordent pas le droit de développer de compétences scientifiques, encore moins de publier.

Certaines personnalités très proches du pouvoir ont plus de liberté. Ainsi, en juin 1803, un an avant qu'elle ne devienne impératrice des Français, Joséphine de Beauharnais, femme du premier consul Napoléon Bonaparte, assiste à un cours de botanique du Professeur Trannoy au Jardin des Plantes d'Amiens (AMIENS-MÉTROPOLE, 2020).

Par ses racines martiniquaises, cette dernière, autrement appelée Marie Joséphe Rose de Tascher de la Pagerie, garde un lien très puissant aux fleurs et aux jardins. Elle fait ainsi aménager le jardin du château de la Malmaison qu'elle achète en 1799 avec des centaines de variétés florales exotiques issues du monde entier. L'intendant en chef Aimé Bonpland est chargé de cet aménagement. Sa première femme de chambre Mademoiselle Avrillion, rapporte ainsi dans ses mémoires : « Lorsque Bonpland fut placé à la Malmaison, il s'occupa à peupler les serres des plantes les plus rares, et l'impératrice prit avec une telle vivacité ce goût tout nouveau, que ce fut



L'impératrice Joséphine par Hector Viger. La rose de Malmaison - RMN-Grand Palais (musée des châteaux de Malmaison et de Bois-Préau)

un surcroît de dépense très considérable [...]. Mais le goût de la botanique ne fut pas seulement un caprice, elle en fit un objet d'étude, et d'études sérieuses. Elle connut bientôt le nom de toutes les plantes, celui de la famille dans laquelle elles étaient classées par les naturalistes, leur origine, leur propriété. »

L'impératrice confectionne des herbiers. Ventenat cite même dans une lettre à J. Banks : « Sa collection de plantes sèches

s'accroît tous les jours, et devient très précieuse par les objets rares que s'empressent de lui offrir les botanistes. »

Elle est souvent représentée dans un contexte de jardin très romantique, parmi les fleurs.

Certaines familles aux noms prestigieux évoquant les grandes fortunes ont eu des botanistes et autres naturalistes dans leurs lignées.

C'est par exemple le cas des Rothschild, dont une partie de la famille est implantée de longue date dans le Sud des Hauts-de-France. Jules Rothschild (1839-1900) n'habite pas dans notre région mais à Paris, où il est connu comme un grand botaniste, zoologiste et éditeur. Consul honoraire du duché de Saxe-Meiningen en 1866, il est naturalisé citoyen français en 1868. Il fonde en 1855 la « Librairie de la Société botanique de France. » Il a été encouragé dans ce projet par le botaniste Joseph Decaisne de l'Institut. En 1886, il rachète la *Revue des eaux et forêts*. Attiré par la botanique horticole, il publie en 1885 puis 1886 une *Botanique populaire illustrée - Flore pittoresque de la France : anatomie, physiologie, classification, description des plantes indigènes et cultivées au point de vue de l'agriculture, de l'horticulture et de la sylviculture*.

La grande famille des Rothschild comprend aussi une femme botaniste, fait plutôt rarissime à l'époque, en la personne d'Alice de Rothschild. Cette personnalité de la branche allemande des Rothschild aménagea un parc paysager exceptionnel sur 145 ha à Grasse, capitale mondiale des fleurs et des parfums. Elle y reçut la reine d'Angleterre Victoria. Ce grand jardin devient une attraction pour toute l'aristocratie européenne de la fin XIX^e s. et du début du XX^e s., renforçant l'attractivité touristique de la Côte d'Azur.

La famille Grimaldi possède également un « Prince savant » en la personne d'Albert 1^{er} de Monaco (1848-1922). Navigateur, géographe, naturaliste (surtout zoologue) et chasseur, il conduisit lui-même de nombreuses expéditions océaniques scientifiques vers des terres peu connues. Il participe aux inventaires naturalistes avec les membres des missions qu'il finance.

Quel lien entre Albert 1^{er} de Monaco et les Hauts-de-France ?

Enfant, Albert 1^{er} adore les vacances qu'il passe au domaine familial de Marchais dans les marais de la Souche, près de Laon (Aisne). Il y découvre des marais tourbeux et des pelouses calcaro-sabulicoles remarquables dans lesquels il exerce ses premiers talents d'observateur naturaliste. Il y revient souvent, notamment pour la chasse. Les propriétés actuelles d'Albert II de Monaco à Marchais abritent toujours, sur 1 500 ha environ, un patrimoine floristique remarquable pour les Hauts-de-France (Gentiane croisettes - *Gentiana cruciata*, Armérie des sables - *Armeria arenaria*...).



Le prince Albert 1^{er} de Monaco - J. B.-. E. Detaillé



Exceptionnelles pelouses et lisières sur sables calcaires dans le domaine du prince de Monaco à Marchais, avec la Gentiane croisettes et l'Armérie des sables - A. Fontenelle

Un palace pour un gigantesque herbier

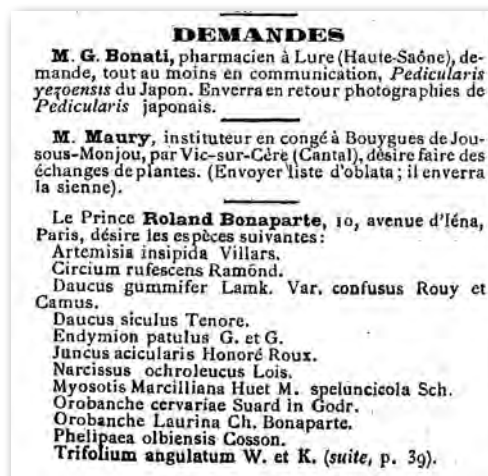
C'est aussi le cas de certains descendants des Bonaparte. Le prince Roland Bonaparte (1858-1924), prince non régnant mais très fortuné grâce à sa femme Marie-Félix Blanc, se passionne pour de nombreuses activités, dont la botanique. Il a l'ambition de créer le plus grand herbier du monde. On trouve par exemple sa trace dans la revue *Le Monde des plantes* de 1903, où il affiche son souhait d'acheter des exsiccatas de certaines espèces. Des planches d'herbier proviennent par exemple de l'Aisne, confectionnées par Charles Magnier de Saint-Quentin. Son herbier totalise plus de 2 500 000 échantillons concernant environ 100 000 espèces ! Il a même fait construire un petit palace à Paris pour abriter son herbier et sa bibliothèque,



Le château d'Ermenonville - R. François

non loin de la tour Eiffel. Cette collection est proposée après sa mort au Muséum national d'histoire naturelle, qui ne peut l'accepter faute de place à Paris. Elle est hébergée aujourd'hui à Lyon par l'Université Claude Bernard (THIEBAUT, 2019).

Il s'agit du deuxième herbier de France et du septième dans le monde aujourd'hui. Roland Bonaparte est président de la Société botanique de France de 1919 à 1924. Il vient souvent dans le château d'Ermenonville (Oise) dont le propriétaire de l'époque, le Prince Radziwill, est le beau-frère de sa femme. Nous ne savons pas s'il a herborisé à Ermenonville, dans le sillage de Jean-Jacques Rousseau. Nous n'y avons pas trouvé d'échantillons d'herbier de ce prince.



Demande de planches d'herbier de plantes rares par le Prince Roland Bonaparte dans la revue *Le Monde des plantes* en 1903

La mode de la botanique et des herbiers dans la haute société concerne la France comme les pays voisins. Ainsi, Jean-Jacques Rousseau rencontre la duchesse de Portland pendant son exil en Angleterre de 1766 à 1767. Il poursuit avec elle, à son retour en France, une relation épistolaire dense sur la botanique jusqu'en 1776. Cette duchesse est en effet, comme la duchesse d'Eu, passionnée de botanique (COOK, 2012). Il lui envoie deux herbiers portatifs (Musée Rousseau de Montmorency, s.d.). Les herbiers sont à l'époque considérés comme des cadeaux très précieux, même pour les élites, qui en sont friandes. Ainsi au XVII^e s., Paolo Boccone offre des planches d'herbiers au Grand Condé qui l'accueille en son château de Chantilly.

Parmi les grands botanistes de la région ayant rédigé des flores ou de nombreux articles, on peut citer :

- François Joseph Alexandre de La Fons de Mélicocq, baron et propriétaire terrien à Douvrin (Pas-de-Calais). Son père est chevalier de Saint-Louis ; sa famille a été anoblée en 1583 par Henri III. Héritant d'une fortune assez confortable, il peut se consacrer à ses deux passions : la botanique et l'histoire ;

- Maurice Bouly de Lesdain, phanérogamiste et lichénologue : sa famille originaire de Condé-sur-l'Escaut (Nord) est anoblée par Louis XVI. Il porte le titre de comte ;
- Charles-François du Maisniel de Belleval, comte du Maisniel, issu d'une grande famille noble du Ponthieu de la lignée des Comtes du Ponthieu (Somme) ;
- Monet de Lamarck, chevalier, propriétaire terrien de la Somme en limite avec le Pas-de-Calais ;
- le baron Tillette de Clermont-Tonnerre, issu d'une grande famille noble samaritaine ;
- Léon-Bonaventure Éloy de Vicq signe « propriétaire aux Alleux » dans la liste des membres de la Société d'émulation d'Abbeville en 1838 ; son père Bonaventure-Charles-Henri signait « chevalier de Vicq » ;
- à Compiègne, M. de Marsy, érudit essentiellement historien, fondateur de la Société historique de Compiègne, est comte. Il constitue un herbier apparemment riche en espèces de la forêt de Compiègne (DEBEAUPUIS, 1912), qui reste à localiser.



Empruntons à WATTEZ (2017) le tableau d'analyse de la composition des membres de la Société linnéenne du Nord de la France en 1876. Il précise que cinq des Linnéens appartiennent également à l'Académie des sciences, lettres et arts d'Amiens. Il précise : « Par comparaison, en 1909, la composition de la liste des membres est un peu différente. »

| |
|--|
| 33 propriétaires-rentiers (tels Éloy de Vicq, de Mercey...) |
| 13 négociants-commerçants (tel Frédéric Petit, futur maire) 13 médecins dont plusieurs professeurs de l'École de Médecine (Lenoël, Padieu, Richer) |
| 8 pharmaciens (tel Gonse) |
| 6 fonctionnaires |
| 5 architectes, instituteurs, professeurs de lycée |
| 4 conservateurs des forêts, professeurs d'Université (tel Gosselet, de Lille), ingénieurs, élus |
| 3 industriels, diplomates, étudiants |
| 2 magistrats, avocats, banquiers, religieux, conservateurs de bibliothèque |
| 1 notaire, dentiste, vétérinaire, officier, artiste peintre et un seul employé |

| |
|---|
| 11 médecins (tels Moynier de Villepoix et Caussin) |
| 9 pharmaciens (tels Gonse et Pancier) |
| 7 propriétaires-rentiers, instituteurs, directeurs d'école |
| 6 professeurs d'université (tels Barrois, Gosselet, Bertrand, de Mortillet) |
| 4 professeurs de lycée (tel Duchaussoy) |
| 2 élus locaux, religieux percepteurs, avocats |
| 1 magistrat, ingénieur, banquier, vétérinaire, négociant, imprimeur, conservateur de musée (Cadeau de Kerville), conservateur des forêts, conducteur des ponts et chaussées, administrateur colonial, artiste peintre, conducteur-voyer |
| 14 non précisés |

« Entre ces deux dates, on constate un net recul du nombre des propriétaires-rentiers ainsi que des commerçants ; par contre, la proportion des médecins et des pharmaciens reste stable. Dans l'ensemble, les membres de la SLNF appartenaient à ce que l'on peut appeler la « bonne société » de la ville d'Amiens. »

Le constat de la prédominance de « la bonne société » dans les sociétés savantes botaniques est similaire dans d'autres régions de France. C'est par exemple le cas du Berry (Cher et Indre). CANDEGABE et BODIN (2001) dans leurs Matériaux

pour une histoire de la botanique en Berry décrivent ainsi la société des botanistes berrichons vers 1875 : « Cette prédominance de la notabilité, [...] apparaît clairement [...]. Tous secteurs confondus, les notables sont 51 (41,5 %), les professions médicales (18,7 % du total) comptent onze pharmaciens et douze médecins ; la catégorie des « notables divers » comprend des nobles, des propriétaires terriens, des rentiers, des élus... ainsi que des représentants de la haute fonction publique (trois sous-préfets !). »

L'entrain des botanistes en train

Les échanges et les rencontres botaniques, notamment les sorties de groupes, sont considérablement favorisés par le développement des voies ferrées à partir du Second Empire. Des sociétés de chemin de fer vont même jusqu'à offrir 50 % de réduction sur les billets à des structures comme la Société linnéenne du Nord de la France ! Ce développement des moyens de transport a considérablement amélioré la couverture des prospections botaniques. Autrefois limitées par les moyens de transports plus longs (cheval, diligence ou à pied), l'essor des voies ferrées permet à de nombreux botanistes de se rendre dans des cantons où ils n'allaient pas auparavant. E. GONSE écrit ainsi (1890) : « Faisons donc vœu pour conserver ce que nous avons, et tâchons d'accroître nos richesses en explorant des points ignorés que les chemins de fer d'intérêt local nous permettent d'atteindre aujourd'hui. »

Quelques nouvelles sociétés naturalistes spécialisées dans la botanique ont été créées plus récemment au XX^e s.

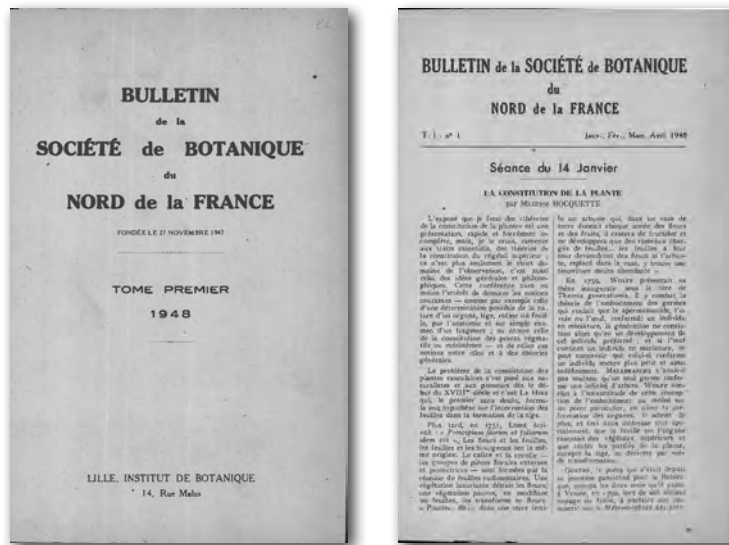
Les sociétés de botanique récentes

La Société de botanique du Nord de la France

La Société de botanique du Nord de la France (SBNF) est créée en 1947 à Lille à l'initiative du Professeur Maurice Hocquette. L'ancrage institutionnel est important : les membres d'honneur sont le maire de Lille, le recteur de l'académie et le doyen de la Faculté des sciences de Lille. Le président est le chanoine Charpentier, et le bureau, comportant une femme au cours des trois premières années, fait rarissime et exemplaire, est le suivant :



Le premier bulletin sort l'année suivant la création de la société en 1948. Il contient plusieurs articles de biologie des Phanérogames et d'autres sur la phytoécologie ou la chorologie, ainsi qu'un article sur les Characées de la Souche (Aisne) par Pierre Froment. Celui-ci, jeune thésard, est secrétaire et gérant de la revue :



D'emblée, l'activité naturaliste est orientée de façon large vers la phanérogamie, la bryologie, la mycologie et la lichenologie.

DETERMINATEURS : Phanérogames, Cryptogames vasculaires : M. HOCQUETTE, Professeur de Botanique, 14, Rue Malus, Lille ; Mousses : M. le Chanoine CARPENTIER, 13, Rue de Toul, Lille ; Champignons : M. Claude MOREAU, Laboratoire de Cryptogamie du Muséum, 12, Rue de Buffon, Paris (5^e) ; Lichens : Le Dr. BOULY DE LESDAIN, 32, Place de Sébastopol à Lille.

La création de la SBNF accélère considérablement le développement de la connaissance floristique du Nord et du Pas-de-Calais. Elle prend le relais des anciennes sociétés savantes qui n'ont plus guère d'activités botaniques (sociétés d'agriculture, sociétés académiques, des sciences et des arts, etc.) au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. De même, la Société linnéenne du Nord de la France n'avait plus d'activités de terrain ni de publications au lendemain du conflit.

Une autre association importante a vu le jour dans les années 1980, dans le sud de l'Oise : l'ABMARS.

L'Association des botanistes et mycologues amateurs de la région de Senlis (ABMARS)

L'ABMARS est créée en 1986 par Philippe Larère, pharmacien et botaniste senlisien. Basée à Senlis, elle vise à promouvoir les activités botaniques et mycologiques dans le sud de l'Oise, secteur un peu éloigné des structures botaniques à la fois parisiennes et amiénoises. Elle édite la revue semestrielle *Floralire* depuis 1989, axée sur les comptes-rendus d'excursions, la vie de l'association et la sensibilisation du public.



Ces sociétés ont été fondées puis animées et vivifiées par de grands naturalistes, souvent auteurs de nombreux ouvrages et de publications d'intérêt régional, national, voire international.





Chapitre 8

Quelques botanistes des Hauts-de-France du XVI^e au XX^e siècle

« *On ne devient naturaliste qu'au contact avec la Nature.* » Charles Henri Marie Flahault (1852 -1935)

Nous présentons succinctement quelques-uns des plus éminents botanistes des Hauts-de-France. Ils sont présentés par département. L'ordre de présentation est celui des numéros des départements, sans aucune idée de « hiérarchisation » des botanistes d'un département à l'autre. Ce qui serait d'ailleurs malvenu car de nombreux botanistes herborisent fréquemment dans plusieurs départements ou plusieurs régions, voire plusieurs pays. C'est par exemple le cas aux XVIII^e et XIX^e siècles d'Alexandre de La Fons de Mélicocq qui parcourt le Nord, le Pas-de-Calais, l'Aisne, l'Oise et les Ardennes, de Léon Geneau de Lamarlière, qui publie aussi bien sur la flore du Nord - Pas-de-Calais que sur celle de la Marne dans le Bulletin de la Société d'étude des sciences naturelles de Reims, ou de J.A.G. Boucher de Crèvecœur qui herborise entre le Pas-de-Calais et la Seine-Maritime...

Ces prospections inter-régionales seront encore plus marquées au XX^e s., notamment avec l'essor des voies ferrées, puis de l'automobile, qui facilitent les déplacements à longue distance.

Cette liste n'est pas exhaustive. Divers auteurs d'observations locales ponctuelles ou d'herbiers partiels ne sont pas présentés ici.

Et, bien entendu, ces présentations paraîtront bien trop courtes aux lecteurs avides de détails. Nous renvoyons aux biographies déjà publiées sur certains auteurs aux niveaux régional, national ou européen.

Bon nombre de biographies restent très partielles ou totalement mystérieuses : des recherches historiques et des synthèses sur plusieurs « crypto-botanistes » de la région restent à envisager.

8.1. Les botanistes de l'Aisne

Les premiers botanistes dont nous avons trouvé la trace dans l'Aisne sont les abbés l'Écuy, Cotte et Poiret.

L'Abbé Jean-Baptiste l'Écuy (1740-1834)

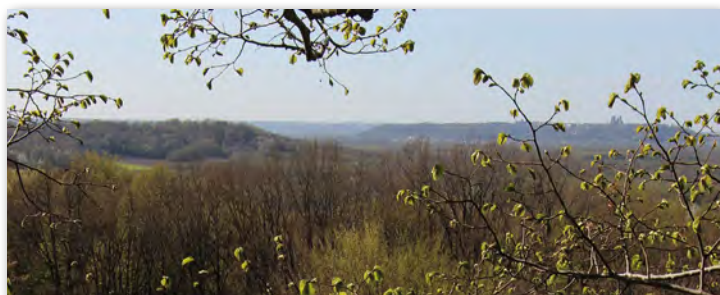
Si l'Abbé l'Écuy n'est pas né dans l'Aisne mais dans le Nord des Ardennes à Carignan et est mort à Paris, il y a passé quelques décennies, essentiellement comme l'ultime abbé général de l'ordre des Prémontrés avant la Révolution. Cultivé et passionné de sciences, notamment physiques, il s'intéresse aussi beaucoup à la botanique.

Souhaitant renforcer la culture scientifique de ses jeunes moines et faire rayonner l'abbaye, il entreprend la réalisation de la *Flora praemonstrensis*, première flore illustrée des Hauts-de-France à notre connaissance. N'ayant pas le temps de tout gérer, il se fait accompagner par le botaniste du Laonnois, Claude Le Marchants de Cambronne (MARTINET, 1982).

Une partie de l'herbier de l'Abbé l'Écuy se trouve à l'Université de Strasbourg (UNIVERSITÉ DE STRASBOURG, 2020).

Un abbé curieux de tout

« L'Abbé l'Écuy était curieux de tout. Esprit encyclopédique, il sut unir à l'amour de son ordre et à son attrait pour l'histoire, l'intérêt de ses contemporains pour les sciences exactes, l'astronomie et les sciences naturelles » (ARDURA, 1995).



Le Laonnois autour de la butte de Laon - R. François

L'Abbé Louis Cotte (1740-1815)



Gravure de Bréval (dessin de Fleury) - Bibliothèque nationale de France



Il naît en 1740 à Laon, d'un père notaire et d'Elizabeth Le Nain apparentée à la famille des célèbres frères peintres Le Nain (DEVISME, 1822).

Correspondant de l'Académie royale des sciences puis de l'Institut, membre de la Société des naturalistes de Paris et de plusieurs sociétés d'agriculture, il est l'animateur du bureau de Laon de la Société d'agriculture de Soissons. Il est surtout connu pour ses traités de météorologie et d'agriculture, mais il est aussi réputé en botanique. Chanoine de la cathédrale de Laon, il ouvre un cours de botanique à Laon en 1786. Il herborise autour de Laon. La Révolution l'amène à quitter l'Aisne. Il se marie en 1794.

Nous recherchons encore les traces écrites de ses données : herbier, rapports, publications, notes manuscrites, lettres. Une rue de Laon porte son nom.

L'Abbé Jean-Louis-Marie Poiret (1755-1834)



Jean-Louis Marie Poiret - A. Tardieu, 1825

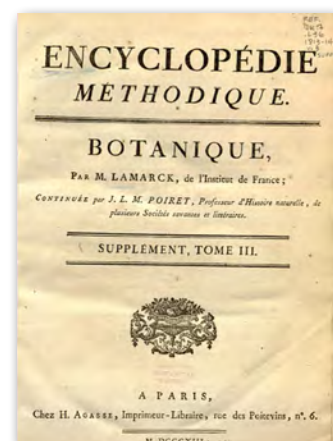
l'Abbé Poiret est né dans l'Aisne à Saint-Quentin. Il a une vie assez tumultueuse mais passionnante. Il est l'un des plus grands anciens botanistes nés en Hauts-de-France, d'envergure nationale à internationale. C'est un des rares botanistes haut-français à avoir exploré des terres lointaines et peu connues pour en recenser la flore. Dans l'introduction à son ouvrage de 1815, *Leçons de botanique*, son éditeur Panckoucke résume son parcours : « Le texte sera rédigé par M. Poiret, connu dans les sciences par ses nombreux travaux en botanique : il a exploré lui-même les contrées étrangères, et son voyage en Barbarie (ancien nom de l'Afrique du Nord) nous a fait connaître les productions naturelles de ce pays ; il a continué le dictionnaire de botanique de l'*Encyclopédie méthodique*, ouvrage le plus complet qui existe sur cette science ; successeur de M. de Lamarck dans ce travail important, il a publié seul les neuf derniers volumes ».

En effet, à la demande de son ami Jean-Baptiste de Lamarck, il termine le dictionnaire de botanique de l'*Encyclopédie méthodique*, ouvrage considérable qui prolonge et complète l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert.

La vie de l'Abbé Poiret comprend deux phases. La première se passe sous la soutane. La seconde procède de la Révolution de 1789 qui chamboule sa vie : il renonce à sa foi et se marie. Il se consacre ensuite essentiellement à la botanique, donnant à partir de 1795 des leçons de floristique à l'école centrale de Soissons et rédigeant divers ouvrages. En particulier, il rédige les chapitres sur la botanique pour l'*Encyclopédie*, à la demande de Lamarck. Ce dernier, plus tourné vers les Invertébrés depuis sa nomination à une chaire de Zoologie, délègue à Poiret la fin de la rédaction de l'*Encyclopédie* à partir du tome 5, entre 1804 et 1817 (BONNET, 1902).



Leçons de flore. Cours complet de botanique - J.-L. Poiret, Bibliothèque nationale de France



Encyclopédie méthodique - J.-L. Poiret, Biodiversity library heritage

Jean-Louis Brayer (fin XVIII^e - XIX^e s.)

La biographie de J.-L. Brayer reste largement méconnue et difficile à relater. HAUGUEL & TOUSSAINT (en prép.) qui ont analysé finement ses travaux, indiquent : « La vie de Jean-Louis Brayer n'a pu être correctement documentée malgré les recherches effectuées. » Il est natif de l'Aisne, médecin, et aussi conservateur de la Bibliothèque municipale de Soissons. J.-L. Brayer a souvent été confondu (notamment par Guyot de Fère en 1834-35), et l'est encore parfois, avec son parent Jean-Baptiste-Louis Brayer de Beauregard (1770-1834). Ce dernier vit dans l'Aisne à la même époque, et est chef de bureau à la préfecture de Laon. Il écrit un Précis de Statistique du Département de l'Aisne (1824), où il cite son parent botaniste : « Cet article nous conduit naturellement à citer l'ouvrage de M. Brayer, bibliothécaire de la ville de Soissons, intitulé : *Flora Axonensis, seu enumeratio plantarum in prefectura Axonensi sponte nascentium, ordinibus naturalibus dispositarum*. Cet ouvrage manuscrit, déposé, ainsi que l'herbier, à la Bibliothèque de Soissons, donne une description exacte des plantes qui croissent dans le département, et n'est que le prodrome d'un ouvrage en français plus étendu dont s'occupe l'auteur. » Cet ouvrage manuscrit réalisé en 1807 n'a pas été publié (HAUGUEL & TOUSSAINT, en prép.).

De Marsy (in PIETTE & PAPILLON, 1865), indique que, pour réaliser cette synthèse floristique axonaise : « Brayer a surtout exploré personnellement les arrondissements de Soissons et de Laon. Pour les autres, il s'en est rapporté aux botanistes avec lesquels il était en relation. »

L'important herbier confectionné par Brayer entre la fin du XVIII^e et le début du XIX^e s. est le premier herbier connu pour le département de l'Aisne ; il comprend diverses espèces de très fort enjeu patrimonial, et quelques espèces exceptionnelles en France dont la présence ancienne pose question ou apparaît très peu probable (HAUGUEL & TOUSSAINT, *op. cit.*). De Marsy (in PIETTE & PAPILLON, 1865), rend hommage à l'importance et la qualité du travail effectué par J.-L. Brayer :

« Les travaux de Brayer sont considérables. » Selon HAUGUEL & TOUSSAINT (*op. cit.*), il est possible que Brayer et Lamarck aient été en contact (ou a minima Brayer et Poiret, tous deux axonais), Brayer étant cité dans le dictionnaire de botanique de l'*Encyclopédie méthodique* (LAMARCK & POIRET, 1784-1817). JOUANNE (1925), dans l'historique de la connaissance floristique axonaise, évoque les « débris de l'herbier Brayer » qu'il a étudiés à la Bibliothèque de Soissons. CHARPIN & AYMONIN (2003) ne mentionnent pas ce botaniste axonais, probablement car il n'a rien publié et qu'il n'est pas cité dans la *Flore de l'Aisne* de Riomet et Bournérias. Cet auteur majeur est donc un peu « passé sous les radars » des botanistes modernes, ce qui est habituel et inévitable pour les naturalistes qui ne publient pas.

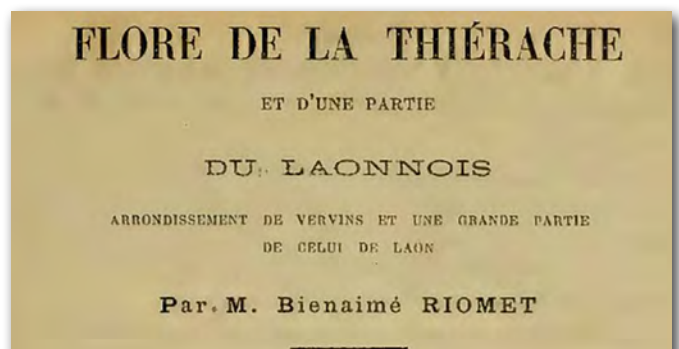


Teesdalie à feuilles en cornes de cerf (*Teesdalia coronopifolia*) dans l'Herbier Brayer, récoltée en 1805 à Fère-en-Tardenois. L'espèce de répartition méditerranéenne-atlantique, dont les stations les plus proches des Hauts-de-France se trouvent en Anjou, n'a jamais été revue depuis. Pourtant l'analyse de l'exsiccata ne laisse aucun doute, le nombre et la forme des feuilles sont typiques. Cette espèce n'avait jamais été citée dans les catalogues floristiques régionaux.

Louis-Bienaimé Riomet (1860-1946)

Louis-Bienaimé Riomet passe une grande partie de sa vie dans l'Aisne : il naît à Dagny-Lambercy et décède à Château-Thierry (CHARPIN & AYMONIN, 2004b). Monsieur et Madame FROMENT (1950) publient sa biographie dans le bulletin de la Société de botanique du Nord de la France. Il est membre de la Société botanique de France.

Il est le premier grand botaniste à tenter de dresser un panorama complet de la flore de l'Aisne, au XIX^e s. Instituteur au Grand Wé en Thiérache (sur la commune d'Esquéhéries), à Berlise, à Marle, dans le Nord puis à Passy-sur-Marne, il rédige une dizaine de publications sur la flore du Nord et de l'Aisne septentrionale dont une importante *Flore de la Thiérache et d'une partie du Laonnois* en 1891.



1^{er} page de la *Flore de la Thiérache* - RIOMET, 1891



Paysage bocager de Thiérache à Les Autels - R. François

Mais une bonne partie de sa « Flore de l'Aisne », travail considérable, reste à l'état de manuscrits (FROMENT, 1950). Riomet et Pierre Jouanne, ce dernier alors âgé de 24 ans, ont eu le projet de rédiger une flore générale de l'Aisne. La mort très précoce de Jouanne en 1926 met un frein à ce projet. Marcel Bournérias a pu reprendre et publier ces travaux, non achevés à la mort de Riomet.

Dans l'introduction à la Flore de l'Aisne (fascicule 1) de RIOMET & BOURNÉRIAS (1952), M. Dubu, inspecteur de l'Académie de l'Aisne écrit : « Cette œuvre n'aurait jamais vu le jour sans l'obstination de la Société d'histoire naturelle de l'Aisne et tout particulièrement de son secrétaire, M. Basquin ; sans le concours d'un jeune professeur agrégé de sciences naturelles,

M. Bournérias, que ses études sur les associations végétales de l'antique forêt de Beine avaient préparé comme exprès à la lecture et à la mise au propre des notes manuscrites de M. Riomet. » L'œuvre de Riomet valorisée par Bournérias est certainement la meilleure somme de connaissances sur la flore axonaise qui ait existé. Elle est d'autant plus précieuse que la flore de l'Aisne est la plus riche et diversifiée de tous les Hauts-de-France.

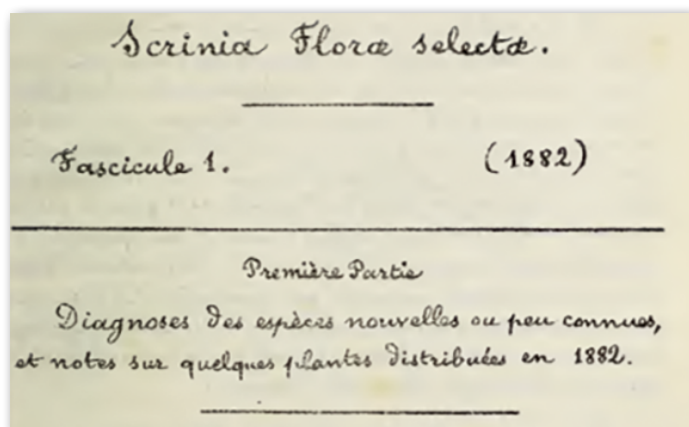
Dix des volumes de son herbier, initialement déposés à la Société d'histoire naturelle de l'Aisne après son décès, sont actuellement conservés au Musée des Papillons de Saint-Quentin (Aisne ; FROMENT, 1950 ; VILLAIN, 2015). Riomet est également mycologue.

Charles Alfred Maurice Magnier (1853- décédé après 1913)

Charles Magnier est bibliothécaire à Saint-Quentin de 1878 à 1911 (où il succède à son père) et directeur du jardin botanique de Fervaques dans cette ville à partir de 1878, où il succède aussi à son père (CHARPIN & AYMOUNIN, 2004a). Il rédige plusieurs articles sur la flore du Saint-Quentinois, notamment dans les Mémoires de la Société académique de Saint-Quentin et dans le Bulletin de la Société botanique de France (en 1880 sur la rarissime *Lysimachie* à fleurs en thyrses (*Lysimachia thyrsoflora*) dans les tourbières de haute Somme, en 1883-84 sur la flore intéressante des environs de Saint-Quentin ou sur la flore des environs de Noyon en 1880).

Son père Léon Magnier, membre associé de la Société académique de Saint-Quentin, a créé le jardin botanique de cette ville au début des années 1870 (MAGNIER, 1874).

Mais il est surtout connu au niveau national et international pour ses échanges et ventes de séries d'exsiccatas (*Scrinia florae selectae*) de 1882 à 1897. Une partie des plantes rares séchées proviennent de l'Aisne et de l'Oise (MAGNIER, 1882). Son activité précise de terrain en Hauts-de-France resterait à préciser. Nous supposons qu'il a confectionné un herbier, mais nous ne savons où celui-ci pourrait se trouver.



Mr. Bournérias a publié le *Lysimachia thyrsoflora* (orn. f. in 1877) dans les *Associations de la Société d'Ampheleucis* (11+1302), nouvelle fascicule (1899) de la *Plante gallica septentrionale*, et *Belgic* (1886), et nous en avons antérieurement mentionné à M. Vautour pour la faire figurer dans la 42^e fascicule (en publication) de la *Flore associata de Belgique*.

Le *Lysimachia thyrsoflora* a été, de la part de M. Bournérias et de la nôtre, l'objet d'une description dans l'*Annales*, fascicule pages 264 et 265, Volume XXVII (1880) du Bulletin de la Société botanique de France.

Ch. Magnier.

Pierre Froment (1898-1954)

Pierre Froment naît en octobre 1898 à Feignies (Nord) dans une famille de cheminots. Il participe à la Grande Guerre en 1917-18, où il est plusieurs fois décoré. Il est ensuite instituteur dans l'Aisne à Chambry, à Laon puis à Chauny (MOREAU, 1955). Il fait paraître de nombreux articles dans le Bulletin de la Société de botanique du Nord de la France à partir de 1948, en particulier sur les Characées, les phytocénoses aquatiques et amphibies et la physico-chimie des eaux douces courantes ou stagnantes. Il met notamment en évidence de nombreux liens entre la physico-chimie des tourbières et les associations végétales. Il mesure la phyto-épurant par la végétation qui consomme les nitrates dans les marais de la Souche (FROMENT, 1949). Il continue en effet ses recherches sur l'écologie des milieux aquatiques pendant une dizaine d'années jusqu'à sa très précieuse thèse soutenue à Lille en 1951 : *Recherches sur la flore, le développement des Végétaux et leurs groupements dans les vallées du Laonnais et du Vermandois (Souche, Ardon, Somme)*. Il publie également des articles fondamentaux sur la géologie et l'hydrologie des tourbières du Laonnois et de la haute Somme, une étude historique sur *La*

Phytogéographie et la Phytosociologie en France du début du XIX^e s. à nos jours en 1953 (RIOMET, 1953b), la biographie de L.-B. Riomet (RIOMET, 1950)...

Il participe activement avec Maurice Hocquette et d'autres à la création de la SBNF, dont il devient le premier secrétaire général. Il décède à Ronchin (Nord) ; après un hommage vibrant de l'Université de Lille qui pleure ce professeur très apprécié, il est enterré à Laon. Il y a travaillé longuement, au sein de la Station de botanique et de botanique appliquée du Laonnais (ce nom « Laonnais » était, autrefois, parfois usité en lieu et place de « Laonnois ») qu'il a créée à Vaux-sous-Laon (MOREAU, 1955).

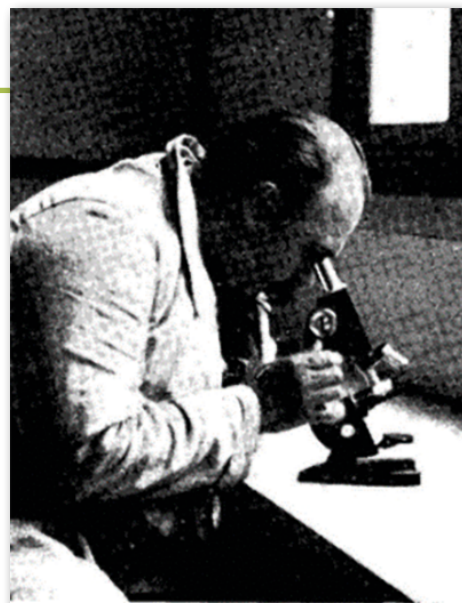
Né et décédé dans le Nord, ayant enseigné à Lille, mais ayant surtout étudié la flore dans l'Aisne et étant enterré à Laon, nous avons hésité à le rattacher aux botanistes du Nord ou à ceux de l'Aisne : comme pour L.-B. Riomet, les deux peuvent se justifier.

P. Froment contribue à dynamiser la SBNF

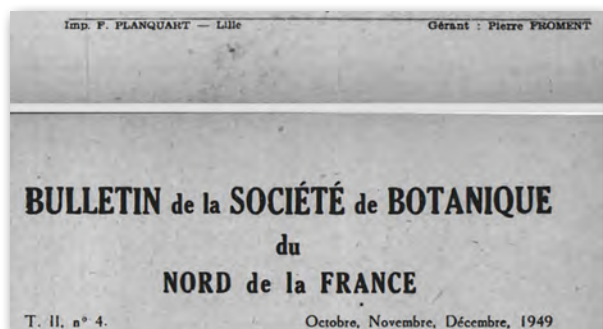
Pierre Froment et sa femme font paraître en 1946 et 1947 *La flore des ruines de Douai (Nord)*, dans le bulletin de la Société botanique de France. C'est l'une des premières fois où une femme co-signe une publication d'articles scientifiques dans la région. Cette publication est très intéressante pour apprécier la colonisation des ruines urbaines dans les villes dévastées par les bombardements de la Seconde Guerre mondiale.

Hélas, comme il est d'usage à l'époque, celle-ci signe sous la dénomination « Mme Pierre Froment », c'est-à-dire que son nom n'existe qu'en référence à celui de son mari. L'égalité hommes-femmes progresse alors, mais lentement...

Ils en rédigent plusieurs à quatre mains par la suite (sur L.-B. Riomet, sur le Maïs, le Gui...), comme les époux Hocquette à la même période des années 1940-50.



Pierre Froment (1898-1954)



P. Froment contribue à dynamiser la SBNF en assurant la gestion du bulletin les premières années - in MOREAU, 1955

Une famille de botanistes

Mireille, la fille de ce couple de botanistes est également botaniste, et mycologue. Mais elle quitte les Hauts-de-France pour se marier en Bretagne avec Claude Moreau, qui deviendra directeur de recherches au CNRS et spécialiste de la fonge pathogène (BESSIERES & SAWTSCHUK, 2016). Fernand Moreau, père de Claude Moreau, lichenologue et enseignant en botanique, dressera la biographie de Pierre Froment dans le bulletin de la Société botanique de France (MOREAU, 1955).

Pierre Jouanne (1900-1926)

Pierre Jouanne naît à Laon en 1900. Séminariste catholique, il publie très jeune, à 25 ans en 1925, un très précieux ouvrage *Géographie botanique des forêts de l'Aisne* qui décrit les végétations de l'Aisne, forestières mais aussi des milieux ouverts. Cet ouvrage est une référence pour l'étude des végétations axonaises.

Le Jeune botaniste, l'ancien botaniste et la Flore de l'Aisne

Pierre Jouanne, le jeune de 24 ans, rencontre vers 1924 Louis-Bienaimé Riomet, l'ancien de 65 ans : le courant passe remarquablement bien et ils projettent tous deux de rédiger une flore complète de l'Aisne. Hélas, Pierre Jouanne meurt très précocement à 26 ans en 1926... L.-B. Riomet continue seul prospecter et de synthétiser les données axonaises. Mais Riomet disparaît à son tour. Le projet reste à l'état de manuscrit, avant que Marcel Bournérias ne reprenne le flambeau...

Marcel Bournérias (1920-2010)

Ce très grand nom de la botanique française est indissociable du département de l'Aisne où il habite dans les années 1940 et 1950 à Chauny, où il rencontre Janine qui deviendra Madame Bournérias. Il enseigne également à Saint-Quentin. Normalien de l'École normale supérieure de Saint-Cloud, il est à l'origine de nombreuses publications sur la flore et les végétations de l'Aisne (vallée de l'Oise, Chaunois, Laonnois...), du Bassin Parisien et d'autres contrées de France, d'Europe ou d'Amérique du Nord, et de plusieurs sites préservés (Cessières-Montbavin) dont des réserves naturelles (Saint-Quentin, Versigny).

Deux de ses œuvres magistrales retiennent notre attention :

- la *Flore de l'Aisne* : après la mort de Louis-Bienaimé Riomet en 1946, Marcel Bournérias, récemment arrivé dans l'Aisne, reprend les carnets de notes et l'herbier de Riomet pour en rédiger et publier la synthèse ; elle paraît en plusieurs volumes entre 1952 et 1961 ;
- le *Guide des groupements végétaux de la région parisienne*. Trois fois réédité, ce monument de la phytoécologie/ phytosociologie des plaines du Nord du pays est très précieux pour comprendre la biogéographie des végétations planitiaires. Les exemples des Hauts-de-France y sont nombreux et très didactiques.

Surtout, alliant connaissance et action, Marcel Bournérias est à l'origine :

- des listes régionales des plantes protégées, avec Jean-Marie Géhu et Jean-Roger Wattez notamment. Il déplore d'ailleurs le manque d'espèces des plaines du Nord du pays dans la liste nationale des taxons protégés de 1984 ;
- des projets de Réserves naturelles des Marais d'Isle de Saint-Quentin (avec Serge Boutinot) et des Landes de Versigny (Aisne) ;
- de nombreux rapports et études sur les milieux parmi les plus prestigieux de Picardie.

Sa femme Janine est également un nom important de la botanique française.



Tourbière de Cessières (02) en mai 1967 : de gauche à droite : R. Prelli, E. Wallace, **M. Bournérias**, F. Rose, M. Bon et P. Stott - J.-R. Wattez



Site préservé de la tourbière froide de Cessières - R. François



Réserve naturelle des Landes de Versigny - C. Blondel

Janine Bournérias (1923-2021)

Janine Bournérias est en revanche une Picarde, née à Chauny. Ils se rencontrent en cette ville de Chauny où Marcel Bournérias est enseignant au lycée, et elle enseignante en mathématiques dans les années 1946-56. Elle s'est surtout illustrée dans l'orchidophilie, dynamisant la

Société française d'orchidophilie (actuellement Fédération française d'orchidophilie) qu'elle préside de 1998 à 2002. Elle est rédactrice de la revue *L'Orchidophile* de 1986 à 2004. Elle participe notamment à la réalisation de *l'Atlas des Orchidées de France* et à plusieurs atlas orchidologiques locaux.

D'autres botanistes ont prospecté l'Aisne, sans que nous ayons, pour le moment, pu identifier leurs données haut-françaises. Par exemple, JOVET (1926) indique que Questier a prospecté le Bois de Longpont avec Jeanpert, de Foucauld, de Marcilly et de Vergne. Si nous avons des données concernant l'Abbé Questier et M. de Marcilly de Compiègne, ces données éventuelles, publiées, manuscrites ou d'herbiers de de Foucauld et de Vergne restent encore à localiser et analyser. De même, JOUANNE (1925) mentionne un herbier de l'Abbé Sarrazin concernant la vallée de l'Oise et la Queue de Monceau et les Bruyères de Versigny. Son décès, à Anguilcourt-le-Sart près de La Fère où il résidait, est annoncé dans la revue *Le Monde des plantes* de 1913. Nous n'avons pour l'heure trouvé aucun élément sur cet herbier ni sur l'Abbé Sarrazin.

8.2. Les botanistes du Nord

Auger Ghiselin de Bousbecque (1522-1592), diplomate-botaniste



Portrait de Ghiselin de Bousbecque - gravure de Melchior Lorck, 1557

Auger (ou Augier, Ogier) Ghiselin (ou Ghislain) de Bousbecque (ou de Busbecq) est à notre connaissance un des plus anciens « botanistes » du Nord, avec Charles de l'Écluse son ami né quatre ans après lui en 1526, et Matthias de l'Obel.

Né à Comines près de Lille, à l'époque dans le Comté de Flandres des Habsbourg, il est le fils illégitime du seigneur de Bousbecque. Cette localité se trouve près de la frontière belge au nord de Lille. Il est formé dans les universités de Louvain, Paris (La Sorbonne) et d'Italie. Il rentre à 25 ans dans sa Flandre natale. Parlant français, latin, flamand, italien et bénéficiant d'une solide formation issue de plusieurs contrées européennes, il ne manque pas d'atouts. Légitimé par son père, il est autorisé à porter son nom. Il rentre au service des Habsbourg en 1553 ; en 1554, Ferdinand, le frère de Charles-Quint, le nomme ambassadeur auprès des Turcs à Constantinople. La Turquie jouxte et menace l'Autriche des Habsbourg à l'époque. S'il réussit à négocier huit années de trêves, les négociations avec Soliman le Magnifique sont particulièrement difficiles ; il est même tenu en résidence surveillée pendant une longue période (PETIT, 2009).

À Vienne, les deux amis Charles de l'Écluse et Ghiselin de Bousbecque se retrouvent : tous les deux sont au service de l'empereur Maximilien. Charles de l'Écluse, médecin de l'empereur, est nommé intendant des jardins impériaux de Vienne en 1573, alors que Ghiselin de Bousbecque est directeur de la bibliothèque impériale, dont les fenêtres s'ouvrent directement sur les jardins du palais.

Nous ne savons pas si de Bousbecque a effectué des inventaires floristiques en Hauts-de-France. Une stèle en bronze avec son portrait et relatant ses principales actions se dresse près du centre-ville de Bousbecque (PETIT, 2009). Plusieurs taxons ont été nommés en son honneur : *Busbeckea nobilis* (actuellement *Capparis nobilis*, Capparacées) par ENDLICHER (autre bibliothécaire impérial à Vienne), le *Salpichroa* à feuilles d'origan (*Busbeckia radicans*, actuellement *Salpichroa origanifolia*, Solanacées) par DE MARTINS (1829) et la Bellevalie ciliée (*Busbequia ciliaris*, actuellement *Bellevalia ciliata*, Asparagacées) par SALISBURY (1866).

De Bousbecque : botaniste ou amateur éclairé ?

De Bousbecque n'a pas été formé en botanique, mais il est instruit par son ami médecin-botaniste, comme le précise LE BOURDELLES (1991). On peut donc le considérer plutôt comme un amateur éclairé.



Pierre Ricart (?-1657)

Comme on l'a vu dans le chapitre sur les jardins botaniques, le premier jardin botanique avéré en Hauts-de-France est créé à Lille vers 1640 par le Docteur Ricart. Pharmacien et botaniste, il y donne les premiers cours de botanique connus de la région (HOCQUETTE, s. d. ; LECLAIR, 1900 ; DECROIX, 1958). Il est enterré dans la chapelle Sainte-Madeleine de l'église Saint-Étienne à Lille, réservée aux apothicaires (LECLAIR, 1913).

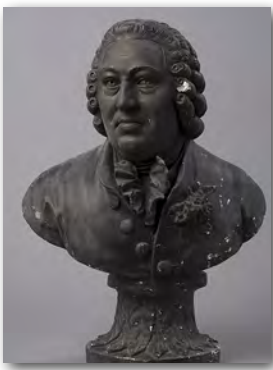
Pierre-Joseph Cointrel (1698-1761)

P.-J. Cointrel naît et meurt à Lille ; il est docteur en médecine et démonstrateur de botanique à Lille. Nommé professeur en 1748, il enseigne jusqu'en 1760. LECLAIR (1900) dit de lui : « Selon ses propres paroles, il étudia surtout la flore du pays [...]. Il a écrit sur les plantes de la Flandre 25 in-folio, dont la trace est perdue. »

Il établit en 1751 la liste du millier de plantes présentes dans ce jardin botanique lillois : *Catalogue des plantes du jardin botanique, établi à Lille, par les soins de messieurs du Magistrat, rangées par M. Pierre Cointrel, docteur en médecine et démonstrateur de botanique, suivant l'ordre classique de leurs vertus et conformément à la méthode de Tournefort, expliqué à la faveur d'une carte botanographique dessinée par le sieur Lestiboudois, médecin et assesseur au collège de ladite ville*. Ce livre est consultable dans la Bibliothèque du CBN de Bailleul.

Dans la famille Lestiboudois, le père, le fils et le petit-fils

Il est des « lignées scientifiques » comme il existe des dynasties politiques, artistiques ou religieuses. Chez les Lestiboudois dans le Nord, on est médecin et grand botaniste de père en fils sur trois générations entre les XVIII^e et XIX^e siècles.



Buste de Jean-Baptiste Lestiboudois par V. Deplechin - Cliché Ph. Bernard - Palais des Beaux-Arts de Lille

Le premier, Jean-Baptiste (1715-1804), est né à Douai. Fils d'un maître écrivain juré, il choisit une autre voie : il étudie plusieurs années la botanique et la pharmacie à l'hôpital et à l'Université de Douai. Il obtient en 1739 le grade de licencié en médecine et installe son cabinet à Lille. Il est le promoteur de la pomme de terre dans le Nord de la France, et fait paraître en 1737, bien avant Parmentier, un mémoire vantant les avantages de sa culture. Il a cependant moins de succès que ce dernier.

Pharmacien en chef de l'armée française en 1739, comme le fut Parmentier, il met à profit les campagnes militaires pour

herboriser. En 1758, apothicaire-major à l'armée du Bas-Rhin pendant la Guerre de Sept ans (1756-1763), il étudie les plantes autour de Brunswick et de Cologne pendant trois ans.

Revenu à Lille en 1770, il est nommé professeur de botanique par le magistrat de Lille. Il est le principal rédacteur avec Pierre Riquet de *Pharmacopoea, jussu senatus insulensis tertio edita* (1772). En 1774, dans une nouvelle « Carte de botanique », il propose une méthode combinant le système de classification des plantes de Tournefort et celui de Linné. Il complète cet ouvrage par un abrégé élémentaire de botanique.

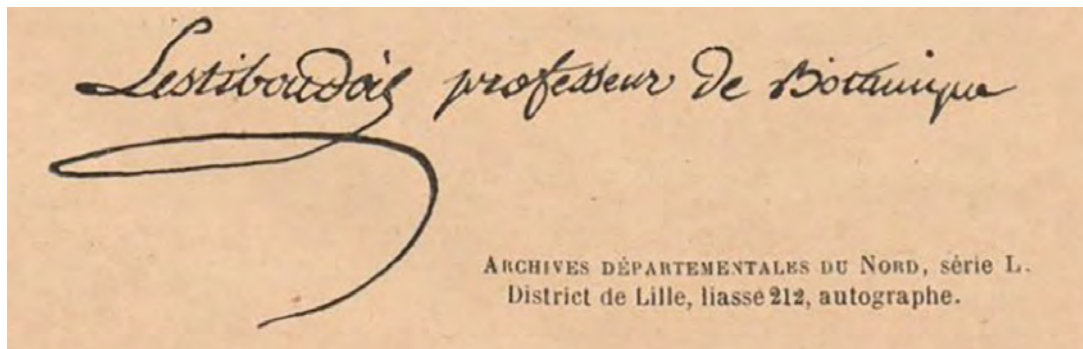
À partir de 1796, il est « professeur national d'histoire naturelle » à l'École centrale du département du Nord à Lille. Son fils, François-Joseph (1759-1815) puis son petit-fils, Gaspard Thémistocle (1797-1876), vont reprendre le flambeau de la botanique.

François-Joseph Lestiboudois (1759-1815) est né et mort à Lille. Professeur de botanique à l'école de médecine comme son père, il est l'auteur de la première véritable flore locale des Hauts-de-France. Publiée en 1781, sa *Botanographie Belgique, ou Flore du Nord de la France et de la Belgique proprement dite. Phanérogamie* (cf. supra chapitre « les premières flores locales ») est rééditée en 1796. L'édition de 1796 comprend trois volumes, dont les titres sont quelque peu dépourvus de concision, comme par exemple :

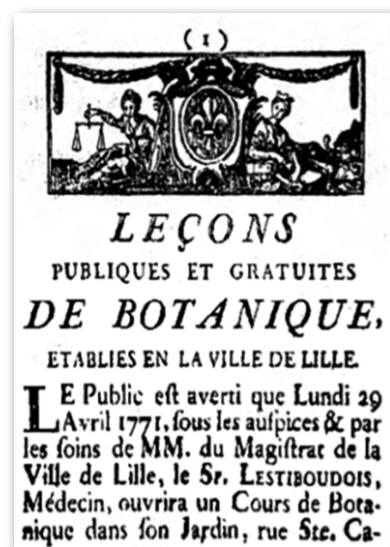
- *Botanographie Belgique* : « *Botanographie Belgique Contenant les principes élémentaires distribués par leçons, la définition des termes usités en Botanique, l'exposition des*

méthodes et des systèmes les plus faciles et les plus suivis pour acquérir la connoissance des plantes, celles de leur culture et de leurs vertus ». Tome 1, Lille.

- *Botanographie Belgique* : « *Botanographie Présentant le prodrome général de tous les végétaux connus jusqu'à ce jour, rangés selon une nouvelle méthode présentée dans un seul tableau analytique, suivi de l'exposition des genres, avec leurs caractères essentiels, leurs rapports au système de Linné, aux familles naturelles de Jussieu, et aux planches de l'Encyclopédie méthodique ; ensuite l'énumération des espèces, leur durée et le lieu où elles croissent* ». Tome 3, Lille.



Gaspard Thémistocle (1797-1876) fait paraître en 1827 une nouvelle édition de la *Botanographie belge, ou Flore du Nord de la France et de la Belgique* de son père.



A gauche : *Botanographie Belgique, ou Flore du Nord de la France et de la Belgique* : édition princeps de 1781 ; au milieu : édition de 1827 de la *Botanographie belge, ou Flore du Nord de la France et de la Belgique* ; à droite : Cours de botanique gratuit par Lestiboudois en 1771 au jardin botanique de Lille

Gabriel Antoine Joseph Hécart (1755-1838)



Hécart naît à Valenciennes le 24 mars 1755 et y meurt le 19 novembre 1838. Il travaille dans l'administration, notamment comme secrétaire de la mairie de Valenciennes jusqu'en 1832.

Né au milieu du siècle des Lumières, il est curieux de tout, se passionne pour de nombreux sujets et fait partie de très nombreuses sociétés savantes scientifiques ou artistiques. Il étudie plus particulièrement la botanique, autour de Valenciennes. Il publie en 1836 sa Flore du Hainaut, *Florula Hannonensis*. Il a commencé une flore du Hainaut plus tôt vers 1798, mais n'a jamais réussi à la terminer (HÉCART, 1836). Une rue de Valenciennes porte son nom.

Portrait de Gabriel Hécart - Bibliothèque municipale de Valenciennes

Antoine-Apollinaire Debonningue (1771-1841)

Docteur en médecine, il achève de rédiger en 1821 une *Flore médicale de Guînes*, mais qui n'est pas éditée. Elle est toutefois valorisée par l'abbé Masclef dans son *Catalogue raisonné des plantes vasculaires du Pas-de-Calais* paru en 1886.

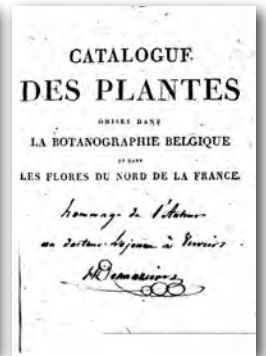
Jean-Baptiste Henry-Joseph Desmazières (1796-1862)

Né à Lille et décédé à Lambersart (Nord) où il est conseiller municipal, Desmazières publie dès 1812 un premier ouvrage intitulé *Agrostographie des départements du nord de la France ou analyse et description de toutes les Graminées qui croissent naturellement ou que l'on cultive généralement dans ces départements*.

En 1823, il publie un catalogue des plantes omises dans la *Botanographie Belgique* de Lestiboudois et les *Flores du Nord de la France*. Il reproche aux précédents auteurs de ne pas avoir constitué d'herbiers (GÉHU & DURIN, 1964). Le genre *Desmazeria* (famille des Poacées) lui a été dédié. Des planches d'herbiers qu'il a confectionnées se trouvent à l'Université de médecine de Strasbourg (HOFF & DELUZARCHE, 2013). Il est également mycologue (CHARPIN & AYMONIN, 2003).

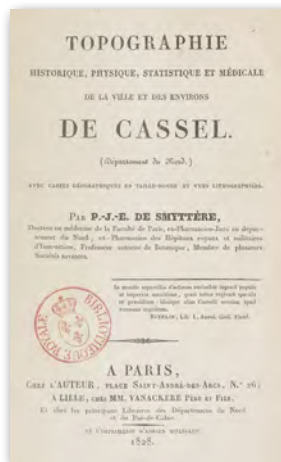


Photo de Jean Baptiste Henri Joseph Desmazières, extraite du Bulletin trimestriel de la Société mycologique de France n° 20 (1904)



Catalogue des plantes omises dans la *Botanographie Belgique* de Lestiboudois et les *Flores du Nord de la France* de DESMAZIÈRES (1823), avec hommage et signature de l'auteur - Bibliothèque nationale de France

Philippe-Joseph-Emmanuel de Smyttère (1800-1866)



Cet auteur peu connu fait paraître à Paris (où il habite) en 1828 la *Topographie historique, physique, statistique de la ville et des environs de Cassel* dans laquelle des espèces végétales sont listées. Il signe : « Docteur en médecine de la Faculté de Paris, ex-Pharmacien-Juré au département du Nord [...], Professeur de Botanique, Membre de plusieurs sociétés savantes. » Mais certaines espèces parmi les 716 citées semblent assez peu probables ; GÉHU & DURIN (1964) écrivent : « ce travail est d'ailleurs on ne peut plus suspect » (avec une petite erreur puisqu'ils écrivent que cette parution a eu lieu en 1883 au lieu de 1828). Henri Vandamme reprendra ces espèces dans ses publications.

Il publie également *Phytologie pharmaceutique et médicale ou Végétaux envisagés sous les rapports anatomique, physiologique, taxonomique, chimique, pharmacologique & thérapeutique* en 1829, et en 1837 un *Précis élémentaire de botanique médicale et de pharmacologie, à l'usage des sages-femmes et des officiers de santé*.

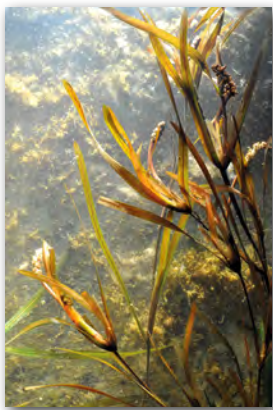
Topographie historique, physique, statistique de la ville et des environs de Cassel, P.J.-E. de Smyttère - Bibliothèque nationale de France

Jules Cussac (1812-1887)

Jules Cussac, botaniste lillois fils de marchand de draps du milieu du XIX^e s., est rentier mais vit simplement, afin de profiter pleinement de sa passion pour la botanique. PETIT & DELAY (2016) ont publié un excellent aperçu sur sa vie, et PETIT (2018) des éléments sur sa vision politique, dont nous recommandons la lecture pour plus de détails. « Fanatique d'indépendance », reprendre le commerce de draps de son père ne l'intéresse nullement : « ma vocation n'était point-là, si j'avais persévéré, je serais certainement aujourd'hui marié, père de famille et probablement à la tête d'une certaine fortune. En serais-je plus heureux ?... Je ne le crois pas. » Le but qu'il s'impose est « la connaissance des végétaux qui croissent dans le département du Nord. » Il est relativement peu social et assez critique de la société matérialiste industrielle : « la seule chose

que l'on cultive beaucoup : l'art de gagner de l'argent, toutes les intelligences, tous les efforts tendent vers ce but. [...] Ce ne sont qu'immenses fabriques, que cheminées à vapeur... C'est un petit Manchester. Mercure est ici en grand honneur, il a fait oublier Flore. »

Il se soucie de voir la disparition de vastes milieux naturels remarquables, dont des zones humides drainées : « Adieu Carex, Potamogeton, Chara, etc. dans quelques années on cherchera la place qu'occupaient nos marais d'Emmerin, Haubourdin, Santes, Wavrin, Flot de Wingles, etc. Le dessèchement des marais de la Haute Deûle vient d'être décrété, sur une longueur de 25 km, 1 730 ha de marais... les frais 590 000 F. »



Potamo compressé (*Potamogeton compressus*) - J.-C. L. Schou

Cussac est très affecté en voyant disparaître des localités proches de Lille où se trouvent encore quelques plantes intéressantes, notamment aquatiques. C'est le cas de *Potamogeton compressus* qui va disparaître. Aussi envisage-t-il de le transplanter dans une pièce d'eau favorable près des fortifications de la citadelle.

Plutôt distant de Thémistocle Lestiboudois, à l'époque professeur de botanique à l'école de médecine mais aussi député, il est proche de Jean-Baptiste Henry-Joseph Desmazières (1796-1862) également originaire de Lambersart.

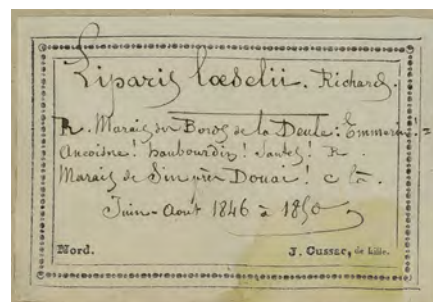


Les tourbières alcalines de la haute Deûle au sud de Lille entre Haubourdin, Santes, Emmerin, Wavrin, etc. au XVIII^e s. (carte de Cassini), avant leur disparition sous les drainages de l'époque de Cussac - Géoportail 2022

Se marier ou herboriser ? Les cultes de Flore et de Vénus s'excluent pour Cussac !

Une partie de la vie de Jules Cussac nous est connue grâce à ses nombreuses lettres échangées avec Alexandre Boreau, directeur du jardin botanique d'Angers et auteur de la Flore du Centre de la France. Non marié, Cussac lui explique que : « la passion des herborisations élevée à sa plus haute puissance (comme celle qui me tient) ne peut laisser dominer l'homme à ce point par les sens. Non, le culte de Flore et celui de Vénus s'excluent : il faut opter, et depuis longtemps mon choix était fait ! »

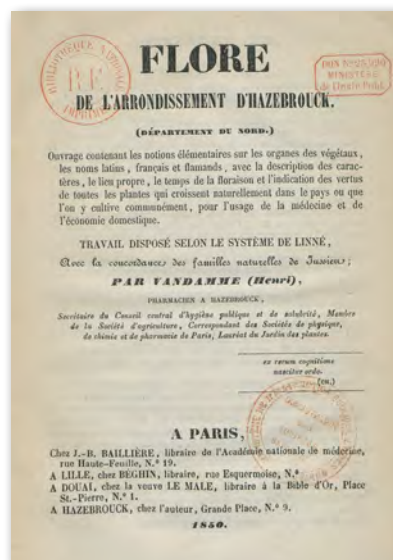
Si certains échantillons se trouvent dans l'herbier de l'Université de Strasbourg (HOFF & DELUZARCHE, 2017), l'herbier principal de Jules Cussac, propriété de l'Université de Lille, est en dépôt au CBN de Bailleul. Il permet des analyses diachroniques (BERTON, 1964) et donne notamment des informations très intéressantes sur des espèces patrimoniales des tourbières des environs de Lille, aujourd'hui totalement disparues sous l'urbanisation ou les grandes cultures.



Herbier Cussac : *Epipactis palustris* (gauche) et *Liparis loeselii* (droite) dans les environs d'Haubourdin - Herbier MNHN Paris, Recolnat 2022

Henri Vandamme (1803-1884)

Henri Vandamme, né et mort à Hazebrouck, est pharmacien dans cette ville. Il publie sur la flore vasculaire de ce secteur. Son œuvre principale de 1850 est la *Flore de l'Arrondissement d'Hazebrouck (Département du Nord)*. *Ouvrage contenant les notions élémentaires sur les organes des végétaux, les noms latins, français et flamands, avec la description des caractères, le lieu propre...* (1^{ère} partie). Ces compilations sont principalement issues des observations de son père Maurice Vandamme, décédé en 1843, consignées dans un vaste herbier (DINAUX, 1850). Un appendice (de 1854) complète ce premier ouvrage sur un territoire plus large, ainsi que deux suppléments en 1860 et 1864.



Flore de l'Arrondissement d'Hazebrouck -
Bibliothèque nationale de France

L'Abbé Bourlet (?-1870)

Amûnionier de la prison de Douai, il s'adonne bénévolement à la botanique. Il fait paraître en 1847 un *Catalogue des plantes qui croissent naturellement dans les fortifications de la ville de Douai* dans les *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts de Douai*. Il y recense 483 espèces.

BERTON (1964) listera les espèces remarquables qu'il a trouvées dans ces fortifications, disparues après Bourlet.

L'Abbé Nicolas-Jean Boulay (1837-1905)



L'Abbé Boulay (en bas au centre) à l'Université Catholique de Lille en 1905 - PERRU, 2016

Originaire de Vagney dans les Vosges, formé au séminaire de Saint-Dié-des-Vosges, l'Abbé Boulay a d'abord beaucoup publié sur la flore phanérogamique, dont les ronces (*Rubus* spp.), et bryophytique des Vosges. Après plusieurs années passées en Provence, il est nommé professeur de botanique en 1875 à l'Université catholique de Lille, où il est le premier titulaire de la chaire de botanique (JULVE, 2018). Il peut enfin se consacrer à ses passions. Les trois dernières décennies de sa vie sont en effet consacrées à l'enseignement de la botanique et à ses recherches naturalistes : ronces, mousses et plantes fossiles, phytogéographie et taxonomie.

En décembre 1876, il soutient deux thèses à l'Université de Caen, l'une sur les *Principes de distribution géographique des Mousses en France*, l'autre sur *Le Terrain houiller du Nord de la France et ses végétaux fossiles*, qui fait sensation.

Une thèse de paléontologie végétale admirée par ses professeurs

Dans sa biographie de l'Abbé Boulay, LETACQ (1906) indique : « Ce dernier travail, qui comprend l'étude du terrain houiller du Nord, le catalogue des végétaux recueillis par l'auteur, la description de nombreuses espèces nouvelles, des observations sur les conséquences scientifiques et pratiques que l'on peut tirer de la paléontologie végétale dans ce terrain, excita l'admiration de ses examinateurs. Je le tiens de Monère lui-même, alors professeur de géologie et de botanique à la faculté, et auteur de nombreux mémoires sur la flore fossile de la Normandie. »



Révision de la flore des départements du Nord de la France - BOULAY, 1878, Google books

Il publie notamment le premier ouvrage contenant des éléments sur l'histoire de la botanique dans notre région avec la *Révision de la flore des départements du Nord de la France* de 1878, 1879 et 1880. Ouvrage dont Masclef dira : « C'est le meilleur travail de géographie botanique que nous possédions sur les départements du Nord de la France. »

Il ne réussit hélas pas à finaliser son grand projet de flore régionale ; Masclef en reprend le projet en 1886. Ses travaux en bryologie (dont *Étude sur la distribution géographique des mousses en France*, publiée en 1877) sont des références nationales : Husnot (in LETACQ, 1906) indique dans une notice sur l'Abbé Boulay : « Au point de vue de l'étude de la flore française, cette mort est la plus grande perte que la bryologie ait jamais faite. »

Son herbier est conservé avec celui de Maurice Bouly de Lesdain au Muséum d'histoire naturelle de Grenoble (LEFEBVRE, 2017). Il comprend en particulier une collection de planches de ronces (*Rubus* spp.). L'Abbé Boulay est en effet un des spécialistes français des ronces ; il lance en 1873 une « Association pour l'étude des ronces en France » (PERRU, 2016). Le jardin botanique de l'Université catholique de Lille lui est dédié.

Auguste-Henry de Coincy (1837-1903)

Né à Lille, Auguste-Henry Cornut de la Fontaine de Coincy travaille surtout dans la péninsule ibérique et dans le Maghreb où il décrit plusieurs dizaines de nouveaux taxons. 51 noms d'espèces et de genres lui sont attribués (INTERNATIONAL PLANT NAMES INDEX, 2020). Fortuné, il souhaite qu'après sa mort, un prix récompense un ouvrage de phanérogamie française. Le prix Coincy est ainsi attribué tous les trois ans par la Société botanique de France.

Georges Rouy nomme en son honneur le genre *Coincya*, de la famille des Brassicacées. Coincy crée le genre *Rouya*, de la famille des Apiacées en l'honneur de Rouy (INTERNATIONAL PLANT NAMES INDEX, 2020).



Coincya monensis subsp. *cheiranthos* : la Moutarde giroflée, exceptionnelle en Hauts-de-France - G. Labeyrie

Philippe Édouard Léon Van Tieghem (1839-1914)



Ce docteur ès sciences est né à Bailleul mais effectue sa carrière professionnelle à Paris. Il y devient maître de conférence de botanique à l'École normale supérieure de 1864 à 1878, membre de la section botanique de l'Académie des sciences. Il est élu président de cette dernière en 1899. Il entre au Muséum national d'histoire naturelle en 1878 ; il est aussi président de la Société botanique de France en 1881 et 1895. Il est surtout connu pour ses travaux de micrographie. Il publie divers mémoires et traités (*Traité de botanique* en 1884 et *Éléments de botanique* en 1898), mais ne semble pas avoir herborisé, ou tout au moins consigné d'observations, sur ses terres natales.

Il est aussi le beau-père de Gaston Bonnier, membre de l'Institut comme lui, qui rend hommage à sa mémoire après sa mort en 1914 dans la *Revue générale de botanique* qu'il dirige (BONNIER, 1915).

Portrait de Philippe Van Tieghem - Museum national d'histoire naturelle - E. Pirou

Edmond Gosselin (1847-1908)

Edmond Gosselin naît à Paris et décède à Douai (BERTON, 1964). Ingénieur de l'École Centrale, conservateur du Musée de Douai, E. Gosselin rédige :

- un article sur l'Élodée du Canada (*Elodea canadensis*) dans le Bulletin scientifique, historique et littéraire du département du Nord, en 1872 ;
- plusieurs « Contributions à la Flore des environs de Douai » (1893-94, 1895, 1909-1910) qui paraissent dans le Bulletin de la Société d'agriculture, des sciences et arts de cette ville.

BERTON (1964) dit de lui : « Botaniste amateur, il explora les environs de la ville dans un rayon d'une douzaine de kilomètres et en tira trois « Contributions » où il détaille la répartition de 300 espèces intéressantes. »

Une rue porte son nom à Douai.



A gauche : Douai et environs au XIX^e s. avec les tourbières de Sin-le-Noble - Carte d'état-major 1820-1860, Géoportail ; A droite : Marais et route à Sin-le-Noble par Jean-Baptiste Camille COROT à l'époque de Gosselin vers 1873 - Musée du Louvre, Paris



Charles Henri Marie Flahault (1852-1935)



Portrait de Charles Flahault à Montpellier - Bibliothèque nationale de France

Ce botaniste phytosociologue est né à Bailleul en octobre 1852, d'une mère qui lui enseigne les arts et les sciences, et d'un père industriel dans le domaine de la briquetterie. Pionnier de la phytogéographie et de la phytosociologie, il est un des premiers à utiliser les concepts d'association végétale, de station botanique, de relevé floristique... Il effectue ses études secondaires chez les Jésuites d'Amiens, obtient son baccalauréat de lettres à Douai en 1872, puis devient jardinier au Jardin des Plantes de Paris. Joseph Decaisne l'y remarque et lui prodigue des leçons de botanique. Il rentre à la Sorbonne en 1874 et devient l'élève du Professeur Philippe Van Tieghem, bailleulois comme lui. Ses qualités ont été aussi « repérées » par Decaisne au jardin des plantes. Après sa thèse en 1878, il est envoyé avec Gaston Bonnier en expédition en Suède et en Norvège : ce voyage fait naître en lui la passion de la géographie botanique. À partir de 1890, il dirige l'Institut de botanique de Montpellier récemment fondé, où il réside 54 ans, de 1881 à sa mort en février 1935.

Montpellier plutôt que Paris

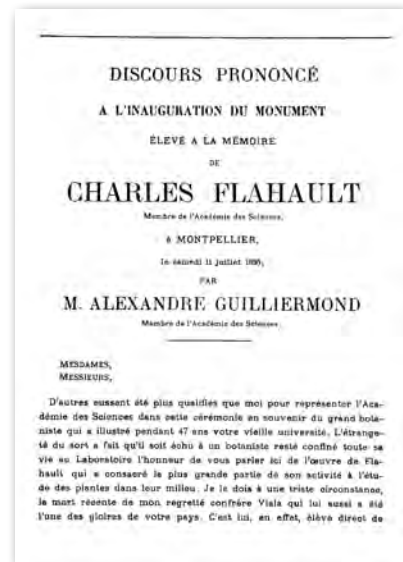
Il préfère largement vivre, herboriser et enseigner à Montpellier plutôt qu'à Paris, qu'il n'aime pas. Il dit : « On ne devient naturaliste qu'au contact avec la Nature. »

Charles Flahault développe considérablement la phytogéographie, initiée par Pyrame de Candolle. Il écrit : « La végétation traduit de la manière la plus fidèle les moindres nuances du climat. Elle est le miroir du climat. »

Il établit les fondements de l'association végétale, base de la phytosociologie.

Il rend hommage à sa mère de la façon suivante : « Je lui dois une curiosité tenace, un besoin de ne pas laisser un travail commencé sans l'avoir achevé et, en général, un grand désir de clarté et de vérité. » GUILLIERMOND (1936) indique que sa vocation est apparue lors des promenades familiales près de Bailleul, en particulier sur le Mont Kemmel.

Un des bâtiments du CBN de Bailleul porte le nom de ce grand scientifique bailleulois.



Première page du discours prononcé en son honneur en 1936

Gaston Bonnier (1853-1922)



Gaston Bonnier - auteur inconnu -
Bibliothèque de la Sorbonne

Certains pourraient être surpris de voir ce grand nom de la botanique en France du XIX^e s. et du début XX^e s. apparaître ici. En effet, Gaston Bonnier n'est pas né dans le Nord ni n'a vécu dans les Hauts-de-France. Mais son père et sa mère sont lillois. Et surtout, si Gaston est né à Paris, il n'a pas oublié ses attaches et origines nordistes en publiant la *Nouvelle flore de Belgique et du Nord de la France* avec son parent Bonnier de Layens, botaniste et apiculteur.

L'essentiel de sa biographie provient d'AYMONIN & KERAUDREN-AYMONIN (1990). Il est membre de la section botanique de l'Académie des sciences de 1897 à 1922, et plusieurs fois président de la Société botanique de France, dont il est membre pendant 45 ans. Il forme notamment Charles Flahault. Il est connu pour être l'initiateur de la *Flore complète illustrée en couleurs de France, Suisse et Belgique* (12 volumes parus de 1910 à 1935 ; parution achevée par R. Douin).

Henri Fockeu (1864-?)

Né à La Chapelle d'Armentières (Nord), le Docteur Fockeu est chargé de cours à la Faculté de médecine et de pharmacie de Lille (TOUSSAINT *et al.*, 2008), où il est préparateur puis chef de travaux de botanique de 1901 à 1903. Il enseigne également la botanique à la Faculté des sciences en 1917 (BOURIQUET, 1996). Il publie en 1901 une *Flore lilloise limitée au périmètre extérieur des glacis* dans le Bulletin de l'Université de Lille. Cet ouvrage contient de nombreuses informations précises.



Flore lilloise limitée au périmètre extérieur des glacis - FOCKEU, 1901



Joseph Godon (1858-1932)



Le chanoine Joseph Godon vers 1930 - Société d'émulation de Cambrai, 2021

Le chanoine Joseph Godon, né à Havrincourt (Pas-de-Calais), est professeur dans un collège privé de Cambrai. Membre de la Société d'émulation de Cambrai, il a notamment publié dans les mémoires de cette société :

- en 1889, une *Flore du Cambrésis. Distribution géographique des espèces*, qui est, selon TOUSSAINT (coord., 2008) : « son œuvre la plus remarquable » dans « son secteur privilégié d'herborisation » ;
- en 1896, des *Notes sur la disparition de quelques plantes intéressantes suite au démantèlement des remparts* ;
- en 1909, les *Caractéristiques de la flore du département du Nord In Lille et la région du Nord en 1909* ;
- en 1910, *Promenades dans l'Avesnois*.

Maurice Léopold Joseph Bouly de Lesdain (1869-1965)

Né à Dunkerque et décédé à Lille, Maurice Léopold Joseph Bouly de Lesdain est connu pour ses travaux en botanique et surtout en lichénologie. Docteur en médecine en 1894, docteur ès sciences en 1910, la Première Guerre mondiale l'amène à se réfugier à Paris. Il y intègre le laboratoire de cryptogamie du Muséum national d'histoire naturelle. Il est vice-président de la Société botanique de France à deux reprises.

Il n'oublie pas pour autant sa région d'origine : il publie de nombreuses contributions à la connaissance de la flore du Nord (BOULY DE LESDAIN, 1905-1905, 1912a & b, 1922, 1924a & b, 1929, 1950, 1951) et des dizaines d'articles de lichénologie dans le Bulletin de la Société botanique de France.

Abbé Arthur Labeau (1879-?)

Professeur de sciences naturelles à l'Institution Notre-Dame des dunes à Dunkerque, il publie en 1905 et en 1907 une *Note sur la flore maritime du littoral français de la mer du Nord*. Ce travail donne une vue d'ensemble de la végétation du littoral dunkerquois.



Littoral du Dunkerquois : dunes du Perroquet à Bray-Dunes - C. Blondel

Le Commandant André Berton (1892-1982)

Né à Douai et décédé à Dechy (Nord), ce médecin militaire prend part au conflit de 1914-18, en France puis au Moyen-Orient (CHARPIN & AYMOUNIN, 2003). Une fois retraité, il s'adonne à la botanique dans les années 1950-80. Il publie une douzaine de notes floristiques sur le Nord de la France de 1954 à 1967, et une synthèse importante en 1967 : *Données sur l'évolution de la flore dans la région du Nord dans le Bulletin de la Société botanique de France*. Outre une analyse minutieuse de l'évolution des populations de plantes rares, menacées ou disparues entre la Somme et le Nord, cet article précieux retrace notamment l'histoire de la connaissance botanique dans le Nord - Pas-de-Calais. Le botaniste lillois A. BOREL (1982) a rédigé sa biographie. On trouve un portrait de lui dans un article de PETIT (2018b).

Excellent floriste et très habile en micrographie, il identifie des plantes nouvelles dans le Nord de la France, telles le Galinsoga à petites fleurs (*Galinsoga parviflora*) et le Galinsoga cilié (*Galinsoga quadriradiata*), l'Oenanthe fluviatile (*Oenanthe fluviatilis*) qu'il mentionne des cours de l'Avre, de la Selle et de

l'Ancre depuis 1920 et où il semble disparu depuis), la Laïche cuivrée (*Carex otrubae* distingué de *Carex vulpina*).

Paul Jovet le juge « sagace et scrupuleux ». BOREL (1982) dit de lui : « A mené une vie érémitique tout en fréquentant régulièrement les sessions de la Société botanique de France. »



Galinsoga cilié (*Galinsoga quadriradiata*) - B. Toussaint

Maurice Hocquette (1902-1984)

Maurice Hocquette né à Comines (Nord), est docteur ès sciences naturelles (Lille, 1927). Il est nommé titulaire de la chaire de botanique générale et appliquée à la Faculté des sciences de Lille, ainsi que directeur de l'Institut de botanique appliquée de Lille en pleine guerre, en 1943. Il est le fondateur de la Société de botanique du Nord de la France, en 1947, dont il est président pendant 20 ans, de 1948 à 1968. Il fait aussi partie des pionniers de la phytosociologie dans le Nord de la France : son mémoire de 1927 visant le grade de docteur concerne *La végétation et la flore du littoral de la Mer du Nord de Nieuport à Sangatte*.

Il est l'auteur de plusieurs dizaines de publications, en particulier sur le littoral. Il effectue une synthèse sur l'histoire des jardins botaniques de Lille, et rédige plusieurs articles sur l'histoire de la flore.

Son épouse, qui travaille dans le même laboratoire de botanique (BOURIQUET, 1996), publie plusieurs fois avec lui.

Son herbier, conservé au CBN de Bailleul, est riche d'environ 4 000 planches.

Lucien DURIN (1987) dit de lui : « Hocquette se révéla un grand rassembleur d'hommes, convaincu qu'il était que nous étions d'abord des naturalistes et que ce qui nous unissait était plus fort que ce qui nous séparait. »

Il collabore avec Pierre Froment, qui travaille dans le même laboratoire de botanique de l'Université de Lille.



M. et Mme Hocquette - in BOURIQUET, 1996

Lucien Durin (1915-2007)



Lucien DURIN - in GÉHU (2007)

Pharmacien d'officine installé au Cateau, Lucien Durin est un des piliers de la botanique et de la phytosociologie du Nord – Pas-de-Calais pendant plusieurs décennies. Il est président de la SBNF de 1987 à 1989.

Il publie plusieurs dizaines d'articles floristiques dans le bulletin de la SBNF (ou le bulletin de Nord-Nature) entre les années 1950 et 1980, notamment :

- en 1964 avec J.-M. GÉHU, *Un siècle de floristique dans le Nord de la France, première synthèse sur l'histoire de botanistes du Nord du pays* ;
- en 1986 avec J.-M. GÉHU, le *Catalogue floristique régional des plantes vasculaires de la région Nord – Pas-de-Calais* ;
- en 1989 avec J. GÉHU-FRANCK et J.-M. GÉHU, la *Flore illustrée de la région Nord – Pas-de-Calais et des territoires voisins*.

Sa biographie est relatée dans le bulletin de la Société de botanique du Nord de la France (L. Durin en est président d'honneur) par GÉHU (2007). Les liens entre les deux hommes sont anciens. Tous deux sont originaires de l'Avesnois. Grâce aux bonnes relations qu'il tisse avec les botanistes belges, L. Durin s'intéresse aux travaux de phytosociologie effectués en Belgique et aux Pays-Bas. Il initie à la phytosociologie le jeune J.-M. Géhu, qui effectue un stage en pharmacie dans son officine du Cateau. Incontestablement, L. Durin a exercé directement ou indirectement une réelle influence dans le renouveau des études floristiques et le développement de la phytosociologie en France septentrionale.

Renée Lericq (1921-1989)



Renée Lericq - MASSON, 2020

La place des femmes dans le monde naturaliste est très limitée avant la Seconde Guerre mondiale. Renée Lericq est apparemment une des premières femmes, sinon la première des Hauts-de-France, à accéder à un niveau professionnel via une thèse en floristique et phytosociologie. Et ce avant mai 1968, ce qui est particulièrement rare. Elle obtient en effet sa thèse de doctorat en 1965, alors qu'elle a commencé l'enseignement comme institutrice à Tourcoing.

En 1952, elle devient chef de travaux de botanique à l'Université catholique de Lille puis chargée de cours dans le service de Mademoiselle Chollet, par ailleurs secrétaire-adjointe de la SBNF, puis directrice adjointe du jardin botanique Boulay.

R. Lericq devient en 1963 enseignante en botanique à l'Institut supérieur d'agriculture de Lille. Sa thèse de doctorat d'État s'intitule *Contribution à l'étude des groupements végétaux du bassin de l'Escaut français*. Elle lui permet de devenir maître de conférence, professeur en 1972, puis directrice du jardin botanique. Elle publie diverses notes sur des espèces rares et des sites d'intérêt du Nord et du Pas-de-Calais (forêt d'Hesdin, le Ternois) dans les bulletins de la SBNF ou de la SBF dans les années 1950 et 1960. Elle part ensuite terminer son existence dans la Nièvre à partir de 1981.

André Borel rédige sa carrière dans le Bulletin de la SBNF (BOREL, 1990).

Francis Rose (1921-2006)

Ami de longue date de J.-M. Géhu, le botaniste britannique F. Rose prospecte à plusieurs reprises le Pas-de-Calais et la Picardie. Les pelouses crayeuses et les milieux tourbeux retiennent particulièrement l'attention de cet excellent floriste. Il est également un bryologue et un lichénologue de haut niveau. WATTEZ (2006) et GÉHU (2006) ont retracé son activité dans le Nord de la France.

Jean-Marie Géhu (1930-2014)

Jean-Marie Géhu est né en avril 1930 dans l'Avesnois, à Landrecies en vallée de la Sambre. Son père, pharmacien, collecte des plantes *in natura* et cultive des plantes médicinales dans son jardin. Hasard ou non, J.-M. Géhu crée plus tard, avec le Docteur Caudron, pharmacien, l'École des Plantes de Bailleul pour promouvoir la phytothérapie et les plantes médicinales. Après une thèse de doctorat sur les groupements végétaux de sa vallée de Sambre natale (1959), il devient professeur de botanique à l'Université de Besançon en 1961, puis à la Faculté de pharmacie de Lille en 1968. Il enseigne à partir de 1981 à la Faculté de pharmacie de l'Université René Descartes de Paris V ; il y achève sa carrière d'enseignant-chercheur à la direction du Laboratoire de botanique et de phytocénologie. Son épouse Jeannette Géhu-Franck et lui achètent en 1970 à Bailleul une ancienne ferme traditionnelle des Flandres, dans le hameau de Haendries. Ils y fondent diverses associations axées sur la flore et la végétation dont, le Centre régional de phytosociologie en 1987, qui sera agrégé Conservatoire botanique national de Bailleul en 1991.

Nous ne développons pas son apport dans l'essor de la phytosociologie, mais il convient de souligner combien il a été actif et influent à de nombreux égards, et qu'il a su faire rayonner

cette science en Europe et sur d'autres continents (BIORET, 2014 ; BIORET & PEDROTTI, 2019).

Concernant plus spécifiquement la flore de la France septentrionale, Jean-Marie Géhu a rédigé une somme de publications qui force le respect. Dans de très nombreuses revues régionales, nationales et internationales, il a fait énormément progresser la connaissance floristique, phytoécologique et phytosociologique de tous les types de milieux, de 1956 jusqu'au début des années 2010. Entre des simples notes sur des taxons ou des sites, des synthèses thématiques en particulier sur le littoral, et la *Flore illustrée de la région Nord - Pas-de-Calais et des territoires voisins* avec Lucien Durin et Jeannette Franck, plusieurs fois rééditée (DURIN *et al.*, 1989, 1991 et 1996), son apport à la connaissance des Hauts-de-France et des régions voisines est considérable (WATTEZ, 2014).

Il décède le 15 février 2014 à Dunkerque. Sa production scientifique depuis 1956 est exceptionnelle, avec plus de 600 articles et ouvrages sur la flore et les végétations du Nord de la France, de France, d'Europe et au-delà (BIORET, 2014).

Son ami italien Franco Pedrotti a fait poser une plaque à sa mémoire à l'Université de Camerino (Italie).



Jean-Marie et Jeannette Géhu, excursion Internationale de Phytosociologie, Camerino - F. Pedrotti, 1982



Deux grands noms de la botanique dans le Nord de la France : Jean-Marie Géhu et Marcel Bournérias en 1971, ici en barque en Frise (Pays-Bas) lors d'une session de la Société Royale de Botanique de Belgique - J.-R. Wattez



Plaque à la mémoire de J.-M. Géhu - Bibliothèque de l'ancien Département de botanique et d'écologie de l'Université de Camerino, inaugurée en 2015 - E. MURRJA in BIORET *et al.*, 2021

8.3. Les botanistes de l'Oise

Jean-Louis Thuillier (1758-1822)

Ce botaniste isarien est né à Creil en 1758 et décède à Paris en 1822. Il n'a pu bénéficier d'aucune formation scolaire en botanique. Simple fils d'ouvrier, il est d'abord jardinier au Jardin royal des plantes à Paris où il peut apprendre la botanique. Il passe ensuite l'essentiel de sa vie comme jardinier au collège Charlemagne de Paris.

Grand récolteur de plantes et fin connaisseur de la botanique de terrain, il est souvent sollicité par des botanistes renommés comme Antoine-Laurent de Jussieu (directeur du nouveau Muséum national d'histoire naturelle après 1794, puis professeur de botanique à la Faculté de médecine de 1804 à 1822) ou Louis-Claude Richard (1754-1821) pour herboriser avec eux (DAYRAT, 2003).

Son seul ouvrage est la *Flore des environs de Paris, ou Distribution méthodique des plantes qui y croissent naturellement, exécutée d'après le système de Linnaeus* parue en 1790. Selon DAYRAT (2003), les descriptions des taxons sont reprises de flores précédentes. Il est uniquement l'auteur des indications de lieux.

Il y rapporte des informations intéressantes sur la flore sud-isarienne de la fin du XVIII^e s., par exemple le Nard raide (*Nardus stricta*) à Senlis et Compiègne, la Canneberge (*Vaccinium oxycoccos*) dans le Marais de Coye, l'Hélianthème des Appenins

(*Helianthemum appeninum*) à Compiègne et Chantilly, l'Anémone sylvestre (*Anemone sylvestris*) à Apremont, la Céphalanthère rouge (*Cephalanthera rubra*) à Chantilly (tous aujourd'hui disparus de ces localités), ou la Gentiane croisette (*Gentiana cruciata*) à Creil « abondante à la Garenne de Canneville proche Creil » et à Compiègne. Cette gentiane très rare et menacée est déjà présente avant 1790 sur ces deux localités où elle demeure (obs. pers.), en particulier celle de la Garenne de Creil où elle est aujourd'hui préservée par le Conservatoire d'espaces naturels des Hauts-de-France.

Plusieurs espèces lui ont été dédiées (notamment par Poiret), dont la Centaurée trompeuse (*Centaurea thuillieri* renommée *Centaurea decipiens*), la Canche des marais (*Deschampsia thuillieri*, aujourd'hui *Aristavena setacea*) et la Linaire couchée (*Antirrhinum thuillieri* renommée *Linaria supina*).



Centaurée trompeuse (*Centaurea decipiens*) - B. Toussaint

La vente d'herbiers préparés

Jean-Louis Thuillier vend notamment des herbiers déjà entièrement préparés. L'industriel collectionneur Benjamin Delessert (1773-1847) obtient ainsi un herbier de Thuillier. Conservé aujourd'hui au Conservatoire botanique de Genève, il comprend en particulier plusieurs dizaines de planches de référence pour des taxons qu'il a récoltés autour de Paris, comme la très rare Minuartie soyeuse (*Minuartia setacea*).



Minuartie soyeuse (*Minuartia setacea*) - R. Flogaus-Faust

Jean-Antoine François Léré (1761-1837)

Ancien marchand de drap, ancien pharmacien, ancien maire de Compiègne, Jean-Antoine François Léré se retire de la vie publique au début des années 1820. Il passe les quinze dernières années de sa vie à accumuler une somme considérable de documents sur de nombreux sujets de l'histoire locale et sur les plantes sauvages. Il prospecte une grande partie de la moitié est de l'Oise. Abandonné par les siens et ruiné en 1837, il propose d'offrir sa bibliothèque à la ville de Compiègne contre une pension viagère ; il meurt cinq jours après la signature du contrat (DUPUICH, 2006) !

La Bibliothèque municipale de Compiègne acquiert ainsi son « herbier » qui a pu être conservé. L'œuvre appelée « herbier » est en réalité une série de 255 planches aquarellées d'une très grande beauté, représentant la flore compiégnnoise. On y recense majoritairement des espèces des jardins, notamment des arbres fruitiers avec les détails des fruits. Toutefois, des dizaines de planches d'espèces sauvages sont magnifiquement représentées, avec des indications précieuses sur les stations de récoltes effectuées dans les années 1820-1830 dans la moitié est de l'Oise, en particulier en forêt de Compiègne et ses environs : le Liparis de Loesel (*Liparis loeselii*), l'Étoile d'eau (*Damasonium alisma*), la Gratiolle officinale (*Gratiola*

officinalis), l'Asaret d'Europe (*Asarum europaeum*), le Spiranthe d'été (*Spiranthes aestivalis*), l'Orchis punaise (*Anacamptis coriophora*), la Céphalanthère rouge (*Cephalanthera rubra*), l'Orchis des marais (*Anacamptis palustris*), la Gymnadénie odorante (*Gymnadenia odoratissima*), la Myrtille rouge (*Vaccinium vitis-idaea*)...

Ce bois a été coupé depuis et transformé en pâtures et cultures et ni *V. vitis-idaea* ni les landes ou tourbières acides favorables n'y ont été revus depuis Léré (FRANÇOIS, 2020).

On y apprend par exemple que la Myrtille rouge pousse « en grande abondance » en 1830 dans un bois proche de Rollot (orthographié Rollo dans la planche).



Aquarelles de Léré (1824-1835) à partir d'échantillons récoltés dans l'est de l'Oise - Bibliothèque municipale de Compiègne, 2021
De gauche à droite : le Faux-nénuphar (*Nymphaoides peltata*) ; la Myrtille rouge (*Vaccinium vitis-idaea*) à Rollot ; l'Étoile d'eau (*Damasonium alisma*)

Léré rédige dans les années 1820-1830 divers documents sous forme manuscrite comprenant plusieurs rubriques dont :

- « Époque de la floraison mensuelle des plantes, phanérogames, qui croissent naturellement dans les environs de la ville de Compiègne et de celles qui y sont naturalisées [...] ;

- « Cours de botanique 1829-1835 : herborisations. » FRANÇOIS (2020) donne plus de détails sur sa vie et ses œuvres.

Léré a la double passion de la botanique et de l'histoire, à l'instar de ses contemporains Louis Graves et Alexandre de La Fons de Mélicocq.

Louis Graves (1791-1857)

Louis Graves est né à Bordeaux où il s'est formé à l'université. En 1817, le comte Henri-Charles le Bègue de Germiny est nommé préfet de l'Oise, il nomme L. Graves secrétaire particulier. Il occupe ensuite plusieurs fonctions de secrétaire à la préfecture, puis de chef de bureau à l'administration des Eaux et Forêts à Paris entre 1842 et 1847 (DANJOU, 1859). Doté d'une puissance de travail considérable, il prospecte infatigablement toutes les communes de ce département de 1817 à 1847 à une époque où aucun transport motorisé n'existe, et réalise un travail monumental :

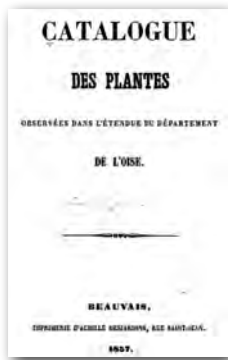
- toutes les espèces végétales intéressantes (phanérophytes, bryophytes) et de fonge sont listées dans les précis statistiques des cantons de l'Oise ;
- la somme de toute cette connaissance, synthèse d'une vie de botaniste dans un département, est publiée peu avant son décès en 1857 dans son *Catalogue des plantes observées dans l'étendue du département de l'Oise*.

Il possède ainsi la meilleure connaissance floristique de l'Oise pendant la première moitié du XIX^e s.

Son herbier, fort de 1 700 planches, est conservé à l'Institut Lasalle de Beauvais (MONIOT *et al.*, 2012). Il resterait à expertiser dans le détail.

Hyppolite Rodin prendra sa suite en complétant ce catalogue de 1863 à 1876 (CAMUS & JEANPERT, 1894), connu chez les botanistes régionaux comme le « GRAVES et RODIN », ouvrage de référence pour la flore de l'Oise.

Le comte Jaubert, député, ancien ministre et, comme lui membre fondateur de la Société botanique de France, rend hommage à sa mémoire dans le Bulletin de la Société botanique de France (JAUBERT, 1857).



Catalogue des plantes de l'Oise - L. Graves, Google books

L'Oise, une seconde patrie pour Graves

Il a souhaité être inhumé à Beauvais. L'épithaphe sur sa tombe est :
« Le département de l'Oise était pour lui une seconde patrie. Nul ne l'a mieux connu, plus aimé, mieux servi » (DANJOU, 1859).

Le baron Alexandre de La Fons de Mélicocq (1802-1867)

L'essentiel des données sont tirées de sa biographie rédigée par DESPLANQUE & MANNIER (1868).

Ses publications sont rédigées suite à des communications orales : *Influence de la nature du sol sur la distribution des végétaux, démontrée par la végétation des environs de Laon, de Vervins, de Rocroy et de Givet* ; *Catalogue des plantes recueillies aux environs de Saint-Amand (Nord)*. Il édite aussi :

- en 1829, le *Calendrier de flore ou Catalogue des plantes des environs de Noyon : classées d'après l'époque de leur floraison : ouvrage précédé de notices historiques sur Beauvais, Senlis, Compiègne et Noyon* ;
- en 1848-49 : *Plantes croissant spontanément dans les environs de Béthune et observées par M. Al. De Lafons de Melicocq* ;
- en 1849, la *Flore de la Thiérache*, in *La Thiérache, recueil de documents concernant l'histoire, les beaux-arts, les sciences naturelles et l'industrie de cette ancienne subdivision de la Picardie*.

Sa famille est originaire de Mélicocq, commune du Massif de Thiéscourt dans le Noyonnais (Oise). Son père Louis-Alexandre de La Fons, chevalier de Saint-Louis, est maire du village en 1792. Il échappe à l'échafaud en 1793, car il est très apprécié des habitants de Mélicocq.

Nous aurions aussi pu rattacher son nom au département du Nord où il a vécu de 1850 à 1867 (il décède à Raismes), à celui du Pas-de-Calais où il réside à Douvrin entre 1840 et 1850, comme à celui de l'Aisne (il réside chez une tante à Cuiry-les-Iviers de 1830 à 1840) où il a beaucoup herborisé.

Il s'intéresse également à l'archéologie et à l'histoire comme beaucoup de naturalistes érudits et fortunés du XIX^e s. DESPLANQUE & MANNIER (1868) écrivent : « *Le goût des sciences naturelles s'associa de bonne heure, chez lui, à l'amour des travaux d'érudition.* »

Les prix La Fons-Mélicocq

Il finance un prix triennal (de 1 800 francs) de l'Académie nationale des inscriptions et belles lettres : le « Prix La Fons-Mélicocq en faveur du meilleur ouvrage sur les histoires et les antiquités de Picardie et de l'Île-de-France (sauf Paris). » Il finance aussi un prix de 900 francs à l'Académie nationale des sciences pour un ouvrage sur la botanique du Nord de l'Hexagone.

Louis Hyacinthe Boivin (1808-1852)

Ce botaniste voyageur, fils de pharmacien, est né à Compiègne. Il est surtout connu comme botaniste qui a exploré l'océan Indien au XIX^e s. avec Desfontaines et Adrien-Henry-Laurent de Jussieu. Il a parcouru les forêts de l'Oise autour de Compiègne, notamment le massif de Laigue, à la recherche de la fonge (CLOWEZ & PETIT, 2020). Nous supposons que, étant aussi botaniste de haut niveau, il a aussi effectué des relevés floristiques, mais ses données ou son herbier restent encore à retrouver.

Ayant contracté la malaria en Afrique, il meurt jeune, à 44 ans, un an après son retour à Brest.

Un descripteur de nouvelles espèces tropicales

58 taxons portent Boivin comme nom d'auteur suite à ses identifications (INTERNATIONAL PLANT NAMES INDEX, 2020) lors de ses explorations botaniques pour le compte du Muséum national d'histoire naturelle en Afrique ou dans l'océan Indien. Une espèce de la famille des Astéracées endémique de La Réunion lui a été dédiée par un botaniste allemand, Friedrich Wilhelm Klatt : *Psiadia boivini*, ainsi que trois genres : *Boivinella* (Poacées), *Neoboivinella* (Sapotacées) et *Bivinia* (Flacourtiacées).



Tabac marron (*Psiadia boivini*) - B. Navez

Arsenne Thiébaud de Berneaud (1777-1850)

Arsène Thiébaud de Berneaud naît à Sedan en janvier 1777 ; il prend après le prénom Arsenne (PHILIPPE, 2020). Acteur de la jeune Société linnéenne de Paris, il signe « Secrétaire perpétuel de la Société linnéenne de Paris ». Nous rattachons cet auteur à l'Oise car, même s'il n'y est pas né et n'y a pas vécu, il y herborise au début du XIX^e s. et publie en 1826 une liste des plantes d'Ermenonville qui retient l'attention. Notamment, il liste les espèces que Jean-Jacques Rousseau a mises en herbier suite à ses herborisations de 1778. Ayant consulté

ses planches d'herbier qui sont encore à Ermenonville peu après sa mort, il ajoute à celles-ci ses propres observations des années 1790. Mais certaines de ses observations apparaissent peu crédibles ou fantaisistes comme l'indique Louis GRAVES (1857) qui le critique sévèrement. De ce fait, certaines espèces citées dans ce travail de 1826 dont la présence paraît plus que douteuse n'ont pas été incorporées dans la base de données DIGITALE du CBN de Bailleul.

Un botaniste un peu mythomane ?

Ce personnage assez controversé, très critiqué au sein du monde des botanistes du Bassin parisien, apparaît parfois peu fiable sur le plan scientifique (LE PELETIER DE SAINT-FARCEAU, 1825), notamment botanique (GRAVES, 1857). Il aurait eu des tendances mythomanes sur divers sujets (DURIS, 1993 ; PHILIPPE, 2020). Ainsi, sa mention surprenante « d'un Genévrier de 2 m de circonférence » dans les landes sableuses à Éricacées du désert d'Ermenonville (THIÉBAUD DE BERNEAUD, 1826) pourrait coïncider avec cette tendance mythomaniaque.

L'Abbé Louis François Honoré Questier (1810-1879)

L'Abbé Questier, membre de la Société académique de l'Oise et de la Société botanique de France, est curé à Authueil-en-Valois. Selon JOVET (1949), il « ratisse » une bonne partie de l'Oise, notamment du Valois. Il publie plusieurs articles importants sur la flore isarienne, notamment une *Énumération des plantes intéressantes des cantons de Betz et de Crépy-en-Valois* (1847) et plusieurs travaux en batologie (étude des ronces) et

mycologie. GRAVES (1857) indique à son propos « M. Questier a eu l'extrême obligeance de mettre à ma disposition le recueil de ses observations recueillies jour par jour depuis vingt années, communication précieuse, surtout quant à la cryptogamie, si peu connue avant lui, de l'ancien pays du Valois. » Il est en relation avec son voisin botaniste et également batologue Louis-Victor Lefèvre de Cuvergnon, du village voisin.

Du pain, une pomme, 40 km par jour et la bonne parole

L'Abbé Questier note toutes ses observations sur des cahiers, tous les jours pendant plus de trente ans (JOVET, 1926) ! Ce brillant botaniste et mycologue prospecte au moins 264 communes de l'Oise et une partie de l'Aisne. Il mange peu et loge dans les paroisses qu'il visite, prêchant la bonne parole tous les jours. Il part tous les matins avec un quignon de pain et une pomme dans sa poche et marche souvent 40 km par jour. Il consigne ses observations dans plus de 118 cahiers de 1843 à 1877, sur la flore et les champignons (CLOWEZ & PETIT, 2020).

Louis-Victor Lefèvre (1810-1878)

Collègue botaniste et voisin de l'Abbé Questier, Lefèvre est instituteur à Cuvergnon, village adjacent de Betz. Il est à noter qu'une belle amitié entre un instituteur et un curé n'est pas forcément des plus communes à cette époque.

Lefèvre entraîne de temps à autre ses élèves dans de grandes randonnées où il les initie à la botanique, notamment dans les landes du Bois de Tillet en Forêt de Retz (LEFEVRE, 1852). Ses observations sont précieuses pour suivre l'évolution des paysages et des cortèges floristiques de ce secteur de landes, qui restent pro parte ouvertes plus d'un siècle après.



Landes du Bois de Tillet en Forêt de Retz, prospectées par Questier et Lefèvre : à gauche : à Gondreville (Oise, Carrefour des Bruyères) - R. François ; à droite : à Coyolles (Aisne, Cave au Diable) - R. François

Qu'est-ce que la batologie ?

Louis-Victor Lefèvre est avec l'Abbé Questier l'un des pionniers de la batologie (étude des ronces) en Hauts-de-France. Plusieurs types de *Rubus* ont été décrits dans le Valois par L.-V. Lefèvre (VAN DE BEEK *et al.*, 2017). Une session de batologie a eu lieu en 2014 en forêt de Villers-Cotterets et environs pour marcher dans les pas de ces deux batologues, et retrouver les types de Ronces qu'ils ont décrits au XIX^e s. (FERREZ et ROYER, 2015 ; Y. FERREZ comm. pers.)

Les comtes de Marsy, père et fils

Charles-Eugène de Marsy (1814-1862), botaniste né à Amiens, a vécu à Doullens, Abbeville, Vervins, mais a surtout herborisé dans le Compiégnois. Nous le rattachons donc plutôt à l'Oise. LEFEVRE (1861-67) a rédigé sa biographie.

Passionné avant tout d'histoire, il est président de la Société archéologique de France et de la Société historique de Compiègne, il est également actif en botanique. Il participe au *Catalogue de la flore de l'Oise* de Louis GRAVES (1857).

Il rédige un projet de flore des environs de Vervins à la fin de sa vie. Mais la mort empêche sa parution. L.-B. Riomet réutilise les

informations de ce manuscrit pour sa *Flore de l'Aisne* (RIOMET 1891 ; mais il se trompe en disant que ce document date de 1865, alors que de Marsy décède en 1862). Il publie également en 1855 une note sur la Balsamine n'y-touchez-pas (*Impatiens noli-tangere*) qui s'est développée en masse sur des remblais près d'Hirson.

L'Abbé LECOT (1863), autre biographe pour la Société d'émulation d'Abbeville, indique qu'il a légué un « herbier considérable du Nord de la France », qui reste à localiser.

Il est le père d'Arthur de Marsy, autre botaniste isarien.

Arthur de Marsy (1843-1900)



Né à Doullens et mort à Compiègne, il herborise également dans le Compiégnois, notamment avec son père. Comme lui, il est avant tout connu comme historien et archéologue et membre de nombreuses sociétés savantes sur ces thématiques. Il est professionnellement archiviste paléographe. Ses herborisations semblent importantes : son herbier, comprenant notamment des planches de la forêt de Compiègne, a été légué au « Collège de Compiègne » (DEBEAUPUIS, 1944) ; il serait à retrouver.

Prosper Maillard

Membre de la Société académique de l'Oise, il est « artiste à la manufacture royale de tapisseries de Beauvais ». Une seule publication est référencée : la *Liste des plantes les plus remarquables des environs de Beauvais* en 1847 dans les mémoires de cette société savante isarienne. On y retrouve de nombreux taxons aujourd'hui disparus du Beauvaisis comme la Tulipe sauvage (*Tulipa sylvestris*) dans des vignes, la Séslerie bleuâtre (*Sesleria caerulea*) à Saint-Jean au sud de Beauvais, la Linaigrette à larges feuilles (*Eriophorum latifolium*) à Villers-sur-Thérain, la Grassette commune (*Pinguicula vulgaris*), la Renoncule graminée (*Ranunculus gramineus*)...

Ses données sur les tourbières alcalines de Saint-Pierre-ès-champs sont particulièrement instructives ; elles révèlent la dégradation de ces milieux tourbeux, initialement oligotrophes (pauvres en nutriments), depuis 150 ans. Ils sont classés récemment en Réserve naturelle régionale et sont gérés par le Conservatoire d'espaces naturels des Hauts-de-France.

Prosper Maillard note dans ce secteur un nombre élevé de plantes d'affinités submontagnardes qui caractérisent bien les ambiances fraîches et humides du Bray, des tourbières de Bretel et du Thérain, des coteaux marneux ou exposés au nord... : la Séslerie bleuâtre (*Sesleria caerulea*), la Linaigrette à larges feuilles (*Eriophorum latifolium*), le Troscart des marais

(*Triglochin palustris*), le Daphné bois-joli (*Daphne mezereum*), la Pyrole à feuilles rondes (*Pyrola rotundifolia*) et la Petite pyrole (*P. minor*), la Parnassie des marais (*Parnassia palustris*)... Certaines sont toujours présentes dans le Beauvaisis comme la Dorine à feuilles alternes (*Chrysosplenium alternifolium*), la Benoîte des ruisseaux (*Geum rivale*)...

Il recense également les irradiations de la flore subméditerranéenne marquées par le Géranium sanguin (*Geranium sanguineum*), la Centaurée du solstice (*Centaurea solstitialis*), l'Armoise champêtre (*Artemisia campestris*), la Gentiane croiset

(*Gentiana cruciata*) et la Mélitte à feuilles de mélisse (*Melittis melissophyllum*) en particulier sur les coteaux sablo-calcaires du Clermontois exposés au sud.

Nous n'avons pas retrouvé ses dates et lieux de naissance et de décès. CHARPIN & AYMONIN (2004a) ne mentionnent pas ce botaniste.



Benoîte des ruisseaux (*Geum rivale*)
- J.-C. Hauguel

Louis-Denis-Arnoult-François-Marie de Marcilly (1823-1886)

Louis de Marcilly est né à Guise (Aisne) en 1823. Lors de son séjour au collège Saint-Vincent de Senlis, il est initié à la botanique par l'Abbé Poulet, qui devient son ami.

Il entre à l'école forestière en 1844 ; il est garde général au cantonnement de Compiègne jusqu'en 1857, puis passe sous-inspecteur à Villers-Cotterets. Il réside à Beauvais plusieurs années après 1859. Il est ensuite nommé conservateur des eaux et forêts, en particulier dans les Alpes-Maritimes. Il meurt à Châlons-sur-Marne (CHARPIN & AYMONIN, 2004a). Il est membre de la Société botanique de France. Sa biographie est retracée par ROZE (1886).

Il n'a guère eu le temps de produire d'importantes publications sur le sud de la région. Les quelques communications qu'il a faites à la Société botanique de France concernent des plantes rares ou nouvelles comme la Ronce des rochers (*Rubus saxatilis*) en forêt de Compiègne, le Lycopode petit-cyprès (*Lycopodium chamæcyparissus* renommé *Diphasiastrum tristachyum*) près de Beauvais, ou la Renouée bistorte (*Polygonum bistorta* renommé *Bistorta officinalis*) à Ermenonville. Il présente un compte rendu d'excursions botaniques faites en 1886 dans les environs de Beauvais et dans le pays de Bray. Il constitue un vaste herbier de toutes les plantes qu'il identifie en France avec son père ; une partie de cet herbier lui fait obtenir une médaille d'or à l'Exposition d'Épernay.

Trois ans avant son décès en 1886, il prend des dispositions testamentaires pour ne pas laisser perdre le fruit de ce travail qui a occupé une grande partie de son existence : « Je lègue lesdits herbiers, manuscrits, ouvrages et instruments, dans le cas où je ne m'en serais pas dessaisi avant mon décès, à la Société botanique de France, dont je fais partie depuis 1854. » Ces manuscrits comprennent notamment un travail de M. de Marcilly père, intitulé *Notes de Botanique (Études, Considérations générales, Principes, Glossologie et Table ; ROZE, 1886)* que nous n'avons pas encore retrouvé. Ils contiennent probablement des informations sur l'Oise.

Son fils rédige les excursions de la forêt de Compiègne pour le *Guide du Botaniste herborisant* de Bernard VERLOT (1865). Il est également mycologue (CLOWEZ & PETIT, 2020).

CHARPIN et AYMONIN (2004a) évoquent Louis de Marcilly sous le nom de « Louis Marsilly », créant une confusion avec un autre botaniste français, Louis Marsilly, né à Anizy-le-Château dans l'Aisne en 1811 et mort à Alger en 1890. Cependant celui-ci n'a semble-t-il pas herborisé en Hauts-de-France, mais, selon ces auteurs, plutôt en Corse où il a publié un catalogue (1872).

Henri Caron (1827-1899)

Nous ne connaissons les observations d'Henri Caron que par :

- ses 1800 planches d'herbier concernant l'Oise, conservées à l'Institut Lasalle de Beauvais (MONIOT *et al.*, 2012 ; obs. pers.). Cependant, cet herbier a été démembré via un classement récent des planches par familles (obs. pers.), dans un objectif pédagogique compréhensible pour un institut d'agronomie (KERVROEDEN, comm. pers.). Son herbier, à peine analysé faute de temps, semble particulièrement précieux et riche ;
- ses données transmises à Louis Graves pour son *Catalogue de la flore* de l'Oise de 1857.

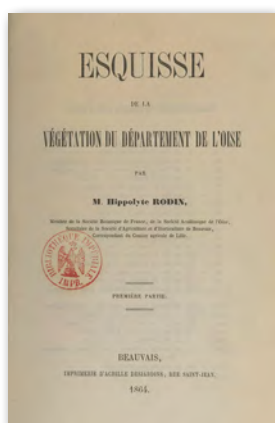
Il a apparemment surtout prospecté le Clermontois.



A gauche : paysages du Clermontois ; à droite : panorama sur le Clermontois depuis le Mont César - R. François

DEBEAUPUIS (1944) ne le mentionne pas pour la Forêt de Compiègne. Il semble qu'il n'ait rien publié sur la flore : cela explique qu'il soit resté quasiment inconnu. Il ne fait pas partie des botanistes recensés en France par CHARPIN & AYMONIN (1999 à 2004). Malgré nos recherches, nous n'avons pas encore trouvé d'éléments biographiques sur sa vie. Il est membre de la Société botanique de France pendant plus de cinquante ans, de sa fondation en 1854 jusqu'en 1899 (ZEILLER 1899). Il habite Bulles au nord du Clermontois, région où il réalise semble-t-il, d'après son herbier et Louis Graves, l'essentiel de ses investigations.

Hippolyte Rodin (1829-1886)



Esquisse de la végétation du département de l'Oise - H. Rodin, Bibliothèque nationale de France

Il effectue des recensements floristiques (et mycologiques) dans l'ensemble du département de l'Oise. Il publie :

- en 1864-1871 : *Esquisse de la végétation du département de l'Oise* (GRAVES et RODIN, 1864-1871) qui prolonge et complète le *Catalogue des plantes de l'Oise* de Louis GRAVES de 1857 ;
- en 1872 : *Les plantes médicinales et usuelles de nos champs, jardins, forêts*.

Ses descriptions des milieux et espèces de l'Oise dans l'Esquisse de la végétation de ce département sont particulièrement utiles pour l'analyse diachronique de la flore 150 ans après.

La régression de la flore de l'Oise avant 1864

Hippolyte Rodin est un des premiers botanistes à tirer la sonnette d'alarme sur l'importante régression de la flore dans l'Oise au XIX^e s. Il souligne combien l'extension des cultures au détriment des bois, des marais et des prairies a fait disparaître de très nombreuses stations d'espèces remarquables. Il calcule qu'il ne reste plus que 10 % du département où une flore naturelle peut encore s'épanouir au début des années 1860. Il écrit :

« Autant la richesse du pays gagne à ces empiètements, autant la flore spontanée a de pertes à déplorer. »

« [...] C'est une raison de plus de faire appel à tous les botanistes de l'Oise et de leur recommander d'étudier avec ardeur notre belle flore car elle disparaît chaque jour, et de ne point colliger les espèces en vandales destructeurs [...]. »

Rodin et Rodin

Hippolyte Rodin est l'oncle du célèbre sculpteur Auguste Rodin, mondialement connu.

Charles Fauqueux (1879-1968)



Charles Fauqueux en 1947 - Académie d'Amiens, 2021

Charles Fauqueux naît en 1879 à Farivillers, aujourd'hui commune de Saint-André-Farivillers au sud de Breteuil. Il est plus connu comme historien de l'Oise que comme botaniste. Il rédige pourtant, vers 1950 un manuscrit important sur la flore des environs de Beauvais, qui est resté inédit. Il y indique :

- qu'avant les bombardements destructeurs de l'attaque allemande de juin 1940 : « on pouvait, au Musée départemental de l'Oise, examiner tout à loisir l'herbier de J. Molle, dont les éléments ont été, de la part de ce dernier, l'objet d'un catalogue annexé à l'Annuaire de l'Oise année 1892, sous le titre *Inventaire d'un millier de plantes qu'on rencontre aux environs de Beauvais* » ;
- qu'en « Étendant jusqu'à une vingtaine de km autour de Beauvais le rayon de nos sondages, nous pouvons ajouter à l'inventaire Molle » de nombreux taxons qu'il liste. Son apport apparaît majeur pour la flore du Beauvaisis. Certaines espèces apparaissent éloignées de leur aire habituelle, par exemple l'Aster amelle (*Aster amellus*), étonnamment présent dans le

marais de Bresles ; il inclut également quelques observations plus éloignées du Beauvaisis (forêt de Compiègne, secteur des 3 Forêts, Vexin, Gournay-en-Bray...).

Par contre, il semblerait qu'une partie des éléments de sa connaissance du Beauvaisis aient pu être transmis à Mme Ginette Harouel-Froment, qui a rédigé une thèse de doctorat en Pharmacie en 1948 intitulée *Contribution à l'étude de la flore du Beauvaisis* : elle y précise que les herborisations y ont été effectuées lors d'excursions avec Charles Fauqueux. Il est à l'époque secrétaire de la section botanique de la Société d'horticulture de Beauvais.



Bocage du Pays de Bray à l'ouest du Beauvaisis - R. François

J. Molle

CHARPIN & AYMONIN (2004a) indiquent qu'il est conducteur des ponts et chaussées à Beauvais. Archiviste et bibliothécaire de la Société académique de l'Oise, il est l'auteur d'un *Catalogue des plantes des environs de Beauvais par un amateur* en 1891. Nous n'avons pas encore retrouvé ce document, qui ne fait apparemment pas partie des publications de la Société académique isarienne (SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE L'OISE, 2021). CHARPIN & AYMONIN (2004a) ne donnent guère plus de précisions sur sa biographie, qui reste à mieux connaître.

Paul Jovet (1896-1991)



Paul Jovet sur le littoral du Pays Basque lors du congrès international de Botanique en 1954 - Amis du Jardin botanique Paul Jovet

Parisien de naissance, Paul Jovet passe 25 ans, de 1924 à 1949, à silonner le Valois dans le cadre de sa thèse sur la flore et les végétations de ce territoire. Il s'y rend depuis Paris. D'abord instituteur, il devient ensuite chercheur au Muséum national d'histoire naturelle. Ses nombreuses publications dans les revues de la Société botanique de France ou de la Feuille des Naturalistes parisiens sont particulièrement précieuses aujourd'hui pour apprécier les types de milieux et de végétations qui dominaient dans le Valois et ses abords dans l'entre-deux-guerres. Notamment, sa découverte de l'Épipogon sans feuilles (*Epipogium aphyllum*) en 1952 au sud de la forêt de Compiègne (jamais revu) fit grand bruit tant cette relique boréo-montagnarde est éloignée de ses bastions des forêts d'altitude.

Sa thèse de 1949 est l'un des monuments de la floristique et de la phytosociologie haut-française du début du XX^e s. Il s'est particulière-

ment investi dans l'étude de la flore urbaine et des xénophytes qui s'y implantent, parfois durablement... avant de s'avérer envahissantes. Plusieurs botanistes isariens se souviennent encore de Paul Jovet, rencontré dans les années 1970 ou 1980 (POITOU, comm. pers.).

Ginette Harouel-Froment

Madame Harouel-Froment n'a semble-t-il publié qu'un ouvrage, consacré à la flore de l'Oise en 1948. Après avoir fait paraître le texte dans le Bulletin de la Société linnéenne du Nord de la France, elle édite en effet sa thèse de pharmacie *Contribution à l'étude de la flore du Beauvaisis*, dont elle dresse une liste. Elle précise que ses prospections ont été effectuées depuis 1938 avec le botaniste beauvaisien Charles Fauqueux, de la Société d'horticulture de Beauvais. Nous ne connaissons pas plus la biographie de Mme Harouel-Froment, que CHARPIN & AYMONIN (2004) ne mentionnent pas.

D'autres botanistes ont prospecté l'Oise depuis le XIX^e s., sans que nous ayons, pour le moment, pu identifier leurs données haut-françaises. Par exemple, de nombreux documents ont brûlé lors de l'incendie du Musée de Beauvais suite au bombardement de juin 1940 (CLOWEZ & PETIT, 2020) ou lors de la Première Guerre mondiale à Arras (BERTON, 1964).

8.4. Les botanistes du Pas-de-Calais

Louis Auguste Deschamps de Pas (1756-1842)

Il est né à Saint-Omer en 1765 et décède en 1842. Il est botaniste et naturaliste. Chirurgien, il exerce à l'hôpital de la ville. Son père est échevin et conseiller au baillage de Saint-Omer. Il effectue en Indonésie de nombreuses descriptions de plantes nouvelles. Il s'est en effet embarqué en 1791 avec le contre-amiral d'Entrecasteaux sur la frégate *La Recherche*. Cette expédition est chargée de retrouver les traces de *La Boussole* et de *L'Astrolabe*, les deux vaisseaux commandés par Jean-François de la Pérouse dont on est sans nouvelles (on

ne retrouvera ses traces qu'en 1828). Médecin et botaniste à Djakarta puis sur l'île Saint-Maurice, il revient ensuite à Saint-Omer où il termine sa vie.

Des échantillons d'herbier provenant de ses récoltes sont intégrés à l'herbier de Dovergne (WATTEZ *et al.*, 1996).

Son nom est connu des botanistes car le Genre *Deschampsia* lui a été dédié par son collègue artésien Palisot de Beauvois en 1812 (TOUSSAINT coord., 2008).

Le Baron Ambroise Marie François Joseph Palisot de Beauvois (1752-1820)



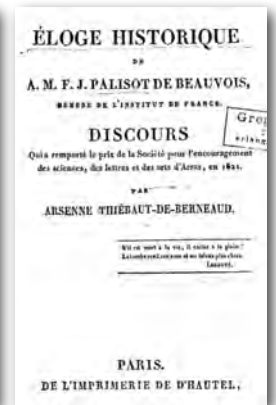
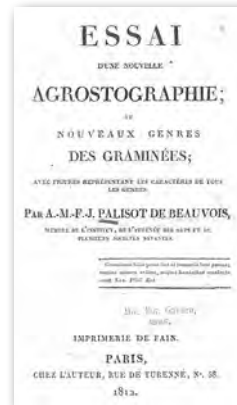
Ambroise Marie François Joseph Palisot, baron de Beauvois

Ce botaniste est, comme Deschamps, un naturaliste voyageur qui a herborisé en Afrique équatoriale, en Amérique du Nord, aux Antilles... Il est né à Arras et meurt à Paris. Son maître en botanique et ami artésien est Jean-Baptiste Lestiboudois.

L'éloge de Palisot de Beauvois par Thiébaud de Berneaud paraît dans un *Mémoire de la Société académique d'Arras* en 1821. Nous y avons puisé une bonne partie de sa biographie.

Il rédige en 1812 un traité sur les Graminées : *Essai d'une nouvelle agrostographie des nouveaux genres des Graminées*, et un des premiers mémoires sur les Muscinées (1820).

Il est ami de Jussieu, qui fait son éloge funèbre sur sa tombe, et y jette quelques fleurs.



Les botanistes et l'esclavagisme au XIX^e s.

Autant de très nombreux botanistes, dans le sillage de J.-J. Rousseau, sont humanistes, soucieux des droits humains et opposés à l'esclavagisme, autant le Baron Palisot de Beauvois se singularise par un militantisme pro-esclavagisme. Son biographe Thiébaud de Berneaud (1821), quoiqu'admirateur de Palisot de Beauvois par ailleurs, est très critique envers lui sur ce point.

Palisot de Beauvois, admirateur de Napoléon I^{er}

Le genre *Napoleona* (*Napoleona imperialis*, famille des Lecythidacées, est un ligneux d'Afrique de l'ouest) est décrit par Palisot de Beauvois en 1804. Il dédie donc ce ligneux à l'empereur l'année du couronnement de Napoléon Bonaparte (PETIT, 2018).

Célestin-Joseph Dovergne (1781-1851)

Né le 10 décembre 1781 à Hesdin, ce pharmacien est l'un des premiers botanistes à herboriser dans le Pas-de-Calais, et spécialement dans l'Artois : le « pionnier de l'herborisation dans le Pas-de-Calais » selon WATTEZ (2010). Il contribue à donner une impulsion importante à la botanique dans cette région. Par ailleurs, il participe à la vie municipale en tant qu'adjoint au maire. C'est grâce au *Catalogue raisonné des*

plantes vasculaires du département du Pas-de-Calais d'Amédée MASCLEF (1886) que l'on dispose d'informations sur ses observations. Il indique : « Dovergne avait exploré à fond les vallées de la Canche et de l'Authie, la partie du littoral entre ces deux rivières, le Marquenterre, une partie des collines de l'Artois dans la direction de Fruges et de Saint-Omer (Clairmarais en particulier). »



Tourbière alcaline de Roussent (Vallée de l'Authie) - G. Villejoubert

Il confectionne un herbier, initialement déposé à l'école de médecine d'Arras (MASCLEF, *op. cit.*), dont le parcours a été relaté de façon minutieuse par WATTEZ *et al.* (1999). Cette collection comprend, outre la flore artésienne et de l'ouest de la Somme, des échantillons de tous les continents, et divers taxons dont certains sont aujourd'hui rarissimes ou disparus des Hauts-de-France que listent WATTEZ *et al.* (*op. cit.*). C'est par exemple le cas du Genêt d'Allemagne (*Genista germanica*) aux Bruyères de Saint-Josse récolté en 1837 (seule donnée connue pour l'ex-Nord - Pas-de-Calais, remise en cause par WATTEZ, 2010). Elle comprend aussi des planches issues d'autres botanistes régionaux comme les picards Blondin de Brutelette (le Calament faux-népéta, *Clinopodium nepeta*, dans la Somme), l'Abbé Questier pour le Valois (la Swertie vivace, *Swertia perennis*, la Doronic à feuilles de plantain, *Doronicum plantagineum*...), probablement Boucher de Crèvecœur (la Gesse anguleuse, *Lathyrus angulatus*, de Francières près d'Abbeville). Ses observations sont consignées dans un fascicule de 150 pages. Ce document a probablement disparu avec les incendies de 1915 consécutifs aux bombardements allemands à Arras (WATTEZ, 1982 et 2010 ; WATTEZ *et al.*, 1996 ; LEGRIS, 2016). Les observations très fournies et précises de Dovergne ont servi de base au *Catalogue de la flore du département du Pas-de-Calais* de MASCLEF (*op. cit.*). Son herbier est actuellement conservé à La Neuville-sous-Montreuil à l'ancienne Chartreuse, après avoir longtemps séjourné au Centre Victor

Morel de Campagne-les-Hesdin (WATTEZ *et al.*, 1996). Il comprend ses récoltes ainsi que celles d'autres herboristes : Émile Brulé (1830-1902) né à Tollent, et Victor Morel (1869-1928) né à Campagne-les-Hesdin. Tous deux sont médecins (LEGRIS, 2016 ; WATTEZ *et al.*, *op. cit.*).

Son fils Célestin Dovergne est également pharmacien et botaniste, et maire d'Hesdin à la fin de sa vie en 1868 (WATTEZ, 1982). Il réalise des observations autour de Béthune et de Bruay, secteurs moins prospectés par son père. MASCLEF (*op. cit.*) le mentionne également. Mais il est plus un collectionneur de plantes séchées qu'un botaniste de terrain (WATTEZ *et al.*, *op. cit.*).



Calament faux-népéta (*Clinopodium nepeta*) - B. Toussaint

Antoine Rigaux

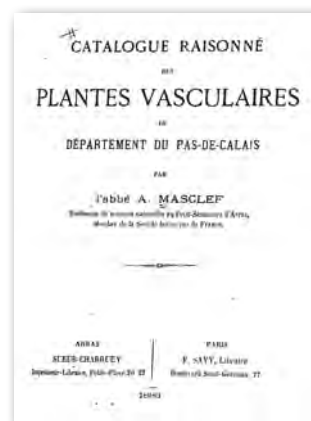
A. Rigaux observe dans le Boulonnais dans la deuxième moitié du XIX^e s. Il est l'auteur en 1877 du *Catalogue des plantes vasculaires et des Muscinées observées dans les environs de Boulogne-sur-mer* et d'une *Note sur la flore du Boulonnais* de 1899 (celle-ci non référencée dans la Bibliothèque du CBN de Bailleul).

Ni CHARPIN & AYMONIN (2004b) ni nous n'avons trouvé d'éléments autres sur sa biographie. Il ne semble pas qu'il ait été membre de la Société botanique de France, ni de la Société linnéenne du Nord de la France.

Amédée Masclef (1858-1916)

Amédée Masclef est né à Béthune. Il est prêtre et botaniste : il enseigne la botanique au petit séminaire d'Arras. Mais il quitte la vocation sacerdotale et revient à l'état laïque (WATTEZ, 2010). Il intègre l'Université de Paris Sorbonne comme jeune chercheur dans le laboratoire fondé et dirigé par Gaston Bonnier (BONNIER *et al.*, 1888-1889).

Son œuvre majeure pour les Hauts-de-France est publiée en 1886 : le *Catalogue raisonné des plantes vasculaires du département du Pas-de-Calais* sort à la fois chez un éditeur d'Arras et un éditeur parisien. En 1890 et 1893, il édite un *Atlas des plantes de France utiles, nuisibles et ornementales*, plus destiné aux horticulteurs, agriculteurs ou paysagistes.



A gauche : 1^{re} page du *Catalogue raisonné des plantes vasculaires du Pas-de-Calais* de 1886 ; à droite : 1^{re} page de l'*Atlas des plantes de France utiles, nuisibles et ornementales* (tome 2) - Bibliothèque nationale de France

Le titre de ce deuxième ouvrage peut laisser croire aujourd'hui que cet « Atlas » serait une présentation cartographique des plantes de France. Il n'en est rien : un « Atlas » désigne à cette époque une liste ordonnée, ici avec des planches d'illustrations. Il ne s'agit pas d'un « Atlas de la flore de France » avec les cartes de toutes les plantes connues en 1893 !

Souignons au passage qu'il n'existe toujours aucun atlas fiable de l'ensemble de la flore vasculaire de France, complet, sous format papier dans notre pays. Seules existent actuellement les cartes nationales de toutes les espèces sauvages connues, via le Système d'information de la flore *SI Flore* (<https://siflore.fcbn.fr>), initialement mis en place par la Fédération des Conservatoires botaniques nationaux.



Illustration de la Pomme de terre et du Pavot argémone dans l'Atlas des plantes de France en fonction de leur utilité

La flore menacée dès le XIX^e siècle

Dans la lignée de Rodin dans l'Oise en 1864, Amédée Masclef est l'un des premiers botanistes à tirer la sonnette d'alarme sur la régression alarmante de la flore du Nord de la France. Il s'inquiète en particulier des marais tourbeux dont des milliers d'hectares ont été asséchés depuis un demi-siècle. Il relate ainsi dans le *Catalogue de la flore du département du Pas-de-Calais* de 1886 la disparition de : « *Drosera rotundifolia*, *Liparis loeselii*, *Eriophorum gracile* des marais d'Emmerin, près de Lille, où elles avaient été recueillies par Th. Lestiboudois et J. Cussac. Le *Menyanthes trifoliata* encore récolté dans ces mêmes marais, il y a une dizaine d'années, par l'Abbé Boulay, est aujourd'hui complètement détruit. »

Léon Généau de la Marlière (1865-1903)



Portrait de L. Généau de la Marlière transmis par sa petite fille à J.-R. Wattez

La vie trop courte de Léon Généau de la Marlière est très bien relatée par LAURENT (1904) et WATTEZ (2012). Nous n'y ajoutons que quelques éléments. Son parcours est très intéressant. Fils d'une grande famille d'agriculteurs, né à Tardinghen (Pas-de-Calais), il aurait pu devenir prêtre puisqu'il entre au petit séminaire d'Arras. Mais il a eu la chance de croiser deux grands professeurs qui comptent parmi les meilleurs botanistes du Nord à cette époque : Amédée

Masclef abbé enseignant au petit séminaire d'Arras, puis l'Abbé Boulay à l'Université catholique de Lille. Celui-ci l'initie également à la bryologie.

Il effectue des travaux de recherche et réalise une thèse de doctorat sur les Ombellifères. Il la soutient en 1893 à Paris au Laboratoire de biologie végétale sous la direction de Gaston Bonnier. De 1894 à 1896, il est préparateur de botanique à la Faculté des sciences de Paris.

Il publie notamment, pour les phanéropytes des Hauts-de-France en 1892, une *Contribution à la flore du Pas-de-Calais* dans la Feuille des jeunes naturalistes.

Devenu enseignant à l'École nationale de médecine et de

pharmacie de Reims, il herborise dans les environs de Reims, le Soissonnais et en Champagne à partir de 1893 ; il dynamise la Société d'études des sciences naturelles de cette ville. LAURENT (1904) a rédigé un article biographique et dressé la liste de ses publications ; il indique : « il fallait le voir à nos excursions, le pas toujours alerte, montrant avec une patience inlassable la trouvaille intéressante et faisant comprendre les raisons de la répartition des végétaux. »

Il publie 80 articles ou ouvrages, en particulier sur les bryophytes, la mycologie et la géographie botanique. Il décède particulièrement tôt, à l'âge de 38 ans : cette production intense est remarquable, comme WATTEZ (2012) le souligne. Ses données sur le Calaisis notamment servent beaucoup à l'Abbé Masclef pour la rédaction de sa flore du Pas-de-Calais.



Escalles et baie de Tardinghen (Pas-de-Calais) - B. Toussaint

Alexandre Acloque (1871-1941)



Alexandre Acloque naît à la frontière entre la Somme et le Pas-de-Calais à Auxi-le-Château (Pas-de-Calais). Il a apparemment été publiciste à Wimereux. WATTEZ (2018) a relaté sa biographie. Il publie en 1894 une *Flore de France* avec 2 165 figures, six flores régionales de France dont une concernant les environs de Paris, ainsi que des ouvrages sur les champignons, les lichens et la faune invertébrée (insectes).

Il est directeur de la revue bimensuelle *Le Monde des Plantes* de l'Académie internationale de géographie botanique. Il y publie des articles sur les champignons, la Platanthère à fleurs verdâtres (*Platanthera montana*, aujourd'hui *P. chlorantha*), le Galéga officinal (*Galega officinalis*), ainsi que divers articles dans la revue *Cosmos*, revue hebdomadaire des progrès des sciences et de leurs applications.

Il décède à Paris en décembre 1941 à 70 ans.

1^{re} page du *Monde des plantes*, revue dirigée par Alexandre Acloque à la fin du XIX^e s.

Les Baillon, une grande lignée de naturalistes



Henri-Ernest Baillon en 1894, Corlieu (A.), Centenaire de la Faculté de médecine de Paris, 1794-1894, Paris : F. Alcan, 1894 - Bibliothèque interuniversitaire de Santé

Emmanuel Baillon (1742-1801), né à Montreuil-sur-Mer et mort à Abbeville, est l'un des fondateurs de la Société d'émulation d'Abbeville avec Jules Boucher de Crèvecœur en 1797. Homme de loi, il est surtout un naturaliste célèbre en ornithologie. Il envoie de nombreux spécimens d'oiseaux empaillés à Buffon et à d'autres professeurs du Muséum national d'histoire naturelle.

Louis Antoine François Baillon (1778-1855), son fils, est avant tout zoologue comme son père. Il est notamment l'auteur d'un *Catalogue*

des Mammifères, Oiseaux, Reptiles etc. de l'Arrondissement d'Abbeville, publié dans le premier Mémoire de la Société d'émulation d'Abbeville en 1838. Il en est membre actif en botanique également, aux côtés de Tillette de Clermont-Tonnerre et de Boucher de Crèvecœur (BOUCHER DE CRÈVECŒUR, 1889).

C'est Henri-Ernest Baillon (1827-1895) qui est un botaniste d'envergure internationale : né à Calais (où une rue porte son nom), il exerce à Paris où il a obtenu son diplôme de médecin. Il y enseigne notamment l'histoire naturelle médicale à la faculté de médecine à partir de 1863. Il fait partie de la Société botanique de France dès sa création en 1854, et intègre de nombreuses académies et sociétés scientifiques françaises et internationales. Abandonnant la médecine, il se consacre à la botanique et effectue pendant 40 ans de nombreuses synthèses, en particulier sur la physiologie végétale et sur des genres tropicaux : *Étude générale du groupe des Euphorbiacées* (1858), *Monographie des Buxacées et des Stylocérées* (1859),

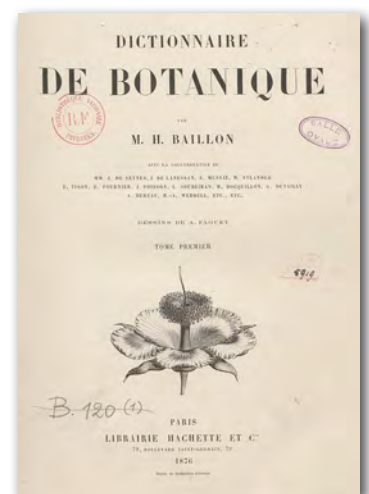
Recherches organogéniques sur la fleur femelle des Conifères (1860), *Recherches sur l'organisation, le développement et l'anatomie des Caprifoliacées* (1864), *Adansonia, recueil périodique d'observations botaniques* (dix volumes, 1866-1870), *Traité de botanique médicale phanérogamique* (1883-1884).

Il est en particulier l'auteur d'un *Dictionnaire de botanique* édité à Paris (quatre volumes parus de 1876 à 1892), et d'une monumentale *Histoire des plantes* en treize volumes (1867-1895). Il écrit au sujet de cette dernière, « en toute humilité » (BAILLON, 1894) : « C'est là mon œuvre principale. Je m'étais proposé de bonne heure un but définitif à atteindre : élever à la botanique un monument qui réunisse et résume tout l'ensemble de nos connaissances sur le Règne végétal. Aujourd'hui je touche à ce but. »

Il semble avoir surtout exercé la botanique de terrain autour de Paris (cf. *Les Herborisations parisiennes. Recherche, étude pratique et détermination facile des plantes qui croissent dans les environs de Paris*, 1890).

Il est le président de la Société linnéenne de Paris pendant sa « troisième renaissance » après 1866. Celle-ci publie *Adansonia*, une revue de botanique générale, dans laquelle il publie les deux-tiers de ses articles (BAILLON, 1894).

Pour l'heure, nous n'avons pas trouvé de publications ou d'observations de sa part concernant le territoire haut-français.



Dictionnaire de botanique, 1876 - Bibliothèque nationale de France

8.5. Les botanistes de la Somme

Charles du Maisniel de Belleval (1733-1790)

Charles du Maisniel de Belleval, comte du Maisniel (Geneanet, 2020) est apparemment le précurseur de la botanique dans la Somme. Né en 1733 (MACHART, 1835), il décède en 1790 au début de la Révolution. Il laisse essentiellement (uniquement disent certains auteurs) des œuvres manuscrites sur ses herborisations samariennes à proximité d'Abbeville. C'est J.A.G. Boucher de Crèvecœur qui les valorisera en les insérant dans son *Extrait de la flore d'Abbeville* paru en 1803.

Elles sont reprises également par Éloy de Vicq et Blondin de Brutelette dans leur *Supplément au catalogue de la Flore de la Somme* (paru en 1873 dans les Mémoires de la Société d'émulation d'Abbeville), mais sans indications de date alors que ces données datent d'un siècle environ.

Il collabore avec son compatriote samarien Lamarck en rédigeant des chapitres de *L'Encyclopédie* traitant de la botanique.

Charles-Louis l'Héritier de Brutelle (1746-1800)

Comme son nom l'indique, l'Héritier de Brutelle est issu d'une famille samarienne originaire de Brutelles aux confins du Vimeu, au pied des Bas-Champs picards, même s'il naît à Paris en juin 1746, dans une riche famille de commerçants.



La commune de Brutelles au XVIII^e s. sur la carte de Cassini - Géoportail

Il est magistrat à la maîtrise des eaux et forêts de Paris en 1772, puis à la Cour des aides à Paris en 1775. Apparemment autodidacte en botanique, il se forme en suivant des cours au Jardin du roi. Au retour d'un long séjour en Angleterre, il constitue une formidable bibliothèque botanique, qui devient la première bibliothèque botanique « publique ». Fait rare, il ouvre sa bibliothèque à tous les savants qui en font la demande.

Étant introduit à la cour de Louis XVI, il permet à son ami Pierre-Joseph Redouté de se faire un nom et une place comme « Peintre des fleurs » de la reine Marie-Antoinette. Il devient membre de l'Académie des sciences malgré les votes hostiles de Lamarck, Adanson et Jussieu. En 1788, dix ans après la mort de Linné, il participe à la création de la Société linnéenne de Paris, première société linnéenne de France (THIÉBAUT DE BERNEAUD, 1822).

Il est emprisonné quelques temps pendant la Révolution, puis libéré grâce au témoignage de ses amis botanistes influents. Bien que noble, il devient réformateur. Il finance sur ses fonds propres la publication d'ouvrages illustrés par Redouté. Il forme ce dernier à la botanique ; Redouté devient un grand peintre officiel, auprès de Marie-Antoinette puis de l'impératrice Joséphine et parfois de Bonaparte. Redouté illustre son *Stirpes novae aut minus descriptionibus et iconibus illustravit* (1784-1791) sur les nouvelles plantes (*Stirpes novae*) exotiques découvertes et rapportées en France par divers explorateurs ayant prospecté d'autres continents.



Stirpes novae - C.-L. l'Héritier de Brutelle - Bibliothèque nationale de France



Leontodon muricatum, illustration de Redouté dans le *Stirpes novae* - Biodiversity Heritage Library

Des livres de botanique beaucoup trop chers

Ses ouvrages magnifiquement illustrés par son ami Redouté, surnommé « le Raphaël des fleurs », valaient très cher. Ils ont contribué à un débat vif dans le monde des botanistes sur le coût trop élevé des ouvrages de botanique au début du XIX^e s. (BALDI, 2005). Mais les originaux de ses ouvrages valent, encore aujourd'hui, très cher : un *Stirpes novae* illustré par Redouté et bien conservé peut valoir plusieurs dizaines de milliers d'euros !

Dans *Geraniologia*, (1787-1788, 1792), l'Héritier de Brutelle divise le genre *Geranium* en trois genres : *Erodium* à cinq étamines, *Pelargonium* à sept étamines et *Geranium* à dix étamines. Il suit en cela une classification linnéenne, opposée à la classification naturelle de Michel Adanson et d'Antoine-Laurent de Jussieu. Ce choix lui vaudra de nombreuses critiques de la part de grands botanistes de l'époque, qui lui reprochent d'être un autodidacte. Après sa mort, ses travaux seront réhabilités par Carl Ludwig Willdenow et Augustin Pyrame de Candolle.

Il a herborisé autour de ses terres familiales de Brutelles (TESSIER, 2018), avant que le domaine ne soit vendu après sa mort. Son herbier, racheté par A. P. de Candolle se trouve aujourd'hui à Genève (BALDI, 2005).

Après analyse, il ne contient pas de planches provenant de Brutelles ou de la Somme. Les traces de ses observations samariennes, sous forme de notes ou de lettres, sont à retrouver.

Membre de l'Institut de France, il meurt assassiné en août 1800 devant son domicile parisien en rentrant d'une session de l'Institut ; ce crime n'a jamais été élucidé. Georges CUVIER (1819) fait en avril 1801 son éloge à l'Institut.

Jules Armand Guillaume Boucher de Crèvecœur (1757-1844)



Portrait de J.A.G. Boucher de Crèvecœur en 1786 - in AUFRERE, 2007

La première flore locale publiée sur le versant sud des Hauts-de-France paraît en 1803 grâce à J.A.G. Boucher de Crèvecœur, avec 1500 espèces mentionnées. Une seconde édition paraît en 1838, toujours dans les Mémoires de la Société d'émulation d'Abbeville, avec 2 500 espèces (flore supérieure, algues, bryophytes

et fonge).
Ce travail

est le socle de la connaissance floristique de la Somme ; il sera plusieurs fois réactualisé par son auteur. Né à Paray-le-Monial (Saône-et-Loire), il passe une grande partie de sa

vie à Abbeville où il finit ses jours. Il travaille au service des douanes à Saint-Valery-sur-Somme, et auparavant à Soissons, mais où il n'a semble-t-il pas herborisé.

Il est membre correspondant de l'Académie des sciences à partir de 1800. Dans son hôtel particulier d'Abbeville, il reçoit des grands noms du Muséum national d'histoire naturelle comme Cuvier et Lamarck (SOCIÉTÉ D'ÉMULATION D'ABBEVILLE, 2020). Jacques Boucher de Perthes, son fils né à Rethel, est surtout connu dans le monde entier pour être le principal « père de la préhistoire ». Il préside la Société d'émulation d'Abbeville pendant 35 ans. Jacques Boucher de Perthes est passionné par l'histoire, la musique, la littérature : archéologue, historien, musicien, poète ; il est également botaniste, mais nettement moins passionné que son père, nous ne développons donc pas sa biographie.

Le Baron Prosper-Abbeville Tillette de Clermont-Tonnerre (1789-1859)

Ce personnage abbeillois est issu d'une grande famille ; chevalier de Mautort et de Clermont-Tonnerre, il est à la fois botaniste, militaire et homme politique. Son oncle et père adoptif est général. Sa carrière militaire sous Napoléon I^{er} comprend les campagnes de Russie, de Saxe, d'Autriche, de Belgique... jusqu'en 1818. Il démissionne de l'armée pour s'occuper d'agriculture et de sciences naturelles. Il est notamment le premier président de la Société linnéenne du Nord de la France en 1838. Il est formé en botanique par Boucher de Crèvecœur (ÉLOY DE VICQ, 1859).

Sa carrière politique l'amène à être maire de Cambren près d'Abbeville, député de la Somme en 1842, puis en 1852 et réélu en 1857, maire d'Abbeville pendant 6 mois en 1852, sénateur sous le Second Empire...

Il a notamment publié sur la Sagine maritime (*Sagina stricta*, synonyme de *S. maritima* ; 1838-40) et sur les champignons (1838-1840) aux environs d'Abbeville dans le bulletin de la Société linnéenne du Nord de la France. Il a participé à la création de cette société en 1838. Puis il sera administrateur de la toute nouvelle Société botanique de France en 1854 et 1855.

Son herbier et sa bibliothèque ont été légués à la ville d'Abbeville (ÉLOY DE VICQ, 1859).



Jean-Baptiste-Grégoire Barbier (1776-1855)



Jean-Baptiste-Grégoire Barbier est né à Poix-de-Picardie (Somme) en 1776, d'une famille d'humbles agriculteurs. Il reçoit les premières leçons de latin du doyen de Poix, l'Abbé Jumel. Un autre prêtre, oratorien de Nantes, l'Abbé Touchy, qui revient en vacances dans sa région natale, l'initie à la botanique. Attiré par les ordres en 1792, il ne peut cependant pas rentrer au séminaire, fermé depuis la Révolution.

Il se dirige alors vers la pharmacie, et entre comme stagiaire chez un apothicaire d'Amiens. Étudiant à Paris, il suit les cours de Pinel, Bichat et Corvisart, ainsi que les cours de botanique du Muséum national d'histoire naturelle. Il devient ensuite professeur de botanique au Jardin des plantes d'Amiens.

Il devient médecin-chef de l'Hôtel-Dieu en 1821; il est le premier directeur de l'école de médecine et de pharmacie d'Amiens de 1821 à 1853 (PANCIER, 1935). Ses discours et son charisme sont particulièrement appréciés. « Ses cours de botanique au Jardin des plantes d'Amiens attiraient un auditoire nombreux où toute l'élite de la société amiénoise était représentée : le recteur Dijon, Charles Nodier, le chevalier Croft, le maire d'Amiens Morgand ainsi que des dames, des hommes du monde, des savants, assistaient à la leçon d'inauguration. » Ses nombreux travaux lui valent une reconnaissance internationale, ce qui est assez remarquable pour un fils d'une famille de simples paysans. DE CANDOLLE (1826) lui dédie même en 1825 le nouveau nom de genre de Légumineuses (Fabacées) qu'il étudie : *Barbieria*, avec l'espèce *Barbieria polyphylla* (aujourd'hui *Barbieria pinnata*). Il meurt à Amiens à 79 ans en 1855. Des rues sont dédiées à son nom à Poix-de-Picardie et Amiens.

Charles Louis Constant Pauquy (1800-1854)



Fils d'un apothicaire d'Amiens, Charles Pauquy naît à Amiens le 27 septembre 1800. Pharmacien, il devient docteur en médecine via la Faculté de Paris, après avoir soutenu une thèse sur la Belladone (*Atropa belladonna*). Il succède à Lapostolle comme professeur de chimie pharmaceutique.

Après avoir parcouru l'essentiel de cette contrée, il fait paraître la première flore du département de la Somme en 1831 à Paris, rééditée en 1834 : *Statistiques botaniques ou flore du département de la Somme et des environs de Paris*.

Cette flore répond au désir exprimé par de Candolle de voir se multiplier les flores locales, insuffisamment répandues au début du XIX^e s.

Atteint dès l'enfance d'une fragilité du cœur, il décède précocement à Amiens en février 1854. Une rue y est dédiée à son nom suite à la proposition de la Société linnéenne du Nord de la France en 1886 (GARNIER, 1886).

En haut à droite : portrait de Charles Pauquy - in PANCIER, 1935

Léon-Bonaventure Éloy de Vicq (1810-1886)

Ce pilier de la floristique samarienne a exercé sa passion au sein de la Société linnéenne du Nord de la France. Il herborise dans tout le département de la Somme, avec une plus forte densité de prospection dans l'Abbevillois et sur le littoral. Il est principalement l'auteur, avec Blondin de Brutelette, des *Catalogues des plantes de la Somme* (1865 et 1873, plusieurs suppléments), puis de la *Flore du département de la Somme*

publiée à Abbeville en 1883. Il a publié de nombreux articles entre 1857 et 1886, sur les flores de la Somme, du Nord et du Pas-de-Calais (1887), dans l'esprit interdépartemental de la Société linnéenne de l'ensemble du Nord de la France (WATTEZ, 1988). C'est par exemple le cas de *Plantes phanérogamiques des départements du Pas-de-Calais et du Nord qui n'ont pas été observées dans celui de la Somme* en 1887.

En revanche, il semble qu'il n'ait pas herborisé dans l'Oise ou dans l'Aisne. Il étudie également les bryophytes : il publie en 1880 un *Catalogue raisonné des hépatiques de l'arrondissement d'Abbeville*. Plusieurs échantillons de Fabacées qu'il a récoltés sont des types de référence, conservés au Musée botanique de l'Université d'Oslo. Des planches de son herbier sont conservées au Muséum national d'histoire naturelle, avec des

échantillons d'espèces précieuses comme le Liparis de Loesel (*Liparis loeselii*) ou l'Ache rampante (*Helosciadium repens*). Il rend hommage à son « excellent maître et ami » Blondin de Brutelette dans le Bulletin de la Société botanique de France (ÉLOY DE VICQ, 1859). Le botaniste abbevillois Boucher de Crèvecœur est son grand-oncle maternel. WATTEZ (1988) a rappelé sa biographie.



A gauche : planche d'herbier de la Gesse maritime (*Lathyrus japonicus* subsp. *maritimus*) « seule localité de France » récoltée par Éloy de Vicq et conservées au Musée botanique d'Oslo ; à droite : Herbier Éloy de Vicq conservé au Muséum national d'histoire naturelle : dix Liparis de Loesel (*Liparis loeselii*) récoltés à Saint-Quentin en Tourmont (Somme) en 1855, Muséum national d'Histoire naturelle, Paris

Le château des Éloy de Vicq à Béhen

Son père Bonaventure Éloy de Vicq, marié avec la sœur de Jacques Boucher de Perthes, le célèbre préhistorien, achète le château des Alleux à Béhen près d'Abbeville en 1826. Il lui fait construire une Orangerie, pour qu'il puisse y cultiver et conserver des plantes thermophiles (qui se développent préférentiellement à une température relativement élevée et craignant le froid).



Marin-Pierre-Arsène Richer (1827-1893)

Médecin originaire de l'Orne, enseignant en botanique à l'école de médecine d'Amiens, il est directeur de l'École de médecine et de pharmacie d'Amiens à partir de 1866 (PANCIER, 1935). Il y réactive les cours municipaux de botanique qui prenaient place au Jardin botanique d'Amiens (RICHER, 1866). Il occupe la chaire de botanique de 1866 à 1879. Ses leçons d'ouverture du cours de botanique municipale sont toujours suivies par l'élite intellectuelle et politique d'Amiens. Il participe avec enthousiasme à la refondation de la Société linnéenne du Nord de la France en 1865, dont il dirige la section de botanique jusqu'en 1872. Il y prend la fonction de président

en 1888 et 1889. Il publie une dizaine d'articles sur la botanique ou le Jardin des plantes d'Amiens dans le bulletin de cette dernière, dont la première note sur l'Obione pédonculée (*Halimione pedunculata*) à Saint-Valery-sur-Somme. Il est également compétent en géologie et en entomologie. Il est membre de l'Académie d'Amiens ; passionné d'horticulture, il est également vice-président de la Société d'horticulture d'Amiens, de 1876 à sa mort en février 1893 (COPINEAU, 1898). Charles Copineau, qui lui rend hommage après son décès, estime son herbier à environ 4 000 espèces.

Ernest Gonse (1832-1912)



Pharmacien, membre de la Société botanique de France, il est administrateur de la Société linnéenne du Nord de la France. Habitant d'Amiens, Ernest Gonse est l'un des auteurs les plus productifs du XIX^e s. : il a produit 36 articles sur la flore samarienne durant sa vie (HAUGUEL, 2012). Il fait aussi largement avancer l'étude des bryophytes avec de nombreuses publications, notamment le *Catalogue des Muscinées de la Somme* en 1885 (HAUGUEL coord., 2013).

Le botaniste pharmacien : une chèvre au piquet ?

COPINEAU (1912) écrit dans son hommage biographique d'Ernest Gonse : « très assidu à sa pharmacie, qui ne lui permettait pas d'entreprendre de longs voyages, on comprend que M. Gonse eut vite fait de connaître tout le tapis végétal du pays : comme la chèvre au piquet qui ronge jusqu'à la racine toute la provende que lui marchande la longueur de sa chaîne [...] il porta son attention jusque sur les moindres détails des organes des végétaux [...] ». E. Gonse a en effet « ratissé » les flores phanérophytique et bryophytique des environs d'Amiens.

Octave Caussin (1862-1913)

Octave Caussin est un médecin installé dans le village de Proyart dans le Santerre. Il est membre de la Société botanique de France et de la Société linnéenne du Nord de la France. Comme Ernest Gonse, le Docteur Octave Caussin est l'un des botanistes samariens importants de la fin du XIX^e s. et du début du XX^e s. Il rédige plusieurs contributions à la flore samarienne (HAUGUEL, 2012), et surtout :

- une *Flore descriptive du littoral picard* éditée à Paris en 1907 ;
- *Les plantes médicinales de Picardie* également en 1907 ;
- une *Flore des tourbières du département de la Somme* en 1912.

Cette « flore des tourbières » est l'ouvrage le plus important sur la flore de la vallée de la Somme (plus vaste vallée tourbeuse alcaline de France et du Nord-Ouest européen), qui n'a jamais été réactualisée depuis (FRANÇOIS *et al.*, 2021).

Il décède à Proyart un an après cette parution : sa disparition est relatée dans la revue *Le Monde des plantes* de novembre 1913.

Nous renvoyons à sa biographie envisagée par WATTEZ (2013).



Les plantes médicinales de Picardie - O. Caussin, Bibliothèque nationale de France

Virgile Brandicourt (1865-1936)

Virgile Brandicourt habite Amiens et est employé aux ponts et chaussées. Un des piliers de la Société linnéenne du Nord de la France dont il assure le secrétariat à partir de 1897 (QUÉTU, 2007), il publie plus de seize articles sur la flore de la Somme (HAUGUEL, 2012), ainsi qu'en entomologie et ornithologie.

Il produit divers articles sur :

- la flore des rues d'Amiens (1904) ;
- les sculptures de la cathédrale (1899) : il est également membre de la Société des antiquaires de Picardie, et a publié son discours de réception sur la flore ornementale de celle-ci ;

- la dissémination des plantes en 1898 ;
- la flore exogène ou nouvellement arrivée dans la Somme (1908), dont un mémoire paru dans *Le Monde des Plantes* en 1918 sur la flore obsidionale (plantes propagées par les armées) recensée dans les cantonnements militaires de 1914-1917.

Charles Copineau est l'un de ses amis.

Charles Copineau (1846-1933)

Étudiant en droit à Amiens, juge suppléant à Laon puis à Clermont (1874) et Beauvais (1877), ce botaniste né à Paris habite longtemps Doullens à partir de 1884. Il est membre de la Société botanique de France à vie et de la Société linnéenne du Nord de la France. Il prospecte surtout dans la Somme mais aussi dans le Nord, l'Aisne, les Hauts-de-Seine, le Var... Certaines de ses planches d'herbiers sont à l'Université de Strasbourg

dans l'herbier H. de Boissieu (HOFF & DELUZARCHE, 2013). Il rend hommage à son ami le Docteur Richer en 1898 dans le Bulletin de la Société linnéenne du Nord de la France. Il décède en 1933 dans le château d'Essertaux au sud d'Amiens (CHARPIN & AYMONTIN, 2003).

Virgile Brandicourt lui rend hommage dans le Bulletin de la Société linnéenne du Nord de la France en 1933-34 :

« Copineau n'était pas un vieux lichen desséché ! »

« « Ce n'était pas un botaniste maussade », « un vieux lichen desséché », mais un savant aimable, gai, qui aimait à rendre service et à faire profiter de sa science. Il aimait à raconter des anecdotes... et racontait très bien » (BRANDICOURT, 1933-34).

Marin MOLLIARD (1866-1944)

Professeur à l'École normale supérieure de Saint-Cloud et surtout à la Faculté des sciences de Paris, il est l'auteur d'un mémoire important en 1903. Résultant probablement de séjours sur le littoral, il s'intitule *Le témoignage historique des plantes halophiles dans la région du Marquenterre*. Il s'agit d'une des premières descriptions pré-phytosociologiques du tapis végétal dans un site particulièrement intéressant du Nord de la France. Quatre-vingt ans plus tard, la comparaison des groupements végétaux antérieurement observés dans le site avec ce qui subsiste a été réalisée par DE FOUCAULT & WATTEZ (1984).

Georges Henri Dupontreué (1896-1975)

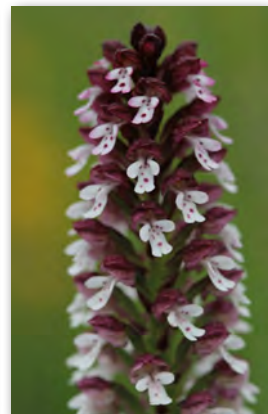
Amiénois de sa naissance à son décès, Georges Dupontreué est très actif au sein de la Société linnéenne du Nord de la France, en particulier dans les années 1950 et 1960. Il en est vice-président dans les années 1960.

Il publie plus d'une vingtaine d'articles avec de nombreuses contributions sur des plantes remarquables de la Somme dans le Bulletin de la Société de botanique du Nord de la France et les revues de la Fédération française des sociétés de sciences naturelles.

Il évoque :

- la flore du littoral (avec J.-M. Géhu parfois) comme la Gesse maritime (*Lathyrus japonicus* subsp. *maritimus*) et l'Obione pédonculée (*Halimione pedunculata*) ;
- la flore patrimoniale de l'intérieur des terres (avec P. Bultez notamment), en particulier les orchidées, dont les taxons marnicoles rares comme l'Orchis musc (*Herminium monorchis*), le Spiranthe d'automne (*Spiranthes spiralis*), l'Orchis brûlée (*Orchis ustulata*, renommé *Neotinea ustulata*), l'Orchis grenouille (*Coeloglossum viride*, renommé *Dactylorhiza*

viridis)... ou sur la présence très étonnante et autrefois controversée du Malaxis des marais (*Hammarbya paludosa*) en 1916 en Haute Somme... (FRANÇOIS coord., en prép.), la vallée de la Bresle (avec Charles de Blangermont)...



A gauche : Orchis musc (*Herminium monorchis*) - C. Blondel ;
à droite : Orchis brûlée (*Neotinea ustulata*) - J. C. Hauguel

Le Malaxis des marais (*Hammarbya paludosa*, autrefois *Malaxis paludosa*), l'orchidée la plus rare de France, dans les tourbières de Haute Somme ?

Bultez et Dupontreué ont enquêté sur la donnée de *Malaxis paludosa* entre Bray-sur-Somme et Etinehem. Leur article de 1966 conclut à la validité de la donnée. Il faut dire que le récolteur des échantillons mis en herbarium, Charles d'Aizelette, est un très bon botaniste. Commandant dans l'armée française, il prend part à la grande bataille de la Somme de juillet 1916. Faisant halte dans les tourbières près de Bray-sur-Somme, il découvre quelques pieds de cette minuscule orchidée et les met en herbarium. La station a été pilonnée par les obus après. La planche d'herbarium, consultable via l'herbarium numérisé de l'Université de Clermont-Ferrand (RECOLNAT, 2022), montre *Hammarbya paludosa* bien conservé. Ce que MATHÉ (2013) avait déjà validé.



Le Malaxis des marais par Carl Axel Magnus Lindman - in *Bilder ur Nordens flora* entre 1917 et 1926

Charles Dequevauviller

Curé de Remiencourt, Charles Dequevauviller a « ratissé » la flore de la vallée de la Noye, au sujet de laquelle il a rédigé bon nombre de publications dans le bulletin de la Société linnéenne du Nord de la France à la fin du XIX^e et au début du XX^e s. (QUÉTU, 2007), en particulier une *Flore sylvatique de la vallée de la Noye* parue en 1895 et 1907.

Marcel Bon (1925-2014)



Marcel Bon en 1985 - M. Douchet, in WATTEZ, 2015

« L'inoubliable Marcel Bon » : tel est l'hommage rendu par WATTEZ (2015) au sujet de ce botaniste, lichénologue et mycologue hors pair, inclassable.

S'il est surtout connu internationalement comme mycologue, découvreur de nombreux taxons, auteur d'un important guide mycologique (*Champignons d'Europe occidentale*) qu'il a lui-même illustré, il était également un floristicien compétent. Il naît à Villers-sur-Authie, village de la basse vallée de l'Authie. Pharmacien biologiste à Saint-Valery-sur-Somme, résidant à Port-le-Grand pendant trente ans, il a surtout prospecté le littoral et la moitié ouest de la Somme. Ayant fait le tour de la flore locale, il se passionne pour la mycologie ; il passe une thèse de pharmacie sur la mycoflore des dunes en 1969. Il anime la revue *Documents mycologiques*, qui constitue le pendant pour la fonge des *Documents floristiques*. Il étudie également les lichens, et publie une étude *Lichens et pollution atmosphérique en Picardie occidentale*. Mais il continue la botanique. Ses publications, dans le bulletin de la Société linnéenne Nord-Picardie, concernent surtout des comptes-rendus d'excursion et des contributions floristiques dans les années 1980-90.

Dans la vieille ville de Saint-Valery-sur-Somme, il a aménagé un jardin au sein des remparts.

M. Bon a été vice-président de la Société linnéenne Nord-Picardie du début des années 1980 jusqu'en 1998.



Chapitre 9

Les botanistes aux XX^e et XXI^e siècles

« Voici maintenant plus de dix ans démarrait un programme ambitieux d'inventaire systématique de la flore vasculaire du Nord-Pas de Calais. [...] On pourra s'étonner de tant d'ardeur pour un travail de fourmi dont bien peu perçoivent immédiatement l'intérêt. Des cartes de répartition de la flore sauvage... Et alors, à quoi ça sert ? [...] Tout d'abord, les végétaux [...] constituent la base de tous les écosystèmes terrestres. [...] Ce rôle écologique ainsi que leur immobilité font des végétaux de formidables témoins de la qualité de notre environnement. Ils constituent le tissu vivant de la terre et embellissent sans aucun frais notre cadre de vie. [...] Un tel inventaire n'est donc pas un vain graal. Il s'agit bien là de doter notre société trop consummatrice d'un outil performant et moderne d'évaluation environnementale. » P. Pavy in TOUSSAINT et al., 2008

L'Institut floristique franco-belge



La « team IFFB » le jour de sa fondation en 1973 - Vignon, in WATTEZ & TOUSSAINT, 2012

L'Institut floristique franco-belge (IFFB) naît en 1973 à l'initiative du Docteur Delvosalle (1915-2012) et avec l'appui du Professeur Jean-Marie Géhu et de Francis Vignon (WATTEZ & TOUSSAINT, 2012). La première réunion a lieu dans la station d'études universitaires de la Baie de Somme en avril 1973. L'IFFB bénéficie des soutiens des universités de Lille, d'Amiens, de Caen et de Nancy.

Entre 1978 à 2001, les prospections et les analyses bibliographiques permettent à l'IFFB de publier 909 pré-cartes dans la revue *Documents floristiques* avec l'aide de l'Université d'Amiens, puis du CBN de Bailleul. Dans l'*Atlas floristique IFFB. France NW. N et NE. Belgique-Luxembourg. Ptéridophytes et Spermatophytes* publié sous format PDF sur un CD-Rom (DELVOSALLE, 2009) et sous format papier (DELVOSALLE, 2010),

1 685 cartes d'espèces sont présentées avec des textes courts. Couvrant un territoire s'étendant de la Normandie au Rhin, cet atlas peut aussi s'intituler plus synthétiquement « Atlas floristique Normandie-Rhin ». 250 autres espèces, notamment exceptionnelles, disparues ou douteuses y font l'objet de commentaires dans le texte, sans cartes (GÉHU, 2008).

Quatre millions de données IFFB sur 8 800 mailles, 141 000 km² et cinq pays !

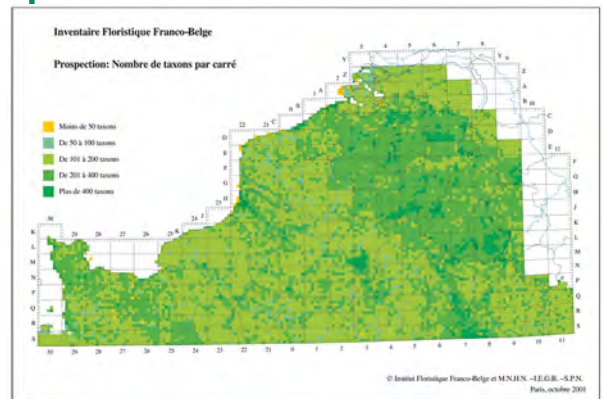
Le nombre de données recueillies est estimé à quatre millions ! L'atlas couvre cinq pays (quart nord de la France, Belgique, Luxembourg, marges des Pays-Bas et de l'Allemagne) et 141 000 km² ! C'est le seul atlas avec presque toute la flore de plusieurs régions en France. Il n'existe en France qu'un Atlas national partiel publié, qui comprend seulement 682 espèces cartographiées (sur 4 500 environ), et qui remonte aux années 1980 (DUPONT, 1990).

L'Atlas floristique Normandie-Rhin est à notre connaissance le seul exemple d'Atlas floristique inter-régional en France, et un des rares atlas internationaux en Europe. Il constitue une base de connaissance rigoureuse énorme, qui permet des comparaisons diachroniques fructueuses. Il a par exemple permis de comparer l'évolution de la flore de la Thiérache

entre les années 1970-1980 et les années 2010. Cette analyse a mis en évidence une très forte régression de la biodiversité végétale en milieu très rural, liée aux changements des pratiques agricoles et sylvicoles durant cette période (VAN CALSTER et al., 2008).

Un des « hot-spots » de la flore entre Mont Saint-Michel et Rhin : le Laonnois !

En comparant la richesse en espèces de toutes les mailles de 4 km × 4 km de la partie française du territoire couvert par l'atlas IFFB, on constate que les mailles les plus riches sont situées dans les collines du Laonnois. Certaines mailles y abritent une diversité floristique exceptionnelle, avec parfois plus de 800 espèces ! Le carrefour biogéographique qu'est le Laonnois, à la croisée des influences continentale et atlantique d'une part, et submontagnarde et subméditerranéenne d'autre part, ainsi que sa diversité géomorphologique et géologique expliquent cette richesse. D'autres secteurs présentent une richesse importante en espèces sur le territoire considéré : la Lorraine mosellane, la Baie de Somme ou encore la pointe de Givet.



Cet ouvrage est issu en grande partie des prospections sans relâches de son coordinateur Léon Delvosalle, qui a produit une grande partie des quatre millions de données. Un petit groupe de botanistes dévoués et désintéressés s'est inséré dans le projet, en prospectant soigneusement le territoire proche de leurs régions. Comme l'indique GÉHU (2008), s'il est hautement regrettable qu'un ouvrage aussi monumental

ne soit publié que sur CD-Rom et tardivement (les prospections se sont pratiquement arrêtées en 1995, près de quinze ans avant la parution en 2009), il reste un atlas de référence absolument incontournable pour le quart nord de la France et les pays limitrophes. Il est à noter qu'un nombre limité d'exemplaires papier est ensuite paru à compte d'auteur en 2010 (DELVOSALLE, 2010).

Le Conservatoire botanique national de Bailleul



Vue aérienne du domaine du CBN de Bailleul - T. Pauwels, 2018

En 1970, les professeurs Jeanne Géhu-Franck et Jean-Marie Géhu s'installent dans une ancienne ferme flamande au Hameau de Haendries, à Bailleul. Leur intention : accueillir des chercheurs du monde entier autour d'une discipline scientifique alors peu connue en France : la phytosociologie. Les époux Géhu, aidés de leur équipe scientifique, s'appuient sur les observations des populations et communautés végétales du Nord de la France et développent et animent un large réseau de scientifiques à l'échelle internationale.

En 1987, l'association de chercheurs devient officiellement le Centre régional de phytosociologie (CRP ; association loi 1901), ce qui offre une plus grande visibilité à cette discipline scientifique. Complémentaire de la botanique, qui étudie les

« taxons » ou espèces individuellement, la phytosociologie étudie les rapports entre les individus, ces espèces végétales, et leur habitat.

À la fin des années 1980, l'association CRP est déjà soutenue par les collectivités territoriales pour son activité d'intérêt général ; elle regroupe les membres suivants :

- la Région Nord - Pas-de-Calais (actuellement Hauts-de-France) ;
- les Départements du Nord et du Pas-de-Calais ;
- la Ville de Bailleul.

Dans la continuité des objectifs initiaux, le CRP se fixe comme mission de favoriser aux échelles régionale, nationale et internationale la connaissance de la flore et de la végétation. Des travaux permettent le recueil de toujours davantage de données sur les espèces et les communautés végétales observées, et enrichissent en permanence le fonds de la Bibliothèque du CBN de Bailleul, également étoffée via des dons ou legs.

En 1991, le CRP est agréé Conservatoire botanique national de Bailleul par le Ministère chargé de l'environnement pour le territoire des Hauts-de-France et de la Normandie orientale (ex-Haute-Normandie), agrément renouvelé plusieurs fois depuis. Il élargit ainsi ses missions initiales à la connaissance, à la conservation et à l'information des publics sur la flore et la végétation.



L'équipe du CBN de Bailleul dans le jardin des plantes médicinales du Conservatoire en décembre 2022 - T. Cornier

Suite au décret en Conseil d'État n° 2021-762 du 16 juin 2021, les Conservatoires botaniques nationaux se sont vu attribuer plusieurs grandes missions :

- le développement de la connaissance sur la flore, mais

aussi la fonge et les végétations ; ainsi que la gestion, la diffusion et la valorisation des données associées ;

- la contribution à la gestion conservatoire de la flore et des habitats, et l'appui pour l'élaboration et la mise en œuvre des politiques publiques ;
- la communication, la sensibilisation et la mobilisation des acteurs.

Aujourd'hui, les données recueillies sont toujours plus nombreuses (plus de cinq millions d'observations de plantes vasculaires) et complètes. De plus, leur exploitation, notamment via l'interface de consultation Digitale2 de la base de données DIGITALE, est de plus en plus aisée et permet ainsi une diffusion large de la connaissance botanique régionale.

Par ailleurs, par ses formations et ses animations, le CBN de Bailleul s'inscrit dans la droite lignée des botanistes enseignants en transmettant la curiosité et le savoir botanique à de nouvelles générations de naturalistes en herbe.

Les structures actives aux XX^e et XXI^e siècles

La grande majorité des sociétés savantes créées au XIX^e s. ou antérieurement, comme la Société d'émulation d'Abbeville, l'Académie des sciences, arts et lettres d'Amiens, les sociétés horticoles ou agricoles, ne produisent hélas plus de données ni de publications naturalistes depuis des décennies, voire depuis plus d'un siècle.

Seule la vénérable Société linnéenne Nord-Picardie, fondée en 1838, est toujours très active, avec la publication d'un bulletin annuel de 100 à 250 pages qui relate de nombreux inventaires, découvertes, suivis (WARNET, 2017)...

La plus jeune Société de botanique du Nord de la France, créée en 1947, est également dynamique ; elle organise des sorties et des ateliers botaniques, des conférences et elle publie un bulletin annuel (CATTEAU & VILLEJOURBERT, 2017).

Le Conservatoire d'espaces naturels des Hauts-de-France, issu de la fusion en 2020 des Conservatoires d'espaces naturels de Picardie et du Nord - Pas-de-Calais, produit chaque année des milliers de données sur la flore. Ces observations sont issues des inventaires floristiques réalisés dans le cadre des diagnostics et des suivis des sites gérés (MARESCAUX *et al.*, 2017 ; MESSEAN *et al.*, 2017). Certains départements sont également des producteurs importants de données floristiques (BRABANT, 2017).

De nombreuses associations assez récentes sont également actives, sur tout ou partie du territoire régional. On peut citer à titre d'exemples, les Centres permanents d'initiative à l'environnement, dont le CPIE Flandre maritime (BOLLENGIER, 2017),

le CPIE Chaîne des terrils ou encore le CPIE du Val d'Authie (FONTAINE, 2017), le Groupe de défense de l'environnement de l'arrondissement de Montreuil-sur-Mer (GDEAM), l'Association botanique et mycologique de la région de Senlis (ABMARS) ou encore l'Association des naturalistes de la Gohelle ; ces structures réalisent des inventaires floristiques, forment et sensibilisent au monde végétal (FACON, 2017 ; BERNARD, 2017). Soulignons que cette liste est loin d'être exhaustive !

Les structures d'enseignement en écologie présentes dans les Hauts-de-France ont un rôle majeur dans la formation de nouveaux botanistes sur le territoire régional. On peut notamment citer l'Université de Lille et l'Université catholique de Lille qui dispensent toutes deux un master en écologie, dans lesquels interviennent notamment des botanistes professionnels du CBN de Bailleul. On peut également mentionner l'Université de Picardie qui co-encadre avec la Société botanique de France un diplôme universitaire en botanique, ainsi que les BTS « Gestion et protection de la nature »... L'École des plantes de Bailleul délivre également une formation en botanique (VANHALUWYN, 2017). De plus, certaines thématiques liées à la flore, comme son évolution dans le contexte des changements globaux, sont analysées par les laboratoires de recherche régionaux (DECOCQ, 2017).

Un recensement d'une partie de ces structures a été réalisé à l'occasion du bulletin spécial des 70 ans de la Société botanique du Nord de la France justement intitulé : *Mais qui fait encore de la botanique en 2017 ?* (SBNF, 2017).

Conclusion



Jusqu'au XIX^e siècle, les plantes sont considérées avant tout pour leur utilité : soigner, nourrir, construire, secondairement agrémenter et symboliser. Par la médecine, les plantes ont soigné les hommes à travers les millénaires. La botanique a mis des siècles à s'affranchir de la connaissance médicale et du savoir religieux médiéval, avant de devenir une science à part entière.

Au Moyen Âge, notre région est féconde en encyclopédistes qui tentent de rassembler tout le savoir en un seul ouvrage : Thomas de Cantimpré, Albert le Grand, Vincent de Beauvais marquent les sciences de leur temps. Au XV^e s., ses ateliers d'enluminures font rayonner cet art dans toute l'Europe, art dans lequel la flore, symbole du lien au divin, a une place prépondérante. À cette époque, la culture et la science sont totalement liées à la religion.

À partir de la Renaissance apparaissent des grands noms de la botanique médicale qui sont nés ou ont vécu dans le Nord de la France comme Matthias de l'Obel, Charles de l'Écluse ou Jean du Ruel. Mais une grande partie de ces médecins botanistes et humanistes fuient la région pendant les guerres de religion, comme la famille des frères Bauhin réfugiés en Suisse, ou de Richer de Belleval qui crée le premier jardin botanique de France à Montpellier. Ils font progresser fortement la connaissance sur les nouvelles plantes européennes et les tentatives de classifications. L'Université de Douai est fondée au XVI^e s., avec la première faculté de médecine, au sud des Pays-Bas espagnols de l'époque ; mais cette fondation n'engendre pas d'élan botanique régional.

À l'époque moderne naissent et foisonnent les sociétés d'arts, de sciences et d'agriculture ou d'horticulture qui font progresser le savoir scientifique. Le savoir est synonyme de pouvoir et de prestige. Les rois et princes en sont conscients. Les premières listes de flore locale et les premiers herbiers apparaissent, grâce à des mécènes princiers comme Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, ou le Grand Condé notamment. La botanique évolue et devient lentement une science à part entière.

Plusieurs botanistes nés dans notre région sont de grands voyageurs explorateurs des continents vierges de toute connaissance floristique, comme l'Abbé Poiret, Palisot de Beauvois, Deschamps de Pas ou Boivin. Ils sont missionnés par le roi ou par le Jardin du roi (qui deviendra Muséum national d'histoire naturelle de Paris). Celui-ci est au XVIII^e s. le centre mondial des sciences naturelles. Ses botanistes herborisent aussi dans les Hauts-de-France et stimulent la connaissance de terrain avec leur réseau de correspondants au nord du pays.

La très belle *Flore des Prémontrés*, première flore illustrée régionale, tente de voir le jour dans les années 1780, mais, issue d'une dynamique monastique, son élan est stoppé net par la Révolution. Les échanges se multiplient, et les herbiers sont la base de la connaissance floristique.

Du XVII^e au XIX^e siècle, les naturalistes sont souvent des personnages de haut rang, ou *a minima*, de la bonne société du Nord de la France. Il est de bon ton d'être naturaliste dans les grandes familles, parfois les plus nobles, ou chez les élus et les représentants de la République. Les sociétés savantes se structurent, échangent entre elles et les premiers catalogues de flores départementales sont édités. L'État encourage fortement cette diffusion du savoir.





Les personnages les plus influents de la société prennent part à cette dynamique. La future impératrice Joséphine de Beauharnais assiste en 1803 à un cours de botanique au jardin botanique d'Amiens, à l'occasion d'un voyage du premier consul Napoléon Bonaparte. Napoléon III, qui vient souvent avec la cour au château de Compiègne, possède un cabinet de curiosités mêlant des collections de flore, de faune et d'archéologie, et il développe l'art des parcs et jardins ; il promeut dans l'empire le développement des jardins à la française, marques de prestige végétal à l'international.

La société de plus en plus urbaine et industrielle du XIX^e s. cherche aussi à se rapprocher de la nature, tout au moins une partie de ses élites. Les Jardins botaniques sont étendus, restaurés, ou créés. Les herbiers des sociétés savantes recueillent les collections du monde entier. Certains herbiers sont prestigieux et représentent des cadeaux diplomatiques très appréciés.

Une partie des sociétés savantes a réussi à traverser les siècles, et notamment les crises graves qu'a connues le Nord de la France au XX^e s. Nulle terre n'a été plus meurtrie en Europe : la densité de cimetières militaires y est la plus forte du monde ; quelques raretés botaniques y croissent d'ailleurs parfois. Plusieurs sociétés d'érudits ont continué d'exister et de publier après les deux conflits mondiaux, mais leur activité botanique s'y est ralentie ou même éteinte comme dans les sociétés académiques et les sociétés d'émulation, celle d'Abbeville par exemple.

Au XX^e s., la botanique de terrain reste pratiquée par quelques centaines de botanistes dans plusieurs structures actives. La Société linnéenne du Nord de la France, devenue Société linnéenne Nord-Picardie, a traversé les dissolutions, extinctions et recréations depuis 1838 ; elle maintient son dynamisme botanique.

D'autres structures majeures ont aussi pris le relais plus récemment et sont des moteurs de la connaissance récente comme la Société de botanique du Nord de la France en 1947 ou l'Association des botanistes amateurs de la région de Senlis en 1986.

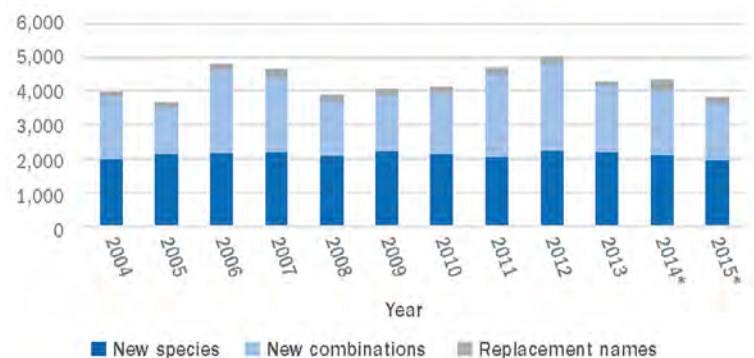
Les universités de Lille et d'Amiens, cette dernière instituée officiellement en 1969, abritent des laboratoires de recherche en écologie végétale de haut niveau.

Aujourd'hui, la botanique en Hauts-de-France est active et partage son savoir autant que possible dans une tradition multiséculaire de publications et d'échanges naturalistes.

Le Docteur Richer, retrace déjà en 1866, dans son discours d'ouverture du cours de botanique municipal au Jardin des plantes d'Amiens, l'épopée de la connaissance du végétal : « Linné en 1753 ne connaissait que 6 000 plantes. Persoon en 1807 en comptait 26 000. Steudel en 1824 portait ce nombre à 50 000. En 1844, on en connaissait 95 000. Aujourd'hui, les livres et les collections renferment plus de 120 000 espèces. Nous sommes loin de tout connaître car, d'après les calculs très ingénieux de A. de Candolle, la Flore universelle ne compterait pas moins de 400 000 à 500 000 espèces. »

Précisons quelques chiffres à notre tour :

- au III^e s. av. J.-C., Théophraste, père de la botanique et disciple et ami d'Aristote le prince des philosophes, liste 480 espèces dans son *Historia plantarum* ;
- en 1620, Gaspard Bauhin, fils d'un médecin amiénois, décrit 6 000 espèces, mais avec des doublons ;
- en 2016, le nombre de plantes estimé sur la planète est toujours le même que celui que de Candolle estimait fin XIX^e s. : 400 000 à 500 000 ; mais environ 2 000 nouvelles espèces sont décrites chaque année, principalement en Australie, en Chine et au Brésil (RBG KEW, 2016).



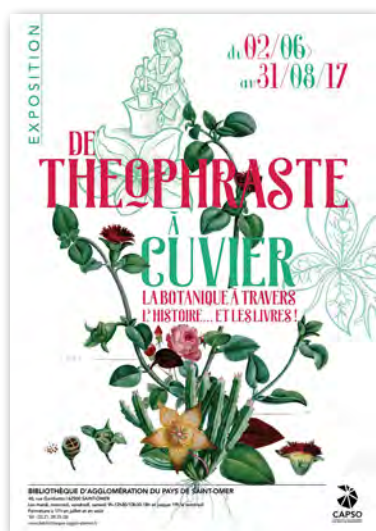
Nombre de nouvelles espèces décrites par an - RBG KEW, 2016

L'aventure humaine de la description des plantes reste très vivante ! Notamment dans les forêts tropicales où des dizaines de milliers d'espèces restent à découvrir. **Dans les Hauts-de-France, on décrit peu souvent de nouvelles espèces pour la science, mais on y identifie régulièrement de nouvelles espèces apparues spontanément. Les investigations et les suivis scientifiques restent indispensables pour mieux connaître et préserver le vivant de l'échelle locale à l'échelle mondiale.**

Des plantes et des hommes

Les Hauts-de-France sont traversés depuis l'Antiquité par tous les courants de la connaissance et de l'illustration botanique, comme le reste de l'Europe. **Une chance pour notre région, de nombreux manuscrits ont pu être conservés et parvenir jusqu'à nous malgré les innombrables invasions, guerres et révolutions depuis la fin de l'Empire romain.**

La richesse de la terre limoneuse des Hauts-de-France a permis l'existence de très grandes abbayes et d'écoles capitulaires puissantes, associées aux cathédrales, qui rayonnent dans toute l'Europe dès le haut Moyen Âge. Ces centres de savoir, de culture et de science médico-botanique ont permis la conservation de remarquables collections de livres scientifiques ou théologiques. Les bibliothèques et centres d'archives des Hauts-de-France permettent aujourd'hui la conservation et la valorisation de ce précieux patrimoine scientifique et artistique.



Ces riches collections, attirant souvent des chercheurs du monde entier, sont valorisées de temps à autre. Une très belle exposition a ainsi eu lieu en été 2017 à la Bibliothèque d'agglomération du Pays de Saint-Omer (BAPSO, 2017). Elle mettait en valeur cette superbe richesse iconographique des ouvrages de botanique médicale. On pouvait y suivre l'évolution de la qualité artistique et scientifique de la flore à travers les siècles, depuis les auteurs grecs (Théophraste) jusqu'aux taxonomistes modernes (Cuvier ; mais notre Lamarck régional aurait pu être cité).

L'histoire des hommes des Hauts-de-France depuis l'Antiquité peut être racontée à travers l'histoire de la botanique, inséparable de la médecine, de la pharmacie, de l'agronomie, des arts.

Il est dit que l'étude de la préhistoire dans le monde est née en Picardie avec Boucher de Perthes, l'un de ses pères.

On peut dire aussi que la protection de la nature est née à Fontainebleau et à Compiègne, à la même époque, grâce à Napoléon III qui a écouté les impressionnistes, premiers « écolos » de l'époque, qui fuyaient le Paris industriel pollué pour peindre la nature et ses grands arbres centenaires. Sous la pression des artistes impressionnistes de Barbizon et d'écrivains parisiens, il a fait protéger des centaines d'hectares de forêts et de landes dans la forêt de Fontainebleau puis aux Beaux-Monts à Compiègne. Ces séries artistiques sont les premières « réserves naturelles » de France et apparemment parmi les premières au Monde, riches en plantes rares et menacées. Sciences et arts sont évidemment liés dans la culture.

L'histoire de la botanique, à la croisée des chemins de la science, de l'art, de la philosophie, des religions, nous montre combien la nature est identitaire de la culture humaine.

La philosophie et la botanique sont nées dans la Grèce antique, en particulier avec Aristote, prince des philosophes et l'un des tout premiers botanistes, et son ami Théophraste. La boucle est bouclée avec Jean-Jacques Rousseau, le grand philosophe-botaniste des Lumières qui herborise et s'éteint à Ermenonville. Il éclaire de ses lumières humanistes (mais pas du tout féministes...) la Révolution française, prélude à la Déclaration universelle des droits de l'homme. Il prône l'harmonie entre les sociétés humaines et la nature au tout début de la révolution industrielle : certains voient en lui le premier écologiste européen...



Aujourd'hui, les anciennes séries artistiques des Beaux-Monts à Compiègne devraient être classées en Réserve biologique domaniale en 2023 (J. JAMINON, responsable de l'Unité territoriale ONF de Compiègne, comm. pers.).

Et un autre projet de Réserve biologique domaniale est en cours d'élaboration dans le Massif d'Ermenonville ; il concerne des landes et forêts claires (HAUGUEL, 2017) sur sables et chaos de grès, paysages qu'affectionne Jean-Jacques Rousseau dans son « désert » d'Ermenonville, et que les peintres de Barbizon ont réussi à préserver à Fontainebleau.

Nature et culture ne font qu'un. La nature est culture.



Theophraste et Jean-Jacques Rousseau, tout à la fois philosophes et botanistes

Bibliographie

- ACLOQUE, A., 1894. - Flore de France, contenant la description des espèces Indigènes disposées en tableaux analytiques et illustrée de 2165 figures représentant les types caractéristiques des genres et des sous-genres. Libr. Baillière & Fils éd. Paris. 816 p.
- ACLOQUE, A., 1895. - Florule d'Auxi-le-château et des environs. *Le Monde des Plantes*, 4 : 273-276.
- ALLAIN, Y.-M., 2012. - Une histoire des jardins botaniques : entre science et art paysager. Quae éd. 112 p.
- ALLORGE, L., 2003. - La fabuleuse odyssée des plantes. Les botanistes voyageurs, les Jardins des plantes, les herbiers. J.-C. Lattes éd. 700 p.
- AMIGUES, S., 2002. - Études de Botanique antique. *Mém. Acad. Inscr. et Belles-Lettres*, 25. Institut de France Paris. 501 p.
- AMIGUES, S., 2010. - Théophraste, Recherches sur les plantes. À l'origine de la botanique. Traduction de Suzanne AMIGUES. Belin éd. Paris. 414 p.
- AMOREUX, P.-J., 1786. - Recherches sur la vie et les ouvrages de Pierre Richer de Belleval, fondateur du jardin botanique, donné par Henri IV à la Faculté de médecine de Montpellier, en 1593, pour servir à l'histoire de cette Faculté et à celle de la botanique. J.-A. JOLY impr. 92 p.
- ANONYME, 1821. - Éloge historique de A. M. J. F. PALISOT de BEAUVOIS membre de l'Institut de France. *Mém. Soc. Roy. Arras Sc. Lett. Arts*, 4 : 49-116.
- ANONYME, 2000. - Histoire de la botanique. Doc PDF. Belgique. Coll CNHS.
- ARDURA, B., 1995. - Prémontrés, histoire et spiritualité. C.E.R.C.O.R. Travaux et recherches VII. Univ. St Etienne. 622 p.
- ARMAND, G., 1852. - Notice nécrologique de M. Boucher de Crèvecœur. *Mém. Soc. Émul. Abbeville*, 1852 : 1013-1019.
- ASTRUC, P., 1953. - Rabelais botaniste, anatomiste et physiologiste. *Rev. hist. sciences & appl.*, 6(3), 1953 : 250-261.
- AUDURIER CROS, A., 2020. - Un domaine d'Henri I^{er} de Montmorency au temps d'Olivier de Serres : la Grange des Prés, à Pézenas ». *Patrimoines du Sud* [en ligne].
- AUFRERE, L., 2007. - Le Cercle d'Abbeville : Paléontologie et préhistoire dans la France romantique. Aufrère éd. 396 p.
- AYMONIN, G., 1981. - L'Herbier de Lamarck. *Rev. Histoire Sciences*, 3(1) 1981 : 25-58.
- AYMONIN, G. & KERAUDREN-AYMONIN, M., 1976. - Les sociétés Linnéennes à Paris et en France au XVIII^e et au XIX^e siècles. Actes congrès 100^e Soc. Sav. Paris 1975. *Hist. Sciences* : 267-275.
- AYMONIN, G.A., & KERAUDREN-AYMONIN, M., 1990. - Autour de Gaston Bonnier et de son œuvre. Essai documentaire comparatif. *Bull. Soc. Bot. France. Lettres Botaniques*, 137(2-3) : 125-138.
- BAILLAUD, B., GRAMONT, J., DE HÜE, D. (dir.) 2004. - Encyclopédies médiévales, Discours et savoirs. *Cahiers Diderot*, 10 XX.
- BAILLON, H.-E., 1894. - Notice sur les titres scientifiques de M. H. Baillon, Professeur à la Faculté de médecine de Paris, Président de la Société Linnéenne de Paris, etc. Impr. Bousrez Tours. 24 p.
- BALDI, A., 2005. - L'achat de l'herbier de L'Héritier de Brutelle : un malentendu historiographique. *Archives des Sciences*, (2020)71 : 23-36.
- BANGE, C., 2009. - Linné : son œuvre, son legs scientifique. *Bull. mens. Soc. Linn. Lyon*, HS n^o1 Linné et le mouvement linnéen à Lyon : 4-25.
- BANGE, C., 2012. - Travail collectif en botanique et validation scientifique : les sociétés d'échange de plantes. *Bull. hist. épist. sciences vie*, 19(2), 2012 : 175-189.
- BAPSO (BIBLIOTHEQUE D'AGGLOMERATION DU PAYS DE SAINT-OMER), 2017. - De Théophraste à Cuvier : la botanique à travers l'histoire... et les livres ! Catalogue Expo. CAPSO éd. Saint-Omer. 45 p.
- BARBAUD, J., 1989. - Le Capitulaire de Villis et le développement des jardins médicaux sous Charlemagne. Communication présentée à la séance du 21 octobre 1989 de la Société Française d'Histoire de la Médecine. *Hist. Sci. Med.*, 1989, 23(4) : 299-308.
- BAZAN, S., GESLIN, J., GUERIN, M.-L., LACROIX, P., MALECOT, V., MERCIER, D., MOREL, N., PAVIE, C., ROUILLARD, T., TREGUIER, J., YOU, T. & ZERNA, P., 2018. - HerbEnLoire - Catalogue des herbiers recensés en Pays de la Loire. Univ. Angers, CBNBrest Pays de la Loire. Doc. PDF 279 p.
- BAZIN, G., 1984. - Les fleurs vues par les peintres. La bibliothèque des Arts, Lausanne.
- BERNARD, T., 2017. - L'Association des Naturalistes de la Gohelle. *Bull. Soc. Bot. N. Fr.*, 70 (4) : 34.
- BERTON, A., 1964. - Données sur l'évolution de la flore dans la région du Nord. *Bull. Soc. Bot. Fr.*, 111 : 157-189.
- BESSIERES, M.-A., SAWTSCHUK, J., 2016. - De la redécouverte à la valorisation des collections d'herbiers. *Penn ar Bed*, 226 : 1-4.
- BEYER DE RYKE, B., 2003. - Le miroir du monde : un parcours dans l'encyclopédisme médiéval. *Rev. belge philologie et d'histoire*, 81(4) Histoire médiévale et contemporaine : 1243-1275.
- BIGELOW, J., 1859. - On the Death of Pliny the Elder. *Memoirs of the American Academy of Arts and Sciences*, 6(2), 1859 : 223-227.
- BIORET, F., 2014. - Hommages à Jean-Marie Géhu (1930-2014) : Allocution. *Bull. Soc. Bot. Nord France*, 67(1-4), 2014 : 8-10.
- BIORET, F., PEDROTTI, F., & MURRJA, E., 2014. - La pensée phytosociologique de Jean-Marie Géhu. Univ. Bretagne Occidentale et Société Française de Phytosociologie. 15 p.
- BLANCHARD, F., 1907. - La statuaire et les sculptures de Saint-Jean des Vignes à Soissons. *Bull. Soc. Arch. Hist. Sci. Soissons* : 31-74.
- BOLLENGIER, B., 2017. - Centre Permanent d'Initiatives pour l'Environnement (CPIE) Flandre Maritime. *Bull. Soc. Bot. N. Fr.*, 70 (4) : 47-48.
- BON, M., 1985. - Lexique français-picard des noms de plantes. *Bull. Soc. Linn. Nord France*, 5 : 71-85.
- BONNET, E., 1889. - Notice sur l'herbier dit de Gaston d'Orléans, conservé au Muséum de Paris. *Bull. Soc. Bot. France*, 36(10) : CCXXX-CCXXXV.
- BONNET, E., 1902. - L'herbier de Lamarck, son histoire, ses vicissitudes, son état actuel. *Journ. Bota.*, XVI, 1902 : 129-138.
- BONNIER, G., 1903. - Notice nécrologique sur Léon Geneau de Lamarrière. *Bull. Soc. Bot. France*, 50 : 513-516.
- BONNIER, G., 1915. - L'Œuvre de Philippe Van Tieghem. *Rev. Gén. Bota.*, 1914, 26 : 353-441.
- BONNIER, G., COLOMB, G. & DUFOUR, L., 1888-1889. - Laboratoire de botanique à la Faculté des Sciences de Paris. Rapport sur l'École pratique des hautes études, 1888-1889 : 145-150.
- BOREL, A., 1982. - Le Docteur André Berton (1892-1982), Botaniste douaisien. *Bull. Soc. Bot. Nord France*, 35(1-2) : 1-8.
- BOREL, A., 1990. - Renée LERICQ (1921-1989). *Bull. Soc. Bot. Nord France*, 43(1-2) : 1-3.
- BOUCHER de CRÉVECŒUR de PERTES, J.A.G, 1899. - Notices sur la vie et les œuvres des membres résidants de la Société d'Émulation d'Abbeville depuis sa fondation jusqu'à nos jours. *Bull. Soc. Emulation Abbeville* : 310-465.

- BOUCHER de CRÈVECŒUR, J. A. G., 1798. - Notice sur Charles-François Du Maisniel de Belleval, naturaliste. *Magasin encyclopédique, ou Journal des Sciences des Arts et des Lettres*, 4^e année, 3 : 479-492.
- BOUCHER de CRÈVECŒUR, J. A. G., 1803. - Extrait de la Flore d'Abbeville et du Département de la Somme. Fuchs ed. Paris. 127 p.
- BOULAY, N., 1878. - Révision de la flore des départements du Nord de la France. L. Quarré Lille. 169 p.
- BOULY DE LESDAIN, M., 1912a. - Écologie d'une petite panne. *Bull. Soc. Bot. Fr.*, 59 : 177-184 et 207-215.
- BOULY DE LESDAIN, M., 1912b. - Les dunes pléistocènes de Ghyvelde (Nord). *Feuilles J. Natur.*, 42 : 4-8.
- BOULY DE LESDAIN, M., 1924a. - Écologie d'une aulnaie dans les Moères. *Bull. Soc. Bot. Fr.*, 71 : 3-25.
- BOULY DE LESDAIN, M., 1924b. - Deux plantes nouvellement naturalisées aux environs de Calais et Dunkerque. *Feuilles J. Natur.*, 45 : 81.
- BOULY DE LESDAIN, M., 1929. - Quelques graminées des environs de Dunkerque. *Bull. Soc. Bot. Fr.*, 79 : 780-785.
- BOULY DE LESDAIN, M., 1950. - Note sur trois plantes nouvellement naturalisées dans les dunes des environs de Dunkerque et sur une graminée nouvelle pour le département du Nord. *Bull. Soc. Bot. Nord Fr.*, 3 : 7-8.
- BOURIQUET, R., 1996. - Histoire de la botanique à la Faculté des sciences de Lille. 1856-1970. Univ. Lille. Doc PDF. 52 p.
- BOURLET, Abbé, 1847. - Catalogue des plantes qui croissent naturellement dans les fortifications de la ville de Douai. *Mém. Soc. Agr. Sci. Arts Douai* : 158-246.
- BRABANT, H., 2017. - EDEN62 et la botanique. *Bull. Soc. Bot. N. Fr.*, 70(4) : 60-61.
- BRANDICOURT, V., 1899. - La faune et la flore de la cathédrale d'Amiens. *Bull. Soc. Linn. Nord France*.
- BRANDICOURT, V., 1900. - Extraits des procès-verbaux. Séance du 9 février 1900. *Bull. Soc. Linn Nord France*, n° 325, t. XV.
- BRANDICOURT, V., 1904. - La flore des rues d'Amiens. *Bull. Soc. Linn. Nord France*, 17 : 38-52.
- BRANDICOURT, V., 1918. - Liste des plantes étrangères au département de la Somme et trouvées dans les cantonnements de 1914 à 1917. *Le Monde des plantes*, II(19) : 24.
- BRANDICOURT, V., 1929. - La dissémination des plantes. *Bull. Soc. Linn. Nord France*, 24 : 22-44.
- BRANDICOURT, V., 1933-34. - Notice nécrologique. M. Charles COPINEAU. *Mém. Soc. Linn. Nord*, 426 : 14-18.
- BRAYER, J., 1807. - *Flora Axonensis, seu enumeratio plantarum in prefectura Axonensi sponte nascentium*. Plantes cryptogames et phanérogames présumées exister dans le département de l'Aisne.
- BULTEZ, P. & DUPONTREUE, G., 1966. - Une des plus rares orchidées de France, le Malaxis des marais (*Malaxis paludosa* (L.) Schwartz) existe-t-il encore en Picardie ? *Rev. Féd. Fr. Soc. Sci. Nat.*, 5(22), sept 1966 : 143-145.
- CAMBRY, J., 1803. - Description du département de l'Oise. Paris Imp. Didot-Laine. 425 p. Annexes. Réimpr. 1983.
- CAMUS, E. G. & JEANPERT, 1894. - Une œuvre peu connue d'Hyppolite Rodin. *Journ. Bota.*, 1894, plusieurs articles (pp. 234, 272, 286, 298).
- CANDEGABE, P. & BODIN, C., 2001. - Matériaux pour une histoire de la botanique en Berry : les botanistes, leurs publications et leurs herbiers. I : des origines à 1905. *Symbioses*, N.S., 5 : 41-72.
- CANDEGABE, P. & BODIN, C., 2001. - Matériaux pour une histoire de la botanique en Berry : les botanistes, leurs publications et leurs herbiers. II : après 1905. *Symbioses*, N.S., 12 : 35-44.
- CANIVEZ, P., 2016. - Éthique et environnement chez Jean-Jacques Rousseau. *Ethics and Environment, Eco-Ethica*, 5 : 89-102.
- CARLIER, C., 1764. - Histoire du duché de Valois : ornée de cartes et de gravures : contenant ce qui est arrivé dans ce pays depuis le temps des gaulois, et depuis l'origine de la monarchie française, jusq'en l'année 1703. Tome I. 677 p.
- CATTEAU, E. & VILLEJOURBERT, G., 2017. - Introduction. *Bull. Soc. Bot. N. Fr.*, 70(4) : 3.
- CAUSSIN, O., 1907. - Les plantes médicinales de la Somme. Vigot frères éd. Paris. 346 p.
- CHARPIN, A. & AYMONIN, G.-G., 1999. - Bibliographie sélective des Flores de France, nationales, régionales et départementales. *J. Soc. Bot. France*, 10 : 3-79 (rectius 2000).
- CHARPIN, A. & AYMONIN, G.-G., 2003a. - Bibliographie sélective des Flores de France. II. Notice biographique sur les auteurs cités : A-C. *J. Soc. Bot. France*, 21 : 49-104.
- CHARPIN, A. & AYMONIN, G.-G., 2003b. - Bibliographie sélective des Flores de France. III. Notice biographique sur les auteurs cités : D-I. *J. Soc. Bot. France*, 21 : 49-88.
- CHARPIN, A. & AYMONIN, G.-G., 2004a. - Bibliographie sélective des Flores de France. IV. Notice biographique sur les auteurs cités : J-O. *J. Soc. Bot. France*, 25 : 49-86.
- CHARPIN, A. & AYMONIN, G.-G., 2004b. - Bibliographie sélective des Flores de France. V. Notice biographique sur les auteurs cités : P-Z et compléments. *J. Soc. Bot. France*, 27 : 47-87.
- CHARRON, P., 1996. - Le Maître du Champion des Dames, un enlumineur du Nord de la France de la seconde moitié du XV^e s. Thèse Paris IV.
- CHARRON, P., 2000. - Les peintres, peintres verriers et enlumineurs lillois au début du XVI^e siècle d'après les statuts inédits de leur corporation. *Revue du Nord*, 82(337), oct-déc. 2000 : 723-738.
- CHATELET, A. & VANWIJNSBERGHE, D., 1996. - Simon Marmion, dans Valenciennes aux XIV^e et XV^e siècles. *Art et Histoire, Valenciennes* : Presses universitaires de Valenciennes : 151-179.
- CHERMETTE-MOURATILLE, A., 1984. - Linné, sa vie, son œuvre. *Bulletin mens. Soc. Linn. Lyon*, 8 oct. 1984 : 17-31.
- COINTREL, P., 1751. - Catalogue des Plantes du Jardin botanique établi à Lille par les soins du Magistrat. Prévost impr. Lille. 120 p.
- COOK, A., 2012. - Botanical exchanges : Jean-Jacques Rousseau and the Duchess of Portland. *History of European Ideas*, 33, 2007, issue 2 : 142-156.
- COPINEAU, C., 1898. - Le Docteur Richer. *Mém. Soc. Linn. Nord-France*, 9, 1892-1898 : 70-87.
- COPINEAU, C., 1912. - Ernest GONSE, Président d'honneur de la Société Linnéenne du Nord de la France. *Bull. Soc. Linn. Nord-France*, 408, t. XXI, 1912 : 151-162.
- CUVIER, G., 1819. - Éloge historique de L'Héritier, lu le 5 avril 1801. In : Cuvier G., Recueil des éloges historiques lus dans les séances publiques de l'Institut royal de France. F. G. Levrault, Strasbourg ; Paris, 1 : 111-133.
- DABONNEVILLE, C., 2011. - Philibert Commerson et Jeanne Barret, un couple de botanistes hors du commun. *La Garance Voyageuse*, 94.
- DAMROSCH, L., 2007. - Jean-Jacques Rousseau : restless genius. Boston, Houghton Mifflin, 567 p.
- DANJOU, P.-N., 1859. - Notice sur Louis Graves : lue dans la séance de la Société académique du 22 août 1859. *Mém. Soc. Acad. Archéo., sci. et arts départ. Oise*, 4^e série : 129-156.
- DASZKIEWICZ, P., 1997. - La Maison Verreaux au XIX^e siècle à Paris, plaque tournante des collections naturalistes mondiales. *Journ. Agri. Trad. et Bota. Appl.*, 39(2) : 111-129.
- DAVY DE VIRVILLE, A., 1954. - Histoire de la botanique en France. SEDES éd. Paris. 394 p.
- DAYRAT, B., 2003. - Les botanistes et la flore de France : trois siècles de découvertes. Muséum d'histoire naturelle, Paris. 690 p.
- DE BOURGOING, C., 2019. - Herbar de Joséphine. Flammarion éd. 228 p.
- DE CANDOLLE, A.P., 1825-27. - Mémoires sur la famille des Légumineuses. A. Belin. Paris. 8 vol. parus de 1825 à 1827.
- DE FOUCAULT, B. & WATTEZ, J.-R., 1984. - La végétation des Mollières de Berck quatre-vingt ans après les observations effectuées par Marin Maillard en 1903. *Rev. gén. Bota.*, 91 : 163-169.

- DE LA FONS DE MÉLICOQ, A., 1829. - Calendrier de flore ou Catalogue des plantes des environs de Noyon : classées d'après l'époque de leur floraison : ouvrage précédé de notices historiques sur Beauvais Senlis, Compiègne et Noyon. Amoudry impr. Noyon. 92 p.
- DE LA FONS DE MELICOQ, A., 1848. - Les artistes du nord de la France et du midi de la Belgique aux XIV^e, XV^e, et XVI^e siècles. Impr. de Veuve de Savary. 251 p.
- DE LA FONS DE MÉLICOQ, A., 1839. - Prodrome de la flore des arrondissements de Laon, Vervins, Rocroy et des environs de Noyon. Soulas-Amoudry ed. Noyon.
- DE LA FONS DE MÉLICOQ, A., 1848-49. - Plantes croissant spontanément dans les environs de Béthune et observées par M. Al. De Lafons de Melicocq, propriétaire à Douvrin. Annuaire statistique et administratif du département du Pas-de-Calais, 1848-49, 2^e partie : 203-244.
- DE LA FONS DE MÉLICOQ, 1849. - Flore de la Thiérache, in La Thiérache, recueil de documents concernant l'histoire, les beaux-arts, les sciences naturelles et l'industrie de cette ancienne subdivision de la Picardie. Vervins. Papillon ed. vol. 1.
- DE MARCILLY, L., 1869. - Sur deux espèces à rajouter à la flore française. *Bull. Soc. Bot. France*, 16(8) : 344-345.
- DE MARSY, E., 1855. - Séance du 9 novembre 1855. Communication de Mr De Marsy. *Bull. Soc. Bot. France* : 642-644.
- DEBEAUPUIS, M., 1911. - Géographie botanique de la forêt de Compiègne. *Rev. Gén. Bota.*, XXIII(265) : 16-38 ; 67-82.
- DECOCQ, G., 2017. - La botanique au service de la recherche en écologie dans l'unité de recherche « Écologie et Dynamique des Systèmes Anthropisés » (UMR CNRS 7058). *Bull. Soc. Bot. N. Fr.*, 70(4) : 10-11.
- DECROIX, M., 1958. - Les Peintres van Blarenberghé ; à propos d'un manuscrit lillois illustré par eux. *Bull. Soc. Bot. Nord France* : 61-65.
- DEHON, G., 1968. - L'Université de Douai pendant la première moitié du XVIII^e siècle. *Revue du Nord*, 1968, L(198) : 317-350.
- DELVOSALLE, L., coord., 2009. - Atlas floristique I.F.F.B. France NW, W et NE, Belgique et Luxembourg. Ptéridophytes et Spermatophytes. Inventaire Institut Floristique Franco-Belge. Version CR-Rom, Bruxelles.
- DELVOSALLE, L., coord., 2010. - Atlas floristique IFFB. France NW, N et NE. Belgique-Luxembourg. Ptéridophytes et Spermatophytes. Inventaire Institut Floristique Franco-Belge. Version papier, Bruxelles. 591 p.
- DENOËL, C., 2001. - Le Traité de la nature d'Isidore de Séville (Laon, BM, ms. 423). Bibliothèque municipale de Laon. Doc PDF 10 p.
- DEQUEVAUVILLER, C., 1895, 1897, 1898, 1899, 1907. - Flore sylvatique de la vallée de la Noye. *Bull. Soc. Linn. Nord France*.
- DESMAZIÈRES, J. -B. H. - J., 1836. - *Flora Hannoniensis* ou plantes indiquées dans la *flora hannoniensis* de Monsieur HÉCART de Valenciennes. Ouvrage manuscrit fait en 1792 et que l'auteur m'a communiqué en 1822. 1 vol. 60 p.
- DESPLANQUE, A. & MANNIER, E., 1868. - Notice sur la vie et les travaux de feu M. de La Fons baron de Mélicocq. Lib. Giard Valenciennes. 37 p.
- DESSAIVRE-AUDELIN, L., 2013. - L'impératrice au chevet des Amiénois victimes du choléra. Encrege édition. 111 p.
- DEVISME, J.F.L., 1822. - Histoire de la ville de Laon. Tome second. Mennesson libr. Laon. 424 p.
- DEWAVRIN-MASUREL, 1998. - Hubert CAILLEAU, enlumineur de Valenciennes ; les livres enluminés du nord de la France au XV^e siècle. Lille.
- DINAUX, A., 1850. - Archives historiques et littéraires du Nord de la France et du Midi de la Belgique vol. 7. Valenciennes 589 p.
- DODOENS, R., 1583. - *Stirpium historia temptades sex. Ex officina Christophori Plantini*, Anvers.
- DODOENS, R., 1554. - *Cruydt boek Remberti Dodonaei*. Moretus éd. Anvers.
- DOIG, K. H., 2013. - From Encyclopédie to Encyclopédie méthodique revision and expansion. The Voltaire Foundation, Oxford.
- DOM, R., 1754. - Catalogue des plantes usuelles avec une explication des principaux termes de botanique pour servir d'introduction aux démonstrations commencées dans le jardin de botanique le 14 juin 1754 etc. Réimpression *Mém. Soc. Linn. Nord-Pic.*, 2 de 1866 : 74-146.
- DRAELANTS, I. & PAULMIER-FOUCART, M., 2005. - « Échanges dans la societas des naturalistes au milieu du XIII^e siècle : Arnold de Saxe, Vincent de Beauvais et Albert le Grand », in JAMES-RAOUL & SOUTET (dir.) : 219-231.
- DU MONT DE COURSET, G.L.M., 1798-1805. - Le Botaniste cultivateur, ou description, culture et usage de la plus grande partie des plantes étrangères, naturalisées et indigènes, cultivées en France et en Angleterre, rangées suivant la méthode de Jussieu. 5 vol. Arthus-Bert. éd.
- DUPUICH, L., 2006. - Histoire d'une collection : la Réserve précieuse des Bibliothèques de la Ville de Compiègne. Mém. Etude. Conservateur Biblioth. Doc. PDF. 85 p.
- DURIN, L. & GÉHU, J.-M. 1986. - Catalogue floristique régional des plantes vasculaires de la région Nord - Pas-de-Calais. *Bull. Soc. Bot. Nord France*, 39(1-4) : 1-225.
- DURIN, L., GÉHU, J.-M. & GÉHU-FRANCK, J., 1989. - Flore illustrée de la région Nord-Pas-de-Calais et des territoires voisins pour la détermination aisée et scientifique des plantes sauvages. Centre régional de Phytosociologie de Bailleul. 1 vol., pp a-j, I-XLVII, 1-323
- DURIN, L., GÉHU, J.-M. & GÉHU-FRANCK, J., 1991. - Flore illustrée de la région Nord-Pas-de-Calais et des territoires voisins pour la détermination aisée et scientifique des plantes sauvages. Centre régional de Phytosociologie de Bailleul. 2^e édition, 1 vol., pp a-j, I-XLVII, 1-323
- DURIN, L., GÉHU, J.-M. & GÉHU-FRANCK, J., 1996. - Flore illustrée de la région Nord-Pas-de-Calais et des territoires voisins pour la détermination aisée et scientifique des plantes sauvages. Centre régional de Phytosociologie de Bailleul. 2^e édition revue et corrigée, 1 vol., pp a-j, I-XLVII, 1-340.
- DURIS, P., 1993. - Linné et la France (1780-1850). Droz éd., Genève. 281 p.
- DURIS, P., 1997. - Lamarck et la botanique Linnéenne. 119^e congrès CTHS. Amiens. Colloque Lamarck. 1994 : 256-266.
- DUTHILLŒUL, R.-H., 1844. - Galerie douaisienne ou biographie des hommes remarquables de la ville de Douai, Douai, Adam d'Aubers éd.
- EGERTON, 2003a. - A history of the ecological sciences, Part 9. *Bull. Ecological Society of America*, Juil. 2003.
- EGERTON, 2003b. - A history of the ecological sciences, Part 10: botany during the italian Renaissance and beginnings of the scientific revolution. *Bull. Ecological Society of America*, Juil. 2003 : 130-137.
- ÉLOY DE VICQ, L. B., 1859. - Hommage à BLONDIN DE BRUTELETTE. *Bull. Soc. Bot. France*, 6(10) : 785-787.
- ÉLOY DE VICQ, L. B., 1880. - Catalogue raisonné des hépatiques de l'arrondissement d'Abbeville. *Mem. Soc. Emulation d'Abbeville* : 122-129.
- ÉLOY DE VICQ, L. B., 1883. - Flore du département de la Somme. Prévost éd. Abbeville. 564 p.
- ÉLOY DE VICQ, L.-B., 1887. - Plantes Phanérogames des Départements du Pas-de-Calais et du Nord qui n'ont pas été observées dans celui de la Somme. *Bull. Soc. Linn. Nord France*, 8, n^o 117 : 232-239 et n^o 178 : 246-251.
- FACON, D., 2017. - 45 ans d'étude et de protection de la flore et des habitats dans le Pas-de-Calais. *Bull. Soc. Bot. N. Fr.*, 70(4) : 29-33.
- FAUQUEUX, C., 1924. - Compte-rendu de l'excursion du 13.07.1924. Société horticole et botanique du Beauvaisis.
- FAUQUEUX, C., ca 1950. - Additions à l'inventaire floristique des environs de Beauvais de J. MOLLE. Manuscrit, non daté.
- FÉE, A. L. A., 1827. - Essai historique et critique sur la phytonomie, nomenclature végétale. Recueil des travaux de la société des sciences, de l'agriculture et des arts de Lille : 161-184.
- FERREZ, Y. & ROYER, J.-M., 2015. - Description et répartition de *Rubus flaccidifolius* P.J.Müll. et *Rubus drymophilus* P.J.Müll. & Lefèvre in P.J.Müll., espèces françaises méconnues. *Nouv. Arch Flore jur. & nord-est Fr.*, 1 : 107-119.

- FIERENS-GEVAERT, H., 1905. - La renaissance septentrionale et les premiers maîtres des Flandres, Bruxelles, Librairie Nationale d'Art et d'Histoire G. Van Oest et Cie. 220 p.
- FISCHER, L.-P., VERILHAC, R., FERRANDIS, J.-J. & TRÉPARDOUX, F., 2011. - Les plantes médicinales et symboliques dans les jardins mystiques des retables médiévaux. *Hist. sciences médicales*, XLV(3), 2011 : 295-301.
- FOCKEU, H., 1901. - Flore lilloise limitée au périmètre extérieur des glacis. *Bull. Université*, 2, Série 5 : 1-39. Lille.
- FONTAINE, C., 2017. - Centre Permanent d'Initiatives pour l'Environnement (CPIE) Val D'Authie. *Bull. Soc. Bot. N. Fr.*, 70(4) : 49.
- FRANÇOIS, R., 2020. - L'« herbier » de J.A.F. Léré, aquarelles de plantes rares ou disparues de l'Oise observées en 1824-1835. *Bull. Soc. Linn. Nord-Picardie*, N.S., 38 : 125-137.
- FRANÇOIS, R., 2021. - Manon Roland de la Platière, célèbre révolutionnaire rousseauiste, première femme botaniste de Picardie ? Ses observations floristiques dans les tourbières de la Somme vers 1780. *Bull. Soc. Linn. Nord-Picardie*, 39.
- FRANÇOIS, R. (coord.) et al., en prép. - Quid de *Malaxis paludosa* (*Hammarbya paludosa* (L.) Kuntze, 1891) cité en 1916 dans les tourbières de haute Somme pendant la bataille de la Somme ? *Bull. Soc. Linn. Nord-Picardie*, 40.
- FRILEUX, P.-N., 1977. - Les groupements végétaux du Pays de Bray (Seine-Maritime et Oise, France). Caractérisation, écologie, dynamique. Thèse Doctorat Sc. Nat. Univ. Rouen. 201 p. + annexes.
- FROMENT, P. (M. et Mme), 1950. - Notice bibliographique de L. B. RIOMET (1860-1946). *Bull. Soc. Bot. Nord France* : 8-10.
- FROMENT, P., 1953a. - Recherches sur la flore, le développement des végétaux et leurs groupements dans les vallées du Laonnois et du Vermandois (Souche, Ardon, Somme). Ed. Lechevalier, Paris. 280 p.
- FROMENT, P., 1953b. - La Phytogéographie et la Phytosociologie en France du début du XIX^e siècle à nos jours, *Bull. Soc. Bot. France*, 100(7-9) : 362-387.
- GARNIER, J., 1883. - Notice sur la Société Linnéenne du Nord de la France en réponse à la lettre de Mr. le Ministre de l'Instruction publique du 11 juillet 1881. *Mém. Soc. Linn. Nord France* : 179-189.
- GÉHU, J.-M., 2006. - Un grand botaniste anglais vient de disparaître : le Dr. Francis ROSE. *Bull. Soc. Bot. Nord. Fr.*, 59 : 3-6.
- GÉHU, J.-M., 2007. - Hommage à Lucien DURIN (1915-2007), président d'honneur de la société de botanique du Nord de la France. *Bull. Soc. Bot. Nord. Fr.*, 60(1-4) : 5-14.
- GÉHU, J.-M., 2008. - La parution de l'Atlas I.F.F.B. un événement pour la cartographie floristique. *Bull. Soc. Linn. Nord-Pic.*, N.S., 26 : 76-77.
- GÉHU, J.-M. & DURIN, L., 1964. - Un siècle de floristique dans le Nord de la France. *Bull. Soc. Bot. Fr.*, 111, supp. 2 : 146-156.
- GERBER, C., 1927. - Une controverse : les progrès de la botanique au XVII^e siècle. *Bull. Soc. Hist. pharmacie*, 56 : 477-491.
- GIL, M., 1999. - Du Maître du Mansel au Maître de Rambures. Le milieu des peintres et des enlumineurs de Picardie, ca. 1440-1480. Thèse Univ. Paris IV Sorbonne.
- GODON, J., 1889. - Flore du Cambrésis. 1 vol. 63 p.
- GODON, J., 1909. - Caractéristiques de la flore du département du Nord In Lille et la région du Nord en 1909, Vol. II : 79-119.
- GONSE, E., 1890. - Espèces et localités perdues pour la flore de la Somme. *Bull. Soc. Linn. Nord France* : 150-153.
- GOSELIN, E., 1872. - *Elodea canadensis* dans le Nord de la France. *Bull. Sci. Hist. et Litt. Dépt. du Nord*, 1872 : 58-59.
- GOSELIN, E., 1893-94, 1896, 1909-1910. - Contributions à la flore des environs de Douai. *Mém. Soc. Agr. Sci. Arts Douai*.
- GRAVES, L., 1857. - Catalogue des plantes observées dans l'étenue du département de l'Oise. Impr. A. Desjardins Beauvais. 302 p.
- GRAVES L. & RODIN, H., 1864-1871. - Esquisse de la végétation du département de l'Oise. 3 tomes. Beauvais.
- GUIGNARD, J., 1941. - Un livre d'heures inédit de Charles VIII à la Bibliothèque de Naples. *Bibl. École Chartes*, 102, 1941 : 102-114.
- GUILLIERMOND, A., 1936. - Discours prononcé à l'inauguration du monument élevé à la mémoire de Charles FLAHAULT membre de l'Académie des Sciences à Montpellier le 11 juillet 1936.
- GUYOT DE FERRE, M., 1834-1835. - Statistique des lettres et des sciences en France. Institutions et établissements littéraires et scientifiques. Hommes de lettres et savants existant en France. Paris. 437 p.
- HAAG, Eu. & HAAG, Em., 1847. - La France protestante ou vie des Protestants français qui se sont faits un nom dans l'histoire. Tome II. Cherbuliez éd. Paris. 516 p.
- HAROUËL-FROMENT, G., 1948. - Contribution à l'étude de la flore du Beauvaisis. Principaux types de végétation. Thèse doct. Pharmacie Beauvais. Baticle Impr. Chauny. 45 p.
- HAUGUEL, J.-C. & TOUSSAINT, B., en prép. - L'herbier de J.L.M. Brayer (collecte 1798-1819). Un apport majeur à la connaissance de la flore du département de l'Aisne. *Bull. Soc. Linn. Nord-Pic.*, N.S.
- HAUGUEL, J.-C., 2012. - 100 ans d'évolution de la flore du département de la Somme (1912-2012). À la mémoire d'Ernest GONSE. *Bull. Soc. Linn. Nord-Pic.*, N.S., 30 : 6-20.
- HAUGUEL, J.-C., 2017. - Inventaire des végétations, de la flore vasculaire, des Bryophytes et de quelques Characées de la future réserve biologique domaniale de la forêt d'Ermenonville. *Bull. Soc. Linn. Nord-Pic.*, N.S., 35 : 36-80.
- HAUGUEL, J.-C. & HERCENT, J.-L., 2012. - Sur les traces de Jean-Jacques ROUSSEAU en forêt d'Ermenonville (Département de l'Oise). Compte-rendu de la sortie du 17 juin 2012. *Bull. Soc. Linn. Nord-Pic.*, N.S., 30 : 115-123.
- HAUGUEL, J.-C. (coord.), WATTEZ, J.-R., PREY, T., MESSEAN, A., LARERE, P. & TOUSSAINT, B., 2013. - Inventaire des bryophytes de la Picardie : raretés, protections, menaces et statuts. Version n°3a - déc. 2013. CRP/CBNBL. 66 p. Bailleul.
- HÉCART, G., 1836. - *Florula Hannoniensis*, Flore du Hainaut. *Mém. Soc. Agric., Sc. et Arts Valenciennes*, II : 153-208.
- HENAU, M., 1907. - Les Marmion (Jehan, Simon, Mille et Colinet), peintres amiénois du XV^e siècle. Paris, E. Leroux.
- HEURTEL, P. & LENOIR, M. (dir.), 2016. - Les vélins du Muséum national d'histoire naturelle. Éd. MNHN Paris. 624 p.
- HOBHOUSE, P., 1994. - L'histoire des plantes et des jardins. Bordas Ed. 336 p.
- HOCQUET, T., 2001. - La bibliothèque botanique DELESSERT léguée à l'Académie des Sciences en 1869 pour la Bibliothèque de l'Institut. Institut de France. Doc. PDF 6 p.
- HOCQUETTE, M. s.d., - Jardins botaniques de Lille. Archives de Lille. Doc. Typo. 2 p.
- HOCQUETTE, M., 1963. - Les herbiers et les lettres élémentaires sur la Botanique de J.-J. Rousseau. *Bull. Soc. Bot. Nord France*, 1963(1) : 17-20.
- HOEFER, F., 1872. - Histoire de la botanique, de la minéralogie et de la géologie : depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Hachette éd. Paris. 416 p.
- HOFF, L. & DELUZARCHE, F., 2013. - Inventaire des collecteurs et des collections de l'herbier de l'Université de Strasbourg. *Inst. Bota. Strasbourg*. 126 p.
- HOFF, L. & DELUZARCHE, F., 2017. - Les échantillons de Jules Cussac dans l'herbier de l'Université de Strasbourg (str). *Bull. Soc. Bot. N. Fr.*, 2017, 70(1-3) : 168-170.
- JACQUEMARD, C., GAUVIN, B. & LUCAS-AVENEL, M.-A., 2012. - L'*Hortus sanitatis* : transmission et réorganisation de la matière encyclopédique au XV^e siècle ». *Revue d'histoire des textes*, n. s., VII : 353-369.
- JACQUET, P., 1992. - Panorama historique de la découverte des orchidées sauvages de France. *Bull. mens. Soc. linn. Lyon*, 246(5) : 121-153.

- JANICKI, J., 2009. - Les botanistes amiénois au XIX^e siècle. *Eklitra*, 43 : 11-18.
- JAUBERT, H. F., 1857. - Hommage rendu à la mémoire de M. Louis Graves, l'un des fondateurs de la Société botanique de France. *Bull. Soc. Bot. Fr.*, 4 p.
- JOLINON, J.-C., 1997. - Les herbiers historiques du Muséum et la flore parisienne. *Journ. Agri. Trad. & bota. Appl.*, 2, Sauvages dans la ville. De l'inventaire naturaliste à l'écologie urbaine : 91-109.
- JOUANDOUDET, F., 2010. - Pline l'Ancien ou du bon usage du Chiendent. *La Garance voyageuse*, 69 : 28-30.
- JOUANNE, P., 1925. - Essai de géographie botanique sur les forêts de l'Aisne. *Bull. Soc. Bot. France*, 72(2) : 314-336.
- JOUANNE, P., 1926. - Essai de géographie botanique sur les forêts de l'Aisne. *Bull. Soc. Bot. France*, 73(5) : 924-946.
- JOVET, P., 1926. - Remarques sur quelques plantes du Valois. *Bull. Soc. Bot. France*, 73(2) : 239-245.
- JOVET, P., 1949. - Le Valois Phytosociologie, Phytogéographie. SEDES éd. Paris. 389 p.
- JOVET, P., 1952. - *Epipogon aphyllum* Swartz orchidée boréo-montagnarde trouvée en forêt de Compiègne (Oise). Écologie. Répartition géographique. *La Feuille des naturalistes*, *Bull. Soc. Natur. Paris*, N.S., VII(5-6) : 39-46.
- JUBAULT, P., 2007-2008. - La minuscule caroline de l'abbaye royale Saint-Pierre de Corbie, sa genèse et les raisons de son succès. *Mém. Soc. Acad. Sc. Lett. et arts d'Amiens* : 113-129.
- JULVE, P., 2018. - Le jardin Nicolas Boulay, patrimoine historique, culturel, pédagogique et écologique. *Bull. Soc. Bot. N. Fr.*, 2018 : 239-240.
- KEIL, G., 1982. - « Gart », « Herbarius » « Hortus » Anmerkungen zu den ältesten Kräuterbuch-Inkunabeln », in « Gelërter der arzenie, ouch apotèker » : *Beiträge zur Wissenschaftsgeschichte. Festschrift Willem F. Daems*, G. Keil (dir.), Pattensen - Hanovre, H. Wellms (Würzburger medizinhistorische Forschungen, 24 : 589-635).
- KEIL, G., 1986. - « Hortus sanitatis, Gart der Gesundheit, Gaerde der Sunthede », in *Medieval Gardens*, E. B. MacDougall (dir.), Washington, Dumbarton Oaks : 55-68.
- KEIL, G., 2005. - « Hortus sanitatis », in *Enzyklopädie Medizingeschichte*, W. Gerabek et al. (dir.), Berlin - New York, Walter de Gruyter : 618-619.
- KOBAYASHI, T., 2012. - Écrits sur la botanique de J.-J. Rousseau, édition critique. Thèse Lettres et Sci. hum. Univ. Neuchâtel, Neuchâtel-CH.
- LAMARCK, J.-B., 1773-78. - Flore française, ou Descriptions succinctes de toutes les plantes qui croissent naturellement en France, disposées selon une nouvelle méthode d'analyse, et précédées par un Exposé des principes élémentaires de la Botanique. Paris impr. Royale. 3 vol.
- LAMARCK, J.-B., 1788. - *Gastonia cutispongia*. In *Encyclopédie méthodique*, 2, 1788.
- LAMARCK, J.-B. & POIRET J.L.M., 1784-1817. - *Encyclopédie méthodique. Botanique* par M. le chevalier de Lamarck [continuée par J.-L.-M. Poiret], Paris, Panckoucke (H. Agasse, Vve Agasse), 1783-1817, 13 vol. in-4° dont 5 vol. de supplément.
- LASÈGUE, A., 1845. - Musée botanique de M. Benjamin Delessert : notices sur les collections de plantes et la bibliothèque qui le composent, contenant en outre des documents sur les principaux herbiers d'Europe et l'exposé des voyages entrepris dans l'intérêt de la botanique. Lib. De Fortin, Masson et Cie. Paris. 388 p.
- LAURENT, J., 1904. - La vie et les travaux scientifiques de Geneau de Lamarrière. *Bull. Soc. Et. Sc. Nat. Reims*, 13 : 5-13.
- LE BOURDELLES, H., 1991. - En marge de la communication de A. Haudricourt, réflexion sur Busbecq et la botanique. In André Rousseau éd., sur les traces de Busbecq et du gothique : 61-63. Presses Universitaires Lille.
- LE BRUN, P., 1954. - Principales acquisitions de la flore française depuis 1854. *Bull. Soc. Bot. France*, 101 : sup. 2 : 47-58.
- LECLAIR, E., 1900. - Histoire de la pharmacie à Lille de 1301 à l'an XI (1803) étude historique et critique. Imp. Lefebvre-Ducrocq.
- LECLAIR, E., 1908. - Les Lestiboudois (Jean-Baptiste, François-Joseph, Thémistocle), botanistes lillois. *Bull. Soc. Et. Prov. Cambrai*, XI : 39-90.
- LECLAIR, E., 1913. - Notes sur quelques pharmaciens lillois. *Bull. mens. Association Doct. Pharma*. Mai 1913.
- LECOT, Abbé, 1863. - Notice biographique sur M. De Marsy Procureur Impérial de Compiègne, lue à la séance du comité archéologique du 5 aout 1862. Impr. Andrieux-Duru Noyon. 18 p.
- LEFEBVRE, J., 1861-67. - M. Demarsy (Charles-Eugène). *Mém. Soc. émulation Abbeville*, 1861-67 : 676-682.
- LEFEBVRE, M., 2017. - État des connaissances de l'herbier du muséum de Grenoble (GRM) au 31 décembre 2016. Muséum de Grenoble. 2016 p.
- LEFEVRE, L. V., 1852. - Une promenade à la Tour-du-Grain, dans la Forêt de Villers-Cotterêts. *Journal de Senlis*, 577 : 1.
- LEGRAIN, M.-L., 2006. - Les manuscrits à peintures en Picardie, autour d'Amiens et d'Abbeville, à la fin du Moyen Age (1480-1520). Thèse de doctorat en Histoire de l'art Univ. Lille 3.
- LEGRE, L., 1901. - La Botanique en Provence au XVI^e siècle ; Pierre Pena et Matthias de Lobel. *Mém. Acad. Sci. Lett. & Bx-Arts Marseille*, 1899-1901 : 5-264.
- LEPELETIER DE SAINT-FARGEAU, L.-M., 1825. - Note sur un mémoire de Ars. Thiébaud de Berneaud. *Bull. sci. nat. et géol.*, 4 : 146-148.
- LESTIBOUDOIS, F.J., 1781. - Botanographie Belgique ou Méthode pour connaître facilement toutes les plantes qui croissent naturellement ou que l'on cultive communément dans les provinces septentrionales de la France. J. B. Henry Lille.
- LETACQ, A.L., 1905. - M. l'abbé Boulay. *Bull. Acad. intern. géogr. Bota.*, 196 : 4-8.
- LOURTEIG, A. & JOVET, P., 1997. - Anciens herbiers conservés au laboratoire de phanérogamie du Muséum (Paris). *Journ. Agric. Tradit. & Bota. Appliquée*, V. XXXIX(2) : 505-560.
- LUSIGNAN, S. & PAULMIER-FOUCART, M. (dir.), 1997. - "Lector" et "compiler" : Vincent de Beauvais, frère prêcheur, un intellectuel et son milieu au XIII^e siècle, Grâne, Créaphis (Rencontres à Royaumont ; 9).
- MACHART, 1835. - Biographie des hommes célèbres, des savans, des artistes et des littérateurs, du département de la Somme. 2 tomes + supplément. Prévost-Allo libr. Amiens. 1010 p.
- MAGNIER, C., 1882. - *Scrinia Florae Selectae* n° I. Saint-Quentin. 400 p.
- MAGNIER, C., 1883-84. - Catalogue des plantes intéressantes des marais auprès de Saint-Quentin. *Revue de botanique*, II : 288-293.
- MAGNIER, C., 1895. - *Scrinia Florae Selectae* n° XIV. Saint-Quentin.
- MAGNIER, L., 1874. - Rapport sur le jardin botanique de Saint-Quentin. *Mém. Soc. Acad. Saint-Quentin*, XII : 67-136.
- MAGNIER, L., 1878. - Catalogue des plantes cultivées dans le jardin botanique de la société à Saint-Quentin. *Mém. Soc. Acad. Saint-Quentin*, XV.
- MAGNIN-GONZE, J., 2009. - Histoire de la botanique. 2^e éd. Delachaux et Niestlé éd. Paris. 241 p.
- MAILLARD, M., 1903. - Le témoignage historique des plantes halophiles dans la région du Marquenterre. *Rev. gén. Bota.*, 15 : 433-443.
- MAILLARD, P., 1847. - Liste des plantes les plus remarquables des environs de Beauvais. *Mém. Soc. Acad. Oise*, 1 : 83-91.
- MANZEC, J.-C., 2017-2018. - Charles de l'Escluse d'Arras, « le vrai monarque des fleurs », un initiateur de la botanique moderne au XVI^e siècle. *Mém. Soc. Acad. Sci. Lett. & Arts d'Amiens* : 97-117.
- MARESCAUX, O., DEVEZEAUX, N. & CUENOT, Y., 2017. - Conservatoire d'espaces naturels du Nord et du Pas-de-Calais. *Bull. Soc. Bot. N. Fr.*, 70(4) : 56-57.
- MARGANNE, M.-H., 2004. - Le livre médical dans le monde gréco-romain. *Cahiers du CéDoPaL*, 3. Liège.
- MARTINET, S., 1982. - L'Abbé L'Ecuy, le Père Cotte, la flore de Prémontré et la Société d'Agriculture de Laon. *Mém. Fed. Soc. Hist. Aisne*, 27 : 63-74.

- MASCLEF, A., 1886. - Catalogue raisonné des plantes vasculaires du Pas-de-Calais. Sueur Charruey éd. Arras. 215 p.
- MASCLEF, A., 1890-1893. - Atlas des plantes de France : utiles, nuisibles et ornementales. 400 planches coloriées représentant 450 plantes communes avec de nombreuses figures de détail, etc. 3 vol. Libr. Sciences naturelles, Paris.
- MASSON, C., 2020. - La Catho : un siècle d'histoire de l'Université catholique de Lille 1877-1977. Presses Univ. du Septentrion. 560 p.
- MATHE, H., 2013. - Petite histoire d'*Hammarbya paludosa* (L.) O. Kuntze en France. *Bull. Soc. Bot. Centre-Ouest*, N.S., 44.
- MCKENDRICK, S. & KREN, T., 2003. - Illuminating the Renaissance : the triumph of flemish manuscript painting in Europe. Getty Publications Los Angeles. 591 p.
- MESQUI, J., 1977. - La fortification dans le Valois du XI^e au XV^e et le rôle de Louis d'Orléans. *Bulletin monumental, Soc. Fr. Archéo.* : 109-149.
- MESSEAN, A., LEBRUN, J. & MEUNIER, F., 2017. - Conservatoire d'espaces naturels de Picardie. *Bull. Soc. Bot. N. Fr.*, 70(4) : 58-59.
- MOCQ, J.-M., 1996. - La Faculté de médecine de Douai et les Ecoles de Chirurgie des origines à la Révolution. *Hist. Sci. Médic.*, XXXI-2, 1997 : 113-121.
- MONIOT, L., LATERRIERE, A.-G. & FAUCON, M.-P., 2012. - Présentation de la collection d'herbiers de l'Institut Polytechnique La Salle de Beauvais. *Bull. Soc. Linn. Nord-Pic.*, N.S., 30 : 60-65.
- MOREAU, F., 1955. - Pierre Froment (1898-1954). *Bull. Soc. Bot. France*, 102, sup 1 : 99-10.
- MOULINIER, L., 2020. - Deux jalons de la construction d'un savoir botanique en Allemagne aux XII^e-XIII^e siècles : Hildegarde de Bingen et Albert le Grand. Le monde des plantes. Savoirs et usages sociaux du XII^e au XVII^e siècle. Ed. A. J. Grieco & O. Redon.
- MOUY, P., 1929. - Lamarck créateur du transformisme. *Bull. Soc. Linn. Nord France*, 418 : 6-18.
- MUGNIER, H., 2012. - Quand la nature inspire les peintres. Histoire des plantes dans la peinture occidentale de l'Antiquité à nos jours. Plume de carotte éd.
- PANCIER, F., 1935. - L'enseignement de la pharmacie en province et plus particulièrement à Amiens au début du XIX^e siècle. *Rev. Hist. Pharma.*, 90 : 57-77.
- PASSY, L., 1912. - Histoire de la Société Nationale d'Agriculture de France. Tome 1^{er} 1761-1793. Typographie Renouard Paris. 283 p.
- PAULMIER-FOUCART, M. & DUCHENNE, M.-C., 2004. - Vincent de Beauvais et le Grand miroir du Monde. Turnhout Brepols 383 p.
- PAULMIER-FOUCART, M. & LUSIGNAN, S., 1990. - Vincent de Beauvais et l'histoire du *Speculum Maius*. In : *Journal des savants*, 1990 : 97-124.
- PAUQUY, C., 1834. - Statistiques botaniques ou flore du département de la Somme et des environs de Paris, description de toutes les plantes qui y croissent spontanément, distribuées suivant la méthode naturelle d'une part et le système de Linné de l'autre. 635 p. Paris.
- PELLEGRIN, F., 1954. - Un siècle de Société de botanique de France. *Bull. Soc. Bot. France*, supplément au n° 101 : 17-46.
- PELT, J.-M., 1999a. - Joseph Pitton de Tournefort ou le refus du sexe in La Cannelle et le panda : les grands naturalistes explorateurs autour du Monde. Fayard éd. Paris. 335 p.
- PELT, J.-M., 1999b. - La cannelle et le Panda. Les grands naturalistes explorateurs autour du monde. Fayard éd. 336 p.
- PENANT, Dr., 1875. - Guillaume de Harcigny médecin du roi Charles VI. *Bull. Soc. Archéo Vervins*, 1875 : 8-22.
- PETIT, D., 2009. - Auger Ghiselin de Bousbecque (1521-1591) et la botanique. *Bull. Soc. Bot. N. Fr.*, 62(1-4) : 71-74.
- PETIT, D., 2017. - Les essais culturels dans la région lilloise durant la première moitié du XIX^e siècle. *Bull. Soc. Bot. N. Fr.*, 70(1-3) : 171-176.
- PETIT, D., 2018a. - Botanique et politique selon Jules Cussac. *Bull. Soc. Bot. N. Fr.*, 71 : 235-236.
- PETIT, D., 2018b. - La botanique et ses « effets de rencontres ». *Bull. Soc. Bot. N. Fr.*, 71 : 237-238.
- PETIT, D., 2019. - Les acteurs de la Botanique lilloise au cours de la première moitié du XIX^e siècle. *Bull. Soc. Bot. N. Fr.*, 72(1-3) : 142-148.
- PETIT, D. & DELAY, J., 2016. - Dix années du XIX^e siècle avec Jules Cussac ? *Bull. Soc. Bot. N. Fr.*, 69(1-4) : 193-208.
- PHILIPPE, M. C., 2020. - Les associées-libres de la Société linnéenne de Paris (1821-1827) *Bull. mens. Soc. Linn. Lyon*, 89(7-8) : 179-195.
- PHILIPPE, M. & ANDRÉ, G., 2020. - Contributions féminines à la floristique de la France avant 1870. *J. Bot. Soc. Bot. France*, 90 : 34-60.
- PIETTE, A. & PAPILLON, M. (coord.), 1865. - La Thiérache. Recueil de documents concernant l'histoire, les beaux-arts, les sciences naturelles et l'industrie de cette ancienne subdivision de la Picardie. Deuxième livraison. Papillon éd. Vervins. 223 p.
- PITTON DE TOURNEFORT, J., 1698. - Histoire des plantes qui naissent aux environs de paris et leur usage en médecine. Imp. royale Paris. 636 p.
- POIRET, J.-L.-M., 1819. - Leçons de flore. Tome 1. Cours complet de botanique, explication de tous les systèmes, introduction à l'étude des plantes par J. L. M. Poiret. Suivi d'une iconographie végétale en 56 planches coloriées par P. J. F. Turpin. Panckoucke ed. Paris. 284 p.
- QUESTIER, Abbé, 1847. - Énumération des plantes intéressantes des cantons de Betz et de Crépy-en-Valois. *Mém. Soc. Acad. Oise*, 1 : 210-217.
- QUÉTU, M., 1997. - À propos de l'herbier de la Société Linnéenne Nord-Picardie. *Bull. Soc. Linn. Nord-Pic.*, N.S., 15 : 45-46.
- QUÉTU, M., 1999-2011. - À la découverte des anciens bulletins. Rétrospective. *Bull. Soc. Linn. Nord-Pic.*, N.S., 17 : 60-62 ; 18 : 35-37 ; 19 : 39-41 ; 20 : 18-20 ; 21 : 32-34 ; 22 : 11-13 ; 24 : 22-25 ; 25 : 4-5 ; 27 : 51-52 ; 28 : 60-62 ; 29 : 93-95.
- QUÉTU, M., 2007. - A la découverte des anciens bulletins de la société : rétrospective VIII : les années 1897 à 1901. *Bull. Soc. Linn. Nord-Pic.*, 25 : 4-6.
- QUÉTU, M. & WATTEZ, J.R., 1997. - Rôle joué par la Société Linnéenne du Nord de la France pour entretenir le souvenir de Lamarck. 119^e congrès CTHS 1994 Amiens Colloque Lamarck : 647-653.
- RABATEL, A., 2016. - Du végétatif au végétal, l'essor de l'intérêt pour la plante à la fin du Moyen-Âge. Thèse EPHE Paris. Doc PDF. 585 p.
- RAVARY, B., 1953. - Jean-Baptiste L'Écuy (1740-1834) dernier abbé général des Prémontrés en France. Grasset ed. Paris.
- Royal Botanic Gardens, 2016. - State of the World's Plants Report. Royal Botanic Gardens, Kew. 82 p.
- RIBALLIER, P. & COSSON DE LA CRESSONNIÈRE, C.C, 1779. - De l'éducation physique et morale des femmes, avec une notice alphabétique. Bruxelles-Paris.
- RIBÉMONT, B., 1995. - *De natura rerum*, études sur les encyclopédies du Moyen Âge, Orléans, Paradigme.
- RICHER, A., 1866. - Histoire de la botanique. Discours prononcé à l'ouverture du cours communal de botanique de la ville d'Amiens, le 16 mai 1866. *Mém. Soc. Linn. Nord France*, 1866, 1 : 49-74.
- RICHER, A., 1900. - Causerie botanique, publiée par Victor Richer. Piteux impr. Amiens. 190 p.
- RIGAUX, A., 1877. - Catalogue des plantes vasculaires et des Muscinées observées dans les environs de Boulogne-sur-mer. Le Ray impr. Boulogne. 38 p.
- RIOMET, L.-B., 1888-89. - Plantes nouvelles, rares ou curieuses de l'Aisne et du Nord, trouvées ou observées par Bienaimé RIOMET, instituteur botaniste, au Grand-Wé, par Esquehéries (Aisne) en 1888. *Revue de Botanique, Bull. Soc. Bot. France*, 1888-89, VII : 217-219.
- RIOMET, L.-B., 1891. - Flore de la Thiérache et d'une partie du Laonnois - arrondissement de Vervins et une grande partie de celui de Laon. *Revue de botanique* : 36-140.
- RIOMET, L.-B. & BOURNÉRIAS, M., 1952-1961. - Flore de l'Aisne. Fascicules 1 à 8. *Bull. Soc. Hist. Nat. Aisne*. 356 p.

- RIOUX, J.-A., 2015. - L'Histoire naturelle médicale et l'École de Montpellier, du Moyen-Âge central à l'Époque classique. *Bull. Acad. Sciences et Lettres Montpellier*, 233-253.
- ROCHE, D., 1989. - Le siècle des Lumières en province : académies et académiciens provinciaux, 1680-1789. 2 vols. Éd. de l'École des hautes études en sciences sociales. Paris.
- RODIN, H., 1872. - Les plantes médicinales et usuelles de nos champs, jardins, forêts. J. Rotschild éditeur Paris. 418 p.
- ROUIT & MATTON, 1856. - Société d'Agriculture de la généralité de Soissons. Bureaux Laon et Soissons 1856. Impr Fleury Laon. 57 p.
- ROUSSEAU, J.-J., 1754 (éd. de 1995). - Discours sur l'égalité. Œuvres Complètes Vol. III. Bibl. la Pléiade. Gallimard éd. Paris.
- ROUSSEAU, J.-J., 1781 (éd. de 1995). - Essai sur l'origine des langues. Œuvres Complètes Vol. V. Bibl. la Pléiade. Gallimard éd. Paris.
- ROZE, M. E., 1886. - Notices Sur M. Louis Marcilly. *Bull. Soc. Bot. France*, 33(7) : 471-476.
- SCHANDEL, P., 1997. - Le Maître de Wavrin et les miniaturistes lillois à l'époque de Philippe le Bon et de Charles le Téméraire. Thèse Univ. Strasbourg.
- SCHIEBINGER, L., 1989. - The mind has no sex ? Women in the origins of modern science. Harvard University Press, Cambridge.
- SCHÖFFER, P., 1484. - *Herbarius Latinus*. Mainz, 1484 (PDF-Format, nach dem Exemplar aus der Universitätsbibliothek Erlangen-Nürnberg). Harald Fischer Verlag, Erlangen 2005.
- SEGUIN, M. S., 2004. - Les femmes et les sciences de la nature. Dix-huitième siècle, 36 : 333-343.
- SHTAIR, A. B., 1996. - Cultivating women, cultivating science: Flora's daughters and botany in England, 1760-1860. Johns Hopkins univ. press.
- SOCIÉTÉ DE BOTANIQUE DU NORD DE LA FRANCE, 2017. - Mais qui fait encore de la botanique en 2017 ? *Bull. Soc. Bot. N. Fr.*, 70(4) : 1-79.
- SONNINI DE MANONCOURT, C. N. S., 1801. - Histoire naturelle, générale et particulière des plantes, Paris.
- SORGELOOS, C., - *Herbarius latinus* (Louvain : de Veldener 1486).
- SPARY, E., 2000. - Utopia's garden. French natural history from old regime to revolution. The University of Chicago Press, Chicago.
- SPAS, J.-M., 2000. - Un grand naturaliste de chez nous : Jean-Baptiste Lamarck. *Bull. Soc. Bot. N. France*, 53(1) : 3-7.
- SPEER, O., 1980-81. - Les jardins du Paradis. Les plantes dans les tableaux des primitifs du musée Unterlinden. *Ann. Soc. Hist. et archéo. Colmar*, 1980-1981.
- TAPIÉ, A., 2000. - Le sens caché des fleurs. Symbolique & botanique dans la peinture du XVII^e siècle. Adam Biro éd. Paris. 197 p.
- THÉOPHRASTE, traduction 1988. - Recherches sur les plantes, tome I, livres I-II, texte établi et traduit par S. Amigues, Paris, 1988 (Les Belles Lettres).
- THIÉBAUT DE BERNEAUD, A., 1821. - Éloge historique de A. M. J. F. PALISOT de BEAUVOIS membre de l'Institut de France. *Mém. Soc. Roy. Arras Sc. Lett. Arts*, 4 : 49-116.
- THIÉBAUT DE BERNEAUD, A., 1822. - Analyse des travaux de la Société Linnéenne de Paris. *Mém. Soc. Linn. Paris*, 1822, 1 : 6-64.
- THIÉBAUT DE BERNEAUD, A., 1826. - Voyage à Ermenonville, contenant des détails sur la vie et la mort de J.-J. Rousseau, le plan du pays et la flore d'Ermenonville etc. 3^e éd. Decourchant imp. Paris. 365 p.
- THUILLIER, J.-L., 1790. - Flore des environs de Paris, ou Distribution méthodique des plantes qui y croissent naturellement, exécutée d'après le système de Linnæus. Veuve Desaint impr. Paris. 360 p.
- TIERNY, G., 1987. - Les sociétés savantes du département de la Somme de 1870 à 1914. Éd. CTHS Paris.
- TILLETTE DE CLERMONT-TONNERRE, P.A., 1838-40. - Sur le *Sagina stricta*. *Bull. Soc. Linn. Nord France*, 1(1-3).
- TILLETTE DE CLERMONT-TONNERRE, P. A., & PICARD, C., 1838. - Règlement de la Société. *Bull. Soc. Linn. N. Fr.*, 1 : 29-36.
- TOUSSAINT, B., MERCIER, D., BEDOUET, F., HENDOUX, F. & DUHAMEL, F., 2008. - Flore de la Flandre française. CRP/CBNBL. 556 p. Bailleul.
- VAILLANT, S., 1727. - *Botanicon parisiense* ou dénombrement par ordre alphabétique des plantes qui se trouvent aux environs de Paris. 324 p.
- VAN CALSTER, H., VANDENBERGHE, R., RUYSEN, M., VERHEYEN, K., HERMY, M. & DECOCQ, G., 2008. - Unexpectedly high 20th century floristic losses in a rural landscape in northern France. *Journal of Ecology*, 96 : 927-936.
- VAN DE BEEK, A., MATZKE-HAJEK, G. & ROYER, J.-M., 2017. - The types of the taxa of the genus *Rubus* (Rosaceae L.) described by Philipp Jakob Müller. *Gorteria - Dutch Botanical Archives*, 39, 2017 : 5-45.
- VAN DE BEEK, A., MATZKE-HAJEK, G. & ROYER, J.-M., 2017. - The types of the taxa of the genus *Rubus* (Rosaceae L.) described by Philipp Jakob Müller. *Gorteria - Dutch Botanical Archives*, 39, 2017 : 5-45.
- VAN DER ESSEN, L., 1927. - L'Université de Louvain, Liège, La Pensée catholique, 1927.
- VAN SPRANG, S., 1996. - L'empire de flore. Histoire et représentation des fleurs en Europe du XVI^e au XIX^e siècle. La Renaissance du Livre.
- VANDAMME, H., 1850-60. - Flore de l'Arrondissement d'Hazebrouck, ou description des plantes du pays. Livre portatif et utile aux herborisations. De Guermonprez impr. Hazebrouck. 202 p.
- VANDAMME, H., 1864. - Plantes dont la description a été omise à leur place respective - Nouvelles localités - Table alphabétique des noms flamands (4^e partie). 333 p.
- VANHALUWYN, C., 2017. - L'école des plantes de Bailleul. *Bull. Soc. Bot. N. Fr.*, 70(4) : 14-15.
- VILLAIN, A. P., 2015. - Le Musée des papillons à la recherche de son histoire. Actes des Rencontres du patrimoine en Picardie « La recherche dans tous ses états » à Amiens, oct. 2015 : 87.
- VILLEJOUBERT, G., 2017. - L'évolution de la SBNF à travers ses bulletins : 70 ans d'articles et une spécialisation vers la botanique. *Bull. Soc. Bot. N. Fr.*, 70(1-3) : 19-24.
- WARD, R., 2000. - C'est à la bibliothèque. Matthias DE LOBEL, un flamand pionnier de la classification botanique. *Le Jouet du Vent*, 7.
- WARD, R., 2017. - Le Jouet du Vent, Bull. CBN de Bailleul.
- WARNET, F., 2017. - Société linnéenne Nord-Picardie. *Bull. Soc. Bot. N. Fr.*, 70(4) : 44.
- WATTEZ, J.-R., 1982. - Le bi-centenaire de la naissance du botaniste C.J. Dovergne. *Bull. Soc. Linn. Nord-Pic.*, N.S., 3 : 17-25.
- WATTEZ, J.-R., 1988. - Le centenaire de la mort du botaniste Éloy de Vicq. *Bull. Soc. Linn. Nord-Pic.*, VI : 2-6.
- WATTEZ, J.-R., 1997. - L'herbier de Louis Moreau légué à la Faculté de pharmacie d'Amiens. *Bull. Soc. Linn. Nord-Pic.*, N.S., 15 : 40-44.
- WATTEZ, J.-R., 2009. - Trente années de repartition du bulletin de la Société Linnéenne. 1979-2009. *Bull. Soc. Linn. Nord-Pic.*, N.S., 27 : 53-56.
- WATTEZ, J.-R., 2010. - C.-J. Dovergne, pionnier des observations botaniques dans le département du Pas-de-Calais. *Bull. Soc. Bot. N. Fr.*, 63(2-4) : 43-48.
- WATTEZ, J.-R., 2012a. - Un botaniste régional peu connu, Léon Gêneau de Lamarrière (1865-1903). *Bull. Soc. Bot. N. Fr.*, 65(1-4) : 83-88.
- WATTEZ, J.-R., 2012b. - À la mémoire d'Ernest Gonse. *Bull. Soc. Linn. Nord-Pic.*, N.S., 30 : 94-95.
- WATTEZ, J.-R., 2014. - La vie et l'œuvre de J.-M. GÉHU. *Bull. Soc. Bot. N. Fr.*, 67 : 5-7.
- WATTEZ, J.-R., 2015a. - Mais que faisait donc *Ledum palustre* dans les marais de l'Aisne ? La surprenante présence d'une plante palustre nordique dans les tourbières de l'Oise au XIX^e siècle. *La Garance voyageuse*, 110 : 6-11.
- WATTEZ, J.-R., 2015b. - L'inoubliable Marcel BON (1925-2014). *Bull. Soc. Linn. Nord-Pic.*, 33 : 129-131.
- WATTEZ, J.-R., 2016. - L'apport de J.-M. GÉHU à la connaissance de la flore et de la végétation de la Picardie. *Bull. Soc. Linn. Nord-Pic.*, 30 : 141-144.

WATTEZ, J.-R., 2017. - La création de la Société Linnéenne du Nord de la France et le premier demi-siècle de son existence (1865-1914). Actes Congrès T.H.S. *La France savante*, Reims 2015 : 142-150.

WATTEZ, J.-R., 2018a. - Les étapes de la connaissance de la flore et de la végétation sur le littoral picard. *Bull. Soc. Linn. Nord-Pic.*, 36 : 59-82.

WATTEZ, J.-R., 2018b. - Un botaniste injustement oublié, Alexandre Acloque (1871-1941). *Bull. Soc. Bot. N. Fr.*, 71(1-4) : 241-244.

WATTEZ, J.-R., 2019. - Les prospections des botanistes anglais dans le Nord de la France (Nord - Pas-de-Calais, Picardie, Seine-Maritime). *Bull. Soc. Linn. Nord-Pic.*, 37 : 208-217.

WATTEZ, J.-R. & AYMONIN, G., 1986. - Quelques précisions bibliographiques à propos de la présence de la Gesse maritime sur les côtes picardes. *Dumortiera*, 34 : 116-120.

WATTEZ, J.-R., BODIN, C., 2019. - Comparaison actualisée de la flore basiphile dans les départements du Cher et de la Somme. *Bull. Soc. Linn. Nord-Pic.*, N.S., 37 : 45-57.

WATTEZ, J.-R., JOLINON, J.-C. & OHRANT, G., 1996. - L'herbier entreposé dans l'ex Chartreuse de Neuilly-sous-Montreuil (Pas-de-Calais) : son origine, son statut actuel et son intérêt scientifique. Actes CTHS « Mécènes et collectionneurs ». Les variantes d'une passion. Nice 1996 : 199-205.

WATTEZ, J.-R. & TOUSSAINT, B., 2012. - Léon Delvosalle (1915-2012), sa vie, son œuvre. *Bull. Soc. Bot. N. Fr.*, 65(1-4) : 89-91.

WEBBER-JONES, L., 1947. - The Scriptorium at Corbie : I. The Library. *Speculum*, Medieval Academy of America, 22(2), avril 1947 : 191-204.

WILLIAMS, R. L., 2001. - Botanophilia in eighteenth-century France. The spirit of Enlightenment. Kluwer Academic Publishers, Dordrecht.

ZEILLER, M., 1899. - Séance du 10 février 1899. *Bull. Soc. Bot. France*, 46(1) : 24.

RESSOURCES EN LIGNE

ACADÉMIE D'AMIENS, 2021. - Qui était Charles FAUQUEUX ? En ligne : <https://charles-fauqueux-beauvais.ac-amiens.fr/?-Charles-Fauqueux>.

ADEDOKUN, F., 2017. - Évolution des caractéristiques sociodémographiques et professionnelles des membres de la Société des antiquaires de Picardie et de la Société d'émulation d'Abbeville (1945-2012) in HUREL (dir.) 2017 *La France savante*. Nouvelle édition [en ligne]. Paris : Éditions CTHS (généré le 03 mars 2020). <http://books.openedition.org/cths/2532>.

AMIENS-MÉTROPOLE, 2020. - Le Jardin des plantes : présentation. <https://www.amiens.fr/Vivre-a-Amiens/Environnement/Jardin-des-plantes/Presentation>. (consultation. nov 2020).

ARCHIVES MUNICIPALES DE LILLE, 2021. - <https://archives.lille.fr/ark:/74900/a011598863703VtG1F/d47edccd10>.

ARISTOTE *et al.*, IV^e s. av. JC. - Recueil. *L'Armarium* : <https://www.armarium-hautsdefrance.fr/document/43080> (consult. février 2022).

AUDURIER CROS, A., 2020. - Un domaine d'Henri I^{er} de Montmorency au temps d'Olivier de Serres : la Grange des Prés, à Pézenas ». *Patrimoines du Sud* [en ligne].

BAPSO (BIBLIOTHÈQUE D'AGGLOMÉRATION DU PAYS DE SAINT-OMER), 2020. - <https://www.bibliotheque-agglo-stomer.fr>. (consultation. nov 2020).

BEAUJEU, J., 2009. - Quelques pages de la botanique au pays de Liège aux XVIII^e et XIX^e siècles », *Lejeunia, Revue de Botanique* [En ligne], n° 187 (décembre 2009) : <https://popups.uliege.be/0457-4184/index.php?id=733>.

BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE DE BEAUVAIS, 2020 - <https://mediatheques.beauvaisis.fr/>.

BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE DE COMPIÈGNE, 2020. - Fonds numérisé Jean-Antoine François Léré. <http://carlopolis.compiègne.fr/fonds-numerises/fonds-jean-antoine-francois-lere>.

BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE DE LAON, 2020. - <http://biblio.ville-laon.fr>.

BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE DE LILLE, 2020. - <http://www.bm-lille.fr/>.

BOGAERT-DAMIN, A.-M. & PIRON, J., 1984. - Livres de fleurs du XVI^e au XX^e siècle. Presses universitaires de Namur. Open éditions : <https://books.openedition.org/pun/4543?lang=fr>.

BOUÏROU, M.-E., GANA, J. & MENEL, E., 2002. - L'herbier de Paolo BOCCONE. Exposition virtuelle BIUM Paris Descartes : <https://www.biusante.parisdescartes.fr/boccone/> Paolo BOCCONE (consult. oct 2019).

Conservatoire botanique national de Bailleul, 2020. - L'herbarium du CBNBL : <https://www.cbnbl.org/lherbarium>. (consult. nov 2020).

Chronologie de la vie de Jean-Jacques ROUSSEAU : <http://www.rousseau-chronologie.com/rousseauenbref.html> (consult. oct 2019).

Chronologie de la botanique : https://fr.wikipedia.org/wiki/Chronologie_de_la_botanique (cons. sept. 2019).

CLOWEZ, P. & PETIT, F., 2020. - Les mycologues méconnus de l'Oise : <https://hdf.adonif.fr/les-principaux-mycologues-meconnus-de-loise-qui-ont-contribue-a-lessor-de-la-mycologie-francaise/>.

CONSEIL DÉPARTEMENTAL DE L'AINES, 2020. - Exposition A fleur de Laon. <https://ainse.com/evenements/fermeture-exposition-a-laon-a-fleur-de-laon>.

COUEFFÉ, L., 2020. - Collecter des plantes par dizaines. La réalisation des exsiccatas dans l'Ouest de la France dans la deuxième moitié du XIX^e siècle : <http://www.revue-circe.uvsq.fr/coueffe-collecter-des-plantes-par-dizaines/>.

Digitale2 : interface de consultation de la base de données du CBN de Bailleul (DIGITALE) : <https://digitale.cbnbl.org/>

FILAE services généalogiques. - <https://www.filae.com/nom-de-famille/DELOBEL.html>

GENEANET informations généalogiques. - <https://www.geneanet.org/nom-de-famille/DELOBEL>

JAUSSAUD, P., BRYGOO, E.-R., 2004. - Du Jardin au Muséum en 516 biographies. Paris : Publications scientifiques du Muséum. Disp. sur Internet : <http://books.openedition.org/mnhn/2065>.

HOCQUETTE, M., s.d. - Jardins botaniques de Lille. Archives de Lille. Doc. typo. 2 p. <https://archives.lille.fr/ark:/74900/a011598863703VtG1F/d47edccd10>. (consult. nov 2020).

HUREL, A. (dir.), 2017. - *La France savante*. Nouvelle édition [en ligne]. Paris : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques (généré le 03 mars 2020). <http://books.openedition.org/cths/2532>.

IPNI (International Plant Names Index), 2020. - Name Author BOIVIN : <https://www.ipni.org/?page=2&q=name%20author%3ABoivin> (cons. en déc. 2020).

JAUSSAUD, P. & BRYGOO, E.-R., 2004. - Du Jardin au Muséum en 516 biographies. Paris : Publications scientifiques du Muséum. Disp. sur Internet : <http://books.openedition.org/mnhn/2065>.

LAUB, C., HOFF, M., 2019. - Herbier Y. Gaston-Wyard du Pas-de-Calais. Herbier de l'Université Louis Pasteur de Strasbourg. <https://herbier.unistra.fr/herbier-de-strasbourg/herbier-general/herbier-y-gaston/> (cons. déc. 2020).

LEGRIS, L., 2016. - Herbier DOVERGNE. <https://www.tela-botanica.org/collections-en-ligne-consultation/?module=FicheCollection&id=2395>

MUSÉE DES PAPILLONS DE SAINT-QUENTIN, 2020. - Présentation : www.saint-quentin.fr/108-musee-papillons.htm.

MUSÉE ROUSSEAU DE MONTMORENCY, 2020. - <http://museejjrousseau.montmorency.fr>.

MUSÉE ROUSSEAU DE MONTMORENCY, s.d. - Jean-Jacques Rousseau, un botaniste passionné (1762-1778). Doc. PDF. 3 p. <http://museejjrousseau.montmorency.fr/uploads/files/ressources/dossiers-documentaires/herbier/rousseau-et-la-botanique.pdf>.

MUSÉE JEAN-JACQUES ROUSSEAU DE MONTMORENCY, 2020. - Herbier de Mademoiselle Delessert. <http://museejjrousseau.montmorency.fr/fr/collections/oeuvres-phares/herbier-pour-mademoiselle-delessert>. (consult. Déc. 2020).

PRADEL-BAQUERRE, M., 2013. - Ps. -Apulée, « Herbarium », introduction, traduction et commentaire, Université Paul Valéry, Montpellier III, 2013, Thèse de doctorat (présentation en ligne (<https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00977562>)).
RECOLNAT, 2022. - <https://www.recolnat.org/fr/>.
SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE L'OISE, 2021. - <http://soc.acad.oise.free.fr/memo.html>.
SOCIÉTÉ D'ÉMULATION D'ABBEVILLE, 2020. - <https://www.societe-emulation-abbeyville.com/>.
SOCIÉTÉ D'ÉMULATION DE CAMBRAI, 2021. - Joseph GODON : [http://](http://www.emulationcambrai.fr/193-joseph-godon.htm)

www.emulationcambrai.fr/193-joseph-godon.htm.
TELA BOTANICA, 2020. - Collections en ligne (herbiers). <https://www.tela-botanica.org/collections-en-ligne-consultation>.
TESSIER, F., 2018. - Sur les traces des botanistes oubliés : L'Héritier de Brutelle (1746-1800). Art. en ligne sur The Conservation. 5 p.
THIEBAUT, M., 2019. - L'herbarium du Prince Bonaparte <https://www.napoleon.org/histoire-des-2-empires/objets/lherbarium-numerise-du-prince-bonaparte/>



LE CONSERVATOIRE BOTANIQUE NATIONAL DE BAILLEUL

25 hectares, une cinquantaine de professionnels, 6 millions de données numériques, des dizaines de milliers d'observations sur le terrain chaque année, une banque de 44 millions de graines et semences. Le CBN de Bailleul ne ménage pas ses efforts pour **protéger la flore et les habitats naturels de son territoire d'agrément**.

Reconnu par la communauté scientifique comme par les pouvoirs publics, le Conservatoire botanique national de Bailleul est l'un des douze Conservatoires botaniques nationaux de France. Son champ d'investigation couvre les Hauts-de-France et l'ancienne Haute-Normandie. Il dispose de deux antennes, l'une à Amiens et l'autre à Rouen.

Il a pour mission de connaître, préserver et faire connaître

les espèces végétales et leurs associations dans les milieux naturels.

Le CBN de Bailleul est soutenu par de nombreuses collectivités territoriales et les services de l'État, en lien direct avec des organisations et réseaux locaux, régionaux, nationaux et internationaux de professionnels de la phytosociologie, de la botanique et de la biodiversité.

Il entretient un site de 25 hectares composé de prairies, de boisements et de trois jardins thématiques où plantes sauvages et médicinales sont cultivées pour leur conservation, leur préservation et pour permettre au public de les découvrir, sachant qu'aujourd'hui une espèce végétale disparaît chaque année dans nos régions.



25 hectares
50 salariés
3 millions de budget annuel
6 millions
de données numériques
6 000 visiteurs /an
44 millions
de graines et semences

HISTOIRE DES BOTANISTES ET DE LA BOTANIQUE EN HAUTS-DE-FRANCE

À la suite du premier tome de l'Atlas de la flore sauvage des Hauts-de-France, consacré aux principes méthodologiques du programme d'inventaire du CBN de Bailleul, ce deuxième ouvrage traite également de la botanique, mais sous un tout autre angle.

En effet, ce tome retrace la progression et la transmission des savoirs botaniques de l'Antiquité à l'époque contemporaine, en digressant sur l'histoire de la région et sur les usages de la flore. Mais ce tome est avant tout l'histoire des botanistes qui sont nés, ont vécu ou ont arpenté le territoire des Hauts-de-France.



La collection « Les cahiers du patrimoine naturel des Hauts-de-France » a pour vocation de présenter, expliciter et valoriser les spécificités du patrimoine naturel des Hauts-de-France et de ses dynamiques d'évolution.

Elle sert un double objectif de pluralité et de cohérence : pluralité des médias et des diffuseurs ; cohérence issue d'une vision partagée qui renforce une caution scientifique. « Les cahiers du patrimoine naturel des Hauts-de-France » sont conçus aussi bien pour le grand public, que pour les élus, les services des collectivités territoriales, les enseignants.

C'est en comprenant les interactions, les équilibres et l'empreinte des activités humaines sur la biodiversité, qu'il est possible de saisir toute la valeur d'un patrimoine naturel en constante évolution.

www.patrimoine-naturel-hauts-de-france.fr

Ouvrage réalisé par le Conservatoire botanique national de Bailleul avec le soutien financier de l'Union européenne, dans le cadre du Fonds européen de développement régional, de la Direction régionale de l'environnement, de l'aménagement et du logement des Hauts-de-France, de la Région Hauts-de-France, des Départements de l'Aisne, de l'Oise, de la Somme, du Nord et du Pas-de-Calais.

